Robert Charles

Wilson

Blind Lake

folio SF

Robert Charles Wilson

Blind Lake

Traduit de l'américain
par Gilles Goullet

Denoël

Titre original :
Blind Lake

© 2003, Robert Charles Wilson

Et pour la traduction française :
© 2005, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

ISBN : 2-207-25594-8

PREMIÈRE PARTIE

La nouvelle astronomie

Des télescopes d'une puissance sans égale lui montrèrent les profondeurs non révélées du cosmos sur des miroirs polis en mercure liquide. Les mondes morts de Sirius, ceux à demi formés d'Arcturus, ceux riches mais sans vie en orbite autour d'Antarès et de Bételgeuse… elle les étudia tous, en vain.

POLTON CROSS,
Wings Across the Cosmos,
1938

Un

Ça pourrait s'arrêter n'importe quand.

Se retournant dans ce lit où il dormait pour la première fois, Chris Carmody roula sur un endroit plus chaud. Une femme s'était tenue peu auparavant dans ce creux entre les draps de coton. Une femme dont le nom lui échappait, encore perdu dans des strates de sommeil. Mais la chaleur de cette présence récente et la créatrice de cette chaleur subsistante lui manquaient terriblement. Il se représenta un visage, bienveillant, des yeux qui louchaient un peu et un sourire. Il se demanda où elle était allée.

Personne ne lui avait offert de partager son lit depuis pas mal de temps. Il s'étonna d'apprécier autant que le reste cette chaleur qu'elle avait laissée derrière elle. Cet espace dans lequel il venait d'entrer en son absence.

Ça pourrait s'arrêter n'importe quand. Avait-il rêvé ces mots ? Non. Il les avait entrés dans son calepin trois semaines plus tôt, en notant la remarque d'un étudiant de troisième cycle rencontré à Crossbank, à un demi-continent de là. *On fait un travail sensationnel, et avec une espèce de sentiment d'urgence, sachant que ça pourrait s'arrêter n'importe quand…*

Il ouvrit les yeux à contrecœur. À l'autre bout de la petite chambre, la femme avec laquelle il avait dormi s'évertuait à enfiler un collant. Elle croisa son regard et lui adressa un sourire prudent. « Salut mon chou, dit-elle. C'est pas que je veuille te presser, mais t'as pas dit que t'avais un rendez-vous ? »

La mémoire lui revint. Elle s'appelait Lacy. N'avait pas précisé son nom de famille. Serveuse au Denny's du coin, elle avait des cheveux roux, longs comme l'exigeait la mode, et bien dix ans de moins que Chris. Elle avait lu son livre. Ou prétendait l'avoir lu. Son œil paresseux lui donnait l'air toujours distrait. Tandis qu'il battait des paupières pour terminer de se réveiller,

elle couvrit d'une robe sans manches ses épaules tachées de son.

Lacy montrait peu de dispositions pour le ménage. Chris remarqua sur le rebord de la fenêtre quelques mouches mortes inondées de soleil. Sur la table de chevet, le miroir de maquillage qu'elle avait utilisé la veille au soir pour préparer à la lame de rasoir de minces et précises lignes de cocaïne. Un billet de cinquante dollars gisait près du lit sur la moquette, roulé si serré qu'on aurait dit une feuille de palmier naissante ou un phasme bizarre, avec à l'extrémité une petite tache rouille de sang séché.

En ce début d'automne, il faisait encore chaud à Constance, dans le Minnesota. Un air parfumé tordait les voilages de la fenêtre. Chris savoura la sensation de se trouver à un endroit où il n'était jamais allé et dans lequel il risquait fort de ne jamais remettre les pieds.

« En fait, tu vas à Blind Lake, aujourd'hui, non ? »

Il récupéra sa montre au sommet d'une pile d'exemplaires papier de *People* posée sur la table de chevet. Il disposait d'une heure pour sa correspondance. « Oui, j'y vais. » Il se demanda jusqu'où il s'était confié au cours de la soirée.

« Tu veux un petit déj' ?

— Je ne pense pas avoir le temps. »

Elle sembla soulagée. « Pas de problème. Ça a été vraiment chouette de te rencontrer. Je connais plein de monde qui bosse à BL, mais pour la plupart, ils sont dans le support ou le commerce. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un des hautes sphères.

— Je ne suis pas des hautes sphères. Je suis juste journaliste.

— Ne te sous-estime pas.

— J'ai passé un bon moment, moi aussi.

— T'es gentil. Tu veux prendre une douche ? Je n'ai plus besoin de la salle de bains. »

L'eau manquait un peu de pression et il remarqua un cafard mort dans le porte-savon, mais la douche lui donna le temps d'ajuster ses espérances. De rassembler ce qui lui restait de fierté professionnelle. Il emprunta à Lacy un des rasoirs jetables roses dont elle se servait pour ses jambes et entreprit de raser son reflet spectral dans le miroir de la salle de bains. Il était

habillé et à la porte le temps qu'elle termine ses œufs et son jus de fruit dans la minuscule kitchenette. Comme elle travaillait le soir, elle disposait de ses matins et de ses après-midi. Le microscopique panneau vidéo posé sur la table de la cuisine diffusait à faible volume un de ces interminables téléfilms programmés durant la journée. Lacy se leva et le serra dans ses bras. Sa tête arrivait au sternum de Chris. Leur légère étreinte signifiait qu'ils n'avaient aucune importance fondamentale l'un pour l'autre, elle signifiait qu'il s'agissait juste d'un caprice d'un soir auquel ils avaient tous deux cédé sans réfléchir.

« Préviens-moi si tu repasses dans le coin. »

Il promit poliment. Mais il ne repasserait pas dans le coin.

Une fois ses bagages récupérés au Marriott, où *Visions* avait eu la prévenance de lui réserver une chambre qui n'avait en définitive pas servi, il rejoignit Élaine Coster et Sébastian Vogel dans le hall de l'hôtel.

« Tu es en retard », lui reprocha Élaine.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. « Pas de beaucoup.

— Ça te tuerait d'être à l'heure de temps en temps ?

— La ponctualité est une voleuse de temps, Élaine.

— Qui a dit ça ?

— Oscar Wilde.

— Oh, voilà un modèle *parfait* pour toi. »

Élaine avait quarante-neuf ans et était tirée à quatre épingles dans ses habits de safari, avec un imageur numérique accroché à sa poche de poitrine et un microphone de notebook pendant comme un cheveu rebelle de la branche gauche de ses lunettes de soleil plaquées zirconium. Elle affichait une expression sévère. Journaliste scientifique, elle était son aînée de presque vingt ans, et très respectée dans un domaine où on le considérait depuis quelque temps avec un certain mépris. Il appréciait Élaine, et elle fournissait un travail d'excellente qualité, aussi lui pardonnait-il sa tendance à s'adresser à lui telle une institutrice morigénant le gamin qui lui a glissé un coussin péteur sur la chaise.

Sébastian Vogel, le troisième membre de la force expéditionnaire de *Visions,* restait un peu à l'écart sans dire un

mot. Il n'était en réalité pas le moins du monde journaliste, mais professeur de théologie à la retraite. Ex-enseignant dans une faculté wesleyenne[1], il avait écrit un de ces livres qui, sans qu'on sache trop pourquoi, devenaient des best-sellers. Chris soupçonnait que *Dieu & le vide quantique* devait à l'esperluette remplaçant le conventionnel « et » d'avoir connu une certaine vogue, d'avoir semblé elliptique de la bonne manière pour devenir à la mode. Le magazine avait voulu un point de vue spirituel sur la Nouvelle Astronomie en complément de la science rigoureuse d'Élaine et de la soi-disant « perspective humaine » de Chris. Mais Sébastian, individu peut-être brillant, était aussi un homme qui n'élevait au grand jamais la voix. Une barbe lui dissimulait la bouche, ce que Chris jugeait emblématique : on avait généralement du mal à interpréter les rares mots qui trouvaient le chemin de la sortie.

« La camionnette attend depuis dix minutes », ajouta Élaine.

Elle voulait parler de la camionnette de Blind Lake, au volant de laquelle patientait, l'air nerveux et le coude à la fenêtre, un jeune fonctionnaire du ministère de l'Énergie. Chris hocha la tête, jeta ses bagages à l'arrière et prit place derrière Élaine et Sébastian.

Il n'était qu'une heure de l'après-midi, mais il sentit une vague d'épuisement déferler en lui. Peut-être à cause de la lumière de septembre. Ou des excès de la nuit. (L'idée de la coke revenait à Lacy, même si c'était lui qui l'avait payée. Il avait partagé quelques lignes avec elle, histoire de se montrer de bonne compagnie… une dose plus que suffisante pour avoir la pêche presque jusqu'à l'aube.) Il ferma un instant les yeux mais sans s'accorder le luxe de dormir. Il voulait découvrir Constance en plein jour. Leur arrivée tardive, la veille au soir, ne lui avait permis de voir de la ville que le Denny's, puis un bar dans lequel le groupe local jouait les morceaux demandés par la clientèle, et enfin l'intérieur de l'appartement de Lacy.

La ville avait fait de son mieux pour se transformer en attraction touristique. Malgré toute la célébrité qu'il avait acquise, le campus de Blind Lake restait fermé aux visiteurs de

[1] John Wesley (1703-1791) est le fondateur du méthodisme. *(N.d.T.)*

passage. Les curieux devaient se contenter de Constance, vieux village avec silo à grains et voies de garage, qui servait de base de ravitaillement aux civils employés la journée à Blind Lake et où le nouveau Marriott et l'encore plus récent Hilton accueillaient parfois congrès scientifiques ou conférences de presse.

La rue principale avait exploité avec plus d'enthousiasme que de goût le thème Blind Lake. Les bâtiments commerciaux à deux niveaux semblaient dater du milieu du siècle précédent, avec leurs briques jaunes en argile tirée du lit d'une rivière locale, et auraient pu être attractifs s'ils n'avaient succombé à une vague de mercantilisme. Bien entendu, on avait décliné le homard à satiété. En peluche, en hologramme dans les vitrines, en poster, sur les serviettes de table, en céramique genre nain de jardin…

Élaine suivit son regard et devina ses pensées. « Tu aurais dû dîner au Marriott, dit-elle. On nous a servi une putain de bisque de homard. »

Il haussa les épaules. « Ces gens essayent juste de gagner de quoi nourrir leur famille.

— Ils tirent profit de l'ignorance. Je me demande bien d'où sort cette histoire de *homards*. Ils n'ont pas du tout l'air de homards. Ils n'ont pas d'exosquelette et Dieu sait qu'ils n'ont pas d'océan pour y nager.

— Il fallait bien que les gens leur donnent un nom.

— Qu'ils leur donnent un nom, d'accord, mais fallait-il qu'ils en décorent leurs cravates ? »

On ne pouvait nier que les travaux de Blind Lake avaient été vulgarisés à très large échelle. Mais Chris croyait savoir que ce qui ennuyait Élaine, dans cet étalage de crustacés, c'était de se dire qu'un acte réciproque avait peut-être lieu dans les étoiles proches. Avec des caricatures d'humains en plastique se prélassant dans des vitrines sous un soleil étranger. Ou même son visage imprimé sur un mug souvenir dans lequel des créatures inimaginables buvaient de mystérieux liquides.

La camionnette, un véhicule électrique d'un bleu poussiéreux, leur avait été envoyée par Blind Lake. Chris trouva le chauffeur peu bavard, mais rien ne leur disait qu'il ne les

écoutait pas pour essayer de déterminer leurs « positions » – petit travail sous couverture monté par le bureau des relations publiques. Du coup, une certaine gêne pesait sur la conversation. Ils sortirent de la ville par l'autoroute et empruntèrent en silence une route à deux voies. Malgré l'absence de marquage évident, à l'exception des balises ROUTE PRIVÉE – PROPRIÉTÉ DU GOUVERNEMENT ET DU MINISTÈRE DE L'ÉNERGIE, ils se trouvaient déjà en territoire privilégié. Tout véhicule non attendu aurait été stoppé au bout de quatre cents mètres, au premier poste de contrôle (camouflé). On gardait jour et nuit cette route sous surveillance optique et électronique. Il se souvint d'une chose que lui avait dite Lacy : là-bas, même les chiens de prairie avaient des laissez-passer.

Chris tourna la tête pour regarder le paysage défiler de l'autre côté de la fenêtre. Les terres arables inexploitées laissèrent la place aux prairies ouvertes et aux prés piquetés de fleurs sauvages. Une région sèche, mais pas désertique. Durant la nuit, une tempête avait traversé la ville en grondant tandis que Chris et Lacy se réfugiaient dans l'appartement de cette dernière. La pluie avait débarrassé l'asphalte des rues de sa pellicule huileuse, rempli les égouts de papier journal détrempé ou d'herbes pourrissantes, et provoqué une coloration tardive de la prairie.

Deux ans plus tôt, un éclair avait allumé un feu de broussailles qui était parvenu à moins de quatre cents mètres de Blind Lake. On avait expédié des pompiers depuis le Montana, l'Idaho et l'Alberta. Tout cela avait semblé très photogénique sur les chaînes d'information continue – et soulignait la fragilité de l'encore immature Nouvelle Astronomie – mais aucune menace importante n'avait jamais pesé sur les installations. Une fois encore, avaient grommelé les savants de Crossbank, Blind Lake se débrouille pour faire les gros titres. Blind Lake était la petite sœur sexy de Crossbank, sujette aux crises de vanité et fascinée par les paparazzi…

Mais toutes les traces laissées par le feu avaient été effacées par deux étés et autant d'hivers. Par les herbes folles, les orties sauvages et ces petites fleurs bleues dont Chris ignorait le nom.

Par l'enviable capacité de la nature à oublier.

Ils avaient commencé par Crossbank parce que Crossbank aurait dû leur poser moins de problèmes.

Les installations de Crossbank se consacraient à un monde biologiquement actif en orbite autour de HR8832 : la deuxième planète du système, si on ne tenait pas compte de l'anneau de planétésimaux à une demi-UA de là entre le soleil et elle. Une planète rocheuse à cœur ferreux d'une masse égale à 1,4 fois celle de la terre et pourvue d'une atmosphère relativement riche en oxygène et en azote. Sur ses deux pôles, les agglutinations de glace atteignaient parfois des températures assez basses pour que le CO2 gèle, mais ses régions équatoriales étaient des plaques continentales recouvertes de mers chaudes et peu profondes, et la vie y abondait.

Une vie qui manquait tout bonnement de séduction. Multicellulaire, mais purement photosynthétique : l'évolution sur HR8832/B semblait avoir négligé d'inventer la mitochondrie nécessaire à toute vie animale. Les paysages y étaient néanmoins souvent spectaculaires : on trouvait par exemple d'immenses colonies de bactéries photosynthétiques semblables à des stromatolites et s'élevant fréquemment à une hauteur de deux ou trois étages au-dessus de la surface verte des mers, ou de prétendues étoiles de corail à symétrie quintuple, amarrées aux fonds marins et flottant à demi immergées en pleine mer.

Le grand public s'était beaucoup intéressé à ce monde d'une beauté exquise à l'époque ou il n'existait aucune autre installation semblable à Crossbank. Les mers équatoriales produisaient en moyenne toutes les *47,4* heures terrestres de stupéfiants crépuscules, souvent avec des stratocumulus montant en volutes bien plus haut que sur Terre, des châteaux de nuage extraits d'une publicité victorienne pour une bicyclette. Des boucles vidéo ajustées sur vingt-quatre heures, montrant les mers équatoriales, connaissaient le succès depuis plusieurs années en tant que fenêtres virtuelles.

Un monde magnifique qui avait engendré toute une série de nouvelles perspectives sur l'évolution planétaire et biologique. Il

continuait à produire des données d'une utilité hors du commun. Mais c'était un monde statique. Il ne se passait pas grand-chose, sur la deuxième planète de HR8832. On n'y voyait d'autres mouvements que ceux du vent, de l'eau et de la pluie.

On avait fini par l'appeler « la planète où rien ne se passe », expression née sous la plume d'un éditorialiste du *Chicago Tribune* qui réduisait l'ensemble de la Nouvelle Astronomie à un autre de ces réservoirs de connaissances tape-à-l'œil mais inutiles financés sur fonds fédéraux. Crossbank avait appris à se méfier des journalistes. *Visions* avait dû négocier longuement pour obtenir que Chris, Élaine et Sébastian y passent une semaine. Le magazine n'avait obtenu aucune garantie de coopération, et ne devait sans doute d'avoir fini par réussir à convaincre les relations publiques qu'à la réputation de journaliste scientifique sérieuse dont jouissait Élaine. (Ou peut-être était-ce la réputation de Chris qui les avait rendus si difficiles à convaincre.)

Mais dans son ensemble, la visite de Crossbank avait été un succès. Tant Élaine que Sébastian affirmaient y avoir fait du bon boulot.

Chris s'était quant à lui heurté à quelques difficultés. La directrice du département Observation et Interprétation avait sans ambages refusé de lui parler. Sa meilleure citation venait de ce gamin rencontré à la cafétéria. *Ça pourrait s'arrêter n'importe quand*. Et même ce gamin à la cafétéria avait fini par se pencher pour lire le badge nominatif de Chris et demander : « C'est vous le Carmody qui a écrit ce bouquin ? »

Chris avait avoué être, en effet, l'auteur dudit bouquin.

Le gamin avait alors hoché la tête, quitté la table et apporté son repas au recyclage sans le terminer ni ajouter un mot.

Deux avions de surveillance les survolèrent au cours des dix minutes suivantes, et sur le tableau de bord de la camionnette, le transpondeur passe-partout commença à émettre des clignotements spasmodiques. Ils avaient franchi de nombreux points de contrôle bien avant d'atteindre la clôture métallique en accordéon qui serpentait sur la prairie de chaque côté du poste de garde en acier et parpaings, duquel un agent en

uniforme sortit pour, d'un geste, leur enjoindre de stopper.

L'homme examina les papiers du chauffeur puis ceux d'Élaine, de Sébastian Vogel et enfin de Chris. Il prononça quelques mots dans son micro personnel, fournit aux trois journalistes des badges avec clip et leur fit enfin signe de passer.

Ils entrèrent donc. Après un simple contrôle, alors que le magazine avait dû négocier pendant des semaines avec le ministère de l'Énergie.

Il ne s'agissait jusque-là que d'une étendue d'herbe grasse ondulante séparée d'une autre par une clôture de grillage et de barbelés. Mais l'entrée était plus que métaphorique : elle charriait, au moins pour Chris, un authentique sens de la cérémonie. C'était Blind Lake.

Presque une autre planète.

La camionnette reprenait de la vitesse lorsqu'il regarda par-dessus son épaule et vit la barrière se refermer, glisser en travers de la route d'une manière, il s'en souviendrait bien plus tard, terriblement définitive.

Deux

Il y avait bien un lac à Blind Lake, avait appris Tessa Hauser. Elle y repensa en rentrant du collège, alors qu'elle suivait son ombre allongée sur le trottoir d'un blanc étincelant.

Blind Lake – le lac, pas la ville – consistait en un marécage boueux coincé entre deux petites collines, une eau verte et stagnante envahie de massettes, de grenouilles sauvages et de tortues hargneuses, de hérons et d'oies du Canada. M. Fleischer en avait parlé en classe. Il avait dit que ce qu'on appelait lac était en réalité un marécage, une eau ancienne piégée dans la roche poreuse du sol.

Blind Lake, le lac, n'en était par conséquent pas vraiment un. Tess trouvait cela logique, d'une certaine manière, puisque Blind Lake, la ville, n'était pas vraiment une ville non plus, mais un Laboratoire national, construit à cet endroit de A à Z, comme un décor de cinéma, par le ministère de l'Énergie. Ce qui expliquait pourquoi les maisons, boutiques et immeubles de bureaux étaient si espacés et si neufs, et pourquoi ils commençaient et cessaient de manière si abrupte dans ce vaste paysage vide.

Tess marchait seule. Elle avait onze ans et pas encore une seule amie au collège, même si Edie Jerundt (« Edie Grumf », comme la surnommaient les autres enfants) lui adressait la parole de temps en temps. Mais pour rentrer chez elle, Edie partait vers la zone commerçante et les bâtiments administratifs, tandis que Tessa habitait loin à l'ouest, dans l'autre direction, celle des grandes tours de refroidissement de l'Allée de l'Observatoire. Tess – du moins lorsqu'elle vivait avec son père, c'est-à-dire une semaine sur quatre – habitait au milieu d'une rangée de maisons mitoyennes couleur pastel pressées comme des soldats au garde-à-vous contre leurs voisines. La maison de sa mère, quoique encore plus excentrée vers l'ouest, lui ressemblait presque point pour point.

Tess était restée vingt minutes de plus en classe pour aider M. Fleischer à nettoyer les tableaux. M. Fleischer, crâne chauve et barbe brun et blanc, lui avait posé beaucoup de questions personnelles : ce qu'elle faisait à la maison, comment elle s'entendait avec ses parents, si elle aimait l'école. Tess avait répondu avec honnêteté mais sans enthousiasme, et M. Fleischer avait fini par froncer les sourcils et cesser de l'interroger. Ce dont Tess ne se plaignait pas, bien au contraire.

Est-ce qu'elle aimait l'école ? Elle ne pouvait pas le dire pour l'instant. Cela venait à peine de commencer. Il ne faisait même pas encore frais, même si un soupçon d'automne imprégnait déjà le vent qui effleurait le trottoir et agitait sa jupe. On ne pouvait rien dire sur l'école, selon Tess, avant au moins Halloween, soit deux semaines plus tard. À Halloween, on savait à quoi s'attendre… pour le meilleur ou pour le pire.

Elle n'aurait même pas pu dire si elle aimait Blind Lake, la ville qui n'en était pas une près du lac qui n'en était pas un. Elle préférait Crossbank, par certains côtés. Davantage d'arbres. Des couleurs d'automne. De la neige sur les collines l'hiver. Sa mère avait dit qu'il y en aurait ici aussi, de la neige, et même beaucoup, et peut-être cette fois-ci se ferait-elle des copines avec lesquelles elle dévalerait les collines en luge. Mais les collines semblaient trop basses et pas assez pentues pour s'y amuser en luge. Il y avait peu d'arbres, pour la plupart de jeunes plants installés autour des bâtiments scientifiques et du centre commercial. Comme des arbres pas vraiment désirés, pensa Tess. Elle passa devant quelques-uns d'entre eux sur les pelouses des maisons : des arbres si récents qu'ils se trouvaient encore tuteurés, qu'ils essayaient encore de prendre racine.

En arrivant à la petite maison de son père, elle ne vit pas sa voiture dans l'allée. Il n'était pas encore rentré, situation inhabituelle, mais pas exceptionnelle. Tess se servit de sa clé pour pénétrer dans cette demeure d'une propreté impitoyable dont le mobilier dégageait encore une odeur de neuf, une maison accueillante mais d'une certaine manière peu familière. Elle alla dans la cuisine étroite et reluisante sortir le jus d'orange du réfrigérateur et s'en servir un verre. Elle en fit déborder un peu. Elle pensa à son père et alla prendre un

morceau de papier absorbant pour essuyer les carreaux du comptoir. Elle roula l'objet compromettant en boule et s'en débarrassa dans la poubelle sous l'évier.

Elle emporta son verre et une serviette dans le salon, s'allongea sur le canapé en murmurant « vidéo » pour activer le panneau de divertissement. Mais il n'y avait que des parasites sur les chaînes de dessin animé. La maison lui avait mis de côté des programmes de la veille, mais rien que des trucs pas très excitants – *Les Aventures du Roi Koala, Les Incroyables Baxter* – pour lesquels elle ne se sentait pas d'humeur. Elle pensa à un problème de satellite, car elle ne trouvait rien d'autre à regarder… à part les images d'Homardville diffusées en circuit fermé, le Sujet immobile et sans doute endormi dans la nuit sous une lumière électrique nue.

Son téléphone bourdonna au fond de son cartable posé à ses pieds. Tess se redressa d'un coup et une gorgée de jus d'orange descendit par le mauvais chemin. Elle farfouilla dans son cartable, récupéra son mobile et répondit d'une voix rauque.

« Tessa, c'est toi ? »

Son père.

Elle hocha la tête, ce qui ne servait à rien, puis répondit : « Oui.

— Tout va bien ? »

Elle le lui assura. Papa voulait toujours savoir si elle allait bien. Il lui arrivait de poser la question plusieurs fois dans la journée. Tess avait toujours l'impression qu'il lui demandait : *Qu'est-ce que tu as ? Quelque chose ne va pas ?* Elle n'avait jamais de réponse à cette question-là.

« Je vais travailler tard, ce soir, précisa-t-il. Je ne peux pas te conduire chez maman. Il faut que tu lui téléphones pour qu'elle vienne te chercher. »

C'était le jour où elle passait de la maison de son père à celle de sa mère. Tess avait une chambre dans chacune. Une petite bien rangée chez papa. Une grande en désordre chez sa mère. Il faudrait qu'elle prépare ses affaires d'école pour le transfert. « Tu ne peux pas l'appeler, toi ?

— C'est mieux que tu t'en occupes, ma chérie. » Elle hocha à nouveau la tête, puis dit : « D'accord.

— Je t'aime.
— Moi aussi.
— Du cran.
— Hein ?
— Je t'appellerai tous les jours, Tess.
— OK.
— N'oublie pas d'appeler ta mère.
— Je n'oublierai pas. »

Obéissante, et ne pouvant se laisser distraire par le panneau vidéo vierge, Tess dit au revoir puis murmura « Maman » dans le micro. Après un interlude de sons d'insecte, sa mère décrocha.

« Papa dit qu'il faut que tu viennes me chercher.

— Ah oui ? Eh bien… tu es chez lui ? »

Tess aimait la voix de sa mère, même au téléphone. Si la voix de son père semblait un tonnerre lointain, celle de sa mère évoquait une pluie d'été… apaisante, même quand elle était triste.

« Il travaille tard, expliqua Tess.

— Selon notre accord, il est censé te conduire ici. Moi aussi, j'ai du boulot à finir.

— Je peux rentrer à pied, je pense », dit Tess, mais sans le moindre effort pour cacher sa déception. Il lui faudrait bien une demi-heure, et passer devant le café-restaurant où les adolescents qui s'y rassemblaient s'étaient mis à l'appeler Spaz à cause de la manière dont elle tournait brusquement la tête pour ne pas croiser leur regard.

« Non, décida sa mère. Il se fait tard… Prépare juste tes affaires. J'arrive dans, oh, disons une vingtaine de minutes. D'ac ?

— D'accord.

— On achètera peut-être un plat à emporter en rentrant.

— Super. »

Tess rangea son téléphone dans son cartable et s'assura d'avoir pris tout ce dont elle aurait besoin chez maman : ses cahiers et ses manuels, bien sûr, mais aussi ses T-shirts et chemisiers préférés, son singe en peluche, sa bibliothèque connectable et sa veilleuse personnelle. Cela ne lui prit pas

longtemps. Puis, agitée, elle posa ses affaires dans l'entrée et sortit par-derrière admirer le coucher de soleil.

Le truc bien, chez son père, c'était la vue depuis le jardin. Rien d'extraordinaire, pas de montagnes, de vallées ou quoi que ce soit d'aussi spectaculaire, mais une longue portion de prairie inexploitée qui descendait en pente douce vers la route de Constance. Le ciel semblait immense, sans aucune frontière sinon la clôture entourant Blind Lake. Les oiseaux qui vivaient dans les hautes herbes derrière la pelouse tondue avec soin jaillissaient parfois tous ensemble vers l'immense ciel immaculé. Tess ignorait de quelle espèce d'oiseaux il s'agissait – elle n'avait pas de noms pour eux. Ils étaient petits, marron et nombreux, et volaient comme des flèches quand ils repliaient les ailes.

Du jardin de son père, du moment qu'elle ne se tournait pas vers la ligne peu naturelle formée par les maisons mitoyennes, Tess ne voyait rien d'artificiel à part la clôture, la route qui conduisait à Constance à travers les collines, et le poste de garde à la barrière. Elle suivit des yeux un bus qui s'éloignait de Blind Lake, l'un de ceux qui reconduisaient les journaliers chez eux, loin. Dans cette fin de crépuscule, les vitres du bus renvoyaient une chaude lumière jaune.

Tess resta en silence les yeux fixés sur le bus. Si son père avait été là, il l'aurait déjà rappelée à l'intérieur. Tess n'ignorait pas qu'elle avait tendance à fixer les choses trop longtemps. Les nuages, les collines ou, par l'impeccable fenêtre du collège, le terrain de football sur lequel les poteaux blancs des buts marquaient les heures de leur ombre. Jusqu'à ce que quelqu'un la ramène à la réalité. *On se réveille, Tessa ! Suis un peu !* Comme si elle dormait. Comme si elle ne suivait pas.

Dans des moments comme celui-là, avec le vent qui agitait l'herbe et serpentait telle une grande main fraîche autour d'elle, Tess avait conscience du monde comme d'une deuxième présence, une autre personne, comme si le vent et l'herbe avaient des voix qu'elle entendait discuter.

Au loin, le bus aux vitres luisant de jaune s'arrêta au poste de garde. Un deuxième bus s'immobilisa derrière lui. Tess attendit que le garde leur fasse signe de passer. Presque mille personnes

venaient travailler chaque jour à Blind Lake – les employés de bureau, le personnel de support, les commerçants – et le garde leur faisait toujours signe de passer.

Ce soir-là, pourtant, les bus ne repartirent pas.

Tess, dit le vent. Le bruit lui rappela la Fille-Miroir et tous les ennuis que cela lui avait causés à Crossbank…

« Tess ! »

Elle sursauta. Celle-ci était une vraie voix. Celle de sa mère.

« Je ne voulais pas t'effrayer…

— Pas grave. » Tess se retourna, contente et rassurée de voir sa mère, grande femme au visage encadré de longs cheveux châtain quelque peu ébouriffés, traverser la vaste pelouse bien entretenue. Le soleil couchant projetait un peu partout une vague couleur rougeâtre : sur le ciel, les maisons, le visage de sa mère et sa jupe longue qui ondulait dans le vent. « Tu as tes affaires ?

— Près de la porte d'entrée. »

Tess vit sa mère jeter un coup d'œil sur la route. Un autre bus venait d'arriver derrière les deux premiers et restait lui aussi immobile à la barrière.

« Un problème à la clôture ? demanda Tess.

— Je n'en sais rien. Rien de grave, sûrement. » Mais elle fronça les sourcils et resta un moment à regarder. Puis elle prit la main de Tessa. « On rentre à la maison ? »

Tess hocha la tête, soudain impatiente de retrouver la chaleur de la maison maternelle, l'odeur de linge propre et de plats à emporter, le réconfort des petits espaces clos.

Trois

Le campus du Laboratoire national de Blind Lake, ses bureaux scientifiques et administratifs tout comme ses magasins de détail et de fournitures avaient été construits sur la pente presque imperceptible d'une ancienne moraine glaciaire. Vu d'avion, il ressemblait à n'importe quelle communauté suburbaine de construction récente, mais isolée, desservie par une unique route à deux voies. Au centre, près d'un ensemble partiellement clos formant la zone commerçante, se dressait un anneau de dix étages de bâtiments en béton, Hubble Plaza, où s'effectuait le travail d'interprétation de Blind Lake. Hubble Plaza, avec ses étroites fenêtres en écusson et son parc herbeux clos, était le cerveau des installations. Installations dont le cœur se trouvait à un kilomètre et demi à l'est de la ville habitée, dans une structure souterraine d'où deux énormes tours de refroidissement montaient dans l'air frais de l'automne.

Cette construction – l'Ensemble computationnel de Blind Lake – était appelée la plupart du temps Allée de l'Observatoire, ou l'Allée, voire tout simplement l'Œil.

Charlie Grogan y était ingénieur en chef depuis la mise en service, cinq ans auparavant. Ce soir-là, il travaillait tard, si on pouvait appeler « travailler tard » son habitude de rester bien après le départ de l'équipe de jour. Il y avait, bien entendu, une équipe de nuit, placée sous les ordres d'un ingénieur (Anne Costigan, dont il avait appris à respecter les compétences). Mais c'était précisément parce qu'il pouvait relâcher sa vigilance officielle qu'il trouvait ces heures supplémentaires si attirantes. Il pouvait rattraper son retard de paperasse sans risquer une interruption. Mieux, il pouvait descendre dans les salles de matériel, ou même dans la galerie O/BEC, traîner avec les types qui mettaient les mains dans le cambouis sans que sa présence ait le moindre caractère officiel. Il aimait passer du temps dans les rouages.

Il finit de remplir un formulaire de réquisition, ordonna à son serveur de le transmettre le lendemain matin et jeta un coup d'œil à sa montre : neuf heures moins dix. Les gars dans les piles avaient le droit à une pause. Charlie se promit de ne faire qu'y passer avant de rentrer nourrir Boomer, son vieux chien, regarder peut-être quelques téléchargements et se coucher. Le cycle éternel.

Il sortit de son bureau et s'enfonça de deux étages en ascenseur dans le sous-sol. L'Allée était calme, la nuit. Il ne croisa personne dans les couloirs vert glauque du niveau inférieur. Il n'entendit que le bruit de ses pas et le transpondeur intégré à son badge d'identification qui bipait lorsqu'il entrait dans une zone réglementée. Les portes chromées avaient la mauvaise idée de lui rappeler son âge – quarante-huit ans depuis janvier – en lui montrant la courbe de plus en plus prononcée de sa colonne vertébrale et la bedaine qui gonflait au-dessus de sa ceinture. Sa frange de cheveux gris ressortait sur sa peau sombre. Il était le fils d'un Anglais à la peau claire emporté vingt ans plus tôt par un cancer et d'une immigrante soudanaise spécialiste du soufisme qui ne lui avait pas survécu un an. Plus le temps passait, et plus Charlie ressemblait à son père.

Il fit un détour par la galerie O/BEC – même si le mot « détour » pouvait sembler aussi peu approprié que « rester tard ». Il avait l'habitude de s'y arrêter lors de ses promenades nocturnes.

On avait construit la galerie comme une salle d'opération, mais sans les sièges pour les étudiants : un couloir carrelé en forme d'anneau pourvu, sur le périmètre intérieur, de nombreuses parois vitrées étanches donnant sur une salle circulaire de douze mètres de profondeur. Au fond de celle-ci, alimentés par des colonnes de gaz sous-refroidis et un faisceau de conduits de lumière et de dispositifs de surveillance, les trois énormes cylindres O/BEC contenant, dans un bain d'hélium à moins 268°C, rangée sur rangée de tranches d'arséniure de gallium d'une minceur microscopique.

Charlie, ingénieur et non physicien, pouvait maintenir les machines qui faisaient fonctionner les cylindres, mais sa

compréhension du processus fondamental mis en œuvre n'était au mieux que partielle. Un « Bose-Einstein Condensate » – un condensât de Bose-Einstein – était un état de la matière extrêmement ordonné, et les BEC produisaient des particules électroniques liées appelées « excitons », qui fonctionnaient comme des portes quantiques pour former un ordinateur d'une rapidité et d'une subtilité absurdes. Au-delà de ce brouillon digne du *Reader's Digest,* c'était l'affaire des jeunes théoriciens ou des étudiants de troisième cycle sérieux et peu sociables qui se baladaient dans l'Allée comme dans une station balnéaire. Charlie avait un boulot plus terre à terre : il devait se débrouiller pour que tout fonctionne et reste à basse température, pour que les E/S se déroulent en douceur, et pour s'occuper des petits problèmes avant qu'ils ne deviennent grands.

Ce soir-là, quatre employés de la maintenance en combinaison stérile travaillaient en bas dans la plomberie, sans doute Stitch et Chavez avec les nouveaux des labos de Berkeley. Un personnel plus nombreux qu'à l'ordinaire… Il se demanda si Anne Costigan avait ordonné des interventions non planifiées.

Il fit le tour de la galerie puis suivit un autre couloir longeant les labos de physique de l'état solide pour aboutir à la salle de contrôle des données. Dès qu'il en franchit le seuil, Charlie sut qu'il se passait quelque chose.

Personne ne faisait de pause. Les cinq ingénieurs de l'équipe de nuit se trouvaient tous à leur poste et consultaient avec frénésie des rapports d'activité système. Seul Chip McCullough leva les yeux à l'entrée de Charlie, et ce ne fut que pour lui adresser un hochement de tête morose. Dire qu'il ne s'était écoulé que quelques heures depuis la fin officielle de sa journée de travail…

Anne Costigan se trouvait là, elle aussi. Elle leva les yeux de son moniteur portable, aperçut Charlie sur le seuil, leva le doigt pour interrompre le superviseur adjoint – *une seconde* – et s'avança. C'est ce que Charlie appréciait chez elle : l'économie de ses mouvements, la circonspection du moindre de ses gestes. « Bon Dieu, Charlie, tu ne dors donc *jamais ?*

— Je partais.

— En passant par les piles ?

— Je suis venu boire un café, en fait. Mais vous avez l'air occupés.

— On a eu un gros pic dans les E/S il y a une heure.

— Un pic d'énergie ?

— Non, un pic *d'activité*. Le standard téléphonique s'est illuminé, si tu vois ce que je veux dire. Comme si quelqu'un avait filé des amphétamines à l'Œil.

— Ça arrive, dit Charlie. Souviens-toi, l'hiver dernier…

— Celui-là est un peu inhabituel. Il s'est calmé, mais on est en train de procéder à un contrôle général des systèmes.

— Il produit toujours des données ?

— Oh, ouais, c'était rien de *vilain,* juste un hoquet, mais… tu comprends. »

Il comprenait. L'Œil et tous ses systèmes interconnectés planaient en permanence aux frontières du chaos. Comme un animal sauvage auquel on vient de mettre le harnais, l'Œil avait moins besoin de maintenance que de toilettage et de réconfort. Dans sa complexité et son imprévisibilité, il ressemblait beaucoup à un être vivant. Ceux qui comprenaient cela – et Anne en faisait partie – avaient appris à ne pas négliger les petits détails.

« Tu veux rester donner un coup de main ? »

Oui, mais Anne n'avait pas besoin de lui et il ne ferait que la gêner. « J'ai mon chien à nourrir.

— Salue Boomer de ma part. » De toute évidence, elle avait hâte de se remettre au travail.

« Sans faute. Besoin de quelque chose ?

— Non, à moins que tu n'aies un téléphone en trop. Abe est reparti sur la côte. » Abe, son consultant financier de mari, ne venait peut-être qu'un mois sur trois à Blind Lake. Un mariage mouvementé. « Les appels locaux passent sans problème, mais je n'arrive pas à obtenir L.A., je ne sais pas pourquoi.

— Tu veux que je te prête le mien ?

— Pas vraiment, en fait, j'ai déjà essayé celui de Tommy Gupta sans plus de succès. Un problème de satellite, j'imagine. »

Bizarre, songea Charlie, comme tout semble s'être mis un peu à clocher, ce soir.

Pour la cinquième fois en moins d'une heure, Sue Sampel informa son patron qu'elle n'avait pas pu lui obtenir le ministère de l'Énergie au téléphone. Chaque fois, Ray la regardait comme si elle avait elle-même bousillé le système.

Elle avait depuis longtemps dépassé son horaire normal de fin de journée, comme tout le monde, semblait-il, dans Hubble Plaza. Il se passait quelque chose. Sue n'arrivait pas à comprendre quoi. Elle avait beau être l'assistante personnelle de Ray Scutter, celui-ci, une fois de plus, n'avait pas partagé la moindre information avec elle. Elle savait juste qu'il voulait parler avec Washington et que les télécoms ne coopéraient pas.

De toute évidence, Sue n'y était pour rien – elle savait composer un numéro, pour l'amour du ciel –, mais cela n'empêchait pas Ray de la menacer du regard chaque fois qu'il lui demandait d'appeler. Et Ray Scutter avait un regard de tueur. De grands yeux aux minuscules pupilles, des sourcils broussailleux, des taches grises dans son bouc… elle avait pensé à un moment qu'il aurait pu être beau, sans son menton fuyant et ses joues un peu bouffies. Mais elle avait changé d'avis depuis. Comment disait le proverbe, déjà ? *L'habit ne fait pas le moine*. Ray n'avait que l'habit.

Il se détourna du poste de travail de Sue et rentra dans son bureau. « Bien entendu, grommela-t-il par-dessus son épaule, ça finira par me retomber dessus d'une manière ou d'une autre. »

O^3, pensa Sue avec lassitude. C'était devenu son mantra depuis quelques mois, depuis qu'elle travaillait pour Ray Scutter. O^3, pour *Ouais, ouais, ouais*. Ray était entouré d'incompétents. Ignoré par les chercheurs. Sans cesse contrecarré. Ouais, ouais, ouais.

Pour faire bonne mesure, elle tenta une fois encore de joindre Washington. Le téléphone afficha un message d'erreur : SERVEUR INDISPONIBLE. Le même message apparaissait à chaque connexion téléphonique, vidéo ou réseau hors de la boucle locale de Blind Lake. Le seul appel qui avait pu sortir était celui passé par Ray chez lui, en ville, pour informer sa fille de son retard. Tous les autres avaient été entrants : Sécurité,

Bureau du personnel, plus la liaison militaire.

Un peu moins fatiguée, Sue se serait peut-être inquiétée. Mais il ne devait s'agir que d'un incident mineur. Pour le moment, tout ce qu'elle voulait était regagner son appartement et ôter ses chaussures. Réchauffer son dîner au micro-ondes. Fumer un joint.

Le terminal bourdonna à nouveau – d'après l'affichage, un appel d'Ari Weingart, du département Publicité et Relations publiques. Elle décrocha : « En quoi puis-je vous être utile, Ari ?

— Votre chef est dans le coin ?

— Oui, mais il n'a pas vraiment envie qu'on le dérange. C'est urgent ?

— Eh bien, en quelque sorte. J'ai là trois journalistes que je ne sais pas où loger.

— Réservez-leur donc une chambre dans un motel.

— Très drôle. Ils sont en visite pour trois semaines.

— Personne ne l'avait indiqué dans votre calendrier ?

— Ne soyez pas bornée, Sue. Je comptais les faire dormir au Centre d'accueil des visiteurs, bien entendu… sauf que le bureau du personnel vient d'en attribuer tous les lits aux travailleurs journaliers.

— Ah bon ?

— Vu que les bus pour Constance ne peuvent pas sortir…

— Les *bus* ne peuvent pas sortir ?

— Vous avez passé les dernières heures dans un caisson d'isolation ou quoi ? La route est fermée au niveau du poste de garde. Aucun véhicule n'entre ni ne sort. Blocus complet.

— Depuis quand ?

— Le coucher du soleil, en gros.

— Comment ça se fait ?

— Allez savoir. Soit une menace plausible sur la sécurité, soit un exercice de plus. Tout le monde pense que ce sera réglé demain matin. Mais entre-temps, il faut que je loge ces gens quelque part. »

Ray Scutter aurait réagi à ce problème en entrant dans une fureur indignée qui n'aurait avancé à rien. Sue réfléchit. « Vous pourriez peut-être appeler la direction du site pour voir si elle consent à ouvrir le gymnase du centre de loisirs. Et à y installer

quelques lits de camp pour la nuit. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Génial ! La vache, j'aurais dû y penser moi-même.

— Dites que vous venez de ma part, si besoin est.

— Vous êtes une perle. Si je pouvais, je vous piquerais à Ray. »

— *J'aimerais bien,* pensa Sue.

Elle se leva, s'étira, s'approcha de la fenêtre et écarta les lames verticales du store. Derrière les toits des logements ouvriers et l'obscurité de la prairie inexploitée, elle distinguait à peine la route pour Constance et la pulsation sinistre des lumières des véhicules de secours au portail sud.

Marguerite Hauser remercia le destin bienveillant qui l'avait fait habiter une maison (même si c'était l'une des plus anciennes et des plus petites) au nord-est du campus de Blind Lake, aussi loin que possible de son ex-mari Ray. Ce trajet de dix minutes pour ramener Tess avait quelque chose de réconfortant, comme s'il remontait dans son dos un pont-levis jeté sur des douves.

Dans la voiture, Tess se montra aussi calme que d'habitude, voire un peu plus. Lorsqu'elles prirent des sandwiches au poulet au drive-in du centre commercial, elle ne s'intéressa pas au menu. Arrivées à la maison, Marguerite y porta la nourriture et Tess y traîna son fourre-tout. « La vidéo marche ? demanda d'un air absent la fillette.

— Pourquoi pas ?

— Marchait pas chez papa.

— Vérifie. Je vais chercher le couvert. »

Dîner devant le panneau vidéo restait une nouveauté pour Tess. Ray n'avait pas permis cette habitude. Il avait toujours tenu à ce que les repas soient pris à table : un « moment en famille » durant lequel il ne manquait jamais de débiter son catalogue quotidien de récriminations. Il n'y a pas à dire, pensa Marguerite, le dîner paraît plus agréable avec les téléchargements. Surtout les vieux films. Tess préférait ceux en noir et blanc : les vieilles automobiles et les vêtements bizarres la fascinaient. *C'est une xénophile,* pensa Marguerite. *Elle tient*

ça de moi.

Mais le panneau vidéo de Marguerite s'avéra aussi inutilisable que celui de Ray, et elles durent se contenter du contenu de la mémoire résidente domestique. Elles arrêtèrent leur choix sur une comédie de Bob Hope vieille d'un siècle, *La Brune de mes rêves*. Tess, qui d'ordinaire aurait débordé de questions sur le XX^e^ siècle et tenu à savoir pourquoi tout avait cet air-*là*, se contenta de manger sa nourriture du bout des lèvres sans quitter l'écran des yeux.

Marguerite posa la main sur le front de sa fille. « Comment tu te sens, chérie ?

— Je ne suis pas malade.

— Mais tu n'as pas faim.

— Faut croire que non. » Tess se rapprocha et Marguerite l'entoura de son bras.

Après le dîner, Marguerite rangea, changea les draps et aida Tess à trier ses livres de classe. Dans un moment d'optimisme, Tess zappa d'une chaîne de divertissements à l'autre et, n'obtenant que des écrans bleus, regarda une deuxième fois le film de Bob Hope avant d'annoncer enfin qu'elle allait se coucher. Marguerite surveilla son brossage de dents et la borda. Elle aimait la chambre de sa fille, avec sa petite fenêtre face à l'ouest, son lit recouvert d'un édredon à franges rosés, ses rangées d'animaux en peluche qui montaient la garde sur la commode. Cela lui rappelait sa propre chambre d'enfant, dans l'Ohio, il y avait si longtemps, mais sans les bien intentionnés volumes d'*Histoires bibliques pour les enfants* installés par son père dans le vain espoir de susciter en elle une piété ostensiblement absente. Tessa avait choisi elle-même ses livres et ses goûts la portaient plutôt vers la *fantasy* commerciale et la vulgarisation scientifique. « Tu veux lire un peu ?

— Je crois pas, répondit Tess.

— J'espère que tu te sentiras mieux demain matin.

— Je vais bien. Promis. »

Marguerite regarda par-dessus son épaule en éteignant la lumière. Tess avait déjà fermé les yeux. Elle semblait plus jeune que ses onze ans, avec ses joues rebondies et ce bourrelet de graisse de bébé sous le menton. Ses cheveux encore blond sale

fonçaient. Marguerite supposa que de ce cocon d'enfance émergeait une jeune femme, mais les traits de celle-ci restaient indistincts, difficiles à prédire.

« Dors bien », murmura-t-elle.

Tess se blottit sous son édredon et enfonça la tête dans l'oreiller.

Marguerite ferma la porte. Elle regagna son bureau à l'autre bout du couloir, déterminée à abattre encore un peu de travail avant minuit. Chacun de ses chefs de service lui avait signalé des segments vidéo extraits des dernières vingt-quatre heures du Sujet, segments qu'elle devait revoir. Elle baissa l'éclairage et afficha les rapports l'un après l'autre sur son écran mural.

« Physiologie et Signalisation » se polarisait encore sur les lamelles pulmonaires du Sujet. « Le mouvement des lamelles pourrait indiquer une interaction sociale », proclamait le sous-titre. Il y avait un extrait du Sujet dans une assemblée au puits de nourriture. Il se tenait dans la lumière pâle et verte du puits de nourriture, où il semblait interagir avec un autre individu. Ses lamelles ventrales, des fentes blanchâtres flanquant sa chambre thoracique, frémissaient à chaque inhalation. Un comportement tout à fait normal, et Marguerite se demandait ce que les gens de « Physiologie » voulaient lui faire voir lorsqu'un nouveau texte défila sur l'écran. *Les cils palpitent en un motif vertical distinct assez complexe pendant le comportement social* Ah, un zoom dans un sous-écran. Les cils étaient de minuscules poils rosés, à peine visibles, mais ils bougeaient en effet comme un champ de blé caressé par le vent. On montrait en incrustation, pour comparaison, la respiration du Sujet en environnement asocial. Les cils se courbaient vers l'intérieur à chaque inspiration, mais sans ce frémissement vertical.

Potentiellement très intéressant, pensa Marguerite. Elle marqua le rapport d'une notification prioritaire, ce qui permettrait à « Physiologie et Signalisation » de le transmettre aux compilateurs pour analyse complémentaire. Elle ajouta quelques notes et requêtes (« Cohérence ? » « Autres contextes ? ») et renvoya le tout à Hubble Plaza.

Du groupe « Culture et Technologie », des copies d'écran de la dernière addition du Sujet aux murs de son logement. On

voyait le Sujet, redressé de toute sa hauteur, ses jambes de soulèvement trapues tendues tandis qu'il se servait d'un bras de manipulation et de quelque chose qui ressemblait à un crayon pour ajouter un nouveau symbole (si c'en était bien un) à la chaîne ornant déjà les parois de la pièce. Celui-ci fut inséré dans une série de seize spires genre coquilles d'escargot de plus en plus grandes, et se termina par une fioriture. Cela fit penser Marguerite à ce qu'un gamin agité pourrait griffonner en marge d'un de ses cahiers. La conclusion logique en était que le Sujet écrivait quelque chose, mais on avait très vite établi que les barres, lignes, cercles, croix, points, etc., ne se répétaient jamais. S'il s'agissait de pictogrammes, le Sujet n'avait jamais écrit deux fois le même mot ; s'il s'agissait de lettres, il n'avait pas encore épuisé son alphabet. De l'art, alors ? Peut-être. De la décoration ? Possible. Mais « Culture et Technologie » pensait que cette dernière série laissait au moins penser à un contenu linguistique. Marguerite en doutait, et elle attribua au rapport une priorité qui provoquerait sa comparaison avec une douzaine de documents similaires par le bureau d'évaluation.

Le reste consistait en rapports d'activité expédiés par les comités et en deux brefs extraits que l'équipe chargée des relèvements pensait qu'elle aimerait voir : des vues de balcons, la ville s'étendant derrière le Sujet dans un après-midi pastel, rouge grès, couche sur couche, comme un empire de gâteaux de mariage rouilles. Elle enregistra ces images pour les regarder plus tard.

Elle eut terminé à minuit.

Elle éteignit le mur de son bureau et fit le tour de la maison en éteignant partout jusqu'à ce qu'une douce obscurité règne dans toute la maison. Le lendemain était un samedi : Tess n'avait pas école. Marguerite espéra que la liaison satellite serait rétablie au matin. Elle ne voulait pas que Tess s'ennuie à peine revenue à la maison.

La nuit était claire. L'automne arrivait vite, cette année. Marguerite alla se coucher les rideaux ouverts. Lorsqu'elle avait emménagé, l'été précédent, elle avait poussé son grand lit à deux places près de la fenêtre. Elle aimait regarder les étoiles avant de s'endormir, mais Ray avait toujours voulu garder les

stores fermés. Elle pouvait désormais s'accorder ce plaisir. La lumière du croissant de lune tombait sur un récif de couvertures. Elle ferma les yeux et ne sentit plus son poids. Poussa un soupir et s'endormit.

Quatre

Ari Weingart, le responsable des relations publiques de Blind Lake, ne se séparait jamais de sa grande tablette électronique. Cela inquiéta un peu Chris Carmody, à qui les détenteurs de tablettes électroniques n'avaient que rarement laissé de bons souvenirs.

À l'évidence, tout ne se passait pas au mieux pour Weingart. Il avait accueilli Vogel, Élaine et Chris devant Hubble Plaza et les avait conduits dans son petit bureau qui surplombait la place centrale. Tous les quatre en étaient à la moitié du planning provisoire de la première semaine quand Weingart dut prendre un appel. Chris se retira avec le reste de l'équipe dans une salle de réunion vide où tous trois demeurèrent jusque bien après le coucher du soleil.

Lorsqu'il revint, Weingart trimballait toujours sa redoutable tablette. « Il y a eu des complications », annonça-t-il.

Élaine Coster bouillait depuis un moment derrière un exemplaire de *Current Events* vieux de plusieurs mois. Elle reposa le magazine et regarda posément Weingart. « S'il y a un problème avec notre planning, on peut régler ça demain. Tout ce dont on a besoin pour le moment, c'est d'un endroit pour défaire nos bagages. Et d'un serveur fiable. Je n'ai pas réussi à joindre New York depuis cet après-midi.

— Eh bien, c'est justement là le problème. Les installations sont en blocus. On a neuf cents travailleurs journaliers qui n'habitent pas sur le site mais ne peuvent pas en sortir, et je crains fort qu'ils aient priorité pour l'attribution des logements visiteurs. La bonne nouvelle, c'est que…

— Attendez un peu, fit Élaine. En blocus ? De quoi parlez-vous ?

— Je suppose que vous n'avez pas connu cette situation à Crossbank, mais cela fait partie de nos règles de sécurité. À la moindre menace contre les installations, et tant que cette

menace subsiste, personne n'entre ni ne sort.

— Les installations sont menacées ?

— Je suppose. On ne m'informe pas de ce genre de choses. Mais je suis sûr qu'il n'y a rien à craindre. »

Il ne se trompe sans doute pas, songea Chris. En tant que Laboratoires nationaux, Crossbank et Blind Lake se trouvaient soumis à des protocoles de sécurité remontant aux Guerres de la Terreur. On y prenait terriblement au sérieux les menaces les plus futiles. Blind Lake – et c'était là un des inconvénients de sa célébrité médiatique – attirait l'attention d'un large éventail de cinglés et d'idéologues.

« Pouvez-vous nous préciser la nature de cette menace ?

— En toute franchise, je n'en sais rien moi-même. Mais nous avons déjà connu ce genre de situations. Et ça s'est toujours réglé avant le lendemain matin. »

Sébastian Vogel se redressa sur la chaise qu'il occupait depuis une heure à la manière d'un sphinx au repos : « Et d'ici là, où dormons-nous ?

— Eh bien, nous vous avons installé… des lits de camp.

— Des lits de camp ?

— Dans le gymnase du centre de loisirs. Je sais. Je suis vraiment désolé. C'est tout ce que nous avons pu faire dans un délai aussi court. Comme je vous l'ai dit, je ne doute pas que tout sera réglé demain matin. »

Weingart se renfrogna en consultant sa tablette, comme s'il avait une chance d'y découvrir un sursis de dernière minute. Élaine semblait sur le point d'exploser, mais Chris prit les devants : « Nous sommes journalistes. Je suis sûr que nous avons tous déjà dormi à la dure. » *Enfin, peut-être pas Vogel.* « Pas vrai, Élaine ? »

Weingart la regarda avec espoir.

Elle ravala ce qu'elle s'apprêtait à dire. « J'ai dormi sous la tente sur le plateau de Gobi. J'imagine que je peux dormir dans une saloperie de gymnase. »

On avait disposé des rangées de lits de camp dans le gymnase, certains déjà occupés par des journaliers qui n'avaient pu trouver de place dans les logements pour visiteurs. Chris,

Élaine et Vogel s'en approprièrent trois sous le panier de basket-ball et y posèrent leurs bagages. Les oreillers ressemblaient à des marshmallows dégonflés. Les couvertures provenaient des surplus de la Croix-Rouge.

« Le plateau de Gobi ? demanda Vogel à Élaine.

— Quand je rédigeais ma biographie de Roy Chapman Andrews. *Dans les pas du Temps : la paléobiologie hier et aujourd'hui.* D'accord, j'avais vingt-cinq ans. Vous avez déjà dormi sous la tente, Sébastian ? »

Vogel avait soixante ans, un visage livide et des joues d'un rouge fiévreux. Il portait des pulls informes afin de dissimuler l'inélégante générosité de son ventre et de ses hanches. Élaine ne l'aimait pas – un parvenu, avait-elle glissé à l'oreille de Chris, un imposteur, quasiment un putain de spiritualiste – et Vogel avait aggravé son cas en se montrant d'une inébranlable politesse. « Dans les Algonquins, dit-il. Au Canada. Une randonnée de plusieurs jours. Il y a des dizaines d'années, bien entendu.

— Vous cherchiez Dieu ?

— C'était une sortie entre étudiants et étudiantes. Si je me souviens bien, je cherchais à tirer mon coup.

— Alors que vous étiez étudiant en théologie ?

— Nous ne faisons pas vœu de chasteté, Élaine.

— Dieu ne réprouve pas ce genre de choses ?

— Quel genre de choses ? Les rapports sexuels ? Pas que je sache, non. Vous devriez lire mon livre.

— Ah, mais je l'ai lu. » Elle se tourna vers Chris. « Et toi ?

— Pas encore.

— Sébastian est un mystique à l'ancienne. Il voit Dieu partout.

— Dans certaines choses plus que dans d'autres », précisa Sébastian, ce qui parut à Chris à la fois énigmatique et typique du personnage.

« Bien que je trouve cette conversation passionnante, intervint Chris, je pense qu'on devrait aller essayer de dîner. Le type des relations publiques a parlé d'un endroit ouvert jusqu'à minuit dans le centre commercial.

— Je suis partante, dit Élaine, du moment que tu promets de

ne pas draguer la serveuse.

— Je n'ai pas faim, dit Vogel. Allez-y sans moi. Je garderai les bagages.

— Jeûnez, saint François », dit Élaine en enfilant sa veste.

Chris connaissait la biographie de Roy Chapman Andrews écrite par Élaine. Il l'avait lue au début de ses études. Élaine était alors une journaliste scientifique pleine d'avenir, sélectionnée pour un AAAS Westinghouse Award[2] et s'établissant un plan de carrière qu'il espérait suivre un jour.

Le seul et unique livre de Chris à ce jour avait aussi été une espèce de biographie. Ce qu'il y avait de bien, avec Élaine, c'était qu'elle n'avait pas monté l'histoire orageuse de ce livre en épingle et ne semblait pas le moins du monde réticente à travailler avec Chris. Étonnant comme on apprend à se contenter de peu, songea celui-ci.

Le restaurant recommandé par Ari Weingart était coincé entre un magasin d'interfaces et une boutique de fournitures de bureau dans l'aile à ciel ouvert du centre commercial. La plupart de ses magasins ayant fermé pour la nuit, la galerie semblait plus ou moins à l'abandon dans la fraîcheur de l'automne. Mais les affaires du restau, une franchise Sawyer's Steak & Seafood, marchaient très bien. Beaucoup de clients et de conversations s'y croisaient. Ils trouvèrent un box en vinyle contre la grande vitrine. Le décor, chrome, pastel et plantes en pots, faisait très fin XX^{e} siècle, faux réconfort d'une fausse antiquité. Les menus avaient la forme de *T-bones*.

Chris se sentit merveilleusement anonyme.

« Bon Dieu, s'énerva Élaine. La banlieue dans toute son horreur.

— Qu'est-ce que tu commandes ?

— Voyons voir. Le "Petit-déjeuner servi à toute heure ?" Le "Pain de viande potelé façon maison" ? »

Ses paroles ironiques n'échappèrent pas au serveur qui approchait. « Le saumon de l'Atlantique est bon, annonça celui-

[2] Distinction réservée aux journalistes scientifiques et décernée par l'American Association for Advancement of Science. *(N.d.T.)*

ci.

— Bon pour *quoi,* exactement ? Non, laissez tomber. Le saumon fera l'affaire. Chris ? »

Embarrassé, il commanda la même chose. Le serveur haussa les épaules et s'éloigna.

« Ce que tu peux être snob, des fois, Élaine !

— Pense un peu à l'endroit où on est. À la pointe du savoir humain. Sur les épaules de Copernic et de Galilée. Et on mange où ? Dans un relais routier avec buffet de crudités. »

Chris n'avait jamais compris comment Élaine pouvait porter une telle attention à la nourriture, elle qui s'était appliquée à supprimer l'épaississement de la cinquantaine. Elle sacrifie la quantité au profit de la qualité, supposa-t-il. Un numéro d'équilibriste. C'était une Wallenda[3] de la ligne.

« Je veux dire, arrêtons, qui est snob, ici, au juste ? reprit-elle. J'ai cinquante ans, je sais ce que j'aime, je peux supporter un fast-food ou des surgelés, mais est-ce que j'ai vraiment besoin de faire comme si le pudding aux pommes était de la crème brûlée ? Toute ma jeunesse, j'ai bu du café aigre dans des tasses en papier. J'ai évolué, depuis. Ça t'arrivera aussi.

— Merci pour le vote de confiance.

— Avoue-le, Crossbank a été un fiasco pour toi.

— J'ai réuni du matériel utile. » Ou du moins une citation totémique. *Ça pourrait s'arrêter n'importe quand.* Presque un sermon baptiste.

« J'ai une théorie sur toi, annonça Élaine.

— On devrait peut-être se contenter de dîner.

— Non, non, tu n'échapperas pas comme ça à l'odieuse vieille sorcière.

— Je ne voulais pas dire que…

— Tais-toi donc. Prends un gressin ou je ne sais quoi. Je t'ai dit avoir lu le livre de Sébastian. J'ai aussi lu le tien.

— Ça peut sembler puéril, mais je préférerais vraiment qu'on n'en parle pas.

— Je voulais juste dire que c'est un bon bouquin. Toi, Chris Carmody, tu as écrit un bon bouquin. Tu as fait le travail sur le

---

3 Les Flying Wallendas sont une célèbre troupe de funambules. *(N.d.T.)*

terrain et tu en as tiré les conclusions nécessaires. Et tu veux te reprocher de ne pas t'être défilé ?

— Élaine…

— Tu veux foutre ta carrière en l'air, faire juste semblant de bosser, ne pas respecter les délais, sauter les serveuses à gros nibards et t'endormir bourré tous les soirs ? Tu peux, sans problème. Tu ne serais pas le premier. Loin de là. S'apitoyer sur soi-même est un passe-temps si prenant.

— Un homme est mort, Élaine.

— Ce n'est pas toi qui l'as tué.

— On peut se poser la question.

— Non, Chris, on ne peut *pas* se la poser. Galliano est passé par-dessus cette colline par accident ou par volonté de se détruire. Peut-être regrettait-il ses péchés, peut-être pas, mais c'étaient *ses* péchés, pas les tiens.

— Je l'ai exposé au ridicule.

— Tu as exposé un travail à la fois gravement bâclé, intéressé et dangereux pour des innocents. Il se trouve que ce travail est celui de Galliano, et il se trouve aussi que Galliano est tombé en moto dans la Monongahela, mais c'était son choix, pas le tien. Tu as écrit un bon livre…

— Nom de Dieu, Élaine, dans quelle mesure le monde a-t-il besoin d'un autre putain de *bon livre ?*

— … bon et *sincère,* et tu l'as écrit poussé par une indignation loin d'être injustifiée.

— Merci de le dire, mais…

— Et le problème, c'est que tu n'as manifestement rien obtenu d'utile à Crossbank, et j'ai peur que tu n'obtiennes rien ici non plus, et que tu ne respectes pas la date limite afin de pouvoir poursuivre avec plus d'efficacité le projet d'auto-flagellation dans lequel tu t'es embarqué. Ce qui manque un max de professionnalisme. Je veux dire, Vogel est un tordu, mais au moins il produira un papier. »

Chris caressa un instant l'idée de se lever et de quitter le restaurant. Il pourrait rentrer au gymnase et interviewer quelques-uns des journaliers bloqués à Blind Lake. Ils lui parleraient, eux, au moins. Il n'obtiendrait d'Élaine que davantage de culpabilité, et il en avait déjà eu son content,

merci bien.

Le saumon arriva, se figeant dans un filet de beurre.

« Ce qu'il faut que tu fasses… » Elle marqua un temps d'arrêt. Le serveur agitait un énorme moulin à poivre au-dessus de la table. « Virez-moi ce truc de là, s'il vous plaît. »

L'homme prit la fuite.

« Ce qu'il faut que tu fasses, Chris, c'est arrêter de te comporter comme si tu devais avoir honte de quelque chose. Ce livre que tu as écrit, *utilise-le*. Si quelqu'un s'y montre hostile, *affronte-le*. Si on a peur de toi à cause de ce bouquin, utilise cette peur. Si on te donne des réponses évasives, tu peux au moins décrire la manière dont on te répond évasivement et comment on se sent à Blind Lake dans la peau d'un paria. Mais ne rate pas cette chance. » Elle se pencha en avant et ses manches s'agitèrent dangereusement près de la sauce. « Parce que le fait est, Chris, qu'on est à *Blind Lake*. Le populo n'a peut-être qu'une vague notion de ce qu'il se passe ici, mais nous, nous sommes mieux informés que cela, pas vrai ? C'est ici qu'on réécrit tous les manuels. C'est ici que l'espèce humaine commence à définir sa place dans l'univers. C'est ici le pivot de ce que nous sommes et de ce que nous allons devenir.

— On dirait un prospectus. »

Elle se recula. « Pourquoi ? Tu me penses trop ridée et trop cynique pour reconnaître quelque chose de vraiment stupéfiant ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je…

— Pour ce que cela vaut, tu m'as surprise dans un moment de sincérité.

— Élaine, je ne suis pas d'humeur à entendre un sermon, c'est tout.

— Eh bien, je ne te pensais pas vraiment *d'humeur* à cela. OK, Chris. Agis comme bon te semble. » Elle fit un geste en direction de son assiette. « Mange ce pauvre poisson maltraité.

— Une tente, dit-il. Le plateau de Gobi.

— Ouais, bon, une espèce de tente. Un habitat gonflable parachuté de Pékin. Avec des cellules énergétiques rechargeables, un chauffage nocturne et toutes les chaînes satellites.

— Tout comme Roy Chapman Andrews ?
— Eh, fit-elle. Je suis journaliste, pas martyre. »

Cinq

Au grand désarroi de Marguerite, et à l'immense déception de Tessa, la réception vidéo et téléchargement ne s'améliora pas du week-end. On ne pouvait pas davantage communiquer par téléphone ou réseau au-delà du périmètre de Blind Lake.

Marguerite supposa qu'il s'agissait d'une nouvelle manifestation des protocoles de sécurité franchement complexes de Blind Lake. Elle avait connu plusieurs blocus de ce genre quand elle travaillait à Crossbank. La plupart n'avaient pas duré plus de quelques heures, même si l'un (dû à un survol sans autorisation, en fait un simple pilote privé ayant grillé ses puces de navigation et ses transpondeurs) avait créé un petit scandale et provoqué le verrouillage du périmètre de sécurité pendant presque une semaine.

Ici à Blind Lake, le blocus, du moins pour Marguerite, n'avait rien de vraiment gênant, du moins pour le moment. Elle n'avait aucun déplacement de prévu ni aucun besoin urgent de parler à qui que ce soit de l'extérieur. Son père l'appelait de l'Ohio tous les samedis, mais il n'ignorait rien des problèmes de sécurité et ne s'inquiéterait pas outre mesure de ne pas arriver à joindre sa fille. Cela posait en revanche un problème pour Tessa.

Non qu'elle soit un de ces enfants toujours collés au panneau vidéo. Elle aimait s'amuser à l'extérieur, même si elle jouait surtout seule, et Blind Lake était l'un de ces rares endroits sur Terre où un gamin pouvait se promener non accompagné sans réelle crainte de croiser la drogue ou le crime. Mais ce week-end-là, la météo refusait de coopérer. Le temps vif et ensoleillé du samedi matin céda la place vers midi à de gros nuages asphalte et à des averses aussi brèves que violentes. Octobre annonçant la venue de l'hiver. La température chuta brutalement à 10°C, et si Tess s'aventura une fois à l'extérieur – pour aller dans le garage fouiller un carton de poupées non déballé depuis le déménagement –, elle ne tarda pas à revenir

en frissonnant sous sa veste de flanelle.

Aucun changement le dimanche, où le vent souffla en bourrasques autour des gouttières et s'engouffra dans la bouche d'aération du plafond de la salle de bains. Marguerite demanda à Tess s'il y avait une camarade de classe avec laquelle elle aimerait jouer. Après quelques hésitations, Tess finit par livrer le nom d'Edie Jerundt. Elle n'était pas certaine de l'orthographe mais Dieu merci, peu de noms commençant par J figuraient dans l'annuaire interne de Blind Lake.

La mère d'Edie, Connie Jerundt – analyste séquentielle à Imagerie, apprit Marguerite –, proposa aussitôt de la leur amener pour jouer (sans même demander son avis à Edie, ce qui conduisit Marguerite à supposer que celle-ci s'ennuyait autant que Tess). Connie et sa fille arrivèrent moins d'une heure après. Elles se ressemblaient tellement qu'on aurait dit des poupées russes, l'une se nichant confortablement à l'intérieur de l'autre, sans autres différences que leurs dimensions. Toutes deux avaient de grands yeux et des cheveux châtain terne ébouriffés, des caractéristiques atténuées par l'âge adulte chez Connie mais concentrées sur le petit visage d'Edie.

Edie Jerundt avait apporté quelques téléchargements récents et les deux fillettes s'installèrent aussitôt devant le panneau vidéo. Quinze minutes durant, Connie discuta avec nervosité du long blocus de sécurité et de ses inconvénients – elle avait projeté de se rendre à Constance afin de prendre de l'avance dans ses achats de Noël – puis s'excusa en promettant de venir récupérer Edie avant 17 heures.

Marguerite observa les deux filles qui regardaient le panneau vidéo dans le salon.

Les téléchargements – des aventures de *La Fille Panda* – étaient un peu bébé pour Tess, et Edie avait aussi apporté ces lunettes synchronisées avec les images qu'on disait mauvaises pour les yeux si on les portait plus de quelques heures. Les séquences d'action poussées en 3D les firent tressaillir toutes les deux.

Pour le reste, elles auraient aussi bien pu être seules. Elles se tenaient chacune assises à un bout du canapé, inclinées à des angles très différents contre de gros coussins. Marguerite

ressentit tout de suite une vague pitié envers Edie Jerundt, une de ces filles conçues par Dame Nature pour être persécutées et ostracisées : des bras et des jambes comme des échasses, une compréhension approximative, une parole hésitante, un embarras profond et permanent.

Marguerite trouva bien que Tess se soit prise d'amitié pour une fille comme Edie Jerundt.

À moins que…

À moins que ce ne soit Edie qui se soit prise d'amitié pour Tess.

Après les téléchargements, elles jouèrent avec les poupées récupérées dans le garage par Tess. La fillette avait assemblé cette collection hétéroclite sur les marchés aux puces en plein air, à l'époque où Ray partait en voiture de Crossbank le week-end pour aller dans la campagne du New Hampshire. Des poupées pâlies par le soleil, aux articulations bizarrement tordues et aux habits dépareillés ; des baigneurs trop grands, en général nus ; une poignée de figurines dérivées de films oubliés, bras et jambes fléchis. Tess essaya d'embarquer Edie dans un scénario *(voilà la mère, voilà le père, le bébé a faim mais comme il faut qu'ils aillent travailler, il y a la baby-sitter),* mais Edie s'en lassa vite et se contenta de faire défiler les poupées sur la table basse en leur attribuant des monologues sans queue ni tête *(je suis une fille, j'ai un chien, je suis jolie, je te déteste).* Comme doucement poussée à l'écart, Tess se replia sur le canapé pour observer ce jeu. Et commença à se cogner la tête à intervalles fixes sur le dossier. À peu près un coup par seconde, jusqu'à ce que Marguerite, en passant, lui pose la main sur le crâne.

C'est cette manière de se cogner la tête qui, avec un inquiétant retard dans l'apprentissage de la parole, avait pour la première fois incité Marguerite à penser sa fille différente. Pas *anormale,* jamais elle n'aurait utilisé un tel jugement de valeur. Mais oui, Tessa était différente, Tessa avait des problèmes. Des problèmes qu'aucun des thérapeutes bien intentionnés consultés par Marguerite n'avait tout à fait réussi à définir. Le plus souvent, ils parlaient d'autisme de haut niveau ou de syndrome d'Asperger. Ce qui signifiait : nous avons un tiroir à

étiquette dans lequel jeter les symptômes de votre fille, mais pas vraiment de traitement.

Marguerite avait emmené sa fille chez un physiothérapeute afin de corriger sa maladresse et sa « proprioception médiocre ». Elle avait essayé des séries de médicaments destinés à modifier ses taux de sérotonine, de dopamine ou de facteur Q, mais aucun d'eux n'avait apporté le moindre changement perceptible. Ce qui voulait peut-être juste dire que Tess avait une personnalité atypique, que sa réserve maladroite et son isolement social lui poseraient des problèmes jusqu'à la fin de ses jours, sauf si elle arrivait à les surmonter par la force de sa volonté. Marguerite avait fini par estimer contre-productif tout tripatouillage de l'architecture neurochimique de sa fille. Tess était une enfant dont la personnalité n'avait pas fini de se former : il ne fallait pas la droguer ou la malmener pour la faire correspondre à la notion de maturité d'une tierce personne.

Et cela avait semblé un compromis convaincant, du moins jusqu'à ce que Marguerite quitte Ray, jusqu'aux ennuis là-bas à Crossbank.

Il n'y avait même pas eu un seul journal de tout le week-end. D'habitude, on arrivait à imprimer depuis le réseau des parties du *New York Times* (ou de la plupart des autres journaux urbains), mais même cette connexion de misère avec l'extérieur avait été coupée. Et si les journaux manquaient à Marguerite, quelle devait être la souffrance des accros à l'information continue ! Ils se retrouvaient coupés du grand *soap opéra* global, laissés dans l'ignorance des accords belges ou de la dernière désignation à la Cour continentale. Le silence du panneau vidéo et le crépitement régulier de la pluie rendaient l'après-midi assommant, aussi Marguerite fut-elle contente de pouvoir s'asseoir dans la cuisine pour feuilleter de vieux exemplaires d'*Astrobiology & Exozoology,* en laissant son attention papillonner sur le texte dense jusqu'à ce que Connie revienne chercher Edie.

Marguerite monta extirper les filles de la chambre de Tess. Affalée sur le lit, les pieds contre le mur, Edie farfouillait dans la boîte à chaussures contenant les faux bijoux, les peignes ornementaux et les barrettes en écaille de Tess. Quant à cette

dernière, elle se tenait : assise à sa commode, face au miroir.

« Ta maman est là, Edie », annonça Marguerite.

Edie cligna ses grands yeux de grenouille et se précipita en bas à la recherche de ses chaussures.

Tess resta face au miroir à s'entortiller les cheveux autour de l'index droit.

« Tess ? »

Les cheveux formèrent une boude brillante de l'ongle à la première articulation, puis tombèrent.

« Tess ? tu t'es bien amusée avec Edie ?

— Je crois.

— Tu devrais peut-être le lui dire. »

Tess haussa les épaules.

« Tu devrais peut-être le lui dire maintenant. Elle est en bas, elle se prépare à partir. »

Mais le temps que Tess descende jusqu'à la porte d'entrée, Edie et sa mère étaient déjà parties.

Le lundi, ce qui avait débuté comme un désagrément commença à ressembler davantage à une crise.

Marguerite déposa Tess au collège en allant à Hubble Plaza. Sur le parking, la foule des parents – dont Connie Jerundt, qui salua Marguerite d'un geste depuis sa voiture – bouillonnait de rumeurs. En l'absence d'urgence locale expliquant le blocus, il avait dû se produire quelque chose à l'extérieur, quelque chose d'assez grave pour provoquer une crise de sécurité, mais quoi ? Et pourquoi personne n'en avait-il été informé ?

Marguerite refusa de prendre part aux spéculations. De toute évidence (du moins pour elle), le seul comportement logique consistait à continuer à travailler. On ne pouvait peut-être pas communiquer avec le monde extérieur, mais le monde extérieur continuait à fournir de l'énergie à Blind Lake et attendait très probablement que les gens de Blind Lake poursuivent leur travail. Marguerite embrassa Tess, la regarda traverser la cour de récréation en une longue boucle stochastique et redémarra lorsque la cloche sonna.

La pluie ne tombait plus mais octobre avait pris le temps en charge et un vent froid soufflait dans le ciel d'un bleu de pierre

précieuse. Elle se réjouit d'avoir insisté pour que Tess enfile un pull. Elle-même avait choisi de revêtir un coupe-vent en vinyle, qui se révéla inefficace sur le long trajet à pied entre le parking de Hubble Plaza et l'entrée de l'aile est. La neige ne tardera pas, pensa Marguerite, et Noël non plus, une fois passé le cap fatidique de Thanksgiving. L'évolution des conditions météorologiques rendait la quarantaine bien plus perturbante, comme si l'air raréfié venu du Canada apportait isolement et inquiétude.

En attendant l'ascenseur, Marguerite aperçut son ex-mari Ray qui s'engouffrait dans la supérette du rez-de-chaussée, sans doute pour sa dose matinale de DingDong. Ray était un homme aux habitudes farouchement établies, l'une d'elles consistant à prendre des DingDong au petit déjeuner. Il se donnait un mal stupéfiant pour s'assurer de ne jamais manquer de ces gâteaux au chocolat fourrés à la crème, y compris en voyages d'affaires ou en vacances. Il en emportait dans un Tupperware dans ses bagages. Une journée sans DingDong accentuait ses pires défauts ; son irritabilité, ses petites crises de rage à la moindre frustration. Elle garda l'œil sur l'entrée de la supérette tandis que l'ascenseur descendait petit à petit du neuvième étage. Juste au moment où le carillon retentissait, Ray réapparut avec un petit sac à la main. Les DingDong, sûrement. Qu'il engloutirait, aucun doute à ce sujet, enfermé dans son bureau : il n'aimait pas qu'on le voie manger des sucreries. Marguerite l'imagina, un DingDong dans chaque main, grignotant comme un écureuil fou, des miettes tombant sur sa chemise blanche amidonnée et sa cravate sinistre. Elle entra dans l'ascenseur avec trois autres personnes et se dépêcha d'appuyer sur le bouton correspondant à son étage afin de provoquer la fermeture des portes avant que Ray ait le temps de se précipiter dans la cabine.

Le travail de Marguerite – même si elle l'adorait et s'était battue de toutes ses forces pour l'obtenir – lui donnait parfois l'impression d'être une voyeuse. Une voyeuse rémunérée et impartiale, certes, mais une voyeuse tout de même.

Elle n'avait pas eu ce sentiment à Crossbank, mais ses

capacités y avaient été inexploitées : elle y avait passé cinq ans à extraire des détails botaniques d'études d'archives, le genre de travail de routine ingrat que n'importe quel étudiant de troisième cycle un peu futé aurait pu effectuer. Elle pouvait encore réciter les noms latins provisoires de dix-huit variétés de mattes bactériennes. Au bout d'un an, elle avait tellement l'habitude de voir l'océan sur HR8832/B qu'elle s'imaginait le sentir, avec ses niveaux quasi toxiques de chlore et d'ozone détectés par les relevés photochromatiques, une odeur aigre et plus ou moins grasse, comme celle d'un produit de débouchage. Elle n'était entrée à Crossbank qu'à l'instigation de Ray – il y occupait un poste administratif –, et avait refusé plusieurs mutations à Blind Lake, surtout parce que Ray n'accepterait pas de déménager.

Puis elle avait rassemblé tout son courage et engagé la procédure de divorce, après quoi elle avait accepté ce poste à Obs, pour découvrir alors que Ray s'était lui-même détaché à Blind Lake. Il s'y était même installé un mois *avant* la date de déménagement prévue pour Marguerite, *s'y* créant une place et sabotant sans doute la réputation de son ex-femme auprès des administrateurs principaux.

Elle y effectuait malgré tout le boulot pour lequel elle avait été formée et qu'elle convoitait : ce qui avait jamais existé de plus proche de l'astrozoologie.

Elle avança dans le labyrinthe constitué par les bureaux de l'équipe de support, dit bonjour aux employés, aux secrétaires et aux programmeurs et s'arrêta dans la cuisine pour remplir de café trop cuit et de mélange mi-crème mi-lait son mug, souvenir de Blind Lake, orné d'un homard. Elle alla ensuite s'enfermer dans son bureau.

Du papier couvrait sa table, du papier électronique encombrait son bureau virtuel : du travail en attente, pour l'essentiel de la vérification procédurale nécessaire mais longue, frustrante et fastidieuse. Elle pourrait cependant en effectuer une partie plus tard, chez elle.

Ce jour-là, elle voulait passer du temps avec le Sujet. Du temps brut, du vrai temps.

Elle ferma les stores, réduisit l'éclairage des microlampes au

soufre serties dans le plafond et alluma le moniteur qui occupait l'intégralité du mur ouest de son bureau.

Bon minutage. La journée de dix-sept heures d'UMa47/E venait de commencer.

En ce début de matinée, le Sujet s'agitait sur sa paillasse à même le sol rocheux du terrier.

Comme d'habitude, des douzaines de petites créatures – parasites, symbiotes ou progéniture – détalèrent des mamelles à sang du Sujet auxquelles elles s'étaient nourries durant son sommeil. Ces petits animaux, de la taille d'une souris, multipèdes et au corps articulé de manière ondulante, disparurent dans les fentes au pied des parois de grès. Le Sujet s'assit puis se redressa de toute sa hauteur.

Les estimations donnaient au Sujet une hauteur d'environ deux mètres dix. Un spécimen certes impressionnant. (Dans son for intérieur, Marguerite en parlait comme d'un mâle mais n'aurait jamais osé émettre la moindre supposition sur son sexe dans un papier officiel. On ne savait absolument rien du sexe et de la stratégie de reproduction des extraterrestres.) De loin et à contre-jour, le Sujet, bipède et bilatéralement symétrique, aurait peut-être pu passer pour un humain. Mais la ressemblance s'arrêtait là.

Sa peau – il ne s'agissait *pas* d'un exosquelette comme le laissait croire ce ridicule surnom de « homard » – était robuste, rouge brun, avec un tégument à la texture granuleuse. À cause de cette peau dense gardant l'humidité, des fentes pulmonaires exposées sur la surface ventrale ainsi que de détails comme l'articulation multiple des membres ou les minuscules membres manipulateurs de nourriture sur le coté des mandibules, certains pensaient que le Sujet et ses semblables pouvaient être le résultat de l'évolution d'une espèce d'insecte. Un autre scénario représentait une souche d'invertébrés atteignant la taille et la mobilité des mammifères en enfouissant leur notocorde dans une colonne vertébrale chitineuse tout en remplaçant leur dure carapace par une peau épaisse mais flexible et plus légère. Mais peu de preuves étaient venues soutenir cette hypothèse ou les autres. L'exozoologie présentait

déjà un certain nombre de difficultés, l'exopaléobiologie restait une science à l'état de rêve.

On voyait nettement le Sujet dans la lumière dispensée par la série d'ampoules incandescentes accrochées au plafond. Ces petites ampoules, plus proches de celles des guirlandes de Noël que des lampes normales, semblaient pour le reste ridiculement familières. Ce qu'elles étaient, avec leur filament en tungstène ordinaire, comme le leur avait appris la spectroscopie : une technologie rudimentaire, robuste. De temps en temps, d'autres aborigènes venaient remplacer les ampoules hors-service et vérifier l'absence de discontinuité ou d'irrégularités dans le câble de cuivre isolé. La ville se glorifiait d'une infrastructure de maintenance raffinée et fiable.

Le Sujet ne s'habilla pas. Il ne se nourrit pas non plus : on ne l'avait jamais vu en train de manger là où il passait ses nuits. Il prit le temps d'évacuer un déchet liquide par un trou dans le sol. L'épais liquide verdâtre ruissela d'un orifice de son abdomen inférieur. Bien entendu, aucun son n'accompagnait ces images, mais l'imagination de Marguerite lui fournit éclaboussure et gargouillements.

Elle se rappela que tout ceci avait pris place cinquante ans auparavant, ce qui amoindrit son sentiment d'intrusion. Elle ne parlerait jamais à cette créature, n'interagirait jamais avec elle de quelque façon que ce soit : cette image, aussi mystérieuse que soit son trajet, était selon toute probabilité limitée à la vitesse de la lumière. Cinquante et une années-lumière séparaient l'étoile parente 47 Ursa Majoris de la Terre.

(De même, si quelqu'un ailleurs dans la galaxie l'observait *elle,* elle aurait trouvé refuge dans sa tombe bien avant que *ses* observateurs puissent tenter d'interpréter ses fonctions d'excrétion.)

Le Sujet quitta sans préambule son terrier. Il marchait sur deux jambes d'une manière qui semblait bizarre selon les critères humains, mais qui couvrait le sol avec efficacité. Cette partie de la journée pouvait s'avérer intéressante. Le Sujet occupait toutes ses matinées à peu près de la même manière : il allait assembler des pièces de machines à l'usine – mais prenait rarement deux fois le même itinéraire pour se rendre au travail.

On avait réuni un nombre suffisant d'éléments pour penser qu'il s'agissait là d'un impératif culturel ou biologique (ce qui signifiait que la plupart des autres agissaient de la même manière que lui), peut-être un instinct atavique pour éviter les prédateurs. Dommage, Marguerite aurait préféré y penser comme à une idiosyncrasie du Sujet, à une préférence individuelle, à un choix manifeste.

De toute manière, le programme d'observation suivait le Sujet d'une manière précise et prévisible. Lorsque le Sujet se déplaçait, le point de vue apparent (la « caméra virtuelle », comme l'appelait Acquisition d'Image) le suivait à distance constante. Le Sujet occupait le milieu de l'écran, mais on voyait son monde autour de lui pendant ses déplacements. Il marchait avec ses congénères dans les couloirs à éclairage par incandescence de son terrier, et tout le monde avançait dans la même direction, comme dans des passages à sens unique, mais dont le sens varierait de jour en jour. Au sein d'une foule, Marguerite avait appris à reconnaître le Sujet non seulement grâce à sa position centrale à l'écran (il lui arrivait d'être masqué un instant), mais aussi grâce à ses épaules rondes et à la couleur jaune-orange vif de sa crête dorso-crânienne.

Elle aperçut la lumière du jour en passant devant des balcons et des rotondes ouverts sur l'extérieur. Le ciel était ce jour-là d'un bleu poudreux. Homardville avait reçu la plus grande partie de sa pluie durant la saison modérément froide, et c'était maintenant le cœur de l'été, au beau milieu du long flirt du soleil avec la latitude sud. La planète avait une légère inclinaison axiale mais une très longue orbite autour de son étoile : l'été dans la ville du Sujet durerait encore deux ans terrestres.

En été, le ciel se voyait plus souvent obscurci par de la poussière que par des nuages de pluie. UMa47/E était plus sèche que la Terre : comme Mars, elle pouvait engendrer de vastes tempêtes de poussières électriquement chargées. Une fine poussière flottait en permanence dans l'atmosphère, et jamais le ciel n'avait la même transparence que sur Terre. Mais ce sera une journée calme, supposa Marguerite. Chaude, à en juger par l'épanouissement des cils rafraîchisseurs du Sujet. Le

bleu crayeux du ciel avait atteint sa meilleure nuance. (Marguerite cligna des yeux et imagina, en Arizona ou au Nouveau-Mexique, des *pueblos* sur une falaise dans le soleil tranquille de midi.)

Le Sujet finit par sortir sur l'un des larges chemins extérieurs qui se déroulaient jusqu'au sol de la ville.

Les premiers relevés à haute altitude avaient identifié pas moins de quarante de ces grandes villes de pierre, et le double de villes nettement moins imposantes, éparpillées sur la surface d'UMa47/E. Marguerite gardait sur son bureau un globe de la planète du Sujet, avec les villes repérées et nommées par leurs seules latitude et longitude. (Personne ne voulait les baptiser de peur de sembler arrogant et anthropomorphique. « Homardville » n'était qu'un surnom, et on apprenait à l'éviter en présence d'administrateurs ou de journalistes.)

Peut-être même commettait-on une erreur d'attribution en appelant cette communauté une « ville ». Mais pour Marguerite, cela ressemblait à une ville, et elle aimait la regarder.

La ville comptait plus de mille ziggourats de grès, tous énormes. En descendant, le Sujet, dont la chambre se situait très haut dans cette structure particulière, permit à Marguerite de disposer d'une vue panoramique. Les tours se ressemblaient toutes beaucoup, spirales en coquille de nautile s'élevant de places à carreaux rouges, les structures industrielles se distinguant par les cheminées jaillissant de leur sommet et les flots de fumée claire ou sombre qui se dispersaient dans l'atmosphère immobile. D'un bout à l'autre de la ville, chemins externes et espaces dégagés s'emplissaient d'autochtones qui venaient de se réveiller. Le soleil, en avance rapide vers son zénith, expédiait des doigts de lumière jaune dans les canyons ouverts à l'est. Marguerite entrevit, au-delà de la ville, des terres agricoles irriguées et, plus loin, un maquis marron et un horizon déchiqueté par des montagnes distantes. (Et en fermant les yeux, elle voyait l'image rémanente en couleurs contraires, comme non filtrées par un milliard de dollars de technologie incompréhensible, comme si elle se trouvait là-bas en chair et en os, en train de respirer la légère atmosphère, les narines

brûlées par la fine poussière.)

Le Sujet atteignit le sol et longea des bandes de lumière et d'ombre parallèles pour poursuivre son chemin en direction de la tour industrielle dans laquelle il passait ses journées.

Marguerite l'observait sans prêter attention à son travail de bureau. Elle ne figurait pas parmi les observateurs principaux et il n'y avait guère de chances qu'elle remarque quelque chose qui avait échappé aux cinq comités spécialisés. Son travail consistait à intégrer leurs observations, pas à se livrer aux siennes dans son coin. Mais cela pourrait attendre au moins le déjeuner. De toute manière, le blocus empêchait les agences extérieures de lire ses rapports. Elle était libre de regarder.

Libre, si elle le voulait, de rêver.

Elle prit son déjeuner à la cafétéria du personnel dans l'aile ouest de Hubble Plaza. Ray ne s'y trouvait pas, mais elle aperçut son assistante Sue Sampel en train de prendre du café à la caisse. Marguerite avait sincèrement pitié de Sue, même si elle ne l'avait rencontrée qu'une fois ou deux : elle savait de quelle manière Ray traitait ses subalternes. D'où le fort taux de renouvellement de son équipe à Crossbank. Sue devait déjà avoir demandé sa mutation. Ou le ferait sous peu. Marguerite la salua d'un geste, auquel Sue répondit d'un hochement de tête distrait.

Après le repas, Marguerite s'attela à sa paperasse. Elle passa au crible un rapport particulièrement intéressant du chef de l'équipe Physiologie qui avait introduit mille heures de vidéo dans un processeur graphique, marquant les parties mobiles du corps du Sujet et corrélant ses changements à la situation et à l'heure du jour. Cette approche avait produit de surprenantes quantités de données concrètes, qu'il faudrait diffuser à toutes les autres divisions par l'intermédiaire d'un bulletin d'information prioritaire dont la composition revenait à Marguerite. Dès que Bob Corso et Felice Kawakami de Physiologie reviendraient de la conférence de Cancun, elle leur demanderait de l'aider… Elle imaginait un résumé sous forme de listes à puces, avec des suggestions sur les suites à donner, aussi succinct que possible afin d'éviter que les divers chefs

d'équipe se plaignent de crouler sous les données.

Elle garda le Sujet sur le panneau mural afin de pouvoir, en quittant des yeux son travail, voir le Sujet effectuer le sien. Le Sujet travaillait dans ce qui était presque à coup sûr une usine. Il se tenait debout devant un piédestal dans un vaste espace clos, illuminé par un projecteur. Des faisceaux de lumière similaires délimitaient des aborigènes tout aussi similaires, alignés par centaines derrière lui comme des colonnes phosphorescentes dans une caverne sombre. Le Sujet prenait des pièces modulaires (des mécanismes cylindriques non encore identifiés) dans un casier à côté de la colonne et les insérait dans des disques préperforés. Ces disques sortaient d'une cavité de son piédestal pour atteindre une plate-forme en hauteur dont ils redescendaient une fois complétés par le Sujet. Le cycle se répétait à peu près toutes les dix minutes. Le qualifier de monotone, songea Marguerite, repousserait les limites de l'euphémisme.

Mais quelque chose retint son attention.

Le Sujet restant à peu près à la même place, la caméra virtuelle avait tourné pour le représenter de face. Elle voyait le visage du Sujet, austère dans la lumière venue d'en haut. Si toutefois on pouvait parler de visage. Certains le trouvaient horrible, mais à tort, bien entendu, c'était juste quelque chose d'extrêmement peu familier. Choquant à première vue parce qu'on en reconnaissait certaines parties (les yeux, par exemple, nichés au milieu d'os comme les yeux humains, mais entièrement blancs) tandis que d'autres (les bras d'alimentation, les mandibules) rappelaient les insectes ou vous restaient étrangères. On apprenait toutefois à transcender ces premières impressions pénibles. Plus dérangeante était l'incapacité à voir au-delà. À en voir la *signification*. Les humains étaient câblés pour reconnaître la manifestation d'une émotion humaine sur un visage humain et un chercheur un tant soit peu compétent pouvait parvenir à comprendre les expressions des grands singes ou des loups. Le visage du Sujet défiait quant à lui l'interprétation.

Ses mains, en revanche…

Car il s'agissait bel et bien de mains, semblables d'ailleurs à

un point troublant à celles des humains, avec leurs trois longs doigts flexibles et leur protubérance osseuse fixe sur le poignet en guise de « pouce ». On en reconnaissait aussitôt toutes les parties et on n'avait aucun mal à les imaginer attraper un objet. Elles bougeaient avec agilité, d'une manière familière.

Marguerite les observa à l'œuvre.

Elles tremblaient, non ?

Marguerite eut l'impression que les mains du Sujet tremblaient.

Elle transmit une petite note à l'équipe Physiologie :

> Tremblement des mains du Sujet ? Ça *y* ressemblait (aujourd'hui 15h30 sur les canaux directs). Me tenir au courant. M.

Puis elle se remit au travail. Cela lui plaisait, quelque part, de taper sur son clavier en ayant l'image du Sujet au-dessus de l'épaule. Comme s'ils travaillaient ensemble. Comme si elle avait de la compagnie. Comme si elle avait un ami.

Elle récupéra Tess en rentrant à la maison.

Lorsqu'elle avait gym, Tess sortait toujours de l'école avec le chemisier boutonné de travers ou les lacets pas attachés. Ce jour-là ne fit pas exception. Mais comme elle semblait d'humeur taciturne et se recroquevillait sur le siège passager pour se protéger de la froideur de l'automne, Marguerite s'abstint de tout commentaire sur sa tenue. « Tout va bien ?

— Je crois, répondit Tess.

— D'après ce que j'ai entendu dire, les canaux de données sont encore HS. Pas de vidéo ce soir.

— On regarde *La Cité du Soleil,* le lundi.

— Oui, mais pas ce soir, chérie.

— J'ai un livre à lire, dit spontanément Tess.

— Très bien. Quel genre de livre ?

— Un truc sur l'astronomie. »

Une fois à la maison, Marguerite prépara le dîner pendant que Tess jouait dans sa chambre. Le dîner consistait en un poulet surgelé acheté à l'épicerie de Blind Lake. Quelconque mais pratique et à la portée des talents culinaires limités de

Marguerite. Le poulet tournait dans le microcuiseur lorsqu'elle sentit son téléphone vibrer.

Elle piocha le micro dans sa poche de poitrine. « Oui ?

— Madame Hauser ?

— Elle-même.

— Désolé de vous déranger si près de l'heure du dîner. Bernie Fleischer à l'appareil… le professeur principal de Tessa.

— Ah oui. » Marguerite masqua son soudain malaise. « On s'est vus en septembre.

— Je me demandais s'il vous serait possible de passer me voir dans la semaine.

— Un problème avec Tess ?

— Pas à proprement parler. Je me disais juste que nous devrions garder le contact. Nous pourrons discuter de tout cela en détail lors de notre entrevue. »

Marguerite fixa une date et rangea le téléphone dans sa poche.

Je vous en prie, pensa-t-elle. *Faites que ça ne recommence pas.*

Six

Le collège finissait tôt, le mercredi.

La cloche sonnait à 13h30 pour permettre aux enseignants de tenir des réunions d'un genre ou d'un autre. M. Fleischer leur avait parlé des zones marécageuses, de géographie, des différentes espèces d'oiseaux et d'animaux vivant dans la région, et Tess, même si elle avait passé le plus clair de son temps à regarder par la fenêtre, l'avait écouté avec attention. Blind Lake (le lac, pas la ville) semblait fascinant, du moins de la manière dont M. Fleischer le décrivait. Il avait parlé de la couche de glace qui recouvrait cette partie du globe des milliers et des milliers d'années auparavant. Ce qui en soi était plutôt intrigant. Bien sûr, Tess avait déjà entendu parler de la période glaciaire, mais sans bien réaliser que cela s'était produit *ici ;* que le sol juste sous les fondations de l'établissement avait autrefois été enfoui sous une incroyable masse de glace, que les glaciers avaient poussé les roches et le sol devant eux comme d'immenses bulldozers et qu'en se retirant, ils avaient rempli déclivités et dépressions d'une eau antédiluvienne.

La journée était fraîche et nuageuse mais ni pluvieuse ni désagréable. Voyant devant elle l'après-midi comme un cadeau non encore ouvert, Tess décida de visiter les zones marécageuses, le Blind Lake originel. Elle croisa dans la cour de récréation Edie Jerundt à qui elle proposa de l'accompagner. Edie, qui jouait au spirobole, fronça les sourcils en disant : « Naan. » La balle tinta faiblement contre le poteau de métal. Tess haussa les épaules et s'éloigna.

M. Fleischer leur avait dit qu'il y avait eu de la glace à cet endroit, dix mille ans plus tôt. Dix mille étés de plus en plus froids, si on s'imaginait remonter dans le temps vers les glaciers. Dix mille hivers s'enchaînant sans interruption. Elle se demanda à quoi le monde ressemblait lorsqu'il commençait juste à se réchauffer, avec les glaciers battant en retraite,

dénudant la terre (« moraine de fond, avait dit M. Fleischer, moraine de fond ondulée quoi que cela puisse vouloir dire). La glace qui emportait le sol puis le lâchait, bloquant les vallées à substrat rocheux, remplissant de boue les nouvelles rivières et formant de la terre pour les prairies. Peut-être tout avait-il alors une odeur de printemps, se dit Tess. Peut-être cette odeur avait-elle persisté des années, odeur de gadoue, de pourriture et de nouvelles choses qui poussent.

Et bien avant ça, avant la période glaciaire, y avait-il eu un automne global ? Il fallait qu'il y en ait eu un. Tess n'en doutait pas. Un monde entier exactement comme aujourd'hui, imagina-t-elle, avec un peu de givre le matin et l'haleine qui se condensait devant vos lèvres quand on allait à l'école à pied.

Elle savait que les zones marécageuses se trouvaient derrière les endroits goudronnés de la ville et à au moins un kilomètre et demi à l'est, derrière les tours de refroidissement de l'Allée de l'Observatoire, et même derrière la petite colline où (elle le tenait d'Edie Jerundt) on faisait de la luge en hiver mais les enfants plus grands étaient méchants et te rentraient dedans si tu venais sans un adulte pour t'accompagner.

C'était loin, à pied. Elle suivit la route d'accès sans trottoir qui partait des maisons vers l'Allée, plus à l'est, et tourna en atteignant le périmètre de ce groupe de bâtiments. Tess n'était jamais entrée dans l'Œil, mais avait visité son équivalent à Crossbank au cours d'une sortie scolaire. Pour tout dire, l'Œil l'effrayait un peu. Sa mère prétendait l'installation identique à celle de Crossbank – c'en était même la copie conforme – et déjà là-bas, les grands couloirs enfouis loin sous terre, les énormes rangées de cylindres O/BEC et les bruyantes cryopompes qui les refroidissaient en permanence n'avaient pas plu à Tess. Toutes ces choses lui faisaient peur, d'autant plus que son institutrice d'alors, Mme Flewelling, répétait sans cesse qu'on ne « comprenait pas bien » ces machines et ces procédés.

Tess comprenait, au moins, que les images de la planète aquatique à Crossbank et celles d'Homardville ici à Blind Lake étaient générées dans ces endroits, dans l'Allée de l'Observatoire ou ce qu'ils appelaient à Crossbank le Grand Œil. De ces structures émanaient de grands mystères. Les images

elles-mêmes n'avaient jamais beaucoup impressionné Tess – la vie statique du Sujet ou les vues encore plus statiques de l'océan, tout cela donnait des vidéos ennuyeuses –, mais quand elle était d'humeur à cela, elle pouvait les regarder de la même manière qu'il lui arrivait le soir de regarder par la fenêtre, et savourer l'exquise bizarrerie de la lumière du jour sur une autre planète.

Les tours de refroidissement de l'Œil émettaient de vagues traînées de vapeur dans l'air de l'après-midi. Les nuages passaient par-dessus comme un troupeau d'animaux nerveux. Tess contourna le bâtiment en restant bien à l'écart des clôtures. Elle coupa vers l'ouest par un sentier qui traversait l'herbe sauvage, l'un des innombrables sentiers tracés dans la prairie par les enfants de Blind Lake. Elle boutonna le col de sa veste pour se protéger du vent qui se levait.

Lorsqu'elle arriva au sommet de la colline à luge, elle avait déjà mal aux pieds et aurait rebroussé chemin si elle n'était restée fascinée en apercevant les zones marécageuses.

Derrière la colline et un périmètre herbeux s'étendait Blind Lake, un « marécage semi-permanent », avait dit M. Fleischer, un kilomètre carré et demi de prairie détrempée et de marais peu profonds, envahis de touffes d'herbe et de larges étendues de massettes. Aux endroits dépourvus de végétation des oies du Canada se reposaient sur l'eau, et Tess reconnut l'espèce que, du début à la fin de l'automne, elle avait vue traverser le ciel en un V bruyant.

Derrière, il y avait une autre clôture, ou plutôt la même clôture qui entourait tout le laboratoire national de Blind Lake, y compris les marécages. Ce terrain était clos, mais aussi sauvage. Il s'étendait à l'intérieur du prétendu périmètre de sécurité. Si elle s'aventurait dans ces marais, Tess n'aurait à craindre ni attaque terroriste ni espions, mais rien ne la protégerait en revanche des tortues hargneuses ni des rats musqués. (Elle ignorait à quoi ressemblait un rat musqué, mais M. Fleischer leur avait dit qu'il en vivait à cet endroit et leur nom ne plaisait pas à Tess.)

Elle descendit un peu la colline, jusqu'à ce que de l'eau suinte du sol sous ses pieds et que les massettes apparaissent devant

elle comme des sentinelles brunes à tête cotonneuse. Dans une flaque d'eau calme, elle put voir son reflet.

À moins que ce soit la Fille-Miroir qui la regardait.

Tess ne souhaitait pas envisager cette possibilité, pas même dans le secret de son âme. Il y avait eu trop de problèmes à Crossbank. Des conseillers, des psychiatres, cette interminable litanie de questions d'une patience exaspérante qu'on lui avait posées. La manière dont les gens l'avaient regardée, la manière dont son père et sa mère eux-mêmes l'avaient regardée, comme si elle avait fait quelque chose de honteux sans s'en rendre compte. Non, pas ça. Pas question que cela recommence.

La Fille-Miroir n'avait été qu'un jeu.

Le problème, c'était que ce jeu avait semblé réel.

Pas *vraiment* réel, pas aussi réel ni aussi tangible qu'un rocher ou un arbre. Mais plus qu'un rêve. Ou qu'un souhait. La Fille-Miroir avait exactement la même apparence que Tess et avait habité non seulement les miroirs (lieux de ses premières apparitions) mais aussi l'air. La Fille-Miroir chuchotait des questions auxquelles Tess n'aurait jamais pensé, et auxquelles elle ne savait pas toujours répondre. La Fille-Miroir, avait dit le psy, était une invention de Tessa, mais celle-ci ne se croyait pas capable d'inventer une personnalité aussi tenace et aussi souvent ennuyeuse que la Fille-Miroir.

Elle osa jeter un nouveau coup d'œil à l'eau réfléchissante à ses pieds. De l'eau pleine de nuages et de ciel. De l'eau là où son visage lui rendait son regard oblique et semblait lui sourire en le reconnaissant.

Tess, dit le vent, et son reflet disparut dans une ondulation de rides.

Elle songea au livre d'astronomie qu'elle lisait. À la profondeur du temps et de l'espace dans lequel même une période glaciaire ne représentait qu'un instant.

Tess, murmurèrent les massettes et les joncs.

« Va-t'en, s'emporta Tess. Je ne veux plus d'ennuis avec toi. »

Le vent souffla une bourrasque et s'apaisa, mais le sentiment d'une présence non désirée persista.

Tess tourna le dos aux marais soudain menaçants. Se tourna

vers l'ouest où le soleil perçait une batterie de nuages presque au même niveau que le sommet de la colline. Elle consulta sa montre : quatre heures. La clé de la maison, pendue par une chaîne à son cou, lui donna l'impression d'un billet pour le paradis, elle ne voulait plus rester dehors toute seule dans cette humidité. Elle voulait rentrer, se débarrasser de ce gros sac qui lui sciait les épaules, se blottir sur le canapé pour lire ou regarder quelque chose de bien sur le panneau vidéo. Un sentiment de doute et de culpabilité s'empara soudain d'elle, comme si elle avait fait quelque chose de mal rien qu'en venant là, alors même qu'aucune règle ni aucun règlement ne l'interdisait (il y avait juste eu cette remarque en passant de M. Fleischer quant à la possibilité de se perdre dans les marais et à l'eau parfois plus profonde qu'elle n'y paraissait).

Claquant l'air de ses ailes, un énorme héron bleu s'envola d'entre les joncs à seulement trois ou quatre mètres. Quelque chose de vert se tortillait dans la pince de son bec.

Tess fit demi-tour et remonta à toutes jambes la colline, impatiente de retrouver la vue rassurante sur Blind Lake (la ville). Le vent siffla dans ses oreilles, et le chuchotement produit par ses jambes de pantalon en frottant l'une contre l'autre ressemblait à une conversation pressante.

Elle trouva réconfortantes les tours de l'Œil quand elle passa en hâte devant elles, réconfortante la noirceur lisse de l'asphalte sur la route qui serpentait jusqu'entre les maisons, réconfortante la proximité des grands immeubles de Hubble Plaza.

Mais elle ne prêta aucune attention aux sirènes des voitures de police, là-bas au portail sud. Les sirènes lui évoquaient toujours des hurlements de bébés affamés qui se sentaient négligés. Elles signifiaient qu'une mauvaise chose s'était produite. Elle frissonna et courut jusque chez elle.

Sept

Le mercredi matin, Sébastian Vogel rejoignit Chris à l'une des minuscules tables de fortune installées dans la cafétéria du centre communautaire.

On fournissait sans frais aux pensionnaires involontaires un petit déjeuner de croissants, d'œufs brouillés trop liquides, de jus d'orange et de café. Chris commença par le café. Il lui fallait un peu de réconfort neurochimique avant même de jeter un coup d'œil sur la table chaude.

Sébastian arriva d'un pas tranquille et lâcha un exemplaire de *Dieu & le vide quantique* sur la table. « Élaine m'a dit que vous étiez curieux de le lire. Je vous l'ai dédicacé. »

Chris s'efforça de paraître reconnaissant. Le livre était une édition de qualité, imprimée sur du vrai papier et relié en cahiers, aussi solide qu'une brique et à peu près aussi lourd. Il imagina Élaine réprimer un sourire en disant à Sébastian à quel point Chris « tenait » à le lire. Sébastian devait se balader dans Blind Lake avec une valise pleine de ses bouquins, comme pour une tournée de promotion.

« Merci, dit Chris. Je vous dois un des miens.

— Inutile. J'ai téléchargé un exemplaire de *Réponses pondérées* quand on avait encore une connexion. Élaine le recommandait avec beaucoup de chaleur. »

Chris essaya d'imaginer un moyen de rendre la monnaie de sa pièce à Élaine. Peut-être en assaisonnant ses céréales de strychnine.

« Elle semble penser, continua Sébastian, que ce problème de sécurité pourrait nous avantager. »

Chris feuilleta le livre de Vogel en parcourant les titres de chapitres. « Emprunter Dieu, lut-il. Pourquoi les gènes font-ils les esprits & où ils les trouvent. » Cette pernicieuse esperluette. « Nous avantager de quelle manière ?

— On voit l'institution en situation de crise. Surtout si le

blocus se poursuit longtemps. Élaine dit qu'on arrivera à contourner la machine à relations publiques d'Ari Weingart et à parler à de vrais gens. À voir un côté de Blind Lake jamais exploré par la presse. »

Elle avait raison, bien entendu, et pour une fois Chris avait de l'avance sur elle. Cela faisait deux jours qu'il interviewait les ouvriers bloqués sur place pour recueillir leurs impressions.

Il n'avait pas eu besoin des encouragements d'Élaine durant leur dîner au Sawyer's. Il savait très bien que, selon toute probabilité, il se trouvait face à sa dernière chance de sauver sa carrière de journaliste. Restait à savoir s'il voulait saisir cette chance, Comme l'avait aussi souligné Élaine, d'autres options s'ouvraient à lui. L'alcoolisme ou la toxicomanie, par exemple, qu'il avait côtoyés d'assez près pour en comprendre l'attrait. Il pouvait également accepter un emploi de rédacteur de publicités ou de manuels techniques et avancer ainsi incognito jusque dans une cinquantaine paisible et respectable. Il ne serait pas le premier adulte à devoir revoir ses aspirations à la baisse et ne se sentait pas à plaindre pour cela.

Cette mission à Crossbank et Blind Lake était arrivée comme un rêve d'enfance trop longtemps différé. Un rêve éculé. Il avait grandi dans l'amour de l'espace, avait chéri les premières images des interféromètres optiques de la Nasa et d'Eurostar – des images préliminaires et grossières incluant les deux géantes gazeuses du système UMa47 (toutes deux avec d'énormes et complexes systèmes d'anneaux) et une tache alléchante : une planète rocheuse à l'intérieur de la zone habitable de l'étoile.

Ses parents avaient laissé libre cours à son enthousiasme sans jamais vraiment le comprendre. Seule sa petite sœur Portia voulait bien l'écouter en parler, et elle considérait ces discussions de la même manière que les histoires pour s'endormir. Tout était une histoire, du point de vue de Portia. Elle aimait l'écouter parler de ces mondes distants qu'on pouvait visualiser depuis peu, mais exigeait toujours de lui qu'il aille au-delà des faits établis. Y avait-il des gens sur ces planètes ? À quoi ressemblaient-ils ?

« On ne sait pas, lui répondait-il. Ils n'ont pas encore découvert ça. » Portia faisait une moue de déception – il n'avait

qu'à inventer quelque chose – mais Chris avait acquis ce qu'il considérerait plus tard comme un respect journalistique pour la vérité. Si vous compreniez les faits, ceux-ci n'avaient nul besoin d'embellissement : ils étaient merveilleux en eux-mêmes et leur véracité les rendait encore plus fascinants.

Puis le signal de l'interféromètre de la Nasa avait commencé à faiblir et les nouvelles installations O/BEC, des ordinateurs quantiques sur lesquels tournaient des réseaux neuronaux adaptatifs dans une architecture organique ouverte, furent mobilisées pour extraire du bruit les dernières gouttes de signal. Bien entendu, elles avaient fait davantage. Par leurs analyses de Fourier récursives de plus en plus poussées, elles avaient d'une manière ou d'une autre dérivé une image optique *même après que les interféromètres eux-mêmes avaient cessé de fonctionner*. L'appareillage analytique avait remplace le télescope qu'il était censé assister.

Chris passait sa dernière année chez lui quand les premières images de HR8832/B furent transmises aux médias. Sa famille n'y avait prêté que peu d'attention. Portia, à cette époque-là une adolescente joyeuse ayant découvert la politique, se sentait frustrée qu'on ne l'autorise pas à aller à Chicago protester contre l'inauguration du Commonwealth Continental. Ses parents s'étaient l'un après l'autre réfugiés dans leurs univers de poche – son père dans le travail du bois et l'Église presbytérienne, sa mère dans une vie de bohème tardive marquée de rencontres Mensa, de blouses de madras, de fêtes parapsychiques et d'écharpes afghanes.

Et même s'ils s'étaient émerveillés des images de HR8832/B, ils ne les avaient pas vraiment comprises. Comme la plupart des gens, ils n'arrivaient pas à se représenter l'immensité de la distance les séparant de la planète, ni ce que cela signifiait d'orbiter autour d'une « autre étoile », ni pourquoi ses paysages marins étaient jolis plus que d'une manière abstraite, ni enfin pourquoi on parlait autant d'un endroit que nul ne pouvait visiter.

Chris avait été saisi d'une envie éperdue de leur expliquer. Une autre impulsion journalistique naissante. La beauté et l'importance de ces images étaient transcendantes. Cet exploit

marquait l'apothéose de la lutte que l'humanité menait depuis dix millénaires contre l'ignorance. Il rachetait les inquisiteurs de Galilée et le bûcher de Giordano Bruno. C'était une perle sauvée des décombres de l'esclavage et de la guerre.

C'était aussi une merveille d'un jour, une bulle médiatique, une source de revenus temporaire pour l'industrie du gadget. Dix ans avaient passé, l'effet O/BEC s'était avéré difficile à comprendre et à reproduire, Portia avait disparu, et la première tentative de Chris pour faire du journalisme sur la longueur d'un livre avait tourné au désastre. La vérité était une matière première difficile à vendre. Même à Crossbank, même à Blind Lake, le discours scientifique avait pour ainsi dire sombré dans des chamailleries intestines sur les images cibles et leur interprétation.

Et pourtant, Chris était là. Désabusé, désorienté et dans la merde, mais avec une dernière chance de dénicher cette perle et de la partager. Une chance de réimplanter la beauté et l'importance qui l'avaient autrefois ému presque jusqu'aux larmes.

Il regarda Sébastian Vogel installé en face de lui, de l'autre côté de la table en plastique tachée. « Qu'est-ce qu'il signifie pour vous, cet endroit ? »

L'homme haussa les épaules d'un air aimable. « Je suis arrivé ici de la même manière que vous. J'ai eu un appel de *Visions,* j'en ai discuté avec mon agent et j'ai signé le contrat.

— Ouais, mais ce n'est que ça ? L'occasion d'être publié ?

— Je ne dirais pas cela. Je ne suis sans doute pas aussi sentimental qu'Élaine sur le sujet, mais je reconnais l'importance du travail effectué ici. Toutes les avancées astronomiques depuis Copernic ont changé le regard de l'humanité sur elle-même et sur sa place dans l'univers.

— Oui, mais il n'y a pas que les résultats, le processus entre aussi en ligne de compte. Galilée aurait pu expliquer le principe du télescope à presque n'importe qui, avec un peu de patience. Mais même les opérateurs de l'O/BEC sont incapables de vous dire ce qu'ils font.

— Vous demandez quelle est la meilleure histoire, dit Sébastian, ce que nous voyons ou ce qui nous permet de le voir.

C'est un angle intéressant. Vous devriez peut-être parler aux ingénieurs de l'Allée. Ils sont sans doute plus accessibles que les théoriciens. »

Parce qu'ils se fichent de ce que j'ai révélé au public sur Galliano, se dit Chris. Parce qu'ils ne me considèrent pas comme un Judas.

L'idée ne manquait néanmoins pas d'intérêt. Après le petit déjeuner, il appela Ari Weingart pour lui demander un contact à l'Allée.

« L'ingénieur en chef y est Charlie Grogan. Si vous voulez, je le contacte et j'essaye d'arranger une rencontre.

— Ce serait sympa, répondit Chris. Du nouveau sur le blocus ?

— Non, désolé.

— Aucune explication ?

— Il va sans dire que c'est inhabituel, mais non. Et inutile de me dire à quel point les gens sont en rogne. On a un type, au département du personnel, dont la femme a commencé à accoucher vendredi juste avant la fermeture des portes. Vous imaginez sa joie. »

Sa situation n'avait rien d'unique. Cet après-midi-là, Chris interrogea trois autres journaliers dans le gymnase de Blind Lake, mais ceux-ci avaient surtout envie de parler du blocus : les familles injoignables, les animaux domestiques délaissés, les rendez-vous manqués. « Ils pourraient au moins nous filer une putain de ligne audio vers l'extérieur, lui dit un électricien. Qu'est-ce que cela pourrait faire, après tout ? Quelqu'un va nous bombarder *par téléphone ?* En plus, il y a des rumeurs qui commencent à circuler, normal quand on n'arrive pas à avoir la moindre véritable info. Une guerre pourrait avoir éclaté, pour ce qu'on en sait. »

Chris ne pouvait qu'en convenir. Un blocus temporaire pour un problème de sécurité était une chose, Passer la plus grande partie de la semaine sans qu'aucune information ne circule ni dans un sens ni dans l'autre frôlait la démence. À force, ils finiraient par avoir l'impression qu'il s'était produit à l'extérieur un événement d'une extrême gravité.

Et peut-être était-ce le cas. Mais cela n'expliquait rien. Même en temps de guerre, quel danger faisait courir une connexion video ou web ? Pourquoi mettre en quarantaine non seulement la population de Blind Lake, mais aussi tous ses canaux de données ?

Qui cachait quoi, et a qui ?

Il avait prévu de passer l'heure d'avant le dîner à mettre vaguement de l'ordre dans ses notes, il commençait à envisager la possibilité d'un article fini, peut-être pas les vingt mille mots demandés par *Visions,* mais pas loin. Il tenait même un fil conducteur : les miracles enfouis sous l'aptitude humaine à l'indifférence. La culture somnolente d'UMa47/E comme miroir lointain.

Un projet de ce genre lui ferait du bien, lui permettrait peut-être même de retrouver une partie de sa confiance en lui.

Ou alors il s'éveillerait le lendemain dans son habituelle brume d'autoapitoiement castrateur, en sachant qu'il ne trompait absolument personne avec sa poignée d'interviews à moitié retranscrites et ses fragiles ambitions. Cela aussi était possible. Peut-être même probable.

Il leva à temps les yeux de l'écran de son serveur de poche pour voir Élaine foncer sur lui. « Chris !

— Occupé.

— Il se passe des choses au portail sud. Je me suis dit que tu voudrais peut-être voir ça.

— Et il se passe quoi ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Quelque chose de gros arrive lentement par la route. On dirait un véhicule automatique. On le voit du haut de la colline derrière Hubble Plaza. Ton petit gadget sait faire de la capture vidéo ?

— Bien sûr, mais…

— Alors emporte-le. Viens ! »

À pied, le trajet du centre communautaire au sommet de la colline ne prenait pas beaucoup de temps. Ce qui se passait sortait assez de l'ordinaire pour qu'un petit groupe de personnes se soit rassemblé pour y assister, et Chris vit aussi des visages aux fenêtres de la tour sud de Hubble Plaza. « Tu en as parlé à

Sébastian ? »

Élaine roula des veux. « Je ne reste pas en permanence eu contact avec lui et je doute que cela l'intéresse. À moins que ce soit l'esprit saint qui roule sur la route. »

Chris plissa des yeux pour regarder au loin.

On voyait sans difficulté la route sinueuse qui s'éloignait de Blind Lake sous un plafond de gros nuages bas. Et quelque chose approchait en effet de l'extérieur du portail verrouillé. Chris estima qu'Élaine devait avoir raison : on aurait dit un gros dix-huit roues sans conducteur, le genre de camion de marchandises automatique utilisé par l'armée cinq ans plus tôt pendant la crise turque. Entièrement peint en noir et sans le moindre marquage, pour ce que Chris en voyait à cette distance. Il avançait à une vitesse qui ne pouvait dépasser vingt kilomètres heure, et se trouvait donc encore à une dizaine de minutes du portail.

Chris filma quelques secondes. « T'es en bonne forme physique, j'espère ? lui demanda Élaine. Parce que j'ai l'intention de courir là-bas voir ce qui se passera à l'arrivée de ce truc.

— Ça pourrait être dangereux », dit Chris. Sans parler du froid. La température avait chuté de quelques degrés en une heure. Il n'avait pas de veste.

« Sois un homme, râla Élaine. Le camion n'a pas l'air armé.

— Non, mais il est blindé. Quelqu'un s'attend à des problèmes.

— Raison de plus. Écoute ! »

Un bruit de sirènes. Deux fourgonnettes de la sécurité de Blind Lake passèrent à toute vitesse en direction du sud.

Élaine était plutôt vive pour une femme de son âge. Chris dut accélérer pour ne pas se laisser distancer.

Huit

Mercredi après-midi, Marguerite partit tôt du travail en voiture pour se rendre à son entrevue avec M. Fleischer, le professeur principal de Tessa.

L'unique établissement scolaire de Blind Lake était un bâtiment long et bas à deux niveaux non loin de Hubble Plaza, entouré de terrains de jeux, d'un autre de sport et d'un généreux parking. Comme tous les bâtiments de Blind Lake, il avait été conçu avec soin mais sans vraiment de caractère : cela aurait pu être n'importe quel établissement scolaire, à n'importe quel endroit du pays. Il ressemblait beaucoup à celui de Crossbank, et l'odeur qui accueillit Marguerite lorsqu'elle franchit la grande porte d'entrée était la même que dans toutes les écoles dans lesquelles elle avait mis les pieds : un mélange de lait aigre, de copeaux de bois, de désinfectant, de musc adolescent et de composants électroniques chauds.

Elle suivit le couloir jusque dans l'aile ouest. Tess était rentrée cette année-là en sixième, un pas supplémentaire loin de la marelle et des Barbie, un pas chancelant au bord de l'adolescence. Marguerite, qui elle-même avait souffert durant ses années de collège, ressentit une fois de plus une vague d'appréhension conditionnée au milieu de ces rangées de casiers saumon, même s'il n'y avait presque personne – on avait renvoyé les enfants plus tôt pour permettre cette série de rencontres parents-professeurs. Elle imagina Tessa déjà à la maison, peut-être en train de lire en écoutant le bourdonnement du chauffage par le sol. *En sécurité à la maison,* pensa Marguerite avec un peu d'envie.

Elle frappa à la porte entrouverte de la salle 130, celle de M. Fleischer. Il lui fit signe d'entrer et se leva pour lui serrer la main.

Elle ne doutait pas que M. Fleischer était un excellent enseignant. Blind Lake étant une institution fédérale de premier

plan, la présence d'un système scolaire lui aussi de premier plan figurait parmi les avantages décisifs des emplois offerts. Marguerite était sûre que M. Fleischer disposait de références impeccables. Il avait même l'air d'un bon professeur, ou du moins du genre de ceux à qui on pouvait se confier sans problème : grand, les yeux plutôt doux, bien habillé mais sans ostentation, avec une barbe soignée et un sourire généreux. Il vous serrait la main avec fermeté mais pas trop fort.

« Bienvenue », dit-il. Il avait apporté dans la salle meublée de bureaux pour enfants deux chaises aux dimensions parentales. « Asseyez-vous. »

Marrant comme tout cela me met mal à l'aise, songea Marguerite.

Fleischer jeta un coup d'œil à ses notes. « Content de vous rencontrer. Ou de vous revoir, devrais-je dire, puisqu'on s'est rencontrés à l'orientation de Tessa. Vous travaillez au département Observation et Interprétation ?

— En fait, je le dirige. »

Les sourcils de Fleischer se soulevèrent un instant. « Vous êtes là depuis août ?

— Tess et moi avons emménagé ici en août, oui.

— Mais le père de Tessa est arrivé un peu avant, je crois ?

— En effet.

— Vous êtes séparés ?

— Divorcés », répondit aussitôt Marguerite. Était-ce de la paranoïa de sa part, où Ray en avait-il déjà discuté avec Fleischer ? Ray disait toujours « séparés », comme pour réduire le divorce à une brouille temporaire. Et cela était typique de lui de décrire Marguerite comme « travaillant à Interprétation » au lieu d'admettre qu'elle dirigeait le département. « Nous avons la garde partagée, mais c'est moi qui m'occupe de Tess la plupart du temps.

— Je vois. »

Ray n'avait peut-être pas mentionné cela non plus. Fleischer marqua un temps d'arrêt et ajouta une note dans son dossier. « Désolé de vous paraître indiscret. Je cherche juste à me faire une idée de la situation de Tess à la maison. Elle a quelques ennuis ici au collège, comme vous le savez sûrement. Rien de

grave, mais ses notes ne sont pas à la hauteur de nos espérances et elle semble un peu… comment dire… un peu *vague* en classe.

— Le déménagement…, commença Marguerite.

— … a eu une influence, je n'en doute pas. C'est un peu comme dans une base militaire, ici. Il y a tout le temps des familles qui arrivent ou qui s'en vont, et ça pèse sur les enfants. Surtout que les gamins peuvent se montrer durs avec leurs nouveaux camarades. J'en ai été témoin bien trop souvent. Mais concernant Tessa, mes inquiétudes vont un peu plus loin. J'ai jeté un coup d'œil sur son dossier à Crossbank. »

Ah, pensa Marguerite. Eh bien, il fallait s'y attendre. Rabâchons. « Tess a eu quelques problèmes au printemps. Mais tout ça, c'est terminé.

— Cela se passait pendant le divorce ?

— Oui.

— Elle consultait un thérapeute, à ce moment-là, je crois ?

— Oui, le docteur Leinster à Crossbank.

— Est-elle suivie en ce moment ?

— Ici, à Blind Lake ? » Marguerite secoua la tête d'un air résolu. « Non.

— L'avez-vous envisagé ? Nous avons parmi le personnel de quoi vous fournir une assistance d'excellente qualité, vraiment.

— Je n'en doute pas. Je ne pense pas que ce soit nécessaire. »

Fleischer marqua un nouveau temps d'arrêt. Il tapota son bureau avec son crayon. « À Crossbank, Tess a eu une espèce d'épisode hallucinatoire, exact ?

— Non, M. Fleischer, c'est faux. Tess souffrait de la solitude et parlait toute seule. Elle avait une amie imaginaire qu'elle avait baptisée la Fille-Miroir, et elle n'arrivait pas toujours à faire la différence entre la réalité et son imagination. C'est un problème, oui, mais pas une *hallucination*. On l'a examinée pour déterminer si elle souffrait d'épilepsie du lobe temporal ou d'une douzaine d'autres problèmes neurologiques. Tous ces examens ont donné des résultats négatifs.

— Son dossier précise qu'on lui a diagnostiqué…

— Un syndrome d'Asperger, oui, mais ce n'est pas un état si rare que cela. Elle a quelques tics, elle a été en retard au niveau de l'apprentissage de la langue et elle n'est pas très douée pour

se faire des amis, mais on sait cela depuis des années. Elle se sent seule, oui, et je crois que cela a contribué à ce problème de Crossbank.

— Je crois qu'elle se sent seule ici aussi.

— Sûrement. Oui, seule et désorientée. Mettez-vous à sa place. Des parents divorcés, un déménagement, et toutes les cruautés habituelles que subit un enfant de son âge. Je sais déjà tout cela. Je m'en rends compte tous les jours. Je le vois dans son langage corporel, dans son regard.

— Et vous ne pensez pas qu'une thérapie pourrait l'aider à surmonter cela ?

— Sans vouloir paraître méprisante, la thérapie n'a pas eu beaucoup de succès. Tess a pris de manière irrégulière de la Ritaline et une flopée d'autres médicaments, dont aucun ne lui a fait le moindre bien. Au contraire. Cela devrait figurer aussi dans son dossier.

— Qui dit thérapie ne dit pas forcément médicaments. Parfois, parler suffit.

— Sauf que ça n'a pas aidé Tess. Ça a même plutôt eu tendance à la faire se sentir plus unique, plus seule, plus opprimée.

— C'est elle qui vous l'a dit ?

— Elle n'en a pas eu besoin. » Marguerite s'aperçut qu'elle avait les paumes moites. Et sa voix s'était tendue. *Tes gémissements défensifs,* comme Ray les appelait. « Où voulez-vous en venir, M. Fleischer ?

— Une fois encore, désolé si je vous semble indiscret. J'aime en savoir un peu plus long sur les antécédents de mes élèves, surtout quand ils ont des problèmes. Je pense que cela me permet d'être un meilleur enseignant. J'imagine que cela me donne aussi l'air inquisiteur. Je vous fais mes excuses.

— Je sais que Tess traîne un peu à l'écrit, mais…

— Elle vient en classe, mais il y a des jours où elle est… comment dire… émotionnellement absente. Elle regarde par la fenêtre. Il arrive que je l'appelle sans qu'elle réagisse. Elle se murmure des choses. Cela ne la rend pas particulière, encore moins perturbée, mais cela complique l'enseignement en ce qui la concerne. Je veux juste vous dire que nous pouvons peut-être

vous aider.

— Ray est venu ici, n'est-ce pas ? »

M. Fleischer cilla. « J'ai parlé à votre mari – à votre ex mari – une ou deux fois, mais cela n'a rien d'inhabituel.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit ? Que je la néglige ? Qu'elle se plaint de la solitude quand elle est avec moi ? »

Fleischer ne répondit pas, mais ses yeux écarquillés le trahirent. Coup au but. Salaud de Ray !

« Écoutez, dit Marguerite, je suis sensible à votre inquiétude, et je la partage, mais il faut que vous sachiez une chose : Ray ne se satisfait pas des arrangements sur la garde de Tessa et ce n'est pas la première fois qu'il essaye de me piéger, de me faire passer pour une mauvaise mère. Laissez-moi deviner : il est venu ici vous dire que cela le gênait *beaucoup* de devoir soulever le problème, mais qu'il se faisait du souci pour Tess, avec tous ces problèmes à Crossbank, elle ne recevait peut-être pas l'attention qu'il fallait de la part de ses parents, qu'en fait elle lui avait dit une ou deux choses qui… c'est ça, dans les grandes lignes ? »

Fleischer leva les mains. « Je ne peux m'impliquer dans ce genre de discussion. J'ai dit au père de Tessa les mêmes choses qu'à vous.

— Ray a une idée derrière la tête, M. Fleischer.

— C'est Tess qui me préoccupe.

— Eh bien… » Marguerite résista à l'envie de se mordre la lèvre. Comment cela avait-il pu si mal tourner ? Fleischer la regardait désormais avec un air soucieux et patient, *condescendant,* mais c'était un enseignant de sixième, après tout, et peut-être ces yeux écarquillés et ces sourcils froncés ne constituaient-ils qu'un réflexe de défense, un masque qui se mettait en place à chaque confrontation avec un enfant hystérique. Ou un parent hystérique. « Vous savez, je… il va sans dire que je suis prête à tout pour aider Tess, pour l'aider à se concentrer sur son travail scolaire…

— Sur le fond, dit Fleischer, je pense que nous sommes sur la même longueur d'onde. Tess a pas mal manqué l'école à Crossbank… Nous ne voulons pas que cela se reproduise.

— Non. En aucun cas. En toute franchise, je ne pense pas que

cela se reproduira. » Elle ajouta en espérant ne pas sembler trop manifestement désespérée : « Je peux lui parler, lui demander de travailler davantage ses devoirs, si vous pensez que cela peut être utile.

— Ça pourrait. » Fleischer hésita, puis : « Tout ce que je veux dire, Marguerite, c'est que vous et moi devons garder l'œil ouvert, en ce qui concerne Tess. Empêcher les ennuis de se produire.

— J'ai les yeux grands ouverts, M. Fleischer.

— Tant mieux. C'est le plus important. Au cas où je penserais nécessaire qu'on en reparle, me permettez-vous de vous appeler ?

— Bien entendu », dit Marguerite, ridiculement reconnaissante que l'entrevue semble toucher à sa fin.

Fleischer se leva. « Merci de m'avoir consacré du temps, et j'espère ne pas vous avoir effrayée.

— Pas du tout. » Un horrible mensonge.

« Ma porte est toujours ouverte, si vous avez des inquiétudes de votre côté.

— Merci. Je vous en suis reconnaissante. »

Elle se précipita vers la porte de l'établissement, au bout du couloir, comme si elle quittait le lieu d'un crime. Je n'aurais pas dû mentionner Ray, se dit-elle, mais ses empreintes digitales traînaient sur toute la rencontre, et quelle habile mise en scène de sa part… et comme cela lui ressemblait de se servir des problèmes de Tessa comme arme.

À moins, songea Marguerite, que je me fasse des illusions. À moins que les problèmes de Tessa soient plus graves qu'un simple trouble bénin de la personnalité, à moins que tout ce cirque à Crossbank soit sur le point de se reproduire… Elle ferait n'importe quoi pour aider Tess à franchir ce cap difficile, si seulement elle savait *comment* l'aider, mais l'indifférence réfractaire de Tess s'avérait presque impossible à briser… surtout en présence d'interférences générées par Ray avec ses manipulations psychologiques et ses tentatives de se positionner en vue d'une hypothétique bataille juridique sur la garde de Tess.

Ray, qui voyait en chaque conflit une guerre et n'arrivait pas

à échapper à sa crainte de perdre.

Marguerite sortit dans l'air automnal. L'après-midi avait gagné de manière spectaculaire en fraîcheur, et les nuages au-dessus de sa tête s'étaient rapprochés, ou du moins la longue lumière du soleil en donnait-elle l'impression. La brise, glaciale, était malgré tout la bienvenue après la chaleur oppressante de la salle de classe.

Au moment où elle se glissait dans sa voiture, elle entendit le hurlement des sirènes. Elle s'approcha avec précaution de la sortie et s'y arrêta le temps de laisser passer un véhicule de la sécurité de Blind Lake. Il semblait foncer vers le portail sud.

Neuf

Sue Sampel, l'assistante personnelle de Ray Scutter, tapa à sa porte pour lui rappeler qu'il avait rendez-vous avec Ari Weingart dans vingt minutes. Ray leva les yeux d'une pile de papiers imprimés. « Merci, je sais, répliqua-t-il en pinçant les lèvres.

— Et avec le type de la Sécurité civile à 16 heures.

— Je sais lire mon planning, merci.

— D'accord », dit Sue. *Va te faire foutre aussi.* Ray n'était pas de bonne humeur, ce mercredi-là, même si elle ne l'avait jamais vu d'humeur agréable et légère. Elle le supposa irrité par le blocus, comme tout le monde. Elle comprenait le besoin de sécurité, elle acceptait même l'idée qu'il puisse s'avérer nécessaire (encore que Dieu seul savait *pourquoi)* d'empêcher jusqu'aux communications téléphoniques avec l'extérieur du périmètre. Mais si cela durait encore un peu, les gens allaient vraiment commencer à en avoir plein le dos. Beaucoup avaient déjà commencé. Les journaliers, bien entendu, qui avaient une vie (conjoints, enfants) hors du campus de Blind Lake. Mais aussi les résidents permanents. Sue elle-même, par exemple. Elle vivait à Blind Lake, mais sortait avec des étrangers au campus et tenait beaucoup à recevoir ce capital deuxième coup de fil de l'homme qu'elle venait de rencontrer dans un groupe de célibataires laïques de Constance, un vétérinaire de son âge, quarante à cinquante ans, à la calvitie naissante et au regard doux. Elle l'imaginait le téléphone à la main regarder d'un air triste tous les messages PAS DE SIGNAL ou SERVEUR INDISPONIBLE et finir par renoncer à elle. Encore une occasion perdue. Au moins, cette fois, elle n'aurait rien à se reprocher.

Ari Weingart entra dans le bureau pile à l'heure du rendez-vous. Ce bon vieil Ari : poli, drôle, et même *ponctuel*. Un saint.

« Le patron est là ? demanda Ari.

— Par bonheur ou par malheur. Je vais l'informer de votre arrivée. »

Ray Scutter se laissait souvent distraire par la vue qu'il avait de sa fenêtre, au sud du cinquième étage de Hubble Plaza. En général, le flot de circulation entrant ou sortant de Blind Lake ne cessait jamais. Ces derniers temps, il n'y en avait eu aucun, et le blocus avait donné à sa fenêtre un air statique, rendu le paysage derrière la clôture aussi vierge que du papier d'emballage, sans autre mouvement que celui des ombres des nuages et une volée d'oiseaux de temps à autre. Si on regardait ce paysage assez longtemps, il commençait à sembler aussi inhumain que celui d'UMa47/E. Rien qu'une autre image importée. Tout était *surface,* n'est-ce pas ? À deux dimensions.

Le blocus avait généré un certain nombre de problèmes irritants, le pire étant que lui, Ray, semblait devenu l'autorité civile la plus haute du campus.

Sa position dans la hiérarchie n'avait rien de mirobolant. Mais la conférence annuelle du National Science Institute sur l'astrobiologie et la science exoculturelle s'était tenue le week-end précédent à Cancun. Une énorme délégation d'universitaires et d'administrateurs de haut rang avait mis ses maillots de bain dans ses valises et quitté Blind Lake la veille du blocus. Enlevez ces noms-là de l'organigramme et il ne restait que Ray Scutter à flotter comme un ballon au-dessus des divers responsables de département.

Ce qui signifiait que les gens venaient le voir avec des problèmes qu'il n'avait pas le pouvoir de résoudre. Venaient lui réclamer ce qu'il ne pouvait leur donner, comme une explication cohérente pour le blocus ou une dérogation spéciale pour qu'il ne s'applique pas à eux. Il était obligé de leur répondre qu'il se trouvait lui aussi dans l'ignorance. Il pouvait juste continuer à appliquer les protocoles courants et attendre des instructions de l'extérieur. En d'autres termes, attendre la fin de tout ce bordel. Mais celui-ci durait déjà depuis bien trop longtemps.

Il se détourna de la fenêtre lorsque Ari frappa et entra.

Ray n'appréciait pas l'optimisme joyeux de Weingart. Il le soupçonnait de dissimuler un mépris secret, soupçonnait que

sous cette façade de franche camaraderie Weingart se livrait au trafic d'influence avec autant d'enthousiasme que n'importe quel autre responsable de département. Mais au moins Weingart comprenait-il la position de Ray et semblait-il préférer affronter la situation plutôt que de se plaindre.

Si seulement il pouvait cesser de sourire. Son sourire se précipitait sur Ray comme la lumière d'une lampe à arc, avec ses dents si blanches et si régulières qu'elles semblaient des tuiles de mah-jong lumineuses. « Asseyez-vous », dit Ray.

Weingart tira une chaise et ouvrit son ordinateur de poche. Direct au boulot. Cela plut à ray.

« Vous vouliez connaître les problèmes que nous aurons à gérer si la quarantaine se poursuit encore longtemps, j'ai établi une petite liste.

— La quarantaine ? C'est le nom que lui donnent les gens ?

— Par opposition au blocus standard de six heures, ouais.

— Pourquoi nous aurait-on mis en quarantaine ? Personne n'est malade.

— Discutez-en avec Dimi. » Dimitry Shulgin, le directeur de la Sécurité civile, que Ray attendait à 16 heures. « Le blocus suit un obscur ensemble de règles du manuel militaire. D'après Dimi, c'est ce qu'ils appellent une "quarantaine sur les données", mais personne n'avait jamais vraiment cru qu'il y en aurait une un jour.

— Il ne m'en a pas parlé, cette espèce de saloperie de palourde slave. À quoi une telle quarantaine est-elle censée servir, au juste ?

— Ces règles ont été établies à l'époque où Crossbank commençait tout juste à obtenir des images. Un de ces scénarios paranoïaques sortis des auditions au Congrès. Dans l'hypothèse ou soit Crossbank, soit Blind Lake téléchargerait quelque chose de dangereux, rien de physique, bien sûr, mais un virus ou un ver quelconque… vous avez entendu parler de stéganographie ?

— Des données chiffrées dissimulées dans des photographies ou des images. » Il ne rappela pas à Weingart que lui, Ray, avait témoigné à ces auditions. La guerre de l'information était alors un sujet brûlant. Le lobby luddite avait craint que Blind Lake puisse importer un pernicieux programme numérique réplicatif

extraterrestre ou, nom d'un chien, un mème[4] mortel, qui se propagerait alors par les canaux de données terrestres en provoquant des ravages indéfinissables.

Ray avait beau souvent se méfier de la progression à tâtons de Blind Lake dans l'inconnu, l'idée lui semblait absurde. Comment les aborigènes d'UMa47/E pourraient-ils savoir qu'on les observait ?… Et même s'ils le savaient, les images traitées sur Terre avaient voyagé, encore qu'on ne savait pas trop comment, à la traditionnelle vitesse de la lumière. Pour réagir de manière hostile, il leur faudrait à la fois une perception invraisemblable et une patience ridicule dans leur volonté de revanche. Ray avait bien dû admettre, toutefois, qu'on ne pouvait tout à fait exclure un danger relatif à la stéganographie, au moins en théorie. Aussi une suite de plans de secours avait-elle été ajoutée au réseau de plans de sécurité déjà immense entourant Blind Lake. Même si Ray considérait cela comme le plus gros canular astronomique depuis la théorie de Girolamo Fracastoro, selon laquelle la syphilis provenait de la conjonction de Saturne, de Jupiter et de Mars.

Ces décrets idiots avaient-ils vraiment été appliqués ? « Sauf qu'il n'y a pas eu provocation, dit-il à Weingart. Nous n'avons rien téléchargé de suspect.

— Pas encore, du moins, dit Weingart.

— Vous en savez plus que moi, là-dessus ?

— Pas vraiment. Mais disons que s'il y avait un problème à Crossbank…

— Allons. Crossbank observe les océans et les bactéries.

— Je sais, mais si…

— Et nous visualisons des cibles complètement différentes, en plus. Leur travail n'est pas un miroir du nôtre.

— Non, mais si d'une manière ou d'une autre, il y avait un problème avec le *procédé*…

— Quelque chose d'endémique à l'Œil, vous voulez dire ?

— S'il y a un problème quelconque avec les O/BEC à Crossbank, le ministère de l'Énergie ou les militaires ont pu

---

4 Élément culturel (idée, attitude, style…) qui se transmet de personne à personne à l'instar d'un gène. (*N.d.T.)*

décider de nous mettre en quarantaine par mesure de précaution.

— Ils auraient pu au moins nous prévenir.

— Blocage bidirectionnel de l'information. Rien n'entre ni ne sort. Il faut croire qu'ils ne voulaient même pas laisser passer une onde porteuse.

— Ça n'empêche pas de prévenir.

— Sauf quand on n'a pas le temps.

— Ce sont des spéculations ridicules, que ni vous ni Shulgin n'avez propagées, j'espère. Les rumeurs peuvent provoquer la panique. »

Weingart eut l'air de vouloir dire quelque chose, mais se ravisa.

« De toute manière, dit Ray, cela échappe à notre contrôle. La question la plus pressante est de savoir ce que nous pouvons faire pour nous-mêmes jusqu'à ce que quelqu'un rouvre la barrière. »

Weingart hocha la tête et entreprit de lire sa liste. « Vivres. Les canalisations nous alimentent toujours en eau potable, personne n'a fermé le robinet, mais sans intervention, on se retrouvera à court de nourriture avant la fin de la semaine et avec une famine fin novembre. J'imagine qu'on sera ravitaillés, mais il faudrait peut-être penser à mettre notre surplus en lieu sûr, voire sous bonne garde en attendant.

— Je ne peux imaginer que ce… *blocus*… dure jusqu'à Thanksgiving.

— Eh bien, vu qu'on envisageait des hypothèses…

— D'accord, d'accord. Quoi d'autre ?

— Idem avec les fournitures médicales, et la clinique du campus n'a pas été conçue pour affronter maladies ou blessures graves, encore moins une épidémie. En cas d'incendie, il faudra expédier les brûlés dans un grand hôpital ou subir d'inutiles pertes humaines. On n'y peut pas grand-chose, là non plus, à part demander au personnel médical de préparer des plans de secours. En plus, si la quarantaine se prolonge, les gens vont avoir besoin qu'on les aide à gérer leurs problèmes émotionnels. Nous avons déjà quelques personnes avec des affaires familiales urgentes à régler à l'extérieur.

— Elles survivront.

— Le logement. On a deux cents journaliers qui dorment dans le gymnase, sans compter les journalistes en visite, *une* poignée de sous-mutants et tous ceux qui se trouvaient là juste pour la journée. À long terme, *s'il s'agit* d'une quarantaine de longue durée, il vaudrait peut-être mieux envisager de les loger chez l'habitant. Certaines des personnes qui résident sur le campus ont des chambres d'amis ou autre, on ne devrait pas avoir de mal à trouver des volontaires. Avec un peu de chance, on peut arriver à tous les faire dormir dans un lit, du moins dans un canapé-lit. À les faire partager des salles de bains au-lieu de se battre pour les douches du centre communautaire ou dans la queue pour les toilettes.

— Étudiez cette solution », ordonna Ray, qui ajouta après un instant de réflexion : « Dressez une liste de volontaires, mais apportez-la moi avant de leur en parler. Et il faudra établir un inventaire des journaliers et des invités pour aller avec. »

Ils abordèrent d'autres points – de menus détails faciles à déléguer, pour la plupart, tous fondés sur une hypothèse que Ray n'arrivait pas à prendre au sérieux : celle d'un blocus prolongé. Un mois comme ça ? *Trois mois ?* Inimaginable. Une seule chose tempérait sa certitude : le fait indéniable que le blocus avait déjà trop duré.

Sue Sampel frappa discrètement à la porte pendant la récapitulation finale de Weingart. « Nous n'avons pas terminé », cria Ray.

Elle passa la tête dans l'entrebâillement de la porte. « Je sais, mais…

— Si Shulgin est là, il peut attendre un peu.

— Il n'est pas là, mais il a appelé pour annuler. Il est parti au portail sud.

— Au portail sud ? Qu'est-ce qu'il y a de si important là-bas, bordel ? »

Elle eut un sourire exaspérant. « Il a dit que vous comprendriez en regardant par la fenêtre. »

L'énorme dix-huit roues – d'un noir de poudre et lourdement blindé – avançait au ralenti comme un immense cloporte sur la

route menant à Blind Lake, craintif malgré ses multiples couches de protection. À l'endroit où aurait dû se trouver le conducteur, on ne voyait qu'un cône épointé équipé de capteurs. Le camion lisait la route et estimait sa position à l'aide de transpondeurs embarqués et de coordonnées GPS. Il n'y avait pas de conducteur humain. Le camion se conduisait lui-même.

Le temps qu'Élaine et Chris atteignent le portail sud, la route était déjà bondée de journaliers, d'employés de bureau et d'un groupe de collégiens. Deux fourgonnettes de la Sécurité civile s'arrêtèrent et dégorgèrent une douzaine d'hommes en uniforme gris qui entreprirent de faire reculer la foule à ce qui leur paraissait une distance de sécurité.

La clôture entourant le périmètre intérieur de Blind Lake était un « dispositif de confinement » dernier cri, d'après ce qu'Élaine avait expliqué à Chris. Poteaux d'alliage renforcé profondément enfoncés dans le sol, chaînes et maillons en composite carbone plus résistant que l'acier, leurs surfaces exposées plus glissantes que du Téflon et bourrées de capteurs, le tout surmonté d'une double épaisseur de barbelés tranchants inclinés à quatre-vingt-dix degrés. L'ensemble pouvant être électrifié à une tension fatale.

Le portail barrant la route pouvait s'ouvrir sur un signal émis par le poste de garde ou par un transpondeur crypté. Le poste de garde consistait quant à lui en un blockhaus en béton avec des meurtrières, solide comme le substrat rocheux mais à ce moment-là vide : on avait retiré la garde à la mise en place du blocus.

Chris se faufila au premier rang de la foule, les mains d'Élaine sur les épaules. Ils finirent par arriver contre les barrières qu'imposaient les types de la sécurité. Élaine montra une voiture qui venait de s'arrêter : « Ce ne serait pas Ari Weingart ? Et je crois que c'est Raymond Scutter, avec lui. »

Chris mémorisa son visage. Ray Scutter était un personnage intéressant. Quinze ans plus tôt, il avait figuré parmi les critiques les plus en vue de l'astrobiologie, « la science où on prend ses rêves pour la réalité ». La déception martienne avait nettement augmenté la crédibilité du point de vue défendu par Ray, du moins jusqu'à ce que les Découvreurs de Planètes

Terrestres commencent à produire des résultats intéressants. Les percées de Crossbank/Blind Lake avaient donné à son pessimisme un air de myopie mesquine, mais Ray Scutter avait survécu en mêlant une élégante marche arrière à un enthousiasme de converti. Ses contributions vraiment pertinentes à la première vague d'études géologiques et atmosphériques avaient non seulement sauvé sa carrière, mais lui avaient permis de progresser dans la bureaucratie jusqu'à d'importants emplois administratifs à Crossbank puis Blind Lake. Ray Scutter ferait un sujet intéressant, songea Chris. On le disait toutefois difficile à approcher, et *ses* déclarations publiques étaient d'une banalité si prévisible que de meilleurs journalistes que Chris avaient renoncé à s'intéresser à lui.

Pour le moment, il exhibait un air hargneux et s'engueulait avec le chef de la Sécurité. Chris n'entendait pas ce qu'ils se disaient, mais il zooma sur eux avec son enregistreur de poche et archiva quelques secondes de vidéo. Mais juste quelques-unes. Il réservait l'essentiel de la mémoire à la collision apparemment inévitable entre le camion-robot et le portail.

Le poids lourd était arrivé à moins de cent mètres du poste de garde. Sa masse semblait impossible à arrêter.

Élaine mit sa main en visière et s'absorba dans l'observation de l'extérieur de la clôture. Passé sous un ensemble de nuages, le soleil couchant déversait une lumière oblique sur la plaine. Élaine approcha sa bouche tout près de l'oreille de Chris : « C'est moi qui n'y vois plus bien, ou il y a des minidrones par là-bas ? »

Étonné, Chris regarda dans la même direction qu'elle.

Bob Krafft, un entrepreneur venu à Blind Lake avec une équipe d'ingénieurs inspecter la hauteur à l'est de l'Allée en prévision de la construction d'un nouveau logement, avait repéré le camion peu après midi, quand il ne semblait guère qu'un gros point posé au sud sur l'immense horizon.

Ayant participé aux guerres turques, Bob reconnut le genre de véhicule automatique de ravitaillement qu'on voyait plus fréquemment dans les zones de combat. Mais cela ne l'inquiéta pas. Bien au contraire. Aussi incongru que celui-ci puisse

paraître, le camion représentait quand même un trafic entrant : le portail sud devrait s'ouvrir pour lui permettre d'entrer. Une occasion en or. Il sut tout de suite ce qu'il devait faire.

Il trouva sa femme Courtney au milieu des lits de camp installés dans le gymnase où ils s'étaient morfondus la plus grande partie de la semaine. Il lui dit d'attendre là mais de se tenir prête à voyager. Elle le regarda avec nervosité – Courtney était nerveuse même quand tout allait bien – mais n'ouvrit pas la bouche et hocha laconiquement la tête.

Bob alla (d'un pas rapide mais pas assez pour attirer l'attention) récupérer sa voiture à deux pâtés de maisons de là, dans le parking visiteurs sous Hubble Plaza. Il prit place à l'intérieur, vérifia la jauge de charge, démarra et regagna à vitesse modérée le centre de loisirs. Son cœur battait vite, mais ses paumes restaient sèches. Courtney, qui franchissait les grandes portes d'entrée alors qu'il lui avait dit de ne pas bouger, l'aperçut et vint prendre place sur le siège passager. « On va que'que part ? » demanda-t-elle.

Il avait toujours détesté cela chez elle, cette manière plouc de parler. Certains jours, il aimait Courtney plus que tout au monde, mais il y en avait d'autres où il se demandait quelle mouche l'avait piqué d'épouser une femme qui n'avait pas plus de distinction que les ratons laveurs s'attaquant à ses poubelles. « Je ne crois pas qu'on ait le choix, Court.

— Ouais, ben j'vois pas c'qu'y a d'si pressé. »

Avec un peu de chance, elle ne le verrait jamais. Bob possédait 25 % d'une société de construction et d'aménagement paysager basée à Constance et l'affaire marchait plutôt bien, jeudi – le lendemain –, il était censé conduire Ella Raeburn, une fille de dix-neuf ans qui avait arrêté le lycée et travaillait à l'accueil, à la clinique pour femmes de Bixby afin d'y subir un curetage. Que cette idiote d'Ella n'ait considéré aucun moyen de contraception (pas même la pilule du lendemain) n'était pas de la faute de Bob, à moins de considérer comme fautive sa prédilection pour les femmes stupides, mais il devait bien reconnaître sa responsabilité dans l'état dans lequel elle se trouvait. Il allait donc la conduire jeudi matin à Bixby, il lui payerait quelques jours dans un motel pour récupérer, lui

signerait un chèque de cinq mille dollars, et on n'en parlerait plus.

S'il refusait – ou si cette situation merdique d'origine gouvernementale à Blind Lake l'y retenait un jour de plus –, Ella Raeburn expédierait par FedEx un certain enregistrement vidéo à Courtney, la femme de Bob. Celle-ci ne demanderait sans doute pas le divorce pour autant – tout bien considéré, ce mariage n'était pas une mauvaise affaire pour elle –, mais elle lui tiendrait rigueur jusqu'à la fin de sa vie de s'être vue infliger le spectacle du visage de son mari entre les généreuses cuisses de la jeune Ella Raeburn. C'est Bob lui-même qui avait eu la malencontreuse idée de filmer leurs ébats. Il n'avait pas réalisé qu'Ella se garderait une copie de la vidéo.

Et il y avait pire. Nettement pire. Si Bob n'arrangeait pas un avortement, Ella n'aurait d'autre choix que de s'en remettre au bon vouloir de son père, Toby Raeburn, quincaillier, diacre de l'église luthérienne et entraîneur à temps partiel de l'équipe de basket-ball. On le surnommait Dents parce qu'un jour, il avait d'un coup de poing fait voler une prémolaire d'un type qui tentait de voler une voiture, prémolaire qu'il avait ensuite fait enchâsser dans de l'altuglas afin de la garder sur lui en guise de porte-bonheur. Toby Dents Raeburn accorderait sans doute l'absolution chrétienne à sa fille, mais certainement pas à un entrepreneur quinquagénaire qui (comme Ella le rapporterait) l'avait initiée aux barbituriques qui la mettaient toujours d'humeur coopérative.

Bob ne gardait à Ella Raeburn aucune rancune particulière. Il ne demandait pas mieux que de payer son avortement. Elle était aussi bête qu'un sac de marteaux, mais elle savait défendre ses intérêts. Ce qu'il trouvait plutôt admirable.

Courtney avait été comme cela, avant leur mariage. Mais elle avait ensuite glissé dans une perpétuelle irritation boudeuse, et ce n'était plus pareil.

« Z'ont annulé le siège ou que'qu'chose comme ça ? demanda Courtney.

— Pas tout à fait. » Il mit le cap sur le portail sud, sans oublier de garder une vitesse qui n'attire pas l'attention. On ne pouvait pas dire que le camion noir était pressé. Il n'avait pas

progressé de plus de cinq cents mètres depuis que Bob l'avait repéré et reconnu de la hauteur derrière Hubble Plaza.

« Eh ben *quoi,* alors ? On peut pas s'tirer comme ça.

— Techniquement, non, mais…

— *Techniquement ?*

— Tu vas me laisser finir, oui ? Les endroits comme celui-là, ils les bouclent pour raisons de sécurité, Court. Ils ne veulent pas que les méchants entrent. On n'autorise pas les gens à circuler parce que cela compliquerait l'application du blocus. Mais au fond, ils se fichent pas mal de *nous*. Nous autres, on veut juste rentrer chez nous, pas vrai ? Si on ne respecte pas les règles, on risque quoi, un sermon ? » Plus probablement une amende, et une grosse, mais il ne pouvait pas expliquer à Courtney pourquoi cela valait le coût de prendre ce risque. « Ils se fichent pas mal de nous, répéta-t-il.

— Le portail *est fermé,* imbécile.

— Il s'ouvrira dans un moment.

— Qui l'a dit ?

— Moi.

— Comment tu le sais ?

— Je suis médium. J'ai le don de prescience. »

Une foule s'assemblait déjà. Bob sortit de la route pour rouler sur l'herbe tondue de l'accotement et se garer aussi près que possible du côté droit du portail. Lorsqu'il éteignit le moteur, il entendit soudain le vent siffler dans les interstices de la carrosserie. Le vent devenait froid – glacial – et Courtney frissonna ostensiblement. Elle n'avait emporté aucun vêtement d'hiver à Blind Lake. Au contraire de Bob, dont la prévoyance fut pénalisée : il dut prêter son blouson à Courtney pour qu'elle arrête de gémir et rester au volant en chemise de coton à manches courtes. Le soleil descendit derrière une série de turbulents nuages gris, jetant un peu partout une lumière blafarde. Encore deux mois et on aurait de la neige jusqu'aux couilles sur la plaine. C'était un temps sombre, le genre dans lequel il se sentait toujours triste et un peu démuni, comme si le vent avait emporté quelque chose qu'il aimait.

« On va rester ici longtemps ?

— Jusqu'à ce que le portail s'ouvre, répondit-il.

— Qu'est-ce qui t'fait croire qu'on nous laissera passer ?
— Tu verras.
— J'verrai quoi ?
— Tu verras.
— Hum », fit Courtney.

Elle s'était assoupie – au chaud, supposa-t-il, les bras perdus dans le blouson de cuir trop grand pour elle et le menton enfoui dans le col – lorsque l'énorme camion noir interrompit sa lente progression à moins de dix mètres du portail. Le crépuscule était désormais bien entamé et les phares du camion pivotèrent pour balayer le sol devant eux en inlassables arcs de cercle.

La foule avait beaucoup grossi. Juste avant que Courtney s'endorme, deux véhicules de la sécurité du campus étaient arrivés de la ville toutes sirènes hurlantes. Les types vêtus de ce qui ressemblait à des uniformes de flics privés faisaient signe à la roule de reculer. Courtney ne bougeait pas et Bob se recroquevilla sur le siège conducteur, et toute cette agitation, associée au début d'obscurité, permit à la voiture de passer pour un véhicule inoccupé garé et abandonné là. Bob se réjouit de voir en quelques instants le gros de la foule se retrouver derrière lui.

Le portail commença alors à s'ouvrir. Sur un signal du camion, supposa-t-il. Mais quel spectacle merveilleux. Le vantail renforcé de trois mètres de haut se mit à pivoter vers l'extérieur avec une aisance lubrifiée d'une telle régularité qu'on aurait dit un mouvement produit sur ordinateur. *Bingo,* songea Bob. « Boucle ta ceinture », ordonna-t-il à Courtney.

Celle-ci ouvrit les yeux d'un coup. « Quoi ? »

Il évalua mentalement l'espace libre devant lui. « Rien ». Il lança le moteur et écrasa l'accélérateur.

Les minidrones, expliqua Élaine, étaient des armes volantes autoguidées à peu près de la taille d'un pamplemousse de Floride. Elle en avait vu à l'œuvre pendant la crise turque, où ils avaient patrouillé les zones interdites et les frontières contestées. Mais elle n'avait jamais entendu dire qu'on en utilisait hors des zones de conflit armé.

« Des machines simples et plutôt idiotes, précisa-t-elle à

Chris, mais qui ne coûtent pas cher et qu'on peut utiliser en grande quantité, d'autant plus qu'elles ne restent pas dans le sol comme les mines terrestres pour arracher les jambes des gamins.

— Mais elles font *quoi ?*

— La plupart du temps, elles restent immobiles pour ne pas gaspiller leur énergie. Elles sont sensibles au mouvement et dotées de quelques modèles logiques pour identifier des cibles probables. Entre dans une zone interdite et elles s'élèveront comme des criquets, te prendront pour cible et cracheront sur toi un chapelet d'explosifs aussi mortels que petits. »

Chris regarda dans la direction désignée par Élaine, sans rien voir dans le crépuscule. Élaine lui dit qu'il fallait être rapide pour les repérer. Elles étaient camouflées, et si elles s'élevaient sans trouver de cible autorisée – par exemple, si le grondement de cet énorme camion automatisé sur le goudron les dérangeait –, elles se rendormaient très vite.

Chris y réfléchit tandis que le camion approchait et que les types de la sécurité, de plus en plus nerveux, chassaient les badauds encore plus loin de la route. Il décida que cela n'avait aucun sens. La clôture intérieure entourant Blind Lake n'était qu'une des dizaines de mesures de sécurité déjà en place. Quelle menace pouvait être assez redoutable pour que seul du matériel militaire puisse la juguler ?

À moins que le but ne soit de garder les gens *à l'intérieur*.

Mais cela n'avait pas plus de sens.

Ce qui ne signifiait pas que les minidrones n'avaient pas été déployés. Juste qu'il n'arrivait pas à comprendre pourquoi.

La foule s'apaisa tandis que l'obscurité gagnait et que le camion, arrivé à proximité du portail, s'immobilisait un moment. Quelques personnes s'éloignèrent, se sentant sans doute plus vulnérables ou plus sensibles au froid que curieuses. Mais beaucoup restèrent, pressées contre les cordes de retenue installées par la Sécurité. Le vent de plus en plus coupant ou les flocons de neige hors de saison qui commençaient à tournoyer dans les phares du camion ne semblaient pas les gêner. Mais elles reculèrent de quelques pas avec un hoquet de surprise lorsque le portail entreprit de s'ouvrir sans bruit.

Chris regarda Élaine derrière lui et s'aperçut au passage que Blind Lake s'allumait petit à petit sous les rafales de flocons, les plaques concentriques de Hubble Plaza, les feux clignotants sur les tours de l'Œil, la lumière plus chaude du quartier résidentiel des riverains, organisé en rangées logiques bien nettes.

Il se retourna en entendant soudain le bruit d'un moteur électrique bien plus proche que le grondement du camion à l'arrêt.

« Vidéo, aboya Élaine. *Chris ! »*

Il attrapa maladroitement le petit accessoire de son serveur personnel. Il avait les doigts froids et les commandes n'étaient pas plus grosses que des chiures de mouche ou des piqûres de puce. Il ne s'en était guère servi que comme dictaphone. Il parvint enfin à activer la commande ENREGISTREMENT VIDÉO et braqua tant bien que mal son appareil vers le portail.

Des environs du poste de garde, une voiture bondit sur le goudron. Elle n'avait pas allumé ses phares et ses occupants restaient invisibles. Mais on ne pouvait se méprendre sur ses intentions : le véhicule se précipitait vers le portail entrouvert.

« Quelqu'un qui veut rentrer chez lui donner à manger au chien », dit Élaine. Ses yeux s'écarquillèrent. « Oh mon Dieu, ça va mal tourner. »

Les drones, pensa Chris.

Il semblait que le véhicule ne pourrait passer le poste de garde, mais son conducteur avait bien évalué la largeur croissante de l'interstice. La voiture – Chris crut reconnaître une Ford ou une Tesla dernier modèle – s'y glissa avec quelques millimètres de marge de chaque côté et fit une violente embardée sur la gauche pour éviter le capot du camion-robot. Ses phares s'allumèrent alors qu'elle rebondissait sur le bord de la route et commençait vraiment à prendre de la vitesse.

« Tu enregistres ? s'enquit Élaine.

— Oui. » Du moins, il l'espérait. Trop tard pour vérifier. Et pour détourner le regard.

« Sauvés ! » cria Bob Krafft au moment où son pare-chocs arrière frôlait le camion noir. Ce n'était pas vrai, bien entendu. Sans doute un véhicule militaire les intercepterait-il, peut-être

même passeraient-ils la nuit à se faire sermonner et menacer avant d'être mis à l'amende pour avoir enfreint des clauses en petits caractères du règlement. Mais merde, il n'était pas soldat et il n'avait jamais donné son accord pour rester une éternité à Blind Lake. De toute manière, cet espace ouvert qui se déployait dans ses phares était un spectacle bienvenu. « Sauvés », répéta-t-il, surtout pour couvrir les piaillements effrayés de Courtney.

Celle-ci réussit à reprendre assez de souffle pour le traiter de connard. Il répondit : « On est sortis, oui ou non ?

— Nom de Dieu, *ouais,* mais… »

Quelque chose à l'extérieur attira son regard. Bob l'aperçut aussi. Un petit truc qui bondissait hors de l'herbe haute.

Sans doute un oiseau, songea-t-il, mais l'automobile s'emplit soudain d'air froid et de flocons de neige, et ses oreilles lui faisaient mal, il y avait du verre brisé partout et Courtney semblait saigner : il vit du sang sur le tableau de bord, du sang partout sur son beau blouson de cuir…

« Court ? » appela-t-il. Sa voix semblait étrange, comme s'il parlait sous l'eau.

Son pied écrasa le frein, mais la route glissait et la Tesla se mit à faire des embardées malgré tous les efforts de ses servos surmenés. Quelque chose fit exploser le moteur en une goutte de feu bleu. La carcasse de la voiture décolla de la route. Bob se retrouva plaqué contre son siège, il vit le goudron, l'herbe haute et le ciel sombre tourner autour de lui, et il eut une fraction de seconde pour se dire : *Tiens, on vole !* Puis l'automobile retomba sur son aile avant droite et il fut projeté sur Courtney. Du moins sur ses restes poisseux, sur Courtney devenue toute rouge et léchée par les flammes.

« Merde ! » s'exclama Ray Scutter en voyant la boule de feu. Dimitri Shulgin, le chef de la Sécurité civile, ne put que marmonner quelque chose à propos de « matériel militaire ». Matériel militaire ! Ray s'efforça de comprendre ce que cela impliquait. Une voiture avait franchi la clôture. Elle avait pris feu et s'était retournée. S'était immobilisée, à l'envers. Puis plus rien ne bougea. Même la foule amassée au portail se tut un instant. On aurait dit une photographie. Un arrêt sur image. Le

temps figé. Il cligna des yeux. Des boulettes de neige lui cinglèrent le visage.

« Des drones », dit Shulgin. Ce fut comme s'il avait brisé la croûte du silence. Plusieurs personnes se mirent à hurler dans la foule.

Des drones : ces objets qui planaient au-dessus de l'automobile en feu ? Ces petites boules de base-ball ailées ? « Qu'est-ce que cela signifie ? » demanda Ray. Il dut crier deux fois sa question. Des spectateurs coururent vers leurs véhicules. Des phares jaillirent, ratissant la plaine. Soudain, tout le monde voulait rentrer chez soi.

Avec l'insouciance d'un mauvais rêve, le portail finit de s'ouvrir en silence pour s'immobiliser parallèle à la route.

Le camion robotisé noir reprit sa lente avancée, franchit l'entrée et se retrouva dans Blind Lake.

« Rien de bon », répondit Shulgin – à ce moment-là, Ray avait oublié sa question. Le chef de la Sécurité s'éloigna un peu de la route goudronnée. Il semblait refréner une envie de fuir. « *Regardez.* »

Dehors, dans le vide hostile, la portière côté conducteur de l'automobile en feu s'ouvrit en grinçant.

Une fois sa voiture arrêtée, Bob ne réalisa guère plus que le besoin de s'en échapper – d'échapper aux flammes et à l'objet noirci et sanglant que, il ne savait comment, Courtney était devenue. Tout au fond de son esprit, il y avait le besoin de *trouver des secours,* mêlé à la conscience fâcheuse que personne ne pouvait plus rien pour Court. Il aimait Courtney, ou du moins il l'appréciait assez pour penser l'aimer et éprouvait souvent une affection sincère à son égard, mais pour le moment, il avait plus que tout besoin de s'éloigner de son corps ravagé, de la voiture en feu. Le moteur ne contenait pas de combustible, mais il y avait d'autres liquides inflammables, et quelque chose les avait tous embrasés d'un coup.

Il s'écarta tant bien que mal de Courtney pour s'occuper de la portière conducteur. Celle-ci, cabossée, refusa de s'ouvrir : la poignée lui resta dans la main, S'arc-boutant sur le volant et le dossier, il la défonça à coups de pied, et même s'il se fit un mal

horrible, au moins la portière grinça-t-elle et pivota-t-elle un peu sur ses charnières endommagées. Bob la força à s'ouvrir davantage et dégringola à l'extérieur en aspirant désespérément l'air froid. Il se mit à genoux. Puis, tremblant, se releva.

Cette fois, il vit distinctement ce qui sauta hors des hautes herbes au bord de la route. Il regardait par hasard dans la bonne direction, et cela lui permit d'apercevoir, dans un moment d'hyperclarté figée, le petit objet incongru qui, selon toute probabilité, serait la dernière chose qu'il verrait de sa vie. Rond et marron-camouflage, cela volait grâce à de petites ailes rotatives bourdonnantes. L'appareil flottait à environ un mètre quatre-vingt de hauteur – celle de la tête de Bob. Ce dernier regarda l'objet, le regarda dans les yeux, si toutefois certaines de ses encoches ou bosselures équivalaient à des yeux. Il reconnut un équipement militaire, même s'il n'avait jamais rien croisé de la sorte au cours de ses week-ends avec les réservistes. Il ne pensa même pas à fuir. On ne pouvait fuir de tels trucs. Il se redressa et entreprit de fermer les yeux, sans avoir le temps d'y arriver. Il sentit la morsure de la neige contre sa peau. Puis un bref poids flamboyant sur sa poitrine, puis plus rien.

Ce sanglant et définitif acte d'interdiction fut plus qu'il n'en fallait pour la foule. Tous observèrent l'homme mort, ou du moins cet ensemble sans tête de morceaux de corps recroquevillé à découvert sur le sol. Pas un bruit ne troublait le silence. Puis vinrent les hurlements, les sanglots, les portières de voitures qu'on claquait et les vélos que les gamins poussaient pour repartir paniqués dans le crépuscule et la neige vers les lumières de Blind Lake.

Une fois débarrassés des spectateurs, Shulgin eut moins de mal à organiser ses équipes. Elles n'avaient reçu aucune formation pour quoi que ce soit de ce genre. Elles consistaient pour l'essentiel en veilleurs de nuit sous contrat, engagés pour garder poivrots et adolescents à l'écart des lieux sensibles. Certains étaient des vétérans à la retraite, mais la plupart n'avaient aucune expérience militaire. Et pour être honnête, se dit Ray, ils n'ont pas grand-chose à faire, là, à part établir, autour du camion en train d'avancer lentement, un cordon

mobile qui empêcherait les quelques civils restants de se mettre sur son chemin. Tâche qu'ils remplirent néanmoins de manière correcte.

Quinze minutes maximum après ces événements de l'autre côté du portail, le camion de transport noir s'immobilisa à l'intérieur du périmètre de Blind Lake.

« C'est un véhicule de livraison, dit Élaine à Chris. Conçu pour lâcher sa cargaison et rentrer chez lui. Tu vois ? La cabine se détache. »

Chris regardait presque avec indifférence. Il avait l'impression qu'on lui avait gravé l'attaque de l'automobile en fuite dans les yeux. Là-bas, dans l'obscurité, la neige humide avait déjà réduit le feu à un tas de braises fumantes. Deux personnes y avaient trouvé la mort, et ce, semblait-il à Chris, afin de communiquer de la manière la plus brutale qui soit un message à Blind Lake. On ne passe pas. Votre communauté s'est transformée en prison.

La cabine du camion changea de direction, se dégageant, elle et son fourreau de blindage, du conteneur standard en aluminium qu'ils convoyaient. Elle continua à se déplacer, plus rapidement qu'elle était arrivée, repassa le portail toujours ouvert et emprunta la route de Constance. Lorsqu'elle atteignit les débris fumants de l'automobile, elle les poussa hors de son chemin, les déblaya sur le bas-côté comme des détritus inutiles.

Le portail commença à se refermer.

Tout en douceur, songea Chris. Les morts mis à part.

Le conteneur resta derrière. Les employés de la sécurité, surmenés, se précipitèrent pour l'entourer… même si personne ne semblait avoir envie d'en approcher.

Chris et Élaine firent le tour du conteneur pour mieux le voir. Un simple levier en fermait l'arrière. Une discussion s'engagea entre Ray Scutter et l'homme identifié par Élaine comme le chef de la Sécurité de Blind Lake. Celui-ci finit par traverser le cordon pour tirer le levier d'un geste résolu. La porte du conteneur s'ouvrit tout grand.

Une demi-douzaine des hommes de Shulgin braquèrent leurs torches à l'intérieur. Le conteneur était rempli de boîtes en

carton. Chris put lire quelques-unes des inscriptions figurant dessus. *Kellogs*. *Seabury Farm*. *Lombardi Produce*.

« Des provisions ! » fit Élaine.

On est ici pour un bon moment, songea Chris.

DEUXIÈME PARTIE

Miroirs polis en mercure liquide

De par leur intelligence extrêmement différente de celle des hommes, les décapodes étaient incapables de considérer un terrien comme une entité pensante. Peut-être ne voyaient-ils en l'Homme qu'une nouvelle espèce animale, et ni ses constructions ni son industrie ne les avaient davantage impressionnés que la vie en société des fourmis n'impressionne l'homme moyen – l'émerveillement devant cette vie analogue à la sienne mis à part.

LESLIE FRANCES STONE,
The Human Pets of Mars,
1938

Dix

« Chris Carmody ? Vous êtes venu à pied, ou quoi ? Ôtez cette neige de vos habits et entrez. Je suis Charlie Grogan. »

L'ingénieur en chef de l'Allée de l'Observatoire, un homme de grande taille plus robuste que gras, tendit une main épaisse à Chris. Pas le moindre début de calvitie, cheveux blancs sur les tempes. Sûr de lui mais sans agressivité. « En fait, dit Chris, ouais, je suis venu à pied.

— Pas de voiture ? »

Pas de voiture, et il était arrivé à Blind Lake sans vêtements d'hiver. Même le pardessus non doublé qu'il portait ne lui appartenait pas. La neige avait tendance à y entrer par le col.

« Travailler dans un bâtiment sans fenêtres vous rend attentif aux indices sur le temps qu'il fait à l'extérieur, expliqua Grogan. La tempête de neige dure toujours ?

— Ça tombe plutôt épais.

— Ah. Eh bien, vous savez, en décembre, il faut s'attendre à un peu de neige, dans la région. On a eu de la chance de passer Thanksgiving sans plus de cinq centimètres. Accrochez votre manteau par là. Enlevez aussi vos chaussures. On a des petites pantoufles en caoutchouc, prenez-en une paire sur l'étagère. C'est un enregistreur vocal que vous avez là ?

— Tout à fait.

— Ça signifie que l'interview est déjà commencée ?

— À moins que vous ne me disiez de l'éteindre.

— Non, on est là pour ça, j'imagine. Je craignais que vous ne souhaitiez parler de la quarantaine… Je n'en sais pas plus qu'un autre sur le sujet. Mais Ari Weingart m'a dit que vous travaillez sur un livre.

— Un grand article pour un magazine. Peut-être un livre. Ça dépend.

— De si on nous laisse ressortir un jour ?

— Et de s'il y a toujours un public pour le lire.

— C'est comme si on jouait à faire semblant, vous ne trouvez pas ? Semblant de vivre dans un monde sain d'esprit. Ou d'avoir des boulots qui servent à quelque chose.

— Appelez ça un acte de foi, dit Chris.

— Ce que je suis disposé à faire – mon acte de foi à moi, si vous voulez –, c'est vous montrer l'Allée et vous parler de son histoire. Ça vous convient ?

— Ça me convient tout à fait, M. Grogan.

— Appelez-moi Charlie. Vous avez déjà écrit un livre, je crois ?

— En effet.

— Ouais, j'en ai entendu parler. Un bouquin sur Ted Galliano, le biologiste. De la diffamation, d'après certains.

— Vous l'avez lu ?

— Non, et sans vouloir vous offenser, je n'en ai pas l'intention. On m'a présenté à Galliano à une conférence sur l'informatique bioquantique. C'était peut-être un génie dans le domaine des antiviraux, mais c'était aussi un sacré con. La célébrité, parfois, ça vous monte à la tête. Tout ce qui l'intéressait, c'était de parler aux médias ou à de gros investisseurs.

— Je crois qu'il avait besoin qu'on le prenne pour un héros, à tort ou à raison. Mais je ne suis pas venu parler de Galliano.

— Je voulais juste détendre l'atmosphère. Je ne vous tiens pas rigueur de votre livre. Si Galliano a décidé de passer par dessus cette falaise à moto, ce n'était sûrement pas votre faute.

— Merci. On commence la visite ? »

L'Œil était une copie de l'installation de Crossbank, que Chris avait visitée aussi. Du moins, il y avait identité structurelle, les différences restant limitées aux détails : les noms sur les portes, la couleur des murs. On avait installé peu auparavant un timide décor de saison : une guirlande de papier crépon vert et rouge au-dessus de l'entrée de la cafétéria et une couronne de papier avec une menora dans la bibliothèque du personnel.

Les lunettes de Charlie Grogan lui montraient des choses que Chris ne pouvait pas voir, des petites sources de données locales

l'informant de qui se trouvait dans tel ou tel bureau, et lorsqu'ils passèrent devant une porte marquée ENDOSTATIQUES, Charlie échangea quelques mots (par laryngophone) avec la personne à l'intérieur. « Salut Ellie… on se rend utile… nan, Boomer va bien, merci pour lui…

— Boomer ? demanda Chris.

— Mon chien. Boomer se fait vieux. »

Ils descendirent plusieurs étages en ascenseur, s'enfonçant dans l'environnement contrôlé du cœur de l'Allée. « On va vous mettre une combinaison et vous faire entrer dans les piles », annonça Charlie, mais une lumière rouge clignotait au-dessus de la large porte marquée MATÉRIEL STÉRILE dont ils approchaient. « Maintenance non planifiée, expliqua Charlie. Interdit aux touristes. Ça vous gêne d'attendre une heure ou deux ?

— Pas si on peut parler. »

Chris retourna dans la cafétéria avec l'ingénieur en chef. Charlie n'avait pas déjeuné, Chris non plus, d'ailleurs. La nourriture disponible sur les tables chaudes était la même qu'au centre communautaire, les mêmes riz pilaf, poulet au curry et sandwiches sous emballages préfabriqués livrés chaque semaine par le même camion noir. L'ingénieur attrapa un sandwich au jambon et pain de seigle. Chris, qui n'avait pas encore récupéré de sa marche dans la neige, préféra un plat chaud. Une agréable et chaleureuse atmosphère régnait dans la cafétéria, dont la cuisine exhalait une odeur riche, rassurante.

« Ça fait un sacré bout de temps que je suis dans ce métier, dit Charlie. Non qu'il y ait des novices à Blind Lake, à part les étudiants de troisième cycle qui passent par ici. Ari vous a dit que j'étais à Berkeley Lab avec le Dr Gupta ? »

Tommy Gupta avait effectué un travail novateur sur les architectures neuronales à évolution spontanée et les interfaces quantiques. « Vous deviez être étudiant.

— Ouaip. Et merci de l'avoir remarqué. C'était à l'époque où on utilisait des puces Butov comme éléments logiques. Une époque intéressante, même si personne ne savait au juste à quel point cela allait devenir intéressant.

— L'application astronomique, dit Chris. Vous étiez dessus

aussi ?

— Un peu. Mais de toute évidence, on ne s'attendait pas à tout cela. »

En vérité, Chris n'avait pas besoin qu'il lui raconte cette histoire bien connue dont tout journaliste d'astronomie générale et de vulgarisation scientifique avait raconté une version ou une autre au cours des quelques années précédentes. Ce n'est guère que le dernier chapitre de l'ambition humaine, en fait, se dit-il : voir ce qu'on ne peut voir, embelli par la technologie du XXIe siècle. Cela avait commencé quand la première génération des observatoires spatiaux lancés par la Nasa, les soi-disant Découvreurs de Planètes Terrestres, avaient repéré trois planètes *a priori* semblables à la Terre en orbite autour d'étoiles proches comparables au soleil. Les DPT engendrèrent les interféromètres à haute définition, qui engendrèrent le plus grand de tous les projets d'interféromètre optique, l'Ensemble Galilée, six engins spatiaux automatisés, petits mais complexes, placés au-delà de l'orbite jovienne et interconnectés afin de créer un télescope virtuel d'un immense pouvoir de résolution. L'Ensemble Galilée, disait-on alors, pouvait dresser la carte des continents de mondes situés à des centaines de milliers d'années-lumière.

Et cela avait fonctionné. Un certain temps. Puis la télémétrie de l'Ensemble avait commencé à se dégrader.

Une lente mais inéluctable diminution du signal s'était produite en quelques mois. Après une enquête approfondie, la Nasa avait localisé la source du problème, qu'elle attribuait à quelques lignes de code boguées enfouies si profond dans l'architecture embarquée de Galilée qu'on ne pouvait pas les remplacer. La Nasa avait assumé ce risque dès le début. L'Ensemble était à la fois complexe et absolument inaccessible. On ne pouvait le réparer sur place. Un triomphe technologique allait devenir une plaisanterie d'un coût insensé.

« La Nasa n'avait pas de processeur O/BEC, à l'époque, dit Charlie, mais Gencorp lui a offert du temps sur son unité.

— Vous avez travaillé à Gencorp ?

— J'ai pouponné leur matériel, ouais. Gencorp obtenait de bons résultats en protéinomique. On pouvait faire la même

chose avec un ensemble quantique standard, bien entendu. Les ingénieurs trouvaient les O/BEC trop compliqués et imprévisibles, ils les considéraient comme un bricolage extravagant… Comme un aspirateur avec un appendice, disaient les gens. Mais on ne peut pas rivaliser avec des résultats. Gencorp en obtenait plus vite avec une machine O/BEC que le Massachusetts Institute of Technology n'arrivait à en obtenir avec une installation BEC classique. Et des résultats qui faisaient froid dans le dos.

— Comment ça ?

— Inattendus. Contraires à l'intuition. Tous ceux qui s'y connaissent en autoprogrammation adaptative vous diront que ce n'est pas la même chose que de faire fonctionner des BEC de base, et déjà les BEC peuvent être plutôt bizarres. Je n'ai pas vraiment le droit de le dire, vu que je suis censé être un type pondéré qui s'en tient aux faits, mais un O/BEC *pense* de manière vraiment étrange. Encore que cette explication en vaut une autre, vu que personne ne sait vraiment pourquoi une architecture organique ouverte surpasse un processeur BEC seul. C'est ce putain de *ghost in the machine,* si je puis dire. Et ce que nous faisons dans la fosse ne se limite pas à des ampères et des volts. Nous nous occupons de quelque chose de presque vivant. Avec ses bons et ses mauvais jours… »

Charlie s'interrompit, comme s'il prenait soudain conscience d'avoir quitté le domaine de l'ingénierie. Il ne veut pas que je cite cela, comprit Chris. « Donc, vous avez accompagné le processeur O/BEC à la Nasa ?

— La Nasa a fini par acheter quelques cylindres à Gencorp. Je faisais partie du lot. Mais c'est une autre histoire. Vous comprenez, à la base, le problème était qu'au fur et à mesure de l'affaiblissement du signal produit par Galilée, il devenait de plus en plus difficile de séparer le signal du bruit. Notre boulot consistait à extraire ce signal, à le débusquer, à le soustraire de tous les parasites radio aléatoires vomis par l'univers. Quand les gens me demandent : "Alors, comment vous avez fait ?", je suis bien obligé de leur répondre qu'on ne l'a *pas fait,* personne ne l'a fait, on s'est contentés de soumettre le problème aux O/BEC et de leur laisser générer des réponses préliminaires qu'on a

cultivées pour le succès… des centaines de milliers de générations par seconde, comme une grande course invisible à l'évolution darwinienne, la survie du plus apte, avec comme définition de l'aptitude le succès dans l'extraction d'un signal à partir de données bruitées. Du code qui écrit du code qui écrit du code, et du code qui flétrit et meurt. Davantage de générations que la vie humaine n'en a connu sur Terre, presque davantage que la vie sur Terre tout court. Des nombres qui s'autocomplexifient comme l'ADN. La beauté de la chose réside dans son imprédictibilité, vous comprenez ?

— Je crois », répondit Chris. L'éloquence de Charlie lui plaisait. Il avait toujours aimé voir apparaître des signes de passion dans *ses* interviews.

« Je veux dire, nous avons créé quelque chose d'à la fois magnifique et mystérieux. Très magnifique. Très mystérieux.

— Et cela a fonctionné, dit Chris. Des signaux ont pu être extraits du bruit.

— Le monde entier sait que cela a fonctionné. Bien entendu, on n'en était pas sûrs nous-mêmes, pas pendant que cela se produisait. On disposait de quelques événements-seuils, comme on les appelait. On avait presque tout perdu. On avait une bonne image bien propre, puis on commençait à la perdre, presque pixel par pixel. Le bruit l'emportait. Perte d'intelligibilité. Mais chaque fois, les O/BEC la récupéraient. Sans qu'on intervienne, vous comprenez. Ça rendait les matheux fous, parce que de toute évidence, il y a un niveau où on ne peut tout simplement *pas* extraire un signal qui en soit vraiment un, il y a trop de perte, mais les machines arrivaient toujours à le récupérer, comme on sort un lapin d'un chapeau, hop, jusqu'à ce qu'un jour…

— Un jour ?

— Jusqu'à ce qu'un jour un type en costume entre dans le labo pour nous dire : "Les gars, la hiérarchie l'a confirmé : l'Ensemble Galilée vient juste de cesser toute émission, il vient de s'arrêter complètement, préparez-vous à fermer boutique et a rentrer chez vous." Et ma patronne de l'époque – Kelly Hetcher, elle est à Crossbank, maintenant – s'est détournée de son moniteur pour répondre : "Eh bien, peut-être qu'il s'est

arrêté, mais nous, en tout cas, on continue à produire des données." »

Charlie termina son sandwich, s'essuya la bouche et repoussa sa chaise. « On peut sans doute aller dans les piles, maintenant. »

À Crossbank, Chris avait visité les O/BEC du niveau de la galerie. On ne l'avait pas invité dans les rouages.

La combinaison stérile était aussi confortable qu'elle pouvait l'être – alimentée en air frais et avec une large visière transparente – mais Chris se sentit quand même un peu claustrophobe à l'intérieur. Charlie lui fit franchir une porte d'accès et il se retrouva dans le silence inquiétant de la chambre O/BEC. Les cylindres recouverts d'émail blanc, de la taille d'un camion, étaient suspendus à des plates-formes d'isolation qui absorbaient toutes les vibrations du sol jusqu'au niveau d'un petit tremblement de terre. Des machines étranges, délicates.

« Ça pourrait s'arrêter n'importe quand, murmura Chris.

— Pardon ?

— C'est ce que m'a dit un ingénieur à Crossbank. Qu'il aimait cette urgence, ce travail avec un processus qui pourrait s'arrêter n'importe quand.

— Oui, cela fait partie du charme. On s'occupe de technologies d'un ordre tout à fait nouveau. » Charlie enjamba un faisceau de câbles isolés au Téflon. « Ces machines observent des planètes, mais dix ans après cette première connexion de la Nasa, on ne sait toujours pas comment elles s'y prennent. »

— Ni même si elles observent *vraiment* des planètes, songea Chris. Une frange de sceptiques purs et durs croyait qu'il n'y avait pas la moindre donnée authentique derrière les images, que les O/BEC se contentaient de… eh bien, de rêver.

« Donc, dit Charlie, on a vraiment deux projets de recherche en même temps : Hubble Plaza essaye de trier les données, et ici on tente de comprendre comment on *obtient* les données. Mais on ne peut pas regarder de trop près. On ne peut pas démonter les O/BEC, les arroser de rayons X ou quoi que ce soit d'aussi agressif. En mesurer un, c'est le casser. Blind Lake ne se contente pas de dupliquer l'installation de Crossbank : il a fallu

faire accomplir à nos machines le même processus de développement, sauf qu'on a utilisé les vieux interféromètres haute définition à la place de l'Ensemble Galilée, en abaissant délibérément la force du signal jusqu'à ce que les machines chopent le truc, quel qu'il soit. Il n'y a que deux installations de ce genre dans le monde, et toutes les tentatives d'en créer une troisième ont systématiquement échoué. On est en équilibre sur la pointe d'une épingle. C'est de ça que vous parlait ce type à Crossbank. Quelque chose de vraiment étrange et merveilleux se passe ici, et on n'y comprend rien. Tout ce qu'on peut faire, c'est le pouponner en espérant qu'il ne va pas en avoir assez et s'éteindre tout seul. Ça pourrait s'arrêter n'importe quand. Bien entendu. Et pour n'importe quelle raison. »

Il conduisit Chris au-delà du dernier cylindre O/BEC et par une série de chambres jusqu'à une pièce dans laquelle ils ôtèrent leurs combinaisons stériles.

« La chose à retenir, dit Charlie, c'est qu'on n'a pas conçu ces machines pour faire ce qu'elles font. Il n'y a pas un processus linéaire, pas de A puis B puis C. On les met juste en mouvement. On définit les buts et on les met en mouvement, et ce qu'il se passe ensuite est un acte de Dieu. » Il plia sommairement les combinaisons et les laissa sur une étagère pour qu'on les nettoie.

Charlie lui fit traverser le secteur le plus actif de l'Allée, deux immenses chambres aux murs recouverts de surface vidéo, des pièces pleines d'hommes et de femmes penchés sur des bureaux reconfigurables. Cela rappela à Chris les vieilles installations de la Nasa. « On dirait le centre de contrôle à Houston.

— Je pense bien. La Nasa contrôlait l'Ensemble Galilée avec des interfaces de ce genre. Lorsque les problèmes ont empiré au point d'en devenir ingérables, elle a fait passer les données dans les O/BEC. C'est là qu'on parle aux cylindres d'alignement, de profondeur de champ, de facteurs de grossissement et autres paramètre du même acabit. »

Jusqu'au plus petit détail. Un moniteur sur le mur opposé montrait des images vidéo non montées. Homardville. Sauf qu'Élaine avait raison : ce nom ne convenait pas du tout. Les

aborigènes ne ressemblaient pas le moins du monde à des homards, sauf peut-être par leur peau à la texture grossière. En fait, Chris leur avait souvent trouvé quelque chose de bovin, avec leur lente indifférence et leurs grands yeux vides en boules de billard.

Le Sujet se trouvait dans une assemblée de nourriture, tout au fond d'un puits de nourriture mal éclairé. Il y avait des pousses moussues et des épluchures de légumes partout, et des espèces d'asticots qui rampaient dans les déchets humides. Regarder ces « homards » manger, pensa Chris, vous coupe l'appétit pour un bon moment. Il se tourna vers Charlie Grogan.

« Ouais, dit celui-ci, ça pourrait s'arrêter n'importe quand, pour sûr. Vous logez au centre communautaire, m'a dit Ari ?

— Pour le moment, du moins.

— Je vous reconduis ? J'ai pour ainsi dire fini ma journée de travail. »

Chris jeta un coup d'œil à sa montre. Presque 17 heures. « Ça vaudra mieux que de marcher.

— Si le chasse-neige est passé. »

Il était tombé cinq ou six centimètres de neige fraîche pendant que Chris se trouvait dans l'Œil. Le vent, qui avait forci, fit reculer Chris dès qu'il mit le pied dehors. Chris était né et avait grandi en Californie du Sud, et malgré tout le temps qu'il avait passé dans l'est du pays, la rigueur de ces journées hivernales continuait à le surprendre. Ce n'était pas juste du mauvais temps, c'était du temps qui pouvait vous tuer. Partez dans la mauvaise direction, perdez-vous, et vous mourrez d'hypothermie avant l'aube.

« L'hiver est mauvais, cette année, admit Charlie. À cause de la calotte glaciaire qui diminue et envoie de l'eau glacée dans le Pacifique, à ce qu'on dit. Il y a des fronts de très haute pression qui arrivent du Canada. On s'y habitue, au bout d'un moment. »

Peut-être, se dit Chris. Comme on s'habitue à vivre en état de siège.

Charlie Grogan avait garé sa voiture dans le parking couvert, branchée sur une prise de recharge. Chris se glissa avec gratitude sur le siège passager. C'était une voiture de

célibataire : la banquette arrière débordait de vieux journaux *QCES* et de jouets pour chien. Dès que Charlie sortit du parking, les pneus dérapèrent sur la neige compressée et la voiture chassa avant d'arriver enfin à accrocher l'asphalte. Telles des sentinelles drapées de tourbillons de neige, des colonnes de microlampes au soufre marquaient d'une lumière crue le chemin conduisant à la route principale.

« Ça pourrait s'arrêter n'importe quand, dit Chris. Un peu comme la quarantaine. Elle pourrait s'arrêter. Mais elle ne s'arrête pas.

— Vous avez éteint votre petit magnétophone ou pas encore ?

— Oui. Est-ce que cela fait partie de l'interview, vous voulez dire ? Non, on discute juste.

— De la part d'un journaliste…

— Je ne travaille pas pour les torchons. Promis, je radote, rien de plus. On peut parler du temps, si vous préférez.

— Je ne voulais pas vous insulter.

— Je ne me sens pas insulté.

— Cette histoire avec Galliano vous a un peu grillé, pas vrai ? »

Qui harcelait l'autre, maintenant ? Chris avait cependant l'impression de devoir à cet homme une réponse honnête. « Je ne sais pas si on peut le dire comme ça.

— J'imagine que raconter des choses peu flatteuses sur un héros national n'est pas sans risques.

— Je ne cherchais pas à ternir sa réputation. Elle est en grande partie méritée. » Tous les journaux avaient parlé de Ted Galliano vingt ans plus tôt lorsqu'il avait breveté une nouvelle famille d'antiviraux à large spectre. Il avait aussi fait fortune en fondant un trust pharmaceutique nouvelle génération pour exploiter ces brevets. Galliano était le prototype du savant-entrepreneur du XXIe siècle, tout comme Edison ou Marconi au dix-neuvième, produits eux aussi de l'environnement commercial de leur époque. Brillant, tout comme Edison et Marconi, il était lui aussi devenu un héros national. Il avait attiré à lui les meilleurs spécialistes de génomique et de protéinomique. Un enfant venant au monde dans le Commonwealth Continental pouvait désormais espérer

atteindre, voire dépasser les cent ans, en grande partie grâce aux médicaments antiviraux et antigériatriques de Galliano.

Ce que Chris avait découvert, c'était que Galliano était un homme d'affaires impitoyable et parfois sans scrupule – comme Edison avant lui. Il avait fait pression sur Washington pour une protection étendue des brevets ; il avait évincé ou absorbé des concurrents par l'intermédiaire de fusions ou de leviers financiers aussi douteux les uns que les autres ; pire, Chris avait découvert plusieurs informateurs convaincus que Galliano s'était livré à des manipulations de valeurs boursières manifestement illégales. Son dernier gros effort publicitaire avait porté sur un vaccin génomique contre la plaque artério-sclérotique – jamais mis au point mais très discuté – et cet espoir avait hissé le cours des actions Galtech à des cours vertigineux. La bulle avait fini par éclater, mais pas avant que Galliano et ses amis n'aient pris leurs bénéfices.

« Vous pouviez prouver tout ça ?

— En fin de compte, non. De toute manière, je n'y pense pas comme à une biographie à scandale. C'était bel et bien un brillant scientifique. Quand le bouquin est sorti, il a d'abord suscité de bonnes réactions, certaines juste *schadenfreude* – les riches ont des ennemis –, d'autres plus équilibrées. Puis Galliano a eu son accident, ou s'est suicidé, tout dépend qui vous écoutez, et sa famille a monté le livre en épingle. Le Vil Journaliste Pousse le Bienfaiteur à la Mort. Ça aussi, ça fait une chouette histoire.

— Vous êtes allé au tribunal, non ?

— J'ai témoigné lors d'une enquête parlementaire.

— Il m'semblait bien avoir lu quelque chose là-dessus.

— Ils ont menacé de m'expédier en prison pour outrage. Parce que je refusais de dévoiler mes sources. Cela n'aurait rien changé, de toute manière. Mes informateurs sont tous des personnalités publiques bien connues qui, au moment de l'enquête, avaient publié des communiqués prenant parti pour les héritiers de Galliano. À cette époque, l'opinion publique considérait Galliano comme un saint mort. Personne ne veut pratiquer d'autopsie sur un saint mort.

— Pas de chance, dit Charlie. Ou mauvais *timing*. »

Chris regarda les rideaux de neige derrière la fenêtre passager, la neige piégée sur les surfaces exposées de la voiture, la neige qui s'entassait derrière les rétroviseurs. « Ou manque de discernement. Je me battais contre un des plus grands moulins à vent de la planète. J'étais naïf quant à la manière dont marchait le monde.

— Ouais. » Charlie garda un moment le silence. « Mais là, vous avez une bonne histoire. L'histoire de la quarantaine de Blind Lake, vue de l'intérieur.

— Pour peu que l'un de nous ait la possibilité de la raconter un jour.

— Je vous dépose devant le centre communautaire ?

— Si ce n'est pas un trop grand détour pour vous.

— Je ne suis pas pressé. Même si Boomer doit commencer à avoir faim. Je croyais qu'on vous logeait tous chez l'habitant, les visiteurs.

— Je suis sur liste d'attente. J'ai un rendez-vous demain, d'ailleurs.

— Chez qui ils vous installent ?

— Un certain Dr Hauser.

— Marguerite Hauser ? » Charlie eut un sourire énigmatique. « Faut croire qu'ils regroupent les parias.

— Les parias ?

— Oubliez ce que je viens de dire. Je ne devrais pas parler de la politique de Hubble Plaza. Hé, Chris, vous savez ce qu'il y a de bien avec Boomer, mon chien ?

— Quoi ?

— Il n'a pas la moindre idée qu'on est en quarantaine. Il ne le sait pas et il s'en fiche, du moment qu'on le nourrit à intervalles réguliers. »

Le petit veinard, pensa Chris.

Onze

Tess s'éveilla à 7 heures, comme à son habitude en semaine, mais elle sut avant même d'ouvrir les yeux qu'elle n'aurait pas école ce jour-là.

La veille, il avait neigé du matin au soir et il neigeait toujours lorsqu'elle s'était couchée. Et maintenant, sans avoir besoin d'ouvrir les stores en dentelle de sa fenêtre, elle entendait la neige. Elle l'entendait qui criblait la vitre, un son aussi discret et aussi doux qu'un murmure de souris, et elle entendait le silence alentour. Pas de pelles grattant les allées, pas de grincement de pneus, juste un assourdissant rien blanc. Ce qui signifiait *beaucoup* de neige.

Elle entendit sa mère s'affairer en fredonnant en bas dans la cuisine. Rien ne pressait non plus de ce côté-là. Si Tess se rendormait, sa mère ne viendrait sans doute pas la réveiller. On dirait un matin de week-end, se dit Tess. Pas de réveil soudain, mais le monde qu'on laissait s'infiltrer petit à petit. Lentement, délibérément, elle ouvrit les yeux. Le jour entrait dans sa chambre, faible et presque liquide.

Elle s'assit au bord du lit, bâilla, réarrangea sa chemise de nuit. Sentit le froid de la moquette sous ses pieds nus. Elle descendit du lit côté fenêtre et tira le rideau.

La vitre était toute blanche, opaque de blancheur, avec de la neige accumulée à une hauteur impressionnante sur le rebord extérieur. Sur la face interne, l'humidité s'était condensée en broderies de givre. Tess tendit aussitôt la main, non pour toucher le verre glacé mais pour placer la paume tout près et sentir le froid sur sa peau. On aurait presque dit que la fenêtre expirait de la fraîcheur dans la chambre. Tess prit soin de ne pas déranger les étroites lignes de glace, les motifs en flocons de neige à deux dimensions qui ressemblaient à des cartes de cités elfiques. La glace se trouvait à l'intérieur et non à l'extérieur de la fenêtre. L'hiver a passé la main à travers la vitre, pensa Tess.

L'hiver est entré dans ma chambre.

Elle observa longtemps les motifs gelés. On aurait dit des mots écrits qui refusaient de révéler leur signification. En classe, la semaine précédente, M. Fleischer avait parlé de symétrie. De miroirs et de flocons de neige. Il avait montré à la classe comment plier un morceau de papier et y découper des motifs avec des ciseaux de sécurité. Quand on dépliait le papier, les coups de ciseaux aléatoires devenaient magnifiques, masques énigmatiques ou papillons. On pouvait faire la même chose avec de la peinture. On tachait le papier, puis on le pliait au milieu avant que la peinture sèche. En le rouvrant, on voyait à la place de la tache des yeux, des phalènes, des courbes ou des rayons d'arc-en-ciel.

Les motifs gelés sur la vitre ressemblaient plus à des flocons de neige, comme si on n'avait pas plié le papier une seule fois mais deux, trois, quatre… sauf que personne n'avait plié la vitre. Comment la glace savait-elle quelles formes dessiner ? Y avait-il des miroirs à l'intérieur ?

« Tess ? »

Sa mère, sur le seuil.

« Tess, il est 9 heures passées…, il n'y a pas école aujourd'hui, mais tu as peut-être envie de te lever ? »

9 heures passées ? Tess jeta un coup d'œil au réveil sur sa table de nuit. 9h08, en effet. Mais n'était-il pas 7 heures pile juste quelques instants plus tôt ?

Sur une impulsion, elle tendit la main et laissa une empreinte fondante sur la vitre. « J'arrive ! » Sa main refroidit en un instant.

« Tu veux des céréales pour le petit déjeuner ?

— Des flocons d'avoine ! » Elle avait failli dire : *Des flocons de neige*.

Au petit déjeuner, la mère de Tessa lui rappela qu'un pensionnaire allait passer – « s'ils ont dégagé les routes d'ici midi ». Cela intéressa énormément Tess. Ce jour-là, sa mère travaillait à la maison, et du coup la journée ressemblait encore plus à un week-end, sauf que cette nouvelle personne viendrait peut-être. Sa mère lui avait expliqué que certains des journaliers

et visiteurs dormaient toujours au centre communautaire, ce qui manquait de confort, et qu'on avait demandé aux personnes ayant de la place chez elles de bien vouloir les héberger. Dans la petite pièce moquettée jouxtant le cumulus au sous-sol, la mère de Tess avait donc remplacé par un lit pliant ses appareils de culture physique, un tapis roulant et un vélo d'appartement. Tess se demanda quel effet cela ferait d'avoir un étranger au sous-sol. Un étranger qui prendrait ses repas avec eux.

Après le petit déjeuner, la mère de Tessa monta travailler dans son bureau. « Viens me trouver si tu as besoin de moi », dit-elle, mais en fait, Tess avait moins vu sa mère que d'habitude au cours des derniers jours. Il se passait quelque chose à son travail, quelque chose en relation avec le Sujet. Le Sujet se comportait de manière bizarre. Certains le pensaient malade. Ces soucis avaient absorbé l'attention de sa mère.

Toujours en chemise de nuit, Tess lut un peu dans le salon. Son livre s'appelait *Hors du ciel étoilé*. Destiné aux enfants, il parlait des étoiles, de la manière dont elles s'étaient formées, dont de vieilles étoiles donnaient naissance à de nouvelles, de la condensation de leur poussière en planètes et en êtres vivants. Lorsque ses yeux fatiguèrent, elle reposa le livre et observa la neige qui s'entassait contre la porte coulissante en verre. Midi approcha peu à peu et le ciel resta sombre, obscur. Elle aurait pu se préparer un sandwich pour le déjeuner, mais décida qu'elle n'avait pas faim. Elle monta s'habiller puis frappa à la porte de sa mère pour l'avertir qu'elle sortait un peu.

« Ta chemise est boutonnée de travers », lui dit sa mère en sortant dans le couloir y remédier. Elle ébouriffa ensuite les cheveux de Tessa. « Ne t'éloigne pas trop.

— Promis.

— Et quand tu reviendras, secoue bien tes bottes avant de rentrer.

— D'accord.

— Combinaison de ski, pas juste le blouson. »

Tess hocha la tête.

La perspective de sortir l'excitait, même si cela signifiait se débrouiller pour enfiler sa combinaison dans la chaleur du vestibule. La neige était si épaisse, si prodigieuse, qu'elle

ressentait le besoin de la voir et de la sentir de près. Dans la nuit, songea Tess, le monde derrière la porte s'est changé en un endroit encore plus étrange. Elle termina de lacer ses bottes et sortit. L'air était plus froid qu'elle ne s'y attendait. Elle trouva agréable de l'inspirer tout au fond de ses poumons et de le laisser ressortir en bouffées opaques. Mais il tombait cet après-midi-là une neige petite et dure, pas douce du tout. Une neige qui lui piquait la peau du visage.

Des rangées de maisons mitoyennes s'étiraient à sa gauche et à sa droite. Mme Colangelo, la voisine, dégageait son allée. Tess fit comme si elle ne l'avait pas vue, de peur de se voir demander un coup de main. Mais Mme Colangelo l'ignora, apparemment absorbée par sa tache, le visage rouge et les yeux plissés, comme si la neige figurait parmi ses ennemis personnels. Des nuages blancs bondissaient de sa pelle pour se disperser dans le vent.

La neige intacte sur la pelouse devant la maison arrivait presque aux épaules de Tessa. Je suis petite, pensa-t-elle. Sa tête ne dépassait des dunes neigeuses que de quelques dizaines de centimètres, ce qui lui donna l'impression de n'être pas plus grande qu'un chien. Un point de vue de chien. Elle refréna l'envie de bondir pour plonger dans toute cette blancheur. Elle savait que la neige s'introduirait dans son col et que cela l'obligerait à rentrer bien plus tôt.

Elle se mit donc à marcher à grands pas laborieux jusqu'au trottoir. La route avait été dégagée, même si une nouvelle chute de neige avait déjà recouvert l'asphalte d'une couche fine. Les chasse-neige avaient créé des congères trop hautes pour qu'elle voie par-dessus. L'arbre devant la maison était si chargé de neige que ses branches s'affaissaient en voûtes de cathédrales. Tess se fraya un chemin par-dessous et se retrouva avec ravissement dans une espèce de caverne creusée dans la neige. Cela aurait constitué une cachette idéale, sans l'air froid qui transperçait sa combinaison et la faisait frissonner.

Elle se trouvait sous l'arbre lorsqu'elle vit un homme remonter la rue – les trottoirs étant impraticables – en direction de la maison.

Elle devina tout de suite qu'il s'agissait du pensionnaire. Il n'était pas très chaudement vêtu. Il marqua un temps d'arrêt

pour examiner les numéros recouverts de neige et à peine lisibles sur les façades. Il avança jusque devant chez Tessa, puis sortit les mains de ses poches, traversa tant bien que mal la congère et gagna la porte. Tess se recula à l'ombre de l'arbre afin qu'il ne remarque pas sa présence. Lorsqu'il sonna, il avait de la neige au moins jusqu'aux genoux de son jean.

La mère de Tessa vint ouvrir à l'étranger et lui serra la main. L'homme épousseta la neige de ses vêtements et entra. La mère de Tessa s'attarda un instant sur le seuil pour suivre des yeux les traces laissées par sa fille dans la neige. Puis elle la repéra sous l'arbre et pointa l'index vers elle en repliant les autres doigts pour donner à sa main la forme d'un pistolet. « J't'ai eue, Calamity Jane », disait toujours sa mère dans ces moments-là. Cette fois, elle ne fit qu'articuler les mots, sans les prononcer.

Tess resta un moment à l'abri de l'arbre. Elle observa Mme Colangelo finir de pelleter son allée. Elle observa deux voitures s'aventurer à vitesse prudente dans la rue. Elle décida qu'elle aimait les jours de neige. Chaque surface, même la grande baie vitrée de la maison, devenait opaque et inégale, perdait tout pouvoir réfléchissant. Et dans cette pénurie de surfaces réfléchissantes, elle ne craignait pas de voir soudain apparaître la Fille Miroir.

La Fille-Miroir se faisait souvent passer pour un reflet de Tess. Prise au dépourvu, Tess la découvrait en train de la regarder dans le miroir de la salle de bains ou de la chambre, ne différant du reflet de Tessa que par ses yeux, interrogateurs, insistants et indiscrets. La Fille-Miroir posait des questions que personne d'autre n'entendait. Des questions idiotes. Des questions d'adulte, auxquelles Tess ne savait pas répondre. Et aussi des questions qui troublaient Tess et la mettaient mal à l'aise. Rien que la veille, elle lui avait ainsi demandé pourquoi les plantes de la maison étaient vertes et vivantes au lieu de marron et sans feuilles comme toutes celles de dehors. (« Parce que c'est l'*hiver,* avait répondu Tess avec exaspération. Va-t'en. Je ne crois pas en toi. »)

Penser à la Fille-Miroir mettait Tess mal à l'aise.

Elle entreprit de revenir vers la maison. Il restait beaucoup de grandes étendues de neige vierge sur la pelouse. Tess s'arrêta

et ôta ses gants. Ses mains étaient déjà froides, mais comme elle rentrait, cela n'avait pas d'importance. Elle enfonça ses deux mains dans la neige intacte d'une blancheur de papier, y créant deux empreintes impeccables, images en miroir de ses mains. Symétriques, pensa Tess.

En arrivant devant la porte, elle entendit parler à l'intérieur. Parler fort. La voix en colère de sa mère. Tess se glissa à l'intérieur et referma tout doucement la porte d'entrée. Ses bottes lâchèrent des grumeaux de neige glacée sur le tapis-brosse. Son bonnet de laine se mit à la démanger, soudain inconfortable. Elle l'enleva et le lâcha sur le sol.

Sa mère et le pensionnaire étaient hors de vue dans la cuisine. Tess tendit l'oreille. Le pensionnaire disait : « Écoutez, si cela vous pose problème…

— Cela me *crée* un problème. » La mère de Tessa semblait à la fois scandalisée et sur la défensive. « Putain de salaud de Ray !

— Ray ? Désolé, mais… qui est-ce ?

— Mon ex.

— Quel rapport ?

— Ray Scutter. Le nom vous dit quelque chose ?

— Bien sûr, mais…

— Vous pensez avoir été envoyé ici par Ari Weingart ?

— C'est lui qui m'a donné votre nom et votre adresse.

— Ari croyait bien faire, mais Ray l'a manipulé. Oh, fait chier. Excusez-moi. Non, je sais que vous ne comprenez pas ce qu'il se passe…

— Vous pourriez m'expliquer », dit le pensionnaire.

Tess comprit que sa mère parlait de son père. En général, lorsque cela se produisait, Tess n'y prêtait guère attention. Comme quand ils se disputaient. Elle se le sortait de l'esprit. Mais là, c'était intéressant. Cela impliquait le pensionnaire, à qui la colère de sa mère suffisait à conférer un nouveau et intrigant statut.

« Ce n'est pas vous, dit la mère de Tessa. Je veux dire, bon, écoutez, je suis désolée. Je ne vous connais ni d'Ève ni d'Adam… c'est juste qu'on a beaucoup cité votre nom.

— Je devrais peut-être partir.

— À cause de votre livre. C'est pour cela que Ray vous a expédié ici. Je n'ai pas beaucoup de crédibilité à Blind Lake en ce moment, monsieur Carmody, et Ray fait de son mieux pour saper mon maigre soutien. Si le bruit se répand que vous logez ici, il n'en faudra pas plus pour confirmer beaucoup d'idées fausses.

— Regroupement des parias.

— Quelque chose comme ça. Eh bien, voilà qui est gênant. Vous comprenez, je ne suis pas en colère contre *vous,* c'est juste que… »

Tess imagina sa mère levant les mains dans son geste *eh bien, qu'est-ce que je peux y faire ?*

« Dr Hauser…

— Appelez-moi Marguerite, s'il vous plaît.

— Marguerite, je suis juste à la recherche d'un logement. Je demanderai à Ari d'essayer de trouver autre chose. »

Il y eut le genre de long silence que Tess associait aussi à la tristesse chronique de sa mère. Puis elle demanda : « Vous dormez toujours dans le gymnase ?

— Oui.

— Mmmh. Eh bien, asseyez-vous. Réchauffez-vous, au moins. Je suis en train de faire du café, ça vous dit ? »

Le pensionnaire hésita. « Si cela ne vous dérange pas trop. »

Les chaises de cuisine raclèrent le sol. Tout doucement, Tess ôta ses bottes et accrocha sa combinaison dans le placard.

« Vous avez beaucoup de bagages ? demanda sa mère.

— Je voyage plutôt léger.

— Désolée de vous avoir paru hostile.

— J'ai l'habitude.

— Je n'ai pas lu votre livre. Mais on entend dire des choses.

— On entend dire beaucoup de choses. Vous dirigez Observation et Interprétation, je crois ?

— Le comité interservices.

— Et donc, qu'est-ce que Ray a contre vous ?

— C'est une longue histoire.

— Les choses ne sont pas toujours ce dont elles ont l'air au premier abord.

— Je ne vous juge pas, monsieur Carmody. Promis.

— Et je ne suis pas là pour vous mettre dans une position délicate. »

Un autre silence. Les cuillers cliquetèrent dans les tasses. Puis la mère de Tessa dit : « C'est une pièce au sous-sol. Rien de bien folichon. Mais ça vaut mieux que le gymnase, je suppose. Vous pouvez peut-être rester ici le temps qu'Ari prenne d'autres dispositions.

— Vous ne me proposeriez pas cela par pitié ? »

Sa colère retombée, la mère de Tessa laissa échapper un petit rire. « Par culpabilité, peut-être. Mais sans arrière-pensées. »

Un autre silence.

« Dans ce cas, j'accepte, dit l'étranger. Merci. »

Tess entra dans la cuisine pour les présentations. En son for intérieur, elle était excitée. Un pensionnaire ! Et qui avait écrit un livre.

Elle n'en espérait pas autant.

Tess serra la main du pensionnaire, un homme très grand aux cheveux bruns bouclés et à la courtoisie grave. Il resta à boire du café et à bavarder avec la mère de Tessa presque jusqu'au crépuscule, pour repartir ensuite chercher ses affaires. « Je pense qu'on a de la compagnie pour au moins un petit moment, dit la mère de Tessa à sa fille. Je ne crois pas que M. Carmody nous dérangera beaucoup. De toute manière, il risque de ne pas rester ici bien longtemps. »

Tess dit que cela allait.

Elle joua dans sa chambre jusqu'au dîner – des spaghettis à la sauce tomate en boite. Toutes les semaines, le camion noir livrait de la nourriture qu'on distribuait en fonction d'un système de points de rationnement au supermarché où les gens se ravitaillaient avant la quarantaine. Ce qui voulait dire qu'on ne pouvait pas choisir ce qu'on préférait. On attribuait chaque semaine les mêmes fruits, légumes, conserves et surgelés à chacun.

Mais manger des spaghettis ne dérangeait pas *Tess*. Et il y avait du pain beurré avec du fromage comme accompagnement, et des poires pour dessert.

Après le dîner, le père de Tessa appela. Depuis la

quarantaine, on ne pouvait ni téléphoner ni expédier de courrier électronique à l'extérieur, mais un système de communication rudimentaire restait en service par l'intermédiaire du serveur central de Blind Lake. Tess prit l'appel sur son téléphone, un Mattel en plastique rose sans écran ni beaucoup de mémoire. La voix de son père dans le téléphone miniature semblait minuscule et distante. La première chose qu'il dit fut : « Tout va bien ? »

Il posait la question chaque fois qu'il appelait. Tess fit la même réponse que d'habitude : « Oui.

— Tu en es sûre ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu as fait, aujourd'hui ?

— Jouer.

— Dans la neige ?

— Oui.

— Tu as fait attention ?

— Oui », répondit Tess, même si elle ne savait pas trop à quoi elle était censée faire attention.

« Il paraît que vous avez eu un visiteur, aujourd'hui.

— Le pensionnaire », dit Tess. Elle se demanda comment son père en avait entendu parler aussi vite.

« Voilà. Qu'est-ce que tu en penses, d'avoir un visiteur ?

— Ça va. Je sais pas.

— Ta mère s'occupe bien de toi ? »

Une autre question familière. « Oui.

— J'espère bien. Si tu as le moindre problème là-bas, tu n'as qu'à me le dire, tu le sais. Je peux venir te chercher.

— Je sais.

— De toute manière, la semaine prochaine, tu reviens chez moi. Tu peux attendre une semaine de plus ?

— Oui, dit Tess.

— Tu seras sage d'ici là ?

— Oui.

— Appelle-moi si tu as le moindre problème avec ta mère.

— D'accord.

— Je t'aime, Tessa.

— Je sais. »

Tess remit le téléphone rose dans sa poche.

Le pensionnaire revint dans la soirée avec un sac marin. Il affirma avoir déjà dîné. Il descendit travailler un peu au sous-sol. Tess monta dans sa chambre.

La broderie de glace sur la vitre avait fondu dans la journée pour se reformer après le coucher du soleil, des symétries nouvelles et différentes poussant comme un jardin privatif. Tess imagina des routes et des maisons en cristal, et dans ces dernières des créatures cristallines : des cités de glace, des mondes de glace.

Dehors, la neige ne tombait plus et la température avait chuté. Le ciel était très dégagé, et en essuyant la glace, Tess vit beaucoup d'étoiles d'hiver derrière les branches d'arbre courbées par la neige et les tours de Hubble Plaza.

Douze

Chris retrouva Élaine pour dîner au Sawyer's, dans le centre commercial. En dépit du rationnement, Ari Weingart avait insisté pour maintenir l'ouverture des restaurants comme lieux de rencontre et moyen de soutenir le moral de la population. Repas chauds uniquement à midi, rien d'autre que des sandwiches après 15 heures, pas de boissons alcoolisées ni de café à volonté, mais pas d'addition non plus : personne n'étant payé, il n'aurait servi à rien d'essayer de maintenir une économie locale de marché. On avait informé le personnel que la totalité des salaires leur serait payée à la fin de la quarantaine, et on encourageait les clients pourvus de monnaie à laisser un pourboire s'ils l'estimaient mérité.

Ce soir-là, il n'y avait pas d'autres clients que Chris et Élaine – la neige tombée la veille gardait tout le monde chez soi. La seule serveuse à s'être présentée était une adolescente employée à temps partiel, Laurel Brank, qui passait le plus clair de son temps dans le coin opposé de la salle à lire *La Maison d'Âpre-Vent* sur un affichage de poche tout en piochant dans un bol de Fritos.

« Il parait qu'on a trouvé à te loger », fit Élaine.

Un front froid avait suivi la tempête. L'air était limpide et âpre. Le vent, qui avait forci, redistribuait la neige de la veille et ébranlait les fenêtres du restaurant. « Je me retrouve au milieu de quelque chose que je ne comprends pas bien. Weingart m'a assigné chez une nommée Marguerite Hauser qui vit avec sa fille dans le quartier ouest.

— Je connais ce nom. Elle est arrivée il n'y a pas longtemps de Crossbank pour diriger Observation et Interprétation. » Élaine avait interviewé tous les membres importants des comités de Blind Lake – le genre d'interviews que Chris, avec sa réputation, avait beaucoup de mal à obtenir. « Je ne lui ai jamais parlé, mais elle ne semble pas avoir beaucoup d'amis.

— Des ennemis ?

— Pas tout à fait. Elle est nouvelle, c'est tout. On ne l'a pas encore vraiment acceptée. Son problème, c'est…

— Son ex-mari.

— Voilà. Ray Scutter. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'un divorce houleux. Scutter la dénigre. Il ne la pense pas qualifiée pour diriger un comité.

— Tu crois qu'il a raison ?

— Je n'en sais rien, mais elle a des états de service impeccables. Elle n'a jamais été un gros bonnet comme Ray ni eu les mêmes références universitaires, mais elle ne s'est jamais *trompée* de manière aussi spectaculaire que lui non plus. Tu as entendu parler du débat sur l'intelligibilité culturelle ?

— Certaines personnes pensent qu'on finira par comprendre les Homards un jour. D'autres non.

— Si les Homards nous regardaient, qu'arriveraient-ils, eux, à comprendre de nos activités ? Selon les pessimistes, rien, ou très peu. Ils pourraient déchiffrer notre système d'échange économique et une partie de notre biologie ou de notre technologie, mais comment pourraient-ils interpréter Picasso, ou le christianisme, ou la guerre des Boers, ou *Les Frères Karamazov,* ou même le contenu émotionnel d'un sourire ? Nous destinons tous nos signaux à nos congénères, et ils sont fondés sur toutes sortes de particularités humaines, depuis notre physiologie externe jusqu'à notre structure cérébrale. Voilà pourquoi les chercheurs classent le comportement des Homards dans des catégories aux noms bizarres : partage de nourriture, échanges économiques, création de symboles. C'est comme si un Européen du XIX^{e} siècle essayait de comprendre le système de parenté kwakiutl sans apprendre la langue ni pouvoir communiquer… Sauf que les Européens et les Indiens ont des besoins et des désirs fondamentaux en commun, alors que nous n'avons absolument rien en commun avec les Homards.

— Donc, ça ne sert à rien d'essayer ?

— C'est ce qu'affirment les pessimistes : rassemblons et collationnons l'information, tirons-en des enseignements, mais abandonnons l'idée de la compréhension ultime. Ray Scutter

fait partie de ces pessimistes. Un jour, au cours d'une conférence, il a traité l'idée de compréhension exoculturelle d'"illusion romantique comparable à l'engouement victorien pour les tables tournantes et les spirites". Il se considère comme un matérialiste pur et dur.

— Tout le monde à Blind Lake ne partage pas ce point de vue.

— Non, bien entendu. Il existe une autre école de pensée. De laquelle il se trouve que l'ex de Ray est membre fondateur.

— Les optimistes.

— On peut les appeler comme ça. Selon eux, bien que le comportement des Homards subisse des contraintes physiologiques uniques, celles-ci sont observables et peuvent être comprises. Et la culture n'est qu'un simple comportement acquis modifié par la physiologie et l'environnement – on peut apprendre ce comportement, donc on peut le comprendre. Ils pensent que si on en apprend suffisamment sur la vie quotidienne des Homards, la compréhension s'ensuivra inévitablement. Tous les êtres vivants ont selon eux certains buts en commun, par exemple le besoin de se reproduire, celui de se nourrir et d'excréter, et ainsi de suite – et cette communauté placerait les Homards davantage sur le plan de cousins éloignés que sur celui d'extraterrestres définitivement étrangers.

— Intéressant. Et toi, qu'en penses-tu ?

— Ce que *moi* j'en pense ? » Élaine sembla surprise par la question. « Je suis agnostique. » Elle inclina la tête. « Supposons qu'on soit en 1944. Supposons qu'un extraterrestre étudie la Terre, et qu'il tombe par hasard sur un camp d'extermination en Pologne. Il observe les nazis en train d'extraire l'or des dents des Juifs morts, et il se demande : c'est un comportement économique, ça fait partie de la chaîne alimentaire ou quoi ? Il essaye de comprendre, mais il n'y arrivera jamais. Jamais. Parce que certaines choses n'ont tout bonnement aucun sens. Certaines putains de choses n'ont aucun putain de sens.

— C'est ça, le problème entre Ray et Marguerite ? Ce débat philosophique ?

— Il est loin d'être philosophique, du moins en ce qui

concerne la politique de Blind Lake. Les carrières se font et se défont. Le gros truc avec UMa47 a été la découverte d'une culture vivante et consciente, et c'est à elle qu'on consacre la majeure partie du temps et de l'attention. Mais si la culture homard est statique et *in fine* incompréhensible, on ne devrait peut-être pas. Certains planétologues préféreraient étudier la géologie et le climat, il y a même des exozoologistes qui préféreraient voir de plus près d'autres spécimens de la faune locale. On néglige beaucoup de choses pour observer ces bestioles – Les cinq autres planètes du système, par exemple. Aucune d'elles n'est habitable mais aucune non plus ne ressemble à ce qu'on connaît. Les astronomes et les cosmologues réclament depuis des années une diversification.

— Tu veux dire que Marguerite est en minorité ?

— Non… L'opinion publique est en majorité pour l'étude d'Homardville, du moins pour l'instant, mais ce soutien a beaucoup perdu de sa solidité. Ce que Ray Scutter essaye de faire, c'est de pousser ce soutien vers la diversification. Il n'aime pas rester focalisé sur un sujet unique, ce qui est la politique favorite de Marguerite.

— Mais tout ça n'est plus d'actualité… depuis le blocus, je veux dire ?

— Ça prend juste une forme différente. Certains commencent à dire qu'il faut arrêter complètement l'Œil.

— Si on l'arrête, rien ne garantit qu'il remarchera un jour. Même Ray doit le savoir.

— Pour l'instant, ce ne sont que des murmures. Mais leur raisonnement est qu'on nous a mis en quarantaine parce que quelqu'un a peur de ce que l'Œil pourrait voir un jour. Il suffit d'arrêter l'Œil pour que le problème disparaisse.

— Si les gens de dehors voulaient qu'on arrête, ils nous couperaient l'électricité. Un mot à Minnesota Edison ferait l'affaire.

— Ils veulent peut-être qu'on continue à fonctionner juste pour voir ce qu'il va se passer. On ignore leurs raisons. Mais selon ce raisonnement, on est peut-être des cobayes. On devrait peut-être débrancher l'Œil pour voir si ça leur fait ouvrir notre cage.

— Cela représenterait une perte inestimable pour la science.

— Ce dont les journaliers et le personnel civil ne se soucient pas forcément. Ils veulent juste revoir leurs enfants, leurs parents mourants ou leurs fiancées. Même parmi les chercheurs, certains commencent à parler d'"options".

— Y compris Ray ?

— Ray garde ses opinions pour lui. Mais c'était un converti de dernière minute à l'astrobiologie. Ray croyait à un univers stérile et inhabité. Il a pris le train en marche pour s'assurer une carrière, mais je soupçonne une partie de lui-même de continuer à détester tout ce machin organique pas propre. Selon mes sources, il n'a pas prononcé le moindre mot en faveur de l'arrêt de l'Œil. Mais il n'a rien dit contre non plus. En habile politicien, il attend sans doute de voir dans quelle direction le vent va souffler. »

Une bourrasque secoua la fenêtre. Élaine sourit.

« Il souffle du nord, dit Chris. Et pas qu'un peu. Je ferais mieux de rentrer.

— Ah, tiens, au fait… je t'ai trouvé quelque chose. » Elle fouilla dans le sac à ses pieds. « J'ai fouillé dans les objets perdus du centre communautaire. »

Elle sortit une écharpe en laine marron, que Chris accepta avec reconnaissance.

« Pour empêcher le vent de rentrer dans le col de ta chemise, dit Élaine. Il paraît que t'es allé à pied à l'Allée parler à Charlie Grogan.

— C'est vrai.

— Tu t'es donc remis au boulot ?

— Plus ou moins.

— Tant mieux. Tu as trop de talent pour raccrocher.

— Élaine…

— Non, ne t'inquiète pas, j'ai terminé. Ne te refroidis pas, Chris. »

Il laissa un pourboire pour Élaine et lui et sortit dans la nuit.

Marguerite ne lui avait pas fourni de clé. En revenant du Sawyer's, il sonna à la porte de la maison mitoyenne. Malgré l'écharpe qu'Élaine avait eu la bonne idée de lui donner, le vent,

presque chirurgical, le poignardait dans une douzaine de directions. Les étoiles ondulaient dans le ciel nocturne d'une limpidité brutale.

Il dut sonner deux fois, et ce n'est pas Marguerite qui finit par répondre mais Tessa. La fillette leva vers lui de grands yeux solennels.

« Je peux entrer ?

— Je pense. » Elle lui tint la porte intérieure entrebâillée.

Il se dépêcha de la refermer derrière lui. Ses doigts le brûlaient dans l'air chaud. Il ôta sa veste puis ses chaussures couvertes de neige. Dommage qu'Élaine ne lui ait pas récupéré aussi une paire de bottes. « Ta maman n'est pas là ?

— Elle est en haut, elle travaille. »

C'était une petite fille mignonne mais peu communicative, un rien potelée et avec des yeux de chouette. Elle rappela à Chris sa petite sœur Portia… sauf que Portia n'arrêtait pas de parler. Elle observa Chris avec attention tandis qu'il rangeait sa veste dans la penderie. « Il fait froid dehors.

— Ça oui.

— Vous devriez vous trouver des vêtements plus chauds.

— Bonne idée. Tu crois que ça embêterait ta maman si je faisais du café ? »

Tess haussa les épaules et suivit Chris dans la cuisine. Il versa le bon nombre de cuillers de poudre dans le filtre, puis s'assit à la petite table en attendant que le café passe, la chaleur s'infiltrant à nouveau dans ses extrémités. Tess s'installa en face de lui.

« Ils ont ouvert l'école, aujourd'hui ? s'enquit Chris.

— Seulement l'après-midi. » La fillette posa *ses* coudes sur la table, les mains sous le menton. « Vous écrivez ?

— Oui », répondit Chris. *Sans doute*. Peut-être.

« Vous avez écrit un livre ? »

Elle posait la question sans malice. « J'écris surtout pour des magazines. Mais j'ai déjà écrit un livre, oui.

— Je peux le voir ?

— Je n'en ai pas apporté d'exemplaires. »

Tess fut visiblement déçue. Elle se balança sur sa chaise en hochant la tête à intervalles réguliers. « Tu devrais peut-être

prévenir ta maman que je suis là.

— Elle n'aime pas qu'on la dérange quand elle travaille.

— Elle travaille souvent aussi tard ?

— Non.

— Je devrais peut-être aller lui dire bonjour.

— Elle n'aime pas qu'on la dérange, répéta Tess.

— Je vais juste tapoter à la porte. Voir si elle veut du café. »

Tess haussa les épaules et resta dans la cuisine.

Marguerite lui avait fait visiter la maison la veille. La porte de son bureau était entrouverte, et Chris s'éclaircit la gorge pour s'annoncer. Assise à une table de travail encombrée, Marguerite gribouillait sur un bloc-notes, mais son attention restait fixée sur l'écran du mur opposé. « Je ne vous ai pas entendu entrer, dit-elle sans lever les yeux.

— Désolé d'interrompre votre travail.

— Je ne travaille pas. Du moins, pas officiellement. J'essaye juste de comprendre ce qu'il se passe. » Elle se tourna pour lui faire face. « Tenez, regardez. »

Sur l'écran, le Sujet grimpait une rampe éclairée par quelques ampoules au tungstène. Le point de vue virtuel flottait derrière lui en gardant la moitié supérieure de son torse au centre de l'image. De dos, pensa Chris, le Sujet ressemble à un lutteur en burka de cuir rouge. « Où va-t-il ?

— Aucune idée.

— Je croyais qu'il avait des habitudes plutôt régulières ?

— Nous ne sommes pas censés parler de lui comme d'une personne, mais juste entre vous et moi, oui, cette créature a des habitudes très régulières. À cette heure, il devrait dormir – si *dormir* est bien ce qu'ils font lorsqu'ils restent allongés sans bouger dans le noir. »

C'était le genre de discours clinique, soigneusement non compromettant, que Chris en était venu à attendre du personnel de Blind Lake.

« On le suit depuis plus d'un an, dit Marguerite, et son agenda n'a pas varié de plus de quelques minutes. Jusqu'à ces derniers temps, il y a quelques jours, il a passé deux heures dans une assemblée de pourriture qui aurait du durer deux fois moins longtemps… Son régime alimentaire a changé. Ses

interactions sociales déclinent. Et ce soir, il semble insomniaque. Asseyez-vous et regardez, si ça vous intéresse, monsieur Carmody.

— Chris, » Il ôta une pile de revues d'astrobiologie posée sur une chaise.

Marguerite alla à la porte crier : « Tess ! »

D'en bas monta un : « Ouais ?

— C'est l'heure du bain ! »

Un trottinement dans l'escalier. « Je ne pense pas avoir *besoin* d'un bain.

— Oh que si. Je suis encore assez occupée, tu peux te le faire couler ?

— Je crois.

— Appelle-moi quand c'est prêt. »

Ils entendirent bientôt de l'eau couler dans la salle de bains.

Chris observa le Sujet qui montait un autre passage en spirale. Le Sujet était totalement seul, ce qui sortait de l'ordinaire. Les aborigènes avaient tendance à agir en foule, même s'ils dormaient toujours seuls.

« Ils sont plutôt diurnes, en général, dit Marguerite. Une anomalie de plus. Mais quant à savoir où il va… hé ! *regardez ! »*

Le Sujet avait atteint une arche ouverte et venait de sortir dans la nuit étoilée extraterrestre.

« Il n'est jamais allé à cet endroit jusqu'ici.

— *Quel* endroit ?

— Un balcon sur la rampe qui monte dans la tour où il habite. Mon Dieu, quelle vue ! »

Le Sujet s'approcha de la petite barrière au bord du balcon. Le point de vue virtuel dériva dans son dos, et Chris put voir Homardville s'étaler derrière le torse granuleux du Sujet. Les portes et balcons des longues tours pyramidales étaient illuminés par les lumières des passages publics. Fourmilières et coquilles de cauri filetées d'or, songea Chris. Lorsqu'il était enfant, ses parents l'emmenaient un ou deux soirs par an se balader en voiture sur Mulholland Drive pour admirer les lumières de Los Angeles en contrebas. Un spectacle qui ressemblait à celui qu'il avait aujourd'hui sous les yeux. Presque

aussi vaste. Et presque aussi isolé.

La fringante petite lune de la planète était pleine, et Chris distingua, à l'extérieur de la ville, une partie des terres sèches, les montagnes basses loin à l'ouest et un massif nuageux qu'un vent rapide poussait haut dans le ciel. Des spirales de poussière électrostatiquement chargée tournoyaient au-dessus des champs irrigués, se formant aussi vite qu'elles se dissipaient, comme d'immenses fantômes.

Il vit Marguerite frissonner un peu sans quitter l'écran des yeux.

Le Sujet arriva à la barrière usée. Il s'arrêta, comme s'il hésitait. « Il a des pulsions suicidaires ? demanda Chris.

— J'espère que non, répondit-elle d'une voix tendue. Nous n'avons jamais constaté de comportement destructif, mais on est nouveaux, dans le coin. Jésus, j'espère que non ! »

Mais le Sujet restait immobile, comme absorbé.

« Il regarde la vue, dit Chris.

— Possible.

— Quoi d'autre ?

— On n'en sait rien. C'est pour cela qu'on ne leur prête pas de motivation. Si j'étais à sa place, je regarderais la vue ; mais peut-être profite-t-il de la pression atmosphérique, ou peut-être espérait-il rencontrer quelqu'un, à moins qu'il soit perdu ou désorienté. Ce sont des créatures conscientes et complexes, avec un passé et des impératifs biologiques que personne ne prétend comprendre. On ne sait même pas avec certitude à quel point leur vue est bonne… si ça se trouve, il ne voit pas ce que nous voyons en ce moment.

— Quand même, si j'avais à parier, je dirais qu'il admire la vue. »

Cela valut à Chris un petit sourire. « On peut penser de telles choses, admit Marguerite. Mais on ne doit pas les dire.

— Maman ! » L'appel provenait de la salle de bains.

« J'arrive dans une seconde. Sèche-toi ! » Elle se leva. « J'ai bien peur que ce soit l'heure de coucher Tess.

— Cela vous dérange si je reste encore un peu pour regarder ?

— Pas de problème. Appelez-moi si ça devient passionnant.

Tout est enregistré, bien entendu, mais rien ne vaut le direct. Bon, il ne fera peut-être rien du tout. Quand ils se tiennent debout sans bouger, ils restent souvent comme ça pendant des heures.

— Pas très portée sur la fête, comme planète, dit Chris.

— On aimerait bien pouvoir profiter de cette période statique pour explorer la ville. Mais arriver à faire suivre un seul individu par l'Œil a déjà été un petit miracle en soi. Si on regarde ailleurs, on risque de le perdre. Ne vous attendez pas à grand-chose. »

Elle avait raison, à propos du Sujet : il restait d'une immobilité totale face au large horizon de la nuit. Chris observa au loin des tourbillons de poussière, immenses et immatériels, passer au clair de lune sur les plaines. Il se demanda s'ils faisaient du bruit dans l'atmosphère plutôt ténue de la planète. Il se demanda si l'air était chaud ou frais, si le Sujet était sensible à la température. Dire que face à ce comportement tout à fait inhabituel, ils n'avaient rien pour deviner les pensées qui circulaient dans cette tête parfaitement représentée mais parfaitement impénétrable… Que signifiait la solitude pour des créatures uniquement seules la nuit ?

D'agréables bruits lui parvinrent : Marguerite discutant à voix basse avec sa fille, puis la bordant. Une rafale de rires. Marguerite finit par réapparaître sur le seuil. « Il a bougé ? »

La lune avait bougé. Les étoiles avaient bougé. Pas le Sujet.

« Non.

— Je fais du thé, si le cœur vous en dit.

— Merci. Avec plaisir. Je… »

Il fut interrompu par le bruit reconnaissable entre tous du verre qui se brise, suivi par le hurlement aigu et strident de Tessa.

Chris entra dans la chambre de la fillette juste après Marguerite.

Tess criait toujours, un sanglot aigu et soutenu. Assise au bord de son lit, elle pressait sa main droite dans le giron de sa chemise de nuit en flanelle. Du sang avait giclé sur le dessus-de-lit.

La vitre inférieure de la fenêtre était cassée. Des échardes de verre saillaient sur le cadre et un froid polaire s'engouffrait à l'intérieur. Marguerite s'agenouilla sur le lit et souleva Tessa à l'écart des bouts de verre. « Montre-moi ta main, dit-elle.

— *Non !*

— Si. Ça va aller. Montre-moi. »

Tess détourna la tête, ferma fort les yeux et tendit son poing serré. Du sang filtra entre ses doigts et dévala sur l'articulation. Des taches rouges de sang frais tachaient sa chemise de nuit. Marguerite écarquilla les yeux mais écarta avec fermeté les doigts masquant la blessure. « Tess, qu'est-ce qu'il s'est passé ? »

Tess inspira assez d'air pour répondre. « Je me suis appuyée sur la fenêtre.

— Tu t'es appuyée dessus :

— *Oui ! »*

Chris comprit qu'elle mentait et que Marguerite acceptait ce mensonge, comme si toutes deux savaient ce qu'il s'était vraiment passé. Il ne pouvait en dire autant. Il roula une couverture en boule qu'il fourra dans la brèche de la fenêtre.

Dans la main droite de la fillette, davantage de sang inonda la paume tendue, formant un petit lac. Cette fois, Marguerite ne put dissimuler un hoquet.

« Il y a du verre dans la plaie ? demanda Chris.

— Je ne peux pas dire… Non, je ne crois pas.

— Il faut faire pression dessus. Et elle aura besoin de points de suture. » Confrontée à ce nouveau motif d'inquiétude, Tess se mit à gémir. « Ne t'en fais pas, dit Chris. C'est arrivé un jour à ma petite sœur. Elle est tombée avec un verre à la main et elle s'est coupée. Plus méchamment que toi. Elle s'en est vantée, plus tard. En disant qu'elle était la seule à ne *pas* avoir eu peur. Le docteur lui a arrangé cela.

— Quel âge elle avait ?

— Treize ans.

— J'en ai onze », dit Tess, jaugeant son courage à ce nouveau standard.

« Chris, il y a de la gaze dans le placard de la salle de bains. Vous voulez bien aller en chercher ? »

Il rapporta la gaze et un pansement élastique marron. Comme les mains de Marguerite tremblaient, Chris pressa la gaze dans la paume de Tessa et lui dit de serrer le poing dessus. Le tissu se teinta aussitôt d'écarlate. « Il faut la conduire à la clinique, dit-il. Si vous me donnez vos clés, je ferai démarrer la voiture pendant que vous emmitouflez Tessa.

— D'accord. Les clés sont dans mon sac, dans la cuisine. Tess, tu peux marcher ? Attention aux bouts de verre par terre. »

Elle laissa des taches de sang sur la moquette jusqu'en bas des escaliers.

Le centre médical de Blind Lake, une suite de bureaux juste à l'est de Hubble Plaza, gardait sa clinique d'urgence ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'infirmière de service ne regarda Tess qu'un instant avant de la pousser avec sa mère dans une salle de soins. Chris s'assit à la réception où il feuilleta des exemplaires de magazines de voyage vieux de six mois pendant qu'une musique pop légère chuchotait au plafond.

D'après ce qu'il avait vu, Tess ne souffrait que d'une blessure mineure dont la clinique saurait prendre soin. Mieux valait éviter de penser à ce qui aurait pu se passer en cas de blessure plus grave. Bien que correctement équipée, la clinique n'était pas un hôpital.

Tess s'était « appuyée » sur la fenêtre. Sauf qu'on ne cassait pas une vitre de ce genre juste en s'appuyant dessus. Tess avait menti, et Marguerite avait compris pourquoi. Pour une raison dont elle ne voulait pas parler devant un étranger. Un problème avec sa fille, supposa Chris. Colère, dépression, traumatisme consécutif au divorce. Mais la fillette ne lui avait semblé ni en colère ni déprimée lorsqu'elle lui avait parlé dans la cuisine. Et il se souvenait l'avoir entendu rire spontanément dans la chambre quelques instants avant l'accident.

Ce ne sont pas mes affaires, se dit-il. Tess lui rappelait un peu – par son amabilité candide – sa sœur Portia, mais cela ne le regardait pas pour autant. Il avait cessé de vouloir réconforter les affligés et affliger ceux vivant dans le confort. Il n'était pas doué pour cela. Toutes ses croisades s'étaient mal terminées.

Marguerite sortit de la salle de soins, secouée et constellée du sang de sa fille, mais visiblement rassurée. « Ils ont nettoyé et recousu la plaie, informa-t-elle Chris. Tess s'est montrée très courageuse, d'ailleurs, une fois qu'on a vu le docteur. L'histoire de votre sœur lui a fait du bien, je pense.

— J'en suis ravi.

— Merci de votre aide. J'aurais pu la conduire moi-même, mais cela aurait été beaucoup plus compliqué. Et plus effrayant pour Tess.

— Pas de quoi.

— Ils lui ont donné un analgésique. Le docteur dit qu'on peut rentrer à la maison dès qu'il fera effet. Il faudra quand même qu'elle ne bouge pas la main pendant quelques jours.

— Vous avez appelé son père ? »

Le moral de Marguerite baissa aussitôt. « Non, mais il faut, je suppose. J'espère juste qu'il ne va pas péter les plombs. Ray est… » Elle s'interrompit. « Vous ne voulez pas connaître mes problèmes. »

Franchement, non, il ne voulait pas mettre les pieds dans cette histoire. « Excusez-moi », dit-elle avant d'emporter son téléphone à l'autre bout de la salle d'attente.

Chris ne put pas ne pas entendre une partie de la conversation. Il trouva significative la manière dont elle parlait à son ex-mari. D'abord avec une désinvolture étudiée. Expliquant l'accident d'une voix douce, le minimisant, puis se recroquevillant en entendant la réaction de Ray. « À la clinique, finit-elle par dire. Je… » Un temps. « Non. Non. » Un temps. « Ce n'est pas nécessaire, Ray. *Non*. Tu en fais une montagne. » Un long silence. « Ce n'est pas vrai. Tu sais que ce n'est pas vrai. »

Elle raccrocha sans dire au revoir et prit quelques instants pour se calmer. Puis elle retraversa la salle d'attente entre les rangées de mobilier hospitalier standard, les lèvres serrées, la coiffure de travers, les vêtements tachés de sang. Elle marchait avec une dignité raide, un rejet implicite de ce que lui avait dit Ray Scutter.

« Je suis désolée, mais voudriez-vous sortir démarrer la voiture ? Je vais chercher Tess. Je pense qu'elle serait mieux à la

maison. »

Un autre mensonge poli, mais avec une insistance implicite. Il hocha la tête.

Un vent glacé balayait le passage entre la clinique et le parking. Il fut ravi de monter dans la petite automobile de Marguerite pour lancer le moteur. La chaleur monta des conduits du plancher. Des lignes sinueuses de neige soufflées par le vent parcouraient la rue vide. Il regarda les lumières de Hubble Plaza, l'entrée du centre commercial. Les étoiles brillaient toujours et loin sur l'horizon, au sud, il vit les feux de position d'un avion à réaction. Quelque part, des avions continuaient à voler, quelque part, le monde continuait à tourner.

Marguerite sortit de la clinique au bout d'environ dix minutes, mais elle n'avait pas atteint la voiture qu'un autre véhicule entrait à toute allure dans le parking et s'arrêtait dans un crissement de pneus.

L'automobile de Ray Scutter. Marguerite observa avec une appréhension manifeste son ex-mari en sortir et se diriger vers elle d'une démarche rapide et agressive.

Chris s'assura que la portière côté passager n'était pas verrouillée. Mieux valait éviter une confrontation. Ray semblait en rage. Mais Marguerite ne parvint pas à la voiture avant que Ray lui mette la main sur l'épaule.

Marguerite ne quitta pas son ex-mari des yeux, mais poussa Tess derrière elle pour la protéger. Tess tenait sa main blessée sous son blouson. Chris n'entendait pas ce que Ray disait. Tout ce qui lui parvint par-dessus la plainte du moteur fut quelques consonnes aboyées.

Le moment venait de se montrer courageux, ce qu'il détestait. Les gens trouvaient son livre courageux, du moins avant le suicide de Galliano. Comme c'est courageux de votre part de l'avoir écrit, disaient-ils. Le courage ne l'avait jamais mené nulle part.

Il sortit de la voiture et ouvrit la portière arrière pour faire monter Tess.

Ray le regarda d'un air étonné. « Vous êtes qui, vous, bordel ?

— Chris Carmody.

— Il m'a aidée à conduire Tess ici, s'empressa de préciser Marguerite.

— Et là, elle a besoin de rentrer à la maison », conclut Chris. Tess s'était déjà pelotonnée sur la banquette arrière, agile malgré le handicap de sa main bandée.

« De toute évidence, elle n'est pas en sécurité ici », dit Scutter, ses yeux plissés fixés sur Chris.

« Ray, contra Marguerite, nous avons un accord…

— Nous avons un accord écrit avant le blocus par un avocat que je ne peux pas contacter. » Ray avait maîtrisé les tons de l'impatience mâle, mélange à parts égales de gémissement et d'autorité. « Pas question que je te confie ma fille alors que tu permets à ce genre de choses d'arriver.

— C'était un accident, personne n'est à l'abri d'un accident.

— Surtout quand on ne surveille pas les enfants. Tu faisais quoi, tu ne quittais pas ce foutu Sujet des yeux ? »

Marguerite trébucha sur sa réponse. « Ça s'est passé une fois Tess au lit », intervint Chris. D'un signe discret, il incita Marguerite à monter en voiture.

« Vous êtes ce journaliste de tabloïdes… qu'est-ce que vous en savez ?

— J'étais là. »

Marguerite comprit son signe et monta. Ray eut l'air frustré et encore plus en colère lorsqu'il entendit claquer la portière. « J'emmène ma fille, dit-il.

— Non monsieur, répondit Chris. Pas ce soir, désolé. »

Il regarda Ray dans les yeux en se glissant au volant. Tess se mit à pleurer doucement sur la banquette arrière. Ray se pencha sur la portière, mais ce qu'il cria resta inaudible. Chris embraya et s'éloigna, non sans que Scutter ait le temps de décocher un coup de pied dans le pare-chocs arrière.

Marguerite calma sa fille. Craignant de déraper sur le verglas, Chris sortit avec précaution du parking. Ray aurait pu sauter en voiture pour les suivre, mais il sembla choisir une autre solution : la dernière fois que Chris le vit dans le rétroviseur, il était toujours debout à rager d'impuissance.

« Il déteste qu'on le voie comme ça, dit Marguerite. Je suis

désolée, j'ai peur que vous vous soyez fait un ennemi, ce soir. »

Sans aucun doute. Chris comprenait l'alchimie par laquelle un homme pouvait se montrer charmant en public et brutal en privé. La cruauté comme intimité de dernier recours. La plupart des hommes n'aimaient pas avoir un public dans ces moments-là.

Elle ajouta : « je dois vous remercier à nouveau, je suis vraiment désolée pour tout ça.

— Ce n'est pas votre faute.

— Si vous voulez trouver un autre endroit pour dormir, je comprendrai.

— Votre sous-sol est toujours plus chaud que le gymnase. Si cela ne vous dérange pas. »

Tess renifla et toussa. Marguerite l'aida à se moucher.

« Je ne peux pas m'empêcher d'y penser…, reprit Marguerite. Si ça avait été pire ? Si on avait eu besoin d'un vrai hôpital ? J'en ai tellement marre de ce blocus. »

Chris s'engagea dans l'allée menant à la maison. « je pense que nous survivrons », dit-il. D'évidence, Marguerite était une survivante.

Épuisée, Tess alla se coucher sur le lit de Marguerite. La maison était froide : avec cet air glacé qui se déversait par la vitre brisée dans la chambre de Tessa, la chaudière peinait à suivre. En farfouillant dans le sous-sol, Chris trouva une lourde bâche de protection en plastique et un grand morceau de placage d'érable. Il fixa le plastique avec du ruban adhésif isolant sur le cadre de la fenêtre cassée puis cloua le placage par-dessus pour faire bonne mesure.

Marguerite était dans la cuisine lorsqu'il redescendit.

« Un dernier verre ? proposa-t-elle.

— Et comment. »

Elle lui servit du café frais et corsé de brandy. Chris consulta sa montre. Minuit passé. Il n'avait aucune envie de dormir.

« Vous devez en avoir assez de m'entendre m'excuser.

— J'ai eu une petite sœur, dit Chris. Ces choses-là arrivent, avec les enfants. Je le sais bien.

— Votre sœur. Portia, vous avez dit.

— On l'appelle tous Porry.

— Vous la voyez toujours ? Enfin, vous la voyiez avant le blocus ?

— Porry est morte il y a quelque temps.

— Oh, désolée…

— Bon, il faut *vraiment* que vous arrêtiez de vous excuser.

— De… Oh.

— Vous pensez que Ray va vous faire beaucoup d'ennuis pour ce soir ? »

Elle haussa les épaules. « C'est la question de l'année. Il m'en fera autant que possible.

— Cela ne me regarde pas. J'aimerais juste savoir s'il risque de débarquer ici avec un fusil à pompe.

— Ce n'est pas son genre. Ray est seulement… eh bien, qu'est-ce que je pourrais dire sur lui ? Il aime avoir raison. Il déteste qu'on le contredise. Il cherche toujours la bagarre mais déteste perdre, et il a perdu pendant la plus grande partie de sa vie. Il n'aime pas partager la garde avec moi – il n'aurait même pas signé l'accord si son avocat ne lui avait pas dit qu'il ne pouvait espérer davantage – et il me menace toujours d'une nouvelle action en justice pour me prendre Tess. Il considérera ce qu'il s'est passé ce soir comme une preuve de plus de mon incompétence maternelle. Comme des munitions supplémentaires.

— Ce soir, ce n'était pas de votre faute.

— Ray se fiche de ce qu'il s'est vraiment passé. Il se convaincra que j'en suis responsable, ou au minimum que j'ai fait preuve d'une énorme négligence.

— Vous êtes restés mariés combien de temps ?

— Neuf ans.

— Il vous maltraitait ?

— Pas physiquement. Pas tout à fait. Il brandissait le poing, mais sans frapper. Ce n'était pas son style. Mais il m'a clairement fait comprendre qu'il n'avait ni confiance en moi ni une bonne opinion de moi, loin de là. Il m'appelait tous les quarts d'heure pour me demander où j'étais, ce que je faisais et à quelle heure je rentrerais à la maison, en m'avertissant de ne pas être en retard. Il ne m'aimait pas, mais il ne voulait pas que

j'accorde mon attention à qui que ce soit d'autre. Au début, j'ai cru à une simple manie, à un défaut de personnalité, à quelque chose qu'il surmonterait.

— Vous aviez des amis, de la famille ?

— J'ai des parents indulgents. Mon père a accepté Ray jusqu'à ce qu'il devienne évident qu'il ne voulait pas qu'on l'accepte. Ray n'aimait pas que j'aille voir mon père. Ni que je rende visite à des amis. Il fallait que ce soit juste nous deux. Pas de forces équilibrantes.

— Un mariage dont il est bon de sortir, dit Chris.

— Je ne suis pas sûre qu'il croie que c'est terminé.

— Les gens peuvent prendre des mauvais coups dans des situations comme celle-là.

— Je sais. J'ai entendu des histoires de ce genre. Mais Ray n'en viendrait jamais aux mains. »

Chris ne releva pas. « Comment allait Tess lorsque vous lui avez dit bonne nuit ?

— Elle avait l'air plus qu'à moitié endormie. Elle est épuisée, la pauvre petite.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé, selon vous, pour qu'elle casse cette fenêtre ? »

Marguerite prit une longue gorgée de café et sembla examiner la table. « Sincèrement, je n'en sais rien. Mais Tess a eu quelques soucis par le passé. Elle a un problème avec les surfaces réfléchissantes, les miroirs, etc. Elle a dû voir quelque chose qui ne lui plaisait pas. »

Et du coup passer sa main à travers la vitre ? Chris ne comprenait pas, mais cela mettait de toute évidence Marguerite mal à l'aise d'en parler et il ne voulait pas insister. Elle avait eu son lot d'épreuves pour la soirée.

« Je me demande ce que fait le Sujet, dit-il. Nuit blanche à Homardville.

— J'ai tout laissé en marche, non ? » Elle se leva. « Vous voulez jeter un coup d'œil ? »

Il la suivit à l'étage. Ils passèrent sur la pointe des pieds devant la chambre où dormait Tessa.

Le bureau de Marguerite était exactement dans l'état dans lequel elle l'avait laissé, les lumières allumées, les interfaces

branchées, le grand écran mural suivant consciencieusement le Sujet. Marguerite poussa une exclamation en voyant l'image.

Le matin était revenu sur la portion d'UMa47/E occupée par le Sujet. Ce dernier avait quitté le balcon pour descendre dans la rue. Les vents de la nuit avaient recouvert toutes les surfaces exposées d'une fine couche de poussière blanche, une texture neuve sous la lumière rasante du soleil.

Marchant dans l'aube, le Sujet approchait d'une arche en pierre cinq fois plus haute que lui. « Où va-t-il ? demanda Chris.

— Je n'en sais rien, dit Marguerite. Mais s'il ne fait pas demi-tour, il va quitter la ville. »

Treize

« Charlie Grogan a appelé, annonça Sue Sampel lorsque Ray traversa son bureau pour accéder au sien. Ainsi que Dajit Gill, Julie Sook et deux autres directeurs de département. Oh, vous avez rendez-vous avec Ari Weingart à 10 heures, avec Shulgin à 11, puis…

— Transmettez-moi l'agenda, dit Ray. Ainsi que tous les messages urgents. Ne me passez aucun appel. » Il disparut dans le *sanctum sanctorum* dont il ferma la porte.

Béni soit le silence, se dit Sue. Il vaut mieux que la voix de Ray Scutter.

Sue avait laissé une tasse de café brûlant sur son bureau, hommage à sa ponctualité. Très bien, pensa Ray. Mais une journée difficile l'attendait. Depuis le départ en pèlerinage du Sujet, la semaine précédente, les comités d'interprétation nageaient dans l'hystérie. Même les astrozoologistes n'étaient pas d'accord entre eux : certains voulaient rester focalisés sur Homardville en suivant un Sujet plus représentatif, d'autres (dont Marguerite) s'affirmaient convaincus que le comportement du Sujet était significatif et qu'il fallait le suivre jusqu'au bout. Les gens de Technologie et Artefacts craignaient de perdre leur contexte urbain, mais les astrogéologues et climatologues se réjouissaient de la perspective d'un long détour dans les déserts et les montagnes. Les comités se disputaient comme des chiffonniers, et l'absence des maîtres de recherche et de communication avec Washington les privait de moyen évident de résoudre le conflit.

Tous ces gens finiraient par se tourner vers Ray pour lui demander conseil. Mais celui-ci ne voulait pas assumer cette responsabilité sans de nombreuses délibérations. Quelle que soit la décision qu'il prendrait, il aurait tôt ou tard à la défendre. Il voulait que cette défense soit irréfutable. Il avait besoin de

pouvoir citer des noms et des documents, et tant pis si certains des plus exaltés parmi les partisans des comités pensaient qu'il « éludait le problème » – et il avait déjà entendu circuler cette critique. Il leur avait demandé à tous de préparer des exposés de principe.

Mieux valait commencer la journée dans de bonnes dispositions. Il déplia une serviette en papier et déverrouilla le tiroir inférieur de son bureau.

Depuis le début du blocus, Ray gardait une réserve de DingDong sous clé dans son tiroir. Cela le gênait de l'admettre, mais il se trouvait qu'il appréciait la pâtisserie industrielle et plus particulièrement les DingDong avec son café du matin, et il se passait volontiers, merci bien, des inévitables commentaires des petits malins sur le polysorbate 80 et les « calories vides ». Il aimait ôter l'emballage de papier craquant, il aimait l'odeur de sucre et de maïzena qui s'en dégageait, il aimait la texture visqueuse du gâteau et la manière dont le café brûlant lui détachait du palais l'arrière-goût un peu chimique.

Mais les DingDong ne figuraient pas dans les livraisons hebdomadaires du camion noir. Ray s'était montré assez astucieux pour racheter les derniers stocks de l'épicerie locale et de la supérette installée dans l'entrée de Hubble Plaza. Il avait commencé avec deux cartons, mais ceux-ci n'avaient pas duré bien longtemps. Pour autant qu'il pouvait le dire, son tiroir contenait les six derniers DingDong de tout Blind Lake. Après ça, fini. Le manque. De toute évidence, il n'en mourrait pas. Mais cela le contrariait beaucoup de devoir se priver à cause de cette merde bureaucratique, de cet interminable blocus silencieux.

Il sortit un DingDong de son tiroir. Un de moins, ce qui en laissait cinq, l'équivalent d'une semaine au boulot.

Mais il ne voyait plus que quatre paquets dans l'ombre.

Quatre. Il recompta. Quatre. Il passa la main dans tout le tiroir. Quatre.

Il aurait dû y en avoir cinq. Avait-il mal calculé ?

Impossible. Il avait enregistré le décompte dans son journal tous les soirs.

Il resta immobile le temps de traiter cette information

fâcheuse, de laisser se développer une colère substantielle et justifiée. Puis il sonna Sue Sampel à qui il demanda de venir.

« Sue, dit-il lorsqu'elle apparut sur le seuil. Auriez-vous une clé de mes tiroirs, par hasard ?

— De vos tiroirs ? » Soit elle était surprise, soit elle le feignait de manière très plausible. « Non, pas du tout.

— Parce qu'à mon arrivée, les gens du support m'ont dit que j'avais la seule et unique clé.

— Vous l'avez perdue ? Ils doivent avoir un passe quelque part. Ou ils peuvent remplacer les serrures, j'imagine.

— Non, je ne l'ai pas *perdue*. » Le ton de sa voix la fit reculer. « J'ai même la clé sur moi. Mais on a volé quelque chose.

— Volé ? Qu'est-ce qui a été volé ?

— Ce qui a été volé n'a aucune importance. Rien d'essentiel, en l'occurrence. L'important, c'est que quelqu'un a accédé à mon bureau à mon insu. J'espère que même vous, vous êtes capable de voir ce que cela signifie. »

Elle jeta un coup d'œil sur son bureau. Ray réalisa, trop tard, qu'il avait laissé son DingDong du matin encore emballé à côté de sa tasse de café. Elle regarda le gâteau, puis Ray, avec une expression *vous voulez plaisanter*. Il sentit le sang lui affluer aux joues.

« Vous devriez peut-être en parler au personnel de nettoyage », dit Sue.

Tout ce qu'il voulait maintenant, c'était qu'elle disparaisse. « Bon, eh bien, j'imagine que ce n'est pas grave… Je n'aurais pas dû en parler.

— Ou à la Sécurité. Vous avez rendez-vous avec Shulgin en fin de matinée. »

Dissimulait-elle un sourire ? Se permettait-elle de *se moquer* de lui ? « Merci, fit-il avec raideur.

— Autre chose ?

— Non. » *Casse-toi.* « Merci de fermer la porte. »

Elle la referma doucement. Ray imagina entendre son rire qui flottait derrière elle comme un ruban rouge vif.

Ray considérait qu'il avait le sens des réalités. Il savait que quiconque cherchant à salir sa réputation (et ses ennemis

étaient légion) pourrait qualifier de misogyne une partie de son comportement. Il ne haïssait pourtant pas les femmes. Bien au contraire : il leur donnait toutes les chances de se racheter. Le problème n'était pas qu'il haïssait les femmes mais qu'elles n'arrêtaient pas de le décevoir. Prenez Marguerite, par exemple. (Encore Marguerite, toujours Marguerite…)

Ari Weingart se présenta à 10 heures avec une série de propositions visant à améliorer le moral de la communauté. Cayti Lane, du département des RP, voulait mettre en place et animer un circuit vidéo local pour les nouvelles et les événements – Télé Blind Lake, en fait. « L'idée me parait bonne, dit Ari. Cayti est intelligente et photogénique, j'ai aussi dans l'idée de regrouper, pour les rediffuser, les téléchargements individuels que les gens ont gardé dans leurs serveurs domestiques. Une télé à programmes et horaires fixes, très XX^{e} siècle, mais ça peut aider à tenir. Au moins, ça donnera aux gens un sujet de conversation à la pause-café. »

Parfait, tout cela était parfait. Ari proposa ensuite une série de débats et de conférences les samedis soirs au centre communautaire. Parfait aussi. Ari essayait de reconfigurer le siège en fête paroissiale. Libre à lui, pensa Ray. Libre à lui de distraire les détenus pleurnicheurs avec des numéros de cirque. Mais tout cet enthousiasme finissait par le fatiguer, et il fut soulagé lorsque enfin Ari remballa son sourire et quitta le bureau.

Ray recompta ses DingDong.

Bien entendu, Sue avait pu accéder à son tiroir. Aucun signe ne laissait penser qu'on en avait crocheté le mécanisme – peut-être Ray avait-il négligé de verrouiller le tiroir, faute d'inattention dont Sue aurait alors tiré avantage. Sue travaillait souvent plus tard que Ray, surtout quand Tess habitait chez lui : à l'opposé de Marguerite, il n'aimait pas laisser sa fille seule à la maison après l'école. Sue est en tête de ma liste de suspects, décida Ray, même si le personnel de nettoyage n'est pas au-dessus de tout soupçon.

Il trouvait plus facile de traiter avec les hommes qu'avec les femmes. Il suffisait d'aboyer assez fort pour en imposer à un homme. Une femme était plus rusée, selon Ray, ouvertement

accommodante mais facile à subvertir. D'une loyauté qui restait provisoire et changeait trop vite. (Marguerite, par exemple…)

Au moins, Tess ne deviendrait pas une femme de ce genre.

Dimi Shulgin se présenta à 11 heures, pimpant dans son costume gris sur mesure, fournissant une distraction bienvenue malgré le lot de nouvelles de mauvais augure qu'il apportait. Shulgin avait maîtrisé l'art de l'impénétrabilité balte : son visage pâteux resta impassible tandis qu'il décrivait l'humeur générale des journaliers et du personnel salarié. « Pour l'instant, ils subissent cette quarantaine sans vraiment poser de problèmes, *a priori* à cause de ce qui est arrivé à ce pauvre M. Krafft quand il a franchi la clôture, dit Shulgin. C'était une bonne chose, en fin de compte, selon moi. Cela a suffisamment effrayé les gens pour qu'ils se résignent. Mais le mécontentement est en hausse. Le personnel temporaire et technique est cinq fois plus nombreux que les scientifiques et les cadres, vous savez. Beaucoup d'entre eux demandent à avoir voix au chapitre pour les décisions, et plus d'un voudrait arrêter l'Œil pour voir ce que cela donne.

— Tout ça, c'est du vent, décréta Ray.

— Pour l'instant. Mais à long terme… si le blocus se poursuit… qui sait ?

— Il faudrait qu'on nous voie agir de manière positive.

— L'apparence de l'action pourrait aider », dit Shulgin en cachant avec prudence son éventuelle ironie sous son épais accent.

« Vous savez que quelqu'un a forcé les tiroirs de mon bureau, il y a peu ?

— Vos tiroirs ? » Shulgin haussa ses sourcils en chenille. « Forcés ? Vandalisme, vol ? »

Ray agita la main en un geste qu'il imaginait magnanime. « Rien de grave, sans doute simple vandalisme d'un employé indélicat, mais ça m'a fait réfléchir. Si on lançait une enquête ?

— Sur ce vandalisme ?

— Non, pour l'amour du ciel. Sur le *blocus*.

— Une enquête ? Comment ? Toutes les preuves sont de l'autre côté de la clôture.

— Pas forcément.

— Vous pouvez m'expliquer ?

— Selon certains, on doit ce blocus à quelque chose qui s'est passé à Crossbank, quelque chose de dangereux, qui a un rapport avec leurs O/BEC et qui pourrait bien se produire ici aussi.

— Oui, d'où le nombre croissant de personnes qui réclament qu'on éteigne nos processeurs, mais…

— Oubliez un peu les O/BEC. Pensez à Crossbank. S'il y avait eu un problème là-bas, on en aurait entendu parler, non ? »

Shulgin réfléchit. Il se frotta le nez. « Peut-être. Mais pas forcément. Tous les administrateurs hors cadre étaient à Cancun quand on s'est retrouvés en quarantaine. Ils auraient été les premiers informés.

— Oui, dit Ray en poussant peu à peu l'idée vers sa conclusion, mais peut-être que les messages se sont empilés sur leurs serveurs personnels avant que la quarantaine entre en vigueur.

— Tout ce qu'il y a d'urgent leur aurait été retransmis…

— Mais il en resterait des copies dans les serveurs de Blind Lake, pas vrai ?

— Eh bien… sans doute. À moins que quelqu'un n'ait pris la peine de les effacer. Mais on ne peut pas s'introduire dans les serveurs personnels de la direction.

— Ah bon ? »

Shulgin haussa les épaules. « J'aurais cru.

— Dans des circonstances ordinaires, la question ne se poserait même pas. Mais les circonstances sont loin d'être ordinaires.

— S'introduire dans les serveurs et lire leur courrier. Intéressant, en effet.

— Et si on trouve quoi que ce soit d'utile, on l'annonce au cours d'une réunion générale.

— S'il y a bien des résultats. Autres que des messages vocaux de leurs femmes et leurs maîtresses. Dois-je en parler à mon équipe, lui demander de déterminer quelle difficulté cela pose de s'introduire dans nos serveurs ?

— Oui, Dimi. Parlez-en à votre équipe. »

Plus il y pensait, plus l'idée le séduisait. Il alla déjeuner

l'esprit presque joyeux.

Ray changeait toutefois vite d'humeur, et lorsqu'il quitta Hubble Plaza à la fin de la journée, il se sentait à nouveau revêche. L'histoire du DingDong. Sue en avait sans doute parlé avec ses amies à la cafétéria du personnel. Chaque nouvelle journée valait à Ray une nouvelle humiliation. Il aimait avoir des DingDong au petit déjeuner, bordel, qu'est-ce qu'il y avait de si drôle, de si comiquement aberrant à cela ? Les gens sont cons, décida Ray.

Il conduisit avec prudence dans les rafales de neige dure, s'efforçant sans y parvenir de ne pas avoir un seul feu rouge sur la grande rue.

Les gens étaient cons, ce qui échappait toujours aux théoriciens de l'exoculture, aux petits optimistes aveugles de bas étage comme Marguerite. Un monde plein de cons ne leur suffisait pas. Ils en voulaient davantage. Tout un univers de connards. Un cosmos organique luisant de rosé, un miroir magique sur lequel rayonnait un visage heureux.

Le crépuscule tomba tel un rideau autour de la voiture. Comme le monde serait plus propre, se dit Ray, s'il ne contenait que des gaz, de la poussière et une étoile brillante ici ou là – froide mais virginale, comme la neige enveloppant les quelques hautes tours de Blind Lake. En réalité, Homardville leur avait enseigné quelque chose de politiquement incorrect : le fait indéniable mais inavouable que la (soi-disant) conscience n'était qu'une irrationalité pourvue d'un but, une suite de comportements déterminée par l'ADN pour produire davantage d'ADN, vide de toute autre logique que celle, déchaînée, des mathématiques de l'autoreproduction. Du chaos avec remontée d'information, $z \rightarrow z^2 + c$ répété aveuglément jusqu'à ce que l'univers se soit dévoré et excrété lui-même.

Moi y compris, songea Ray. Mieux valait ne pas se voiler la face devant l'amère vérité. Tout ce qu'il aimait (sa fille) ou pensait avoir aimé (Marguerite) ne représentait guère que sa participation à cette équation, n'avait ni plus ni moins de sens que le saignement nocturne des aborigènes d'UMa47/E. Marguerite, par exemple : agissant selon des scripts génétiques

imparfaits, mère possessive mais incapable, matrice ambulante réclamant l'égalité des droits devant la loi. Comme il pensait encore souvent à elle. Chaque insolence subie par Ray était un miroir de la haine que lui vouait Marguerite.

La porte du garage s'ouvrit en détectant l'arrivée de la voiture. Il se gara sous l'éblouissante lumière du plafonnier.

Il se demanda quel effet cela ferait de se libérer de toutes ces contraintes biologiques et de voir le monde tel qu'il était vraiment. Horrible à nos yeux, pensa-t-il, monotone et impitoyable, mais nos yeux nous mentent, aussi asservis à l'ADN que notre cœur et notre esprit. Peut-être les O/BEC étaient-ils devenus cela : un œil inhumain révélant des vérités que personne n'était prêt à accepter.

Il avait récupéré Tess, cette semaine-là. Il l'appela d'un « Bonjour » en entrant dans la maison. La trouva assise dans le salon à côté du sapin de Noël artificiel, penchée sur ses devoirs comme un gnome studieux. « Salut », dit-elle d'un air absent. Ray s'immobilisa un moment, surpris par l'amour qu'il lui portait, admirant les boucles serrées de ses cheveux bruns sur son crâne. Elle écrivait sur l'écran d'une ardoise électronique qui traduisait ses gribouillages puérils en quelque chose de lisible.

Il se dépouilla de son manteau et de ses couvre-chaussures puis baissa les stores sur l'obscurité neigeuse. « As-tu déjà appelé ta mère biologique ? »

L'accord signé après arbitrage avec Marguerite prévoyait que Tess appelle chaque jour le parent absent. Tess le regarda avec curiosité. « Ma mère *biologique ?* »

Avait-il dit cela tout haut ? « Ta mère, je veux dire.

— Oui, je l'ai déjà appelée.

— A-t-elle dit quelque chose de troublant ? Tu sais que tu peux m'en parler, si ta mère te pose des problèmes. »

Mal à l'aise, Tess haussa les épaules.

« L'étranger était avec elle quand tu as appelé ? L'homme qui vit au sous-sol ? »

Tess haussa à nouveau les épaules.

« Montre-moi ta main. »

Nul besoin d'être grand clerc pour comprendre que les

problèmes de Tess à Crossbank venaient de Marguerite, même si cela avait échappé au médiateur du divorce. Marguerite n'avait cessé d'ignorer sa fille, de se consacrer exclusivement à ses chers paysages marins extraterrestres, et Tess s'était livrée à plusieurs tentatives désespérées pour attirer son attention, tentatives dont la motivation sautait aux yeux. L'étrangère effrayante dans le miroir aurait aussi bien pu être le Sujet de Marguerite : indirect, exigeant et omniprésent.

À contrecœur, baissant la tête de gêne, Tess tendit la main droite. On avait ôté les points de suture la semaine précédente. Les cicatrices disparaîtraient avec le temps, d'après le docteur de la clinique, mais elles semblaient pour l'instant blafardes, de la nouvelle peau rose entre des excroissances agressives à l'emplacement des points. Ray avait déjà pris quelques photos au cas où le problème serait soulevé un jour en cour de justice. Il tint la petite main dans la sienne et s'assura de l'absence de tout signe d'infection. De l'absence de toutes petites vies dévorant celle de la chair de sa fille.

« Qu'est-ce qu'on mange, ce soir ? demanda Tess.

— Du poulet », répondit Ray en la laissant à ses bouquins. Du poulet surgelé dans le congélateur. Il sortit la chair morte de l'oiseau de basse-cour abattu et entreprit de la cuire dans une poêlée d'huile végétale non raffinée. Avec de l'ail, du basilic, du sel et du poivre. L'odeur lui fit venir l'eau à la bouche. Attirée par cette même odeur, Tess entra d'un pas nonchalant pour le regarder cuisiner.

« Cela t'inquiète de retourner chez ta mère demain ? »

Ta mère biologique. La moitié de ton bagage génétique. La moindre moitié, pensa Ray.

« Non ! » dit Tess, presque d'un air de défi. « Pourquoi est-ce que tu n'arrêtes pas de me *demander ça ?*

— Ah bon ?

— Oui ! Parfois.

— Mais parfois, ce n'est pas tout le temps, si ?

— Non, mais…

— Je veux juste que tout se passe bien pour toi, Tess.

— Je sais. » Vaincue, elle se détourna.

« Tu es heureuse, ici, non ?

— Ça va, ici.

— Parce qu'on ne sait jamais avec maman, pas vrai ? Tu pourrais avoir à venir vivre ici tout le temps, Tess, si quelque chose lui arrivait. »

Tess plissa les yeux. « Qu'est-ce qui lui arriverait ?

— On ne sait jamais », dit Ray.

Quatorze

Avant qu'il quitte la cité, le Sujet avait mené une vie répétitive alternant travail, sommeil, et assemblées de nourriture. Ce cycle avait plongé Marguerite dans le désarroi en lui rappelant le concept hindou de kalpa, le cercle sacré, le retour éternel.

Mais cela avait changé.

Et ce changement avait transformé le cercle en quelque chose de différent : il était devenu un récit. Une *histoire,* pensa Marguerite, avec un début et une fin. Voilà pourquoi il fallait à tout prix garder l'Œil braqué sur le Sujet, en dépit de l'opinion des membres les plus cyniques d'Interprétation. « Le Sujet n'est plus représentatif », affirmaient-ils. Mais c'était justement ce qui le rendait si intéressant. Le Sujet était devenu un individu, davantage que la somme de ses fonctions dans la société aborigène. Le Sujet se trouvait de toute évidence confronté à une espèce de crise dans sa vie, et Marguerite ne pouvait supporter l'idée de ne pas suivre cette crise jusqu'à son terme.

Y compris jusqu'au décès du Sujet, si on en arrivait là. Ce qui n'avait rien d'impossible.

Elle avait eu assez tôt l'idée de coucher par écrit l'odyssée du Sujet, non sous forme d'analyse, mais comme ce qu'elle était devenue : une histoire. Pas pour la publier, bien entendu. Elle violerait les protocoles de l'objectivité, se livrerait de manière consciente ou non à toutes sortes d'anthropomorphismes. De toute manière, elle n'écrivait pas, du moins, pas ce genre de choses. Ce serait pour sa seule satisfaction personnelle… et parce qu'elle croyait que le Sujet le méritait. Après tout, ils s'étaient immiscés dans une existence véritable. L'intimité de l'écriture permettrait à Marguerite de lui rendre la dignité qu'ils lui avaient volée.

Elle entama le projet dans un cahier d'écolier bleu à spirale. Tess (revenue l'avant-veille de chez son père après un Noël

décevant) dormait et Chris, en bas, mettait la cuisine en désordre ou pillait la bibliothèque. C'était un moment précieux, sanctifié par le silence. Un moment durant lequel elle pouvait pratiquer sa magie noire préférée : l'empathie. Et admettre de son plein gré qu'elle se souciait du sort de cette créature si inconnaissable et si intimement connue.

Les derniers jours du Sujet dans la cité furent perturbés et décousus [écrivit Marguerite].

Il se rendait à l'heure habituelle à son poste de travail, mais ses assemblées de nourriture se firent plus brèves et plus sommaires. Il descendait lentement les marches du puits de nourriture, et dans le faible éclairage des assemblées vespérales, il prenait moins de produits agricoles que d'habitude. Il passait plus de temps à racler les pousses en forme de moisissures sur les parois humides du puits pour en sucer le résidu sur ses pinces nutritionnelles.

Il s'agit en temps normal d'une période d'intense interaction sociale et les puits étaient bondés, mais le Sujet restait la tête tournée vers la paroi rocheuse et n'effectuait qu'un nombre minimal de ses gestes de signalisation visibles (ondulation de cils, mouvements de tête).

Son sommeil était perturbé aussi, ce qui par contrecoup sembla déranger les petites créatures qui, durant la nuit, s'abreuvaient à ses mamelles à sang.

La place que tiennent dans la culture ou l'écologie du Sujet ces animaux logeant dans les murs n'est pas claire. Peut-être s'agit-il de parasites, mais le fait qu'ils soient tolérés par tous laisse plutôt penser à des symbiotes ou même à une étape du cycle de reproduction. Peut-être, en se nourrissant ainsi, stimulent-ils des réactions immunitaires souhaitables… c'est du moins une théorie parmi d'autres. Peu avant son départ, toutefois, ces créatures semblèrent dégoûtées par le Sujet endormi. Elles le goûtèrent, s'en éloignèrent, revinrent effectuer une nouvelle tentative qui donna le même résultat. Dans le même temps, le Sujet, agité, bougeait plusieurs fois et d'une manière qui ne lui ressemblait pas au cours de la nuit.

Il passa sa dernière nuit dans la ville à veiller du haut d'un balcon à l'extérieur de la tour collective dans laquelle il résidait. Il est tentant de voir dans ces comportements à la fois solitude et détermination. [Tentant mais interdit, songea Marguerite.] La vie du Sujet avait changé, c'était évident, et peut-être pas en mieux.

Puis il quitta la ville.

Cela ressembla à une décision spontanée. Par un limpide matin bleu, il quitta son terrier et sa tour pour sortir directement par le

portail oriental de la cité aborigène. Au soleil, sa peau épaisse luisait comme du cuir poli. Le Sujet était d'une nuance de rouge mat sur la plus grande partie du corps et d'un rouge foncé virant au noir aux articulations principales, et sa crête dorsale jaune se dressait comme une couronne flamboyante pendant qu'il marchait.

Une immense superficie agricole entoure la cité. Canaux et aqueducs charrient de l'eau d'irrigation depuis les montagnes enneigées du Nord. Une énorme quantité s'évapore en chemin dans l'atmosphère sèche et ténue, mais le filet qui reste suffit à alimenter des avenues de plusieurs kilomètres de plantes succulentes. Ces plantes, à la peau épaisse et de couleur vert olive, se divisent en quelques types de base assez similaires. Elles ont une tige robuste, des feuilles aussi larges que des assiettes et aussi épaisses que des *pancakes*. Plus hautes que le Sujet, elles projetaient diverses ombres sur lui tandis qu'il marchait.

Le Sujet suivit la route de terre battue, une large avenue bordée de rigoles de drainage et de verdoyantes cultures estivales. Il n'eut pas la moindre interaction sociale ni avec les ouvriers tachés de sève dans les champs, ni avec les piétons qu'il croisa en chemin. Peu après avoir quitté la ville, il obliqua vers une terre cultivée, où les ouvriers agricoles l'ignorèrent tandis qu'il assemblait plusieurs grandes feuilles d'une plante arrivée à maturité, les enveloppait dans une feuille encore plus large mais plus plate, et enfonçait le tout dans une poche de son abdomen inférieur. Un pique-nique ? Ou des provisions pour un long voyage ?

Pendant la plus grande partie de la matinée, il fut obligé de marcher sur la partie la moins occupée de la route, à l'écart de la circulation. À en croire les cartes planétaires préparées avant que les O/BEC se consacrent à un seul Sujet, cette route continue vers l'est dans les terres arides sur presque cent kilomètres, puis met le cap au nord pour traverser une chaîne de petites montagnes (les contreforts d'une chaîne plus élevée) et repartir vers l'est jusqu'à ce que, après quelques centaines de kilomètres de hautes plaines parsemées de végétation, elle atteigne une autre cité aborigène, l'agglomération urbaine encore anonyme située à 33° de latitude et 42° de longitude. 33/42 est une ville plus petite que celle du Sujet, mais un partenaire commercial régulier.

De gros camions passaient dans les deux sens, énormes plates-formes équipées de moteurs simples mais efficaces et perfectionnés, qui roulaient sur d'immenses rouleaux massifs et non sur des roues. (Peut-être avons-nous affaire là à un exemple d'efficacité aborigène. Les camions entretiennent les routes de terre battue rien qu'en les empruntant.) Il y avait aussi beaucoup de piétons, des paires, des triades et des groupes plus importants d'individus se dandinant. Mais

aucun autre solitaire. Un voyage exceptionnel impliquait-il une destination exceptionnelle ?

À la mi-journée, le Sujet atteignit la fin des terres cultivées. La route s'élargit et les haies de plantes succulentes disparurent. L'horizon était plat face à lui et montagneux au nord. Les montagnes tremblotaient dans les vagues de chaleur montante. Lorsque le soleil atteignit son apex, le Sujet s'arrêta pour déjeuner, il quitta la route et gagna à quelques centaines de mètres de là une formation ombragée de grandes roches basaltiques, ou il urina en abondance sur le sol sableux avant d'escalader un des socles rocheux pour se tenir face au nord. L'atmosphère entre le Sujet et les montagnes était blanche de poussière en suspension, et les sommets neigeux semblaient flotter au-dessus du bassin désertique.

Peut-être se reposait-il, peut-être sentait-il l'air ou planifiait-il la prochaine étape de son expédition. Il resta immobile près d'une heure. Puis il revint sur la route reprendre son voyage, ne s'arrêtant que pour boire l'eau d'un fossé.

Il traversa l'après-midi à une allure régulière. À la tombée de la nuit, il avait dépassé les dernières traces d'agriculture – de vieux champs désormais en friche, des canaux d'irrigation comblés et cachés par du sable soufflé par le vent – et pénétré dans le bassin désertique séparant les montagnes du nord et la mer bien plus au sud. La circulation automobile, diurne, avait cessé pour la journée. Il se retrouvait seul, et son pas ralentit avec l'approche de la nuit. La soirée était d'une limpidité inhabituelle. Une petite lune monta rapidement depuis l'est et le Sujet chercha un endroit pour dormir.

Une exploration de plusieurs minutes lui permit de découvrir une dépression sablonneuse à l'abri d'un affleurement rocheux. Il s'y recroquevilla en position quasi fœtale, protégeant ses surfaces ventrales de l'air de plus en plus froid. Son corps s'assoupit pour se figer dans son habituelle catatonie nocturne.

Lorsque la lune eut traversé les trois quarts du ciel, un certain nombre de petites créatures insectoïdes sortirent d'un nid caché dans le sable. Elles furent immédiatement attirées par le Sujet, peut-être par son odeur ou par le rythme de sa respiration. Elles étaient plus petites que les symbiotes nocturnes de sa ville natale, avec un renflement thoracique distinct et deux paires de pattes supplémentaires. Mais elles se nourrirent de la même manière, et sans hésitation, aux mamelles à sang du Sujet.

Elles s'y trouvaient toujours (repues, peut-être) lorsque le Sujet s'éveilla aux premières lueurs de l'aube. Certaines restèrent accrochées à son corps lorsqu'il se leva. Soigneusement, méticuleusement, le Sujet les détacha et les jeta. Les créatures restèrent immobiles mais intactes jusqu'à ce que le soleil leur

réchauffe le corps, et retournèrent alors s'enfouir dans le sable, leur queue en éventail rose disparaissant avec un moulinet.

Le Sujet se remit à suivre la route.

Lorsqu'elle relut ses premiers paragraphes, Marguerite ne fut pas satisfaite par ce qu'elle avait écrit.

Non parce que c'était incorrect, même si cela l'était, bien entendu – d'une scandaleuse et délicieuse incorrection. Les erreurs d'attribution pullulaient. Les spécialistes en sciences sociales en seraient choqués. Mais elle en avait assez de l'objectivité. Son propre projet, son projet personnel, était de se mettre à la place du Sujet. Quel autre moyen les êtres humains avaient-ils de se comprendre ? « Voyez cela de mon point de vue », disaient les gens. Ou : « Si j'étais à votre place… » C'était un acte d'imagination si commun qu'il en devenait invisible. On considérait les gens qui ne pouvaient pas ou ne voulaient pas le faire comme des psychotiques ou des sociopathes.

Mais quand on regarde les aborigènes, pensa Marguerite, on est censés simuler l'indifférence. Adopter une attitude distante presque puritaine dans son austérité. Est-ce vice de ma part d'admettre me soucier que le Sujet vive ou meure ?

La plupart de ses collègues répondraient oui à cette question. Marguerite caressait l'idée hérétique qu'ils pouvaient se tromper.

Toujours était-il que le récit passait à côté de quelque chose. Elle avait du mal à savoir quoi dire ou, en particulier, comment le dire. Pour qui écrivait-elle ? Pour elle seule, ou bien avait-elle un lectorat en tête ?

Deux semaines avaient passé depuis que le Sujet avait quitté la ville – depuis le soir où Tess s'était si méchamment coupé la main. Si elle continuait ce récit, il y aurait encore beaucoup de choses à écrire. Seule dans son bureau, Marguerite se tenait penchée sur son cahier, mais penser à Tess lui fit relever la tête pour écouter les bruits nocturnes de la maison.

En bas, Chris ne dormait toujours pas. Il s'était fait sa place dans la maison. Il couchait au sous-sol, passait la plus grande partie de la journée à l'extérieur, dînait au Sawyer's et utilisait en général la cuisine et le salon une fois Tessa au lit. Une

présence discrète, parfois même réconfortante. (Là : le bruit de la porte du réfrigérateur, le raclement d'une assiette.) Chris avait toujours l'air affligé lorsqu'il travaillait, comme un homme qui se battait avec désespoir pour rattraper un enchaînement d'idées qui venait de lui échapper. Mais il travaillait souvent sans interruption jusque tard dans la nuit.

Et il l'avait aidée pour Tess. Plus qu'un peu. Chris n'était pas de ces adultes qui traitaient les enfants avec condescendance ou essayaient de les impressionner. Il semblait à l'aise avec Tessa, lui parlait volontiers, ne s'offensait pas de ses silences ou bouderies sporadiques. Il n'avait pas fait tout un plat des problèmes de Tessa.

Qui semblait d'ailleurs un peu plus heureuse depuis son arrivée.

Mais cet accident où elle s'était blessé la main ne manquait pas d'inquiéter Marguerite. Tess avait tout d'abord affirmé s'être appuyée un peu trop fort sur la fenêtre, mais Marguerite ne s'y trompait pas : une vitre, la nuit, dans une pièce éclairée, reflétait les images avec autant d'efficacité qu'un miroir.

Et ce n'était pas le premier miroir que brisait Tess.

Elle en avait cassé trois à Crossbank. Le psy avait parlé de « colère inexprimée », mais Tess ne décrivait jamais la Fille-Miroir sous un jour hostile ou effrayant. Elle brisait les miroirs, disait-elle, parce qu'elle en avait assez des apparitions inopinées de la Fille-Miroir – « J'aime me voir *moi* quand je regarde dans un miroir. » La Fille-Miroir était importune, souvent gênante, fréquemment agaçante, mais on ne pouvait la qualifier de cauchemar absolu.

C'est à cause du sang que cet épisode avait semblé tellement plus horrible.

Marguerite avait interrogé Tess le lendemain. Un peu somnolente à cause des analgésiques, la fillette était restée alitée tout l'après-midi, en jetant de temps à autre un coup d'œil à un livre mais sans lire longtemps, par manque de concentration. Marguerite s'était assise au bord de son lit. « Je croyais qu'on en avait fini avec ça. Avec les choses cassées. » Sans accuser. Juste d'un ton curieux.

« Je me suis appuyée sur la fenêtre », avait répété Tess, mais

elle avait dû sentir le scepticisme de sa mère car elle avait soupiré et ajouté d'une petite voix : « C'est juste qu'elle m'a prise par surprise.

— La Fille-Miroir ? »

Hochement de tête.

« Elle est revenue, ces derniers temps ?

— Non », avait répondu Tess. Puis : « Pas beaucoup. C'est pour ça que ça m'a surprise.

— Tu as pensé à ce que le Dr Leinster a dit à Crossbank ?

— La Fille-Miroir n'est pas réelle. C'est un peu comme une partie de moi-même que je ne veux pas voir.

— Tu penses que c'est ça ? » Tess avait haussé les épaules.

« Eh bien, qu'est-ce que tu en penses *vraiment ?*

— Je pense que si je ne veux pas la voir, pourquoi est-ce qu'elle n'arrête pas de revenir ? »

Bonne question, n'avait pu s'empêcher de penser Marguerite. « Elle te ressemble toujours ?

— Elle est exactement comme moi.

— Alors comment tu sais que c'est elle ? » Tess haussa les épaules. « Les yeux.

— Qu'est-ce qu'ils ont, ses yeux ?

— Trop grands.

— Qu'est-ce qu'elle veut, Tess ? » Elle avait espéré que sa fille n'entendait pas le soupçon d'appréhension dans sa voix. Le nœud dans sa gorge. *Quelque chose ne va pas chez ma fille. Mon bébé.*

« Je crois qu'elle veut juste que je fasse attention.

— À quoi, Tess ? À elle ?

— Non, pas seulement à elle. À tout. À tout, tout le temps.

— Tu te souviens de ce que le Dr Leinster t'a appris ?

— À me calmer et à attendre quelle s'en aille.

— Ça marche encore ?

— Je crois. Des fois, j'oublie. »

Le Dr Leinster avait dit à Marguerite que les symptômes de Tessa étaient inhabituels mais bien loin du genre de délire systématique pouvant indiquer une schizophrénie. Pas de sautes d'humeur drastiques, pas de comportement agressif, une bonne orientation temporelle et spatiale, un affect émotionnel

un peu en sourdine mais dans la norme, un aperçu raisonnable de son problème, pas de déséquilibre neurochimique flagrant. Toutes ces conneries psychiatriques pour en revenir au dernier et banal verdict du Dr Leinster : *Ça finira sans doute par lui passer avec le temps.*

Mais le Dr Leinster n'avait pas eu à laver le pyjama plein de sang de Tessa.

Marguerite revint à son journal de bord. À son acte illicite de narration. Ce n'était toujours pas à jour : il n'y avait rien sur les Ruines de la Route Orientale, par exemple… mais cela suffisait pour la soirée.

En bas, elle trouva les lumières encore allumées. Assis dans la cuisine, la chaise inclinée en arrière et les pieds sur une autre, Chris mangeait une tartine de pain de seigle en feuilletant le numéro de septembre de la *Revue d'astrogéologie*. « Je descends juste boire un dernier verre, dit Marguerite. Ne vous dérangez pas pour moi. »

Jus d'orange avec un trait de vodka, ce qu'elle prenait quand elle se sentait trop agitée pour dormir. Comme ce soir-là. Elle s'assit sur une troisième chaise et posa ses pieds en pantoufles à côté de ceux de Chris. « La journée a été longue ? demanda-t-elle.

— J'ai eu une autre réunion avec Charlie Grogan à l'Œil.

— Et comment Charlie prend-il tout ça ?

— Le blocus ? Il ne s'en soucie pas trop, bien qu'il dise nourrir Boomer avec du bœuf haché, ces temps-ci. Les camions n'apportent pas de nourriture pour chien. C'est surtout l'Œil qui l'inquiète.

— Pourquoi ?

— Ils ont eu une autre petite cascade d'incidents techniques pendant ma visite.

— Vraiment ? Je n'ai pas eu de mémo à ce sujet.

— Charlie dit qu'il s'agit juste des pépins habituels, mais qu'ils en ont de plus en plus souvent – des sautes de puissance et des irrégularités dans les E/S. Je pense que ce qui le gêne vraiment, c'est la possibilité que quelqu'un débranche la prise. Il prend soin de ces O/BEC depuis si longtemps qu'il les considère comme ses enfants.

— C'est n'importe quoi, dit Marguerite, toutes ces histoires sur l'arrêt de l'Œil. » Mais elle-même ne se trouvait pas très convaincante. Elle fit une tentative maladroite pour changer de sujet. « Vous ne parlez pas souvent de votre travail. »

Elle avait déjà vidé la moitié de son verre et sentait l'alcool se frayer un chemin dans son corps à une vitesse ridicule, l'endormant, l'enhardissant.

« J'essaye de le tenir à distance de Tess et de vous. Je vous suis reconnaissant de me laisser loger ici. Je ne veux pas répandre mes ennuis.

— Pas de problème. On se connaît depuis quoi, maintenant, plus d'un mois ? Mais je suis presque certaine que tout ce qu'on raconte sur votre livre n'est pas vrai. Vous ne m'avez l'air ni malhonnête ni méchant.

— Malhonnête et méchant ? C'est ce qui se dit ? »

Marguerite rougit.

Mais Chris souriait. « J'ai déjà entendu tout ça, Marguerite.

— J'aimerais lire votre livre, un jour.

— Impossible de le télécharger, depuis le blocus. Ce qui m'avantage peut-être. » Son sourire perdit de sa conviction. « Je peux vous donner un exemplaire.

— Avec plaisir, merci.

— Merci à vous pour ce vote de confiance. Marguerite ?

— Oui ?

— Ça vous dirait de m'accorder une interview ? Sur Blind Lake, la quarantaine, votre place dans cette histoire ?

— Oh ! mon Dieu. » Elle ne s'était pas attendue à ce qu'il dise cela. Mais qu'est-ce qu'elle s'était attendue à ce qu'il dise, au juste ? « Eh bien, pas ce soir.

— Non, pas ce soir.

— La dernière fois qu'on m'a interviewée, c'était pour le journal du lycée. Sur mon projet de science.

— Un bon projet ?

— Premier prix. Celui qui permet de décrocher une bourse. Tout sur l'ADN mitochondrial – à l'époque, je croyais vouloir devenir généticienne. Un truc plutôt lourd pour une fille de pasteur. » Elle bâilla. « Il faut vraiment que j'aille me coucher. »

Sur une impulsion – ou peut-être à cause de l'alcool –,

Marguerite posa sa main sur la table, la paume vers le haut. Un geste qu'il était en droit d'ignorer. Et il n'y aurait pas de mal à cela.

Chris regarda sa main, peut-être quelques secondes de trop. Puis il la couvrit de la sienne. De bon cœur ? À contrecœur ?

La sensation de sa paume contre la sienne plut à Marguerite. Aucun homme adulte ne lui avait tenu la main depuis qu'elle avait quitté Ray, qui n'était déjà pas trop du genre à tenir la main. Elle s'aperçut qu'elle ne pouvait pas regarder Chris dans les yeux. Elle laissa ce moment s'éterniser, puis retira sa main avec un sourire penaud. « Faut que j'y aille, dit-elle.

— Bonne nuit, dit Chris Carmody.

— Vous aussi », lui répondit-elle en se demandant dans quoi elle se fourrait.

Avant de se coucher, elle alla regarder une dernière fois les images transmises en direct par l'Œil.

Il ne se passait pas grand-chose. Le Sujet continuait son odyssée entamée deux semaines plus tôt. Il était loin sur la Route Orientale, avançait d'un pas ferme dans un autre matin. Sa peau semblait chaque jour plus terne, mais c'était sans doute à cause de la poussière ambiante. Il n'avait pas plu depuis des mois, ce qui n'avait toutefois rien d'inhabituel l'été à ces latitudes.

Même le soleil semblait briller moins fort, jusqu'à ce que Marguerite s'aperçoive que la brume était ce jour-là d'une épaisseur inaccoutumée, et encore plus épaisse au nord-est, presque comme si une ligne de grains approchait. Elle pourrait sans doute interroger Météorologie à ce sujet. Demain.

Enfin, avant de se coucher, elle jeta un coup d'œil dans la chambre de Tessa.

Celle-ci dormait à poings fermés. À côté du lit, la réparation bricolée par Chris avec du plastique et du placage recouvrait toujours la vitre cassée, permettant à la pièce de garder une chaleur confortable. L'obscurité à l'extérieur comme à l'intérieur. Les miroirs par chance vides. Pas d'autres bruits que la respiration tranquille de Tessa.

Et dans la quiétude de la maison, Marguerite comprit pour

qui elle écrivait ce récit. Pas pour elle-même. Certainement pas pour les autres scientifiques. Ni pour le grand public.

Elle l'écrivait pour Tess.

C'était une prise de conscience stimulante, qui chassait toute possibilité de trouver le sommeil. Elle revint dans son bureau, alluma la lampe et ressortit le cahier. Elle l'ouvrit et écrivit :

> Il y a plus de cinquante ans, sur une planète si distante qu'aucun être humain en vie ne peut espérer s'y rendre un jour, existait une ville de roche et de grès. Elle était aussi grande que n'importe laquelle de nos grandes villes, et ses tours s'élevaient haut dans l'atmosphère sèche et ténue de ce monde. Elle était construite sur une plaine poussiéreuse surplombée par de hautes montagnes dont les sommets restaient enneigés même durant le long été. Quelqu'un vivait là, quelqu'un qui, quoique pas tout à fait humain, n'en était pas moins une personne, à sa manière très différente de nous mais très semblable par certains côtés. Le nom que nous lui donnions était « le Sujet »…

Quinze

Sue Sampel se remettait à apprécier les week-ends, malgré le blocus persistant.

Pendant un temps, cela avait été blanc bonnet et bonnet blanc : les jours de la semaine occupés mais ternis par les crises et bizarreries de son patron, samedi et dimanche calmes et moroses parce qu'elle ne pouvait pas sauter dans sa voiture pour aller se détendre à Constance. Au début, elle s'était défoncée du début à la fin du week-end, jusqu'à ce que sa réserve personnelle donne des signes de faiblesse. (Encore un article que les camions noirs ne livraient pas.) Ensuite, elle avait emprunté une poignée de romans de Tiffany Arias à une autre employée de Hubble Plaza, cinq épais volumes se passant en temps de guerre à Shiugang et consacrés à une infirmière déchirée entre son amour pour un pilote de reconnaissance militaire et sa liaison secrète avec un trafiquant d'armes alcoolique. Ces livres lui avaient plu, mais ne valaient pas à ses yeux le cannabis Fille Verte label canadien (importé régulièrement mais en toute illégalité du Protectorat économique du Nord), dont il lui restait une dizaine de grammes à l'intérieur d'une petite boîte à biscuits cachée dans son tiroir à chaussettes.

Puis Sébastian Vogel s'était présenté à sa porte avec un billet de logement signé Ari Weingart et une valise marron cabossée.

Au premier abord, il semblait peu prometteur. Mignon, peut-être, mais d'une manière plutôt lutin de Noël, frisant la soixantaine, avec un peu d'embonpoint, une couronne de cheveux gris autour de son crâne dégarni et brillant, et une barbe touffue gris-rouge. Il était sans aucun doute timide – il bredouilla en se présentant – et pire, Sue eut l'impression d'avoir affaire à une espèce de pasteur ou de prêtre à la retraite. Il promit de ne « pas la déranger du tout » et elle craignit qu'il ne tienne parole.

Le lendemain, elle avait interrogé Ari à son sujet. Il lui apprit que Sébastian était un universitaire à la retraite, et non un prêtre, l'un des trois journalistes de l'équipe bloquée à Blind Lake. Sébastian avait écrit un livre appelé *Dieu & le vide quantique* – dont Ari lui prêta un exemplaire : un ouvrage beaucoup plus austère qu'un roman de Tiffany Arias mais aussi beaucoup plus substantiel.

Sébastian Vogel n'était néanmoins qu'une présence silencieuse dans la maison jusqu'à ce qu'il la surprenne un soir en train de se rouler un joint sur la table de la cuisine.

« Oh », fit-il depuis la porte.

Trop tard pour cacher la boîte ou les feuilles. L'air coupable, Sue essaya de plaisanter. « Euh, vous en voulez ?

— Oh non, je ne peux pas…

— Non, je comprends *tout à fait*…

— Je ne peux pas abuser ainsi de votre hospitalité. Mais j'en ai vingt grammes dans mes bagages, si cela ne vous gêne pas de les partager avec moi. »

Ensuite, cela commença à aller mieux.

Il avait quinze ans de plus que Sue et son anniversaire tombait le 9 janvier. Le temps que cette date arrive, ils dormaient dans le même lit. Sue l'appréciait beaucoup – et il était bien plus marrant qu'elle n'aurait pu l'imaginer – mais elle se doutait aussi qu'il s'agissait d'une simple « aventure de blocus » (elle avait entendu cette expression à la cafétéria du personnel). Les aventures de blocus fleurissaient dans toute la ville. Le mélange de traumatisme de réclusion et d'angoisse permanente s'avérait un aphrodisiaque puissant.

L'anniversaire de Sébastian tombait un samedi, et Sue le préparait depuis des semaines. Elle tenait à ce qu'il ait un gâteau, mais on ne trouvait plus de préparation rapide en boîte au magasin et elle ne se sentait pas de se lancer dans de la véritable pâtisserie. Elle s'était donc rabattue sur quelque chose de presque aussi bien : elle avait mis en œuvre son ingéniosité.

Elle lui apporta le gâteau, garni d'une seule bougie, dans la salle à manger. « Joyeux anniversaire », dit-elle.

Ce n'était pas vraiment un gâteau, mais cela en avait la

valeur symbolique.

La petite bouche de Sébastian se plissa en un sourire dont sa moustache ne dissimula qu'une partie.

« C'est trop gentil ! Merci, Sue.

— Il n'y a vraiment pas de quoi.

— Non, c'est très bien ! » Il admira le gâteau. « Je n'avais pas vu de nourriture de luxe depuis des semaines. Où as-tu déniché ça ? »

En réalité, ce n'était pas un gâteau, mais un DingDong décoré d'une bougie d'anniversaire. « Tu n'as pas besoin de le savoir », répondit-elle.

Ayant convenu de déjeuner ce samedi-là avec ses amis au Viwyer's, Sébastian demanda à Sue de l'accompagner.

Elle accepta, mais non sans réserve. Sue avait décroché une licence de sciences une vingtaine d'années plus tôt, mais cela ne lui avait guère permis d'obtenir qu'un vulgaire travail de gratte-papier à Blind Lake. Elle avait été tenue à l'écart de trop nombreuses discussions techniques pour envisager de gaieté de cœur un après-midi de bavardages entre journalistes scientifiques. Sébastian l'assura que cela ne se passerait pas ainsi. Ses amis étaient des auteurs, pas des savants. « Avec leur franc-parler, mais pas snobs. »

Peut-être bien qu'oui, peut-être bien qu'non.

Sue conduisit Sébastian, qui n'avait pas de voiture, au Sawyer's, où ils se garèrent sous de petites rafales de neige. Le vent était vif et le soleil perçait parfois entre les canyons de nuages. Il régnait dans le restaurant une soporifique atmosphère chaude et humide.

Sébastian la présenta à Élaine Coster, une femme maigre à l'air acerbe, un peu plus âgée qu'elle, et à Chris Carmody, beaucoup plus jeune, grand et un peu sombre, mais bel homme dans le genre ébouriffé. Chris se montra amical, mais Élaine, après une poignée de main molle, dit : « Eh bien, Sébastian, on ne s'attendait pas à cela de votre part. »

Sue fut surprise par l'animosité de son ton, presque un ricanement, et par l'indifférence manifeste avec laquelle Sébastian y réagit.

Durant le déjeuner – de la soupe et des sandwiches, comme toujours depuis le début de la quarantaine –, Sue produisit des bruits gracieux mais se contenta surtout d'écouter les autres discuter. Ils parlèrent de la politique de Blind Lake, se livrant à quelques conjectures sur Ray Scutter, et s'inquiétèrent de la sempiternelle question du blocus. Ils évoquèrent des gens dont Sue n'avait jamais entendu parler jusqu'à ce qu'elle commence à se sentir ignorée, même si sous la table la main de Sébastian restait sur sa cuisse qu'elle pressait de temps en temps d'une manière rassurante.

Le bavardage finit par aborder un sujet par lequel elle se sentit concernée. Il se trouvait que Chris logeait chez l'ex-femme de Ray Scutter et que deux semaines plus tôt, Ray s'était livré pour la galerie à une espèce de numéro de macho devant la clinique de Blind Lake. Le genre de conneries typique de Ray Scutter, et Sue le leur dit.

Élaine la fixa d'un long regard troublant. « Que savez-vous de Ray Scutter ?

— Je m'occupe de son bureau pour lui. »

Les yeux d'Élaine s'écarquillèrent. « Vous êtes sa secrétaire ?

— Son assistante personnelle. Bon, ouais, sa secrétaire, au fond.

— Jolie *et* douée », dit Élaine à Sébastian, dont la réaction se limita à son impénétrable sourire. Elle reporta son attention sur Sue, qui refréna l'envie de se recroqueviller face à ce regard laser. « Vous en savez beaucoup, au juste, sur Ray Scutter ?

— Sur sa vie privée, rien. Sur son travail, à peu près tout.

— Il vous en parle ?

— Mon Dieu, non. Ray prend bien soin de ne jamais dévoiler son jeu, en premier lieu parce qu'il détient l'as de l'incompétence. Vous avez déjà vu des gens qui ont perdu pied brasser du vent, histoire d'avoir au moins l'air utiles ? Eh bien, c'est tout à fait le genre de Ray. Il ne me dit rien, et une fois sur deux, il faut que je lui explique son boulot.

— Il y a des rumeurs qui courent sur Ray, vous savez », dit Élaine.

Ou peut-être, pensa Sue, est-ce *moi* qui ai perdu pied. « Quel genre de rumeurs ?

— On dit que Ray veut s'introduire dans les serveurs de la direction pour en lire les courriers électroniques.

— Oh. Eh bien, c'est… »

Un bourdonnement s'éleva. Chris sortit son téléphone de sa poche, se détourna en chuchotant. Élaine lui décocha un regard venimeux.

Lorsqu'il se tourna à nouveau vers eux, il dit : « Désolé, tout le monde. Marguerite a besoin de moi pour garder sa fille.

— Bordel, fait Élaine, tout le monde se met en ménage, ici ? T'es devenu baby-sitter, ou quoi ?

— C'est plus ou moins une urgence, m'a dit Marguerite. » il se leva.

« Eh bien vas-y ! » Elle roula des yeux. Sébastian salua d'un aimable signe de tête.

« Ravi d'avoir fait votre connaissance, dit Chris à Sue.

— De même. » Il semblait plutôt sympa, bien qu'un peu distrait. Il était certainement de meilleure compagnie qu'Élaine et sa vision à rayons X.

Qui se braqua sur elle dès que Chris s'éloigna de la table.

« Donc, c'est vrai ? Ray se livre à du piratage illicite ?

— Illicite, je n'en sais rien. Il prévoit de rendre cela public. L'idée étant que les messages arrivés avant le blocus sur les serveurs de la direction pourraient nous faire entrevoir la cause de cette histoire.

— Si un message quel qu'il soit est passé avant le blocus, comment se fait-il que Ray n'en ait pas reçu une copie ?

— Il n'était pas bien haut dans la hiérarchie avant que tout le monde parte à la conférence de Cancun. En plus, il est nouveau, ici. Il avait des contacts à Crossbank, mais pas ce qu'on pourrait appeler des amis. Ray ne *se fait pas* d'amis.

— Cela lui donne le droit de s'introduire dans des serveurs sécurisés ?

— Il le pense.

— Il le pense, mais dans les faits, est-il passé à l'action ? »

Sue réfléchit à sa position. Parler à la presse serait un excellent moyen de se faire virer. Nul doute qu'Élaine lui promettrait un anonymat total. (Ou de l'argent, si elle en demandait. Ou la lune.) Mais les promesses étaient comme les

chèques en bois : faciles à remplir et difficiles à encaisser, je suis peut-être stupide, mais pas autant que cette femme semble le penser, loin de là.

Elle examina Sébastian. Voulait-il quelle en parle ?

Elle lui adressa un regard interrogateur. Sébastian s'appuya à son dossier, les mains sur le ventre, la barbe ornée d'une tache de moutarde. Énigmatique comme une chouette empaillée. Mais il lui fit un signe de tête.

D'accord.

D'accord. Elle le ferait pour lui, pas pour cette Élaine.

Elle se lécha les lèvres. « Shulgin était dans le bâtiment hier avec un type de l'informatique.

— À pirater les serveurs ?

— À votre avis ? Mais ce n'est pas comme si je les avais pris sur le fait.

— Ils ont obtenu des résultats ?

— Aucun, pour autant que je sache. Ils y étaient encore quand je suis partie vendredi soir. » Ils y sont peut-être toujours, pensa Sue. Passant le silicone au tamis du chercheur d'or.

« S'ils trouvent quelque chose d'intéressant, l'information transitera par votre bureau ?

— Non. » Elle sourit. « Mais elle arrivera sur celui de Ray. »

Sébastian eut soudain l'air préoccupé. « Tout ça est très intéressant, dit-il, mais ne laisse pas Élaine t'embarquer dans quoi que ce soit de dangereux. » Il avait reposé sa main sur sa cuisse pour lui communiquer un message qu'elle n'arrivait pas à déchiffrer. « Élaine s'occupe d'abord de sa paroisse.

— Allez vous faire foutre, Sébastian », répliqua l'intéressée.

Sue fut quelque peu choquée. D'autant plus que Sébastian se contenta de hocher la tête et d'afficher à nouveau son sourire de bouddha.

« Il se peut que je voie quelque chose comme ça, dit Sue. Il se peut aussi que non.

— Si vous le voyez…

— Élaine, Élaine… intervint Sébastian. N'exagérez pas.

— J'y réfléchirai, dit Sue. D'accord ? Ça vous suffit ? On peut changer de sujet ? »

Ils avaient terminé leur carafe de café et la serveuse n'en avait pas apporté d'autre. Élaine commença à enfiler sa veste.

« Au fait, intervint Sébastian, on m'a demandé de faire une petite présentation au centre communautaire pour une des soirées d'Ari.

— Vous allez leur vendre votre bouquin ? demanda Élaine.

— D'une certaine manière. Ari a du mal à occuper ces tranches du samedi. Je pense qu'il vous sollicitera pour la prochaine. »

Sue vit avec plaisir Élaine se dérober. « Merci, mais j'ai mieux à faire.

— Je vous laisserai le dire vous-même à Ari.

— Je peux le lui mettre par écrit, s'il veut. »

Sébastian s'excusa et se dirigea vers les toilettes. Après un silence gêné, Sue, toujours froissée, finit par dire : « Vous n'aimez peut-être pas ce qu'écrit Sébastian, mais il mérite un peu de respect.

— Vous avez *lu* son livre ?

— Oui.

— Vraiment ? De quoi parle-t-il ? »

Sue se mit à rougir. « Du vide quantique. Du vide quantique comme moyen de communication pour, euh, une espèce d'*intelligence… »* Et du fait que ce que nous nommons conscience humaine n'est en réalité que la capacité à capter une infime partie de cet esprit universel. Mais elle ne put commencer à dire cela à Élaine. Elle se sentait déjà terriblement idiote.

« Non, trancha Élaine. Faux, désolée. Il se contente de raconter aux gens des choses simplistes et rassurantes qu'il déguise en conneries pseudo-scientifiques. C'est le livre d'un universitaire à la préretraite qui se fait un tas de fric et qui se le fait de la manière la plus cynique possible. Oh… »

Sébastian était arrivé sans bruit dans son dos, et à en juger par son expression ; il avait tout entendu. « Franchement, Élaine, vous exagérez.

— Ne soyez pas si susceptible, Sébastian. Vos éditeurs vous ont-ils déjà soutiré une suite ? Comment allez-vous l'appeler ?

Parvenir au vide quantique en douze étapes ? La Sécurité financière par le vide quantique ? »

Sébastian ouvrit la bouche mais ne dit rien, il n'a pas l'air en colère, pensa Sue. Il a l'air blessé.

« Franchement », répéta-t-il.

Élaine se leva en boutonnant sa veste. « Amusez-vous bien, les enfants. » Elle hésita puis se retourna pour poser la main sur l'épaule de Sue. « Bon, d'accord, je sais, je suis une horrible salope. Désolée. Merci de m'avoir supportée. J'ai bien aimé ce que vous avez dit sur Ray. »

Sue haussa les épaules : elle ne trouvait rien à répondre.

Sébastian garda le silence pendant le trajet de retour. Il boudait presque. Elle avait hâte d'arriver à la maison pour lui rouler un joint.

Seize

Chris trouva Marguerite dans son bureau au premier étage, en train de crier dans son téléphone de poche. Les images vidéo transmises en direct par l'Œil emplissaient le moniteur mural.

Elles ne lui firent pas bonne impression. Elles semblaient de mauvaise qualité – striées de lignes parasites et de petits points blancs fugaces. Pire, le Sujet traversait des conditions météorologiques extrêmement mauvaises, des rubans d'ocre et de rouille, une tempête de poussière si terrible qu'elle menaçait de le dissimuler des pieds à la tête.

« Non, s'énervait Marguerite. Je me *fous* de ce que dit Hubble Plaza. Allons, Charlie, tu sais bien ce que ça signifie ! *Non !* J'arrive. Bientôt. » Apercevant Chris, elle ajouta : « Dans un quart d'heure. »

La première cartographie à haute altitude d'UMa47/E avait révélé la présence saisonnière de tempêtes de poussière d'une intensité presque martienne, surtout dans l'hémisphère Sud. Chris se dit que celle-là devait sortir de la norme, le Sujet n'ayant pas parcouru plus de cent cinquante kilomètres depuis Homardville, qui se situait à une bien plus grande distance que cela au nord de l'équateur. Ou peut-être était-elle tout à fait naturelle, élément d'un cycle long non détecté par les surveillances préliminaires.

Le Sujet s'enfonçait dans l'atmosphère opaque, le torse incliné. Son image pâlit, redevint limpide, s'affaiblit à nouveau. « Charlie craint qu'on ne le perde complètement, dit Marguerite. Je vais à l'Œil. »

Chris la suivit en bas. Dans le salon, Tess regardait les programmes que proposait Télé Blind Lake le samedi en matinée. Un dessin animé dans lequel des lapins au museau surmonté d'énormes lunettes cultivaient des carottes dans des vases à bec et des alambics médiévaux. Sa tête rebondissait en douceur et en rythme sur le canapé.

« Tu avais dit qu'on irait faire de la luge, rappela-t-elle.

— Chérie, j'ai une urgence au boulot. Je te l'ai dit. Chris va s'occuper de toi, d'ac ?

— Je devrais pouvoir l'y emmener, dit Chris. Sauf que ça fait une sacrée trotte.

— C'est vrai ? demanda Tess. On peut ? »

Marguerite pinça les lèvres. « Je suppose, mais je ne veux pas que tu fasses l'aller-retour à pied. Mme Colangelo a dit qu'on pourrait emprunter sa voiture en cas de besoin… Chris va étudier ça. »

Il promit de poser la question, ce qui amadoua Tess, et Marguerite enfila sa parka. « Si je ne suis pas rentrée pour le dîner, il y a à manger dans le congélateur, Soyez créatifs.

— Le problème est grave ?

— Ça n'a vraiment pas été simple de faire en sorte que les O/BEC se concentrent sur un seul individu. Si on le perd dans la tempête, on n'arrivera peut-être pas à le retrouver. Pire, il y a une grosse perte de signal en ce moment, et Charlie ne sait pas pourquoi.

— Vous pensez pouvoir faire quelque chose ?

— Pas sur le plan technique. Mais il y a des gens à Hubble Plaza qui n'attendent qu'une occasion comme celle-là pour abandonner le Sujet. Je ne veux pas que cela se produise. Je vais leur mettre des bâtons dans les roues.

— Bonne chance.

— Merci. Et merci de tenir compagnie à Tess. Je me débrouillerai pour rentrer avant qu'elle aille se coucher. »

Elle se précipita à l'extérieur.

Par esprit de corps, Chris appela Élaine pour l'informer de la crise en cours à l'Allée. Elle dit qu'elle découvrirait ce qu'elle pourrait. « Les choses deviennent bizarres, dit-elle. Je commence à penser qu'il faudrait se préparer au coup dur. »

Il dut admettre se sentir lui-même un peu nerveux. Presque quatre mois de quarantaine, et on avait beau essayer de l'ignorer ou de la justifier, cela signifiait qu'il se passait quelque chose de prodigieusement mauvais – peut-être dehors, peut-être dedans. Quelque chose de mauvais, de dangereux et de

caché qui finirait par venir avec bruit en pleine lumière.

Mme Colangelo, qui gérait le magasin de vêtements du centre commercial de Blind Lake, avait en réalité pris sa retraite depuis le blocus. Elle le laissa emprunter son petit roadster Marconi vert citron, et Tess chargea sa luge à l'arrière, une luge en bois, à l'ancienne. Elle expliqua que la plupart des gamins utilisaient des chambres à air ou des traîneaux en plastique, mais qu'elle avait repéré cette luge (une *vraie,* insista-t-elle) dans une boutique d'occasion et supplié sa mère de l'acheter. C'était à Crossbank, plus vallonné que Blind Lake mais aussi très arboré – au moins, ici, elle ne percuterait pas d'arbres.

Tess restait une énigme pour Chris. Elle lui rappelait sa sœur Portia de beaucoup (peut-être trop) de manières, par son obstination, son imprévisibilité, son irascibilité. Mais Porry avait été une grande bavarde, surtout quand elle se découvrait une nouvelle passion. Tess ne parlait que de temps en temps.

Elle garda le silence pendant les cinq premières minutes du trajet, mais il faut croire qu'elle aussi pensait à Portia : « Ta sœur allait skier, des fois ? » demanda-t-elle.

Depuis l'épisode de la fenêtre, Tess était venue plusieurs fois le trouver pour qu'il lui parle de Porry. Fille unique, Tess semblait fascinée par l'idée que Chris avait été grand frère – moins qu'un parent, plus qu'un ami. Elle semblait penser que Portia avait mené une existence de rêve. Faux. Portia avait été enterrée sous la pluie dans un cimetière de Seattle, victime de la forme la plus aiguë de la maladie mortelle qu'était l'âge adulte. Bien entendu, il ne le dirait pas à Tess. « Il ne neigeait pas souvent là où on a grandi. Ce qu'on avait de plus proche de la luge consistait à descendre sur des chambres à air les pentes d'une petite station dans les montagnes.

— Portia aimait ça ?

— Au début, non. Elle avait plutôt peur. Mais après deux ou trois descentes, elle a décidé que c'était marrant.

— Je pense qu'elle aimait ça, sauf qu'elle avait froid.

— C'est vrai, elle n'aimait pas beaucoup le froid. »

Élaine l'avait accusé de « se mettre en ménage » chez Marguerite. Il se demanda si c'était vrai. Au cours des dernières semaines, il était presque devenu partie intégrante de l'univers

de Marguerite et Tessa Hauser, comme malgré lui. Non, faux, pas malgré lui : il avait effectué chaque pas de bon cœur. Mais l'ensemble de ces pas avait constitué un voyage imprévu.

Il n'avait pas encore couché avec Marguerite, mais à en croire tous les signaux qu'il arrivait à déceler, c'était là où son voyage le conduisait. Et il ne s'agissait pas d'une gentille petite affaire passagère, d'une aventure sans lendemain ou même d'une aventure de blocus explicite, l'échange de chaleurs sans promesses exprimées ou sous-entendues. Les enjeux étaient beaucoup, beaucoup plus élevés.

Était-ce ce qu'il voulait ?

Marguerite lui plaisait, tout ce qu'il savait d'elle lui plaisait. Chacune de leurs conversations nocturnes – et il y en avait eu beaucoup, ces derniers temps – les avait rapprochés. Elle n'hésitait pas à se raconter. Elle parlait sans gêne de son enfance (elle avait vécu avec son pasteur presbytérien de père dans un presbytère d'une petite banlieue dortoir – et étape ferroviaire – près de Cincinnati, une maison vieille de soixante-dix ans avec une véranda ouverte en bois), de son travail, de Tess, et parfois, avec plus de réticence, de son mariage. Rien dans sa vie quelque peu protégée ne l'avait préparée à Ray, qui avait prétendu l'aimer mais ne cherchait qu'à meubler sa vie d'une femme à la manière conventionnelle, Ray qui considérait la cruauté comme la baise ultime. Les hommes de ce genre abondaient sur terre, mais Marguerite n'en avait jamais rencontré. Il s'en était suivi neuf ans de cauchemar instructif.

Et que voyait-elle en Chris ? Pas tout à fait le contraire de Ray, mais peut-être une image plus bienveillante de la masculinité, quelqu'un à qui elle pouvait se confier, sur qui elle pouvait s'appuyer sans redouter de châtiment. Cela le flattait, mais c'était une opinion mal avisée. Non qu'il soit incapable d'aimer. Il avait adoré son travail, sa famille, sa sœur Portia, mais ce qu'il aimait avait tendance à tomber en miettes entre ses doigts, déchiré par son désir maladroit de le protéger.

Il ne la ferait jamais souffrir de la manière dont Ray l'avait tait souffrir, mais sur le long terme, il pourrait bien s'avérer tout aussi dangereux.

Tess lui avait indiqué le meilleur endroit pour la luge : de

petites collines cinq cents mètres après l'Allée, là où la route d'accès se terminait en cul-de-sac goudronné. Les tours de refroidissement de l'Œil apparurent à gauche de la route, sentinelles sombres dans un paysage blanc. Tess brisa à nouveau le silence : « Portia avait des problèmes à l'école ?

— Bien sûr. Tout le monde en a, de temps en temps.

— Je déteste l'éducation physique.

— Moi, je n'ai jamais réussi à grimper à la corde.

— On n'en est pas encore là. Mais il faut qu'on porte ces stupides vêtements de gym. Portia faisait des cauchemars ?

— Parfois.

— À quoi ils ressemblaient ?

— Eh bien… Elle n'aimait pas en parler, Tess, et je lui ai promis de ne pas les raconter. »

Tess le jaugea du regard. Elle est en train de décider si elle peut me faire confiance, se dit Chris. Tess n'accordait pas sa confiance à la légère. La vie lui avait appris qu'on ne pouvait pas se fier à tous les adultes – une dure leçon, mais qui valait le coup.

Et s'il gardait toujours les secrets de Portia, il garderait peut-être ceux de Tessa. « Maman t'a parlé de la Fille-Miroir ?

— Non. C'est qui ?

— C'est ce qui ne va pas en moi. » Un autre regard oblique. « Tu savais que quelque chose n'allait *pas* en moi, non ?

— Je me suis un peu posé la question, le soir où il a fallu aller à la clinique.

— Je la vois dans les miroirs. C'est pour ça que je l'appelle la Fille-Miroir. » Elle marqua un temps d'arrêt. « Je l'ai vue dans la fenêtre, ce soir-là. Elle m'a prise par surprise. Ça m'a énervée, j'imagine. »

Chris sentit la gravité de la confession. Il fut flatté que Tess ait abordé le sujet avec lui.

Il leva le pied de l'accélérateur pour prolonger un peu la conversation.

« Elle me ressemble mais ce n'est pas moi. C'est ça que personne ne comprend. Alors, qu'est-ce que t'en penses ? Je suis folle ?

— Je n'en ai pas l'impression.

— Je n'en parle pas car les gens me croient cinglée. Je le suis peut-être.

— Ça arrive, qu'on ne comprenne pas ce qu'il se passe. Ce n'est pas pour autant qu'on est cinglé.

— Et pourquoi personne d'autre ne la voit ?

— Je n'en sais rien. Qu'est-ce qu'elle veut ? »

Tess haussa les épaules avec irritation. On avait dû lui poser cette question trop souvent. « Elle ne le dit pas.

— Elle parle ?

— Pas avec des mots. Je pense qu'elle veut juste que je fasse attention aux choses. Je pense qu'*elle* ne peut pas faire attention si *moi* je ne fais pas attention. Est-ce que ça tient debout ? Mais c'est juste ce que je pense. Juste une théorie.

— Portia parlait à ses jouets, des fois.

— Ce n'est pas la même chose. Ça, c'est les gamins qui le font. » Elle roula des yeux. « *Edie Jerundt* parle à ses jouets. »

Mieux valait que ça sorte tout seul. C'était déjà bien que Tess se soit confiée à lui. Il conduisit en silence jusqu'au bout de la route, jusqu'au cul-de-sac où on voyait déjà une demi-douzaine de voitures garées.

La pente la plus forte de la colline blanche de neige était mouchetée de lugeurs, de surfeurs et de parents complaisants.

« Beaucoup d'avions, dans le coin, aujourd'hui », remarqua Tess en descendant de voiture.

Chris jeta un coup d'œil dans le ciel mais sans rien voir d'autre qu'une tache argentée au loin sur l'horizon. Encore une remarque sibylline de Tess, « Tu m'aideras à tirer la luge en haut ? demanda-t-elle.

— Bien sûr.

— Et tu descendras avec moi ?

— Si tu veux. Mais je te préviens, je n'ai pas touché à une luge depuis des années.

— Tu m'as dit que vous n'en aviez pas. Que vous utilisiez juste des chambres à air.

— Je voulais dire que je n'avais pas glissé sur de la neige jusqu'en bas des collines depuis des années.

— Depuis que Portia était petite ?

— Voilà.

— Bon, allez, viens ! dit Tess.

Tess avait conscience, à tout moment, de la présence croissante et pressante de la Fille-Miroir.

Celle-ci glissait sur la moindre surface réfléchissante comme un fantôme insaisissable. Elle vacillait sur les fenêtres, sur le capot et les flancs bleu lustré de l'automobile. Tess avait même conscience des quelques flocons épars lâchés par un ciel haut et gris. Elle avait étudié les flocons de neige en classe de science : ils illustraient le concept de symétrie. La glace, pensa-t-elle, comme le verre, repliée en miroirs angulaires. Elle imagina la Fille-Miroir dans chacune des facettes invisibles de la neige en train de tomber.

En fait, Tess ne se sentait pas très bien. Oppressée par la Fille-Miroir comme par un lourd brouillard asphyxiant, elle finissait par avoir du mal à penser à autre chose. Peut-être en avait-elle trop raconté à Chris. Dire le nom de la Fille-Miroir n'avait sans doute pas été une bonne idée. Peut-être n'aimait-elle pas qu'on parle d'elle.

Mais Tess attendait cette sortie en luge avec impatience depuis le début de la semaine et elle n'allait pas laisser la Fille-Miroir la lui gâcher.

Chris tira la luge jusqu'en haut de la colline. On y montait doucement par un long sentier avant de redescendre par une pente forte. Tess arriva au sommet un peu essoufflée, mais la vue lui plut. Elle trouva curieux qu'on en voie tellement davantage du haut d'une si petite colline. Elle contempla les tours sombres de l'Allée puis les carrés blancs de Hubble Plaza, avec les magasins et les maisons groupés autour. Les routes, nettes et précises, semblaient celles d'une carte routière. Celle de Constance passait par le portail sud pour s'enfoncer dans le lointain tacheté de neige comme une ligne gravée dans du métal blanc. Le vent tirait sur les cheveux de Tessa, qui sortit son bonnet de la poche de son blouson pour l'enfoncer jusqu'aux sourcils sur le crâne.

Elle ferma les yeux et vit des avions. Pourquoi des avions ? La Fille-Miroir se faisait beaucoup de soucis pour les avions, en ce moment.

Pour un petit appareil à hélices et un plus gros à réaction qui fondait sur lui tel un oiseau de proie. Où ça ? Le ciel très nuageux ne révélait pas grand-chose, même s'il s'agissait de fins nuages d'altitude. Ce bourdonnement dans mes oreilles peut provenir d'un avion, se dit Tess, ou juste du vent qui agite le col de mon blouson, ou même de la pulsation de mon sang.

Ses doigts lui cuisaient mais elle avait le corps bien au chaud sous ses vêtements. J'ai chaud, j'ai froid, pensa-t-elle.

« Tess ? l'appela Chris. Ça va ? »

En général, les gens lui posaient cette question quand elle se comportait de manière bizarre, en restant immobile trop longtemps ou en regardant quelque chose trop fixement. Mais qu'est-ce que ça pouvait bien leur faire ? Qu'y avait-il de si curieux à rester debout à réfléchir ?

Peut-être était-ce cela que la Fille-Miroir voyait ou voulait que Tess voie : le grand et le petit avion. Le petit, jaune vif, avait des numéros sur les ailes mais pas d'immatriculations militaires. Il était plus volumineux que le genre d'appareils utilisés pour épandre de l'insecticide, mais pas de beaucoup. Il lui apparaissait avec netteté lorsqu'elle fermait les yeux, mais cela la déroutait aussi, comme si elle regardait l'avion de trop d'angles à la fois. C'était un avion à facettes, un avion kaléidoscope, un avion dans un miroir plein d'angles.

Chris lui tendit la corde de la luge, Tess la serra dans sa main et essaya de se concentrer sur la descente – qui lui sembla soudain davantage une corvée qu'un plaisir. La neige crissait et gémissait sous le poids des patins en bois. Quelque part au pied de la pente, des gens riaient. Puis les avions détournèrent à nouveau son attention. Pas seulement le petit, mais le grand aussi, celui à réaction, qui se trouvait encore loin de l'autre mais le traquait avec ténacité, puis…

Tess lâcha la corde. La luge partit toute seule sur la pente et Chris dut la rattraper.

Il s'agenouilla devant elle. « Tess, qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Elle vit ses grands yeux inquiets mais ne put lui répondre. Le jet s'était approché de plusieurs kilomètres en quelques secondes à peine. Quelque chose s'en écarta alors – un missile,

supposa Tess – et brilla entre les deux appareils comme un reflet dans un cristal fracturé.

Pourquoi personne d'autre ne le voyait-il ? Pourquoi les gens sur la colline continuaient-ils à rire et à s'amuser ? Étaient-ils désorientés par la neige et ses millions de millions de miroirs ? « Je ferais peut-être mieux de te ramener à la maison », dit Chris qui, de toute évidence, ne le voyait pas non plus. Tess voulut lui montrer. Elle tendit le bras et déplia les doigts, son index suivit l'invisible arc de cercle du missile, une ligne comme le trait laissé par un pinceau d'une minceur infinie sur la page blanche du ciel ; elle dit : « *Là…* »

Mais ensuite, tout le monde entendit l'explosion.

À l'Allée, Charlie Grogan accueillit Marguerite devant son bureau. « Viens, allons au Contrôle », lui dit-il, laconique. « Ça devient de plus en plus bizarre. »

La tension qui habitait Charlie lui sauta aux yeux, durant leur descente en ascenseur. L'Œil se situait loin sous terre, une ironie que Marguerite avait autrefois appréciée à sa juste valeur. Le joyau est dans le lotus, l'Œil dans la terre. Ce qu'il y a de mieux pour vous voir, mon cher. Cela ne semblait pas spécialement drôle, à ce moment-là.

« Je peux traiter tous les appels provenant de Hubble Plaza, dit-elle, sauf ceux de Ray lui-même. S'il appelle en se prévalant de sa supériorité hiérarchique, je n'aurai guère d'autres solutions que de prétendre que le téléphone est cassé.

— En toute franchise, Hubble Plaza n'est pas notre problème n°1 en ce moment. On a dû convoquer les deux équipes techniques, celle de jour et celle de nuit. Elles ont ôté et remplacé deux des unités d'interface. Pire, et je sais que tu n'as aucune envie d'entendre ça, on a de gros soucis avec les O/BEC. »

Les O/BEC. Même Charlie, disait-on, en parlait comme d'« une technologie touchez-du-bois ». Marguerite s'y connaissait très peu en informatique quantique : elle ne prétendait pas comprendre les subtilités des cylindres O/BEC.

Arranger une série d'O/BEC en un ensemble auto-évolutif « organique » était une expérience qui n'aurait jamais dû

fonctionner, selon elle. Cela donnait des résultats imprévisibles à vous faire froid dans le dos, et elle se souvint de ce que Chris lui avait dit (ou répété) : *Ça pourrait s'arrêter n'importe quand*. Ça pourrait, en effet. Et c'était peut-être pour tout de suite.

Mais, mon Dieu, non, pas maintenant, pas quand ils se trouvaient si près d'une connaissance plus profonde, pas quand le Sujet courait un danger mortel.

Marguerite n'avait jamais vu la salle de contrôle et d'interface aussi bondée. Les techniciens, certains lancés dans une discussion passionnée, s'agglutinaient autour des moniteurs système. Elle vit avec consternation que le grand écran principal, la transmission en direct, restait complètement vide. « Qu'est-ce qu'il s'est passé, Charlie ? »

Il haussa les épaules. « Perte d'intelligibilité. Temporaire, à notre avis. Due à un blocage d'E/S, pas à une panne système totale.

— On a perdu le Sujet ?

— Non, comme je l'ai dit, c'est *un* problème d'interface. L'Œil continue à l'observer, mais nous avons du mal à communiquer avec l'Œil. » Il haussa légèrement les épaules comme pour dire : *C'est ce qu'on pense, du moins*.

« On a déjà connu cette situation par le passé ?

— Pas à ce point, non.

— Mais vous pouvez réparer ? »

Il hésita, « Sans doute, finit-il par dire.

— On avait encore une image il y a vingt minutes. Qu'est-ce qu'il faisait quand vous l'avez perdu ?

— Le Sujet ? Il s'était accroupi derrière une espèce d'obstacle quand tout est devenu gris.

— Tu penses que c'est à cause de la tempête ?

— Marguerite, *personne n'en sait rien*. On ne comprend pas le millième de ce que font les O/BEC. Comme ils peuvent voir à travers des murs de pierres, une tempête ne devrait pas les gêner. Mais la visibilité est gravement compromise, alors peut-être que l'Œil a plus de travail pour rester fixé sur une cible mouvante, peut-être que c'est ce qui nous pose problème en ce moment. Tout ce qu'on peut faire, c'est traiter les problèmes périphériques au fur et à mesure de leur apparition. Garder la

température conforme aux spécifications, assurer la stabilité des puits quantiques. » Il ferma les yeux et passa la main sur le chaume de son crâne.

Nous n'aimons pas le reconnaître, se dit Marguerite, mais nous utilisons une technologie que nous ne comprenons pas. Une « structure dissipatrice » capable de développer sa propre complexité – capable de croître bien au-delà de la compréhension intellectuelle que nous en avons. Pas vraiment une machine mais un processus *à l'intérieur* d'une machine, l'évolution en miniature, à sa façon une nouvelle forme de vie. Nous nous sommes contentés de la mettre en route. De la mettre en route, et de la plier à nos besoins.

Faisant de nous la seule espèce dotée d'un œil plus complexe que son cerveau.

Les lumières du plafonnier vacillèrent et diminuèrent. Les moniteurs à bus de tension bêlèrent un signal d'alarme strident.

« S'il te plaît, Charlie, dit Marguerite, ne le laisse pas nous échapper. »

Chris suivait le geste brusque de Tessa lorsqu'il entendit l'explosion. Un son pas particulièrement fort, pas plus que celui d'une porte qu'on claque, mais plus lourd, chargé de nuances ondulantes, comme le tonnerre. Il se redressa et fouilla le ciel du regard. Les autres personnes firent de même, du moins toutes celles qui ne s'étaient pas encore lancées sur la pente.

Il vit d'abord un anneau de fumée en train de grandir, peu visible sur ce fond de ciel patchwork de bleu et de nuages d'altitude… puis l'avion lui-même, au loin, tombant vers la terre en une courbe oblique.

Il tombait, mais gardait quelques ressources. Le pilote semblait se démener pour reprendre le contrôle. C'était un petit avion, un appareil privé, jaune canari, sans rien de militaire : Chris le vit en silhouette alors qu'il volait un instant à l'horizontale, en parallèle à peut-être cinquante ou soixante mètres au-dessus de la route sortant de Blind Lake. *Il approche,* comprit-il. *Il essaye peut-être d'atterrir sur la route*.

Puis l'appareil vacilla à nouveau, vira soudain de bord en lâchant une bouffée de fumée noire.

Son arrivée se passait mal, et il approchait de plus en plus. « Couche-toi, dit-il à Tess. Par terre. *Vite*. »

La fillette resta raide, sans un mouvement, le regard fixe. Chris la plaqua dans la neige et la couvrit de son corps. Certains des lugeurs se mirent à hurler. Pour le reste, le silence de l'après-midi était devenu sinistre : les moteurs de l'avion s'étaient arrêtés. Cela devrait faire plus de bruit, pensa Chris. Tout ce métal en train de tomber.

L'appareil toucha le sol à l'extrémité nord du parking circulaire, redressant le nez au dernier instant avant de percuter une camionnette Ford rouge vif, transformant toute son énergie cinétique en un éventail de débris rouge et jaune qui créèrent sillons et cratères dans la neige. Le corps de Tessa trembla au bruit. Les éclats volèrent vers l'est, loin de la colline, et continuaient à tomber dans un crépitement assourdi par la neige lorsque l'épave s'embrasa.

Chris tira Tess en position assise.

Elle se redressa comme catatonique, les bras raidis contre les flancs. Son regard restait fixe et ne cillait pas.

« Tess, dit-il, écoute-moi. Il faut que j'aille aider, mais je veux que tu restes ici. Boutonne-toi si tu as froid, demande à un autre adulte si tu as besoin d'aide, à part ça, *attends-moi,* tu as compris ?

— Je crois.

— Attends-moi.

— T'attendre », dit-elle d'une voix sourde.

Il n'aimait pas l'expression de son visage ni la manière dont elle parlait, mais elle ne souffrait d'aucune blessure physique et il y avait peut-être des survivants dans l'épave en feu. Chris la serra dans ses bras pour essayer de la rassurer puis bondit en bas de la pente, ses pieds trouant la neige comprimée et lissée par les luges.

Il atteignit l'avion en flammes en même temps que trois autres adultes, deux hommes et une femme, *a priori* des parents venus faire de la luge avec leurs enfants. Il s'avança aussi près qu'il l'osait de l'incendie, de la chaleur qui lui cuisait le visage et évaporait la neige dans l'air. On apercevait, par plaques noires et trempées, l'asphalte du parking sous la neige.

Chris voyait assez bien la camionnette – le toit en avait été arraché – pour être sur qu'il n'y avait personne à l'intérieur. On ne pouvait en dire autant du petit avion. Derrière son moteur dévoré par des flammes acharnées, une forme humaine se battait contre le verre terni de la porte de la cabine.

Chris ôta sa veste en tissu et se l'enroula autour de la main droite.

Plus tard, Marguerite lui dirait qu'il avait agi « en héros ». Peut-être. Il n'en avait pas eu l'impression. L'évidence de ce qu'il fallait faire s'était imposée à lui, il n'aurait peut-être rien tenté si le feu avait été plus violent ou si l'avion avait contenu davantage de carburant. Mais il ne se souvenait pas avoir pesé les risques. Il n'avait pensé qu'à ce qu'il fallait faire.

Il sentit la chaleur lui cuire la peau du visage, et dans son dos des bourrasques d'air glacé souffler en direction des flammes. La silhouette à peine visible dans la cabine de métal froissé tressaillit puis cessa tout mouvement. La portière lui sembla brûlante, même à travers plusieurs épaisseurs de veste. Elle était entrebâillée, mais coincée dans son cadre. Chris la mania en vain, recula pour inspirer une bouffée d'air frais, puis donna de toutes ses forces un coup de pied dans l'aluminium en accordéon. Une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce que le métal plie assez pour qu'il arrive à s'accrocher, à agripper la porte à travers les épaisseurs de sa veste désormais fumante puis à faire levier.

Le pilote culbuta comme un sac de viande sur le sol humide, la tête désormais chauve et noircie aux endroits qui n'étaient pas d'un horrible rouge de viande grillée. Il portait des lunettes d'aviateur, avec un verre manquant et l'autre craquelé. Mais il respirait. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait en vagues de crête.

Les hommes derrière Chris se précipitèrent et approchèrent suffisamment pour tirer le pilote à l'écart de l'épave. Chris se retrouva à hésiter sans but. Était-il censé faire autre chose ? La chaleur lui tournait la tête.

Il sentit une main sur son épaule, sentit qu'on l'éloignait des flammes. À peine quelques pas plus loin, l'air semblait spectaculairement plus froid, plus mordant qu'il ne l'avait été

sur la colline avec Tess. Il tituba puis s'assit sur le capot d'une automobile intacte et laissa sa tête s'affaisser. On lui apporta une bouteille d'eau qu'il vida presque d'un coup, mais qui lui donna encore plus la nausée. Il entendit une ambulance approcher toutes sirènes hurlantes sur la route de Blind Lake.

Tess, pensa-t-il. Tess sur la colline.

Combien de temps avait passé ? Il chercha du regard la fillette sur la pente. Tout le monde en était descendu pour se rassembler sur le parking à distance prudente de l'avion en flammes. Tout le monde sauf Tess. Il lui avait dit de ne pas bouger et elle l'avait pris au pied de la lettre. Il l'appela, mais elle se trouvait trop loin pour l'entendre.

Tant bien que mal, il remonta sur la colline. Tess restait immobile, les yeux fixés sur l'épave. Elle ne lui répondit pas lorsqu'il l'appela. Mauvais signe. Chris la supposa en état de choc ou quelque chose de ce genre.

Il s'agenouilla devant elle, plaça son visage dans son champ de vision et posa ses mains sur les petites épaules. « Tess, dit-il. Tess, ça va ? »

Elle ne réagit pas tout de suite. Puis elle frissonna. Tout son corps trembla. Elle cligna des yeux et ouvrit la bouche en silence.

« Il faut qu'on aille te mettre au chaud », dit-il.

Elle s'appuya sur lui et se mit à pleurer.

Marguerite perdit Charlie de vue dans le bruyant chaos qui agitait la salle de contrôle.

Une obscurité absolue régna une fraction de seconde durant – panne électrique totale. Puis les lumières se rallumèrent avec quelques hésitations et la salle se remplit de voix. Marguerite alla se mettre à l'écart dans un coin désert qu'elle venait de repérer. Ne pouvant rien faire pour les aider, elle préférait éviter de les gêner.

Il s'était produit quelque chose de mauvais, quelque chose qu'elle ne comprenait pas, quelque chose qui rendait les ingénieurs frénétiques. Elle se concentra sur le grand écran mural, celui des images en direct de l'Œil et qui, hélas, restait vide. *Ça pourrait s'arrêter n'importe quand.*

Son téléphone bourdonna. Elle l'ignora. Elle aperçut Charlie et l'observa qui faisait le tour de la pièce pour coordonner les activités. Comme elle ne pouvait rien faire – du moins pour aider –, elle fut prise d'un sentiment de perte. Perte d'intelligibilité. Perte d'orientation. Perte de la vision. Perte du Sujet, avec qui elle avait souffert pour traverser un désert jusqu'au cœur d'une tempête de poussière. À intervalles réguliers, l'écran mural explosait en cascades de couleurs stochastiques. Marguerite ne le quittait pas du regard et essayait, en vain, d'en extraire une image. Pas de signal, juste du bruit. Rien que du bruit.

Quelques indicateurs de plus au vert, entendit-elle dire quelqu'un. Était-ce bon signe ? Apparemment. Charlie approchait, et s'il ne souriait pas, il affichait une expression moins grave qu'auparavant – combien de temps auparavant ? Une heure ?

« On arrive à récupérer quelques petits trucs, annonça-t-il.

— Une image ?

— Peut-être.

— On a perdu le Sujet ou pas ?

— Regarde. »

Elle se tourna à nouveau vers l'écran, qui se remplissait d'une nouvelle lumière. De minuscules mosaïques digitales, assemblées dans les profondeurs insondables des cylindres O/BEC. Le blanc fondit en un brun fauve. Le désert. *C'est reparti,* pensa Marguerite, et un frisson de soulagement parcourut sa colonne vertébrale… mais où était le Sujet ? Et en quoi consistait ce vide vierge ?

« Du sable », murmura-t-elle. De petits grains de silicate que le vent ne dérangeait pas. La tempête devait être terminée. Mais le sable ne restait pas immobile. Il s'élevait comme pour former un monticule et glissait dans tous les sens.

Le Sujet se hissa hors du sable qui le recouvrait. Bien qu'enseveli par le vent, il avait survécu. Il se releva à l'aide de ses bras manipulateurs et se tint debout, chancelant un peu, dans l'étonnante lumière du soleil. La caméra virtuelle monta avec lui. Derrière le Sujet, Marguerite vit la tempête de sable sur l'horizon où elle s'était retirée, traînant des vortex noirs comme

des queues de jument.

Tout autour du Sujet se dressaient des lignes et des angles de pierre. De vieilles colonnes de pierre, des structures pyramidales et des fondations récurées par le sable. Les ruines d'une ville.

TROISIÈME PARTIE

L'ascension de l'invisible

L'homme, sur Terre, ne pouvait aller plus loin dans la conquête des limitations de l'atmosphère, des métaux et de l'optique. Grâce à ce gigantesque miroir, base d'un télescope dont la construction avait nécessité des années d'efforts à une douzaine d'esprits supérieurs afin de produire un instrument d'une portée, d'une complexité et d'une précision sans égales, équipé du moindre dispositif souhaité et connu des astronomes, l'étude de l'univers avait atteint son apogée.

DONALD WANDREI,
Colossus,
1934

Dix-sept

En ce début de février, Marguerite, qui revenait du ravitaillement du samedi, se fit la réflexion que Blind Lake avait beaucoup changé.

Pas en apparence. Les chasse-neige sortaient toujours de l'arrière de la galerie marchande à chaque chute de neige pour que les rues restent à peu près dégagées. Les lumières continuaient à briller aux fenêtres la nuit. Tout le monde dormait au chaud et personne ne souffrait de la faim.

Mais la ville semblait aussi un peu délabrée, non entretenue. Aucun entrepreneur externe ne venait plus combler les nids-de-poule creusés par l'hiver ni remplacer les bardeaux arrachés de nombreux toits par les tempêtes survenues après Noël. Le ramassage des ordures était toujours assuré, mais comme on ne pouvait évacuer celles-ci à l'extérieur, le service d'hygiène publique avait établi une décharge temporaire à l'extrémité ouest du lac, près de la clôture et aussi loin que possible de la ville et des marécages protégés. Une odeur dérivait pourtant avec la brise comme un augure de pourrissement, et les jours de grand vent voyaient des papiers froissés et des emballages de nourriture tourbillonner le long du centre commercial comme des boules de broussailles. La question *quand cela allait-il finir ?* était si banale que plus personne ne prenait la peine de la poser.

Parce que ça pourrait se terminer n'importe quand.

Tess était revenue affaiblie et abasourdie de l'endroit où l'avion s'était écrasé. Marguerite l'avait enveloppée de vêtements et lui avait donné une soupe brûlante avant de la coucher jusqu'au lendemain matin – pour sa part, elle n'avait pas dormi – et après cette nuit de sommeil, Tess semblait redevenue elle-même. *Semblait*. Entre Noël et le jour de l'an, Tess n'avait rien dit du tout sur la Fille-Miroir et il n'y avait eu aucun épisode bizarre, mais Marguerite avait lu l'inquiétude sur

les traits de Tessa et senti peser dans ses silences davantage que sa timidité coutumière.

Elle avait énormément hésité à envoyer Tess chez son père pour la semaine, mais il semblait impossible d'y échapper. Aurait-elle élevé une objection que Ray ne se serait sûrement pas privé d'expédier un de ses vigiles privés récupérer Tess de force. Aussi, malgré son profond malaise, Marguerite avait-elle aidé sa fille à remplir son sac à dos de ses possessions préférées et lui avait fait franchir la porte dès que la petite automobile couleur scarabée de Ray s'était arrêtée contre le trottoir.

Peu désireux de se montrer, Ray était resté une silhouette dans l'ombre de l'habitacle. Il a l'air flou, se dit Marguerite, comme un souvenir qui disparaît. Elle regarda Tess le saluer avec un entrain qui lui parut soit faux, soit d'une naïveté touchante.

Le seul avantage de la situation était qu'elle aurait plus de temps à consacrer à Chris dans la semaine.

Elle pensait à lui lorsqu'elle immobilisa l'automobile devant la maison.

Chris. Il lui avait fait forte impression, avec son regard blessé et son incontestable courage. Sans parler de la manière dont il la touchait, comme un homme qui entre dans une source d'eau chaude et teste la température avant de se laisser aller. Le bon, l'effrayant Chris.

Effrayant parce que avoir un homme à la maison – partager son intimité avec un homme – suscitait de malencontreux souvenirs de Ray, ne serait-ce que par contraste. Une odeur d'après-rasage dans la salle de bains, un slip d'homme abandonné sur le sol de la chambre, une chaleur masculine subsistant dans les creux du lit… avec Ray, tout cela en était venu à sembler détestable, aussi désagréable qu'une contusion. Mais avec Chris, c'était tout le contraire. La veille, elle s'était surprise, outre à lui proposer elle-même de lui laver ses vêtements, à respirer en douce son odeur sur un tricot de corps qu'elle s'apprêtait à confier au lave-linge. Ridicule comportement de midinette, pensa Marguerite. Je suis très dangereusement *entichée* de ce type.

Elle supposa que leur liaison aurait au moins sur elle un effet

thérapeutique, comme lorsqu'on évacue le venin d'une morsure de serpent.

Les gens parlaient d'« aventures de blocus ». En était-ce une ? Marguerite n'avait qu'une expérience limitée. Ray avait non seulement été son premier mari mais sa première liaison de longue durée. Comme Tess, Marguerite était une de ces filles mal à l'aise à l'école : intelligentes mais gauches, pas particulièrement jolies, trop timides pour s'exprimer en société. On appelait « geeks » les garçons de ce genre, mais au moins ces garçons-là semblaient-ils capables de tirer du réconfort de la fréquentation de leurs semblables. Marguerite n'avait jamais eu de vrais amis ni d'un sexe ni de l'autre, du moins pas avant d'arriver en troisième cycle universitaire. Là, enfin, elle avait trouvé des collègues, des gens qui respectaient son talent, qui l'appréciaient pour ses idées, et certains de ceux-là étaient devenus des amis.

Cela expliquait peut-être pourquoi elle avait été si impressionnée par Ray lorsqu'il lui avait explicitement manifesté de l'intérêt. Ray avait dix ans de plus qu'elle et évoluait à la pointe du progrès en astrophysique à un moment où elle s'efforçait de trouver un moyen d'entrer à Crossbank. Il s'était montré direct dans ses opinions mais flatteur avec Marguerite, et avait de toute évidence envisagé dès le début de l'épouser. Marguerite ignorait alors que certains hommes considéraient le mariage comme l'autorisation de tomber le masque et de montrer leur terrible et véritable visage. Il ne s'agissait pas là d'une figure de style : Marguerite avait vraiment l'impression que Ray avait changé de visage, qu'il s'était dépouillé du Ray doux et indulgent de leurs fiançailles avec la même efficacité qu'un serpent de sa mue.

De toute évidence, elle avait complètement manqué de psychologie.

Et donc, qu'est-ce que cela faisait de Chris ? Une aventure de blocus ? Un second père potentiel pour Tess ? Ou quelque chose entre les deux ?

Et comment pouvait-elle seulement commencer à construire une ébauche d'avenir, quand même la possibilité d'un avenir pouvait prendre fin n'importe quand ?

En l'entendant s'affairer dans la cuisine, Chris monta du sous-sol, où il travaillait dans son bureau, lui demander : « T'es occupée ? »

Eh bien, la question ne manquait pas d'intérêt. On était samedi. Rien ne l'obligeait à travailler. Mais qu'est-ce qui était ou *pas* du travail ? Depuis plusieurs mois, elle se consacrait à Tess et au Sujet, et maintenant à Chris aussi. Ce jour-là, elle avait prévu de rattraper le retard pris dans ses notes et de garder un œil sur le direct. L'odyssée du Sujet continuait, même si la crise de la tempête de sable était terminée et la ville en ruine désormais loin derrière lui, il avait quitté la route et voyageait dans un désert vide, sa condition physique avait changé de manière inquiétante mais rien d'absolument crucial ne lui était arrivé, du moins pour le moment.

« Pourquoi ?

— Je pensais aller à la clinique rendre visite au pilote que j'ai sorti de l'épave. Son état s'est stabilisé.

— Il a repris conscience ? » Marguerite avait entendu dire qu'il se trouvait dans le coma.

« Toujours pas.

— Pourquoi lui rendre visite, dans ce cas ?

— Parfois, on veut juste garder le contact. »

Et donc, retour dans la voiture, retour sur la route avec Chris au volant, retour dans cet après-midi clair et froid de février entre les ordures culbutées par le vent.

« Comment diable peux-tu lui devoir quoi que ce soit ? Tu lui as sauvé la vie.

— Pour le meilleur ou pour le pire.

— Comment cela pourrait-il être pire ?

— Il est grièvement brûlé. Lorsqu'il se réveillera, il se retrouvera dans un monde de douleur. Et puis… je suis sûr que Ray et ses potes adoreraient l'interroger. »

Il avait raison. Personne ne savait pourquoi le petit avion survolait Blind Lake ni ce que le pilote espérait accomplir en pénétrant dans la zone d'exclusion aérienne. Mais l'incident avait nettement accru l'angoisse en ville. Au cours des deux semaines précédentes, il y avait eu trois nouvelles tentatives

pour échapper au blocus, toutes par des hommes seuls : un journalier, un étudiant et un analyste débutant. Les trois candidats à l'évasion avaient été tués par les minidrones, encore que l'analyste avait réussi à s'éloigner d'au moins cinquante ou soixante mètres grâce à une veste thermique bricolée pour masquer sa signature infrarouge.

Aucun des corps n'avait été récupéré. Ils seront toujours là au printemps, pensa Marguerite, à la fonte des neiges. Comme une chose abandonnée sur un champ de bataille, brûlée, gelée et dégelée : un résidu biologique. De l'appât à vautours. Y avait-il des vautours dans le Minnesota ?

Tout le monde avait peur et tout le monde voulait à tout prix savoir pourquoi ils étaient en quarantaine et le moment où celle-ci prendrait fin (ou, pensée inexprimable, *si* elle prendrait fin). Donc, oui, le pilote serait interrogé, peut-être avec vigueur, et oui, il connaîtrait à coup sûr la douleur, malgré la réserve d'antalgiques centraux de la clinique. Mais cela n'enlevait rien à l'acte courageux de Chris. Elle avait senti plus d'une fois qu'il doutait des conséquences d'une bonne action. Peut-être son livre sur Galliano avait-il été une bonne action, du moins de son point de vue. Un mal réparé. Et il avait été puni pour cela. Chat échaudé craint l'eau froide. Mais le malaise semblait plus profond.

Marguerite ne comprenait pas comment un homme en apparence aussi convenable que Chris Carmody pouvait manquer à ce point de confiance en lui, alors que des salauds patentés tels que Ray se baladaient dans l'éclat de leur propre et sinistre vertu. Un vers d'un poème étudié au lycée lui revint en mémoire : *Les meilleurs ne croient plus en rien, et les pires s'emplissent d'une véhémence passionnée…*

Chris se gara dans le parking presque vide de la clinique. Le solstice étant passé, les jours rallongeaient à nouveau, mais on n'était encore qu'en février et déjà le soleil délavé effleurait l'horizon. Il prit la main de Marguerite en se dirigeant vers la porte de l'établissement.

Ne trouvant personne à la réception, Chris sonna et une infirmière apparut un instant plus tard. *Je la connais,* réalisa Marguerite. Cette femme potelée et animée vêtue de blanc

médical était la mère d'Amanda Bleiler et elle la voyait souvent les matins de semaine en déposant Tess au collège. Elle la connaissait assez pour lui faire bonjour de la main. Comment s'appelait-elle, déjà ? Roberta ? Rosetta :

« Marguerite, fit la femme en la reconnaissant. Et vous devez être Chris Carmody. » Chris avait prévenu de sa visite.

« Rosalie », dit Marguerite, le prénom lui revenant d'un coup en tête juste avant de le prononcer. « Comment va Amanda ?

— Assez bien, malgré tout. Malgré le blocus, voulait-elle dire. Malgré la présence de cadavres sous la neige à l'extérieur de la clôture.

Rosalie se tourna vers Chris : « Si vous voulez rendre visite à M. Sandoval, pas de problème, je m'en suis assurée auprès du Dr Goldhar, mais n'en attendez pas grand-chose, d'accord ? Et la visite devra être rapide. Pas plus de quelques minutes, OK ? »

Rosalie les guida par un escalier jusqu'au premier étage de la clinique, où trois petites chambres équipées d'appareils de réanimation rudimentaires ponctuaient un alignement de bureaux et de salles de réunion.

Quelques années auparavant, le pilote n'aurait pas survécu à *ses* blessures. Rosalie leur expliqua qu'il avait été brûlé au troisième degré sur une grande partie du corps et qu'il avait inhalé assez de fumée et d'air brûlant pour endommager gravement ses poumons. La clinique avait pratiqué un pontage alvéolaire et enduit ses sacs pulmonaires de gel pour en accélérer la guérison. Quant à sa peau…

Eh bien, se dit Marguerite, il a l'air d'un spectre, allongé comme cela dans un lit blanc d'une chambre blanche avec de la peau artificielle d'un blanc d'ivoire étalée sur le visage comme des Kleenex détrempés. Mais un tel traitement se trouvait presque à la pointe du progrès. Rosalie leur apprit qu'en moins d'un mois, il retrouverait presque un air normal. Presque la tête qu'il avait avant le crash.

Sa blessure la plus grave était un coup a la tête qui, sans la lui fendre tout à fait, avait provoqué à l'intérieur du crâne un saignement difficile à traiter ou corriger. Nous avons fait tout notre possible, lui assura Rosalie. Le Dr Goldhar est vraiment un médecin exceptionnel, considérant que nous disposons d'un

équipement moins complet qu'un hôpital. Mais le pronostic est incertain. M. Sandoval peut se réveiller ou pas. »

M. Sandoval releva Marguerite, en essayant de prendre la mesure de l'homme sous les appareils médicaux. *À priori,* quelqu'un d'un certain âge. Un ventre généreux qui soulevait les draps. Des cheveux poivre et sel aux endroits ou ils n'avaient pas été carbonisés.

« Vous l'appelez M. Sandoval ?, s'étonna Chris.

— C'est son nom. Adam Sandoval.

— Il n'a pas repris conscience depuis son admission. Comment connaissez-vous son nom ?

— Eh bien… » Elle eut l'air inquiète. « Le Dr Goldhar a dit de ne pas trop divulguer cette information, mais vous lui avez sauvé la vie, pas vrai ? C'était vraiment courageux. »

L'histoire avait été diffusée sur Télé Blind Lake, ce qui avait horrifié Chris. Malgré son refus de se faire interviewer, sa réputation y avait énormément gagné – Marguerite aurait pensé que cela ne pouvait pas lui faire de mal. Mais peut-être qu'en tant que journaliste Chris se sentait mal à l'aise de se retrouver l'objet d'un événement médiatique, même de petite échelle.

« Quelle information ? demanda Chris.

— Il avait un portefeuille et un bout de sac à dos sur lui. En grande partie brûlés, mais on en a sauvé assez pour lire son identité. »

Chris demanda – et Marguerite crut déceler un peu de tension dans sa voix : « Serait-il possible de voir ses affaires ?

— Eh bien, je ne crois pas… Je veux dire, je devrais sans doute en parler d'abord au Dr Goldhar. Tout ça finira un jour ou l'autre comme preuve pour la police ou quelque chose dans ce genre, non ?

— Je ne toucherai à rien. Juste un coup d'œil.

— Je me porte garante de Chris, ajouta Marguerite. C'est un type bien.

— Eh bien… juste un tout petit coup d'œil, peut-être. Je veux dire, bon, vous n'êtes pas des terroristes ni rien, après tout. » Elle fixa Chris d'un regard sombre. « Ne me mettez pas dans de mauvais draps, je ne vous demande rien d'autre. »

Chris resta encore un peu avec le pilote. Il murmura quelque

chose que Marguerite ne put entendre. Une question, une excuse, une prière.

Puis ils laissèrent Adam Sandoval, dont la poitrine se soulevait et s'abaissait au rythme d'une tranquillité étrange de son respirateur, et suivirent Rosalie au bout du couloir, où elle ouvrit la porte d'une petite pièce grâce à une clé fixée à un anneau qu'elle portait accroché à la ceinture. La pièce servait de réserve à diverses fournitures médicales – boîtes de fil chirurgical de différents diamètres, sérum salé, bandages et gaze, antiseptiques en flacons bruns – et, sur un bureau dépliable, un sachet en plastique renfermant les affaires de Sandoval. Rosalie ouvrit le sachet avec précaution et obligea Chris à enfiler des gants chirurgicaux jetables avant de le laisser toucher au contenu. « Pour éviter les empreintes digitales ou je ne sais quoi. » Elle semblait regretter d'avoir accepté.

Chris sortit le portefeuille de Sandoval, carbonisé, et ce qu'on avait pu en récupérer : sa carte de paiement, fondue au-delà de toute utilité, un disque d'identité avec ses références numériques, lui aussi brûlé mais sur lequel on pouvait lire le nom ADAM W. SANDOVAL, sa licence de pilote, une photographie aux trois quarts intacte d'une quinquagénaire au large et agréable sourire, un reçu d'un magasin d'ameublement Pottery Barn à Flint Creek, dans le Colorado, et un bon de réduction de dix dollars valable dans une grande chaîne de magasins de bricolage et de décoration, mais expiré depuis six mois. Si M. Sandoval est un terroriste, se dit Marguerite, il ne peut qu'appartenir à l'espèce locale.

« Faites attention, s'il vous plaît », dit Rosalie, et ses joues rougirent.

Les articles retrouvés dans le sac à dos brûlé étaient encore moins nombreux. Chris les passa rapidement en revue ; un fragment de livre électronique, un stylo en plastique noirci et une poignée de pages volantes incomplètes qui avaient appartenu à un magazine papier.

« Quelqu'un d'autre a vu tout ça ? demanda Chris.

— Juste le Dr Goldhar. J'ai pensé qu'il faudrait peut-être en parler à Ray Scutter ou à quelqu'un de l'Administration. Le Dr Goldhar n'a pas voulu. Il a dit que ce n'était pas la peine

d'embêter Ray avec ça.

— Le Dr Goldhar est un sage », affirma Chris.

L'air de plus en plus coupable, Rosalie alla jeter un nouveau coup d'œil dans le couloir. Chris lui tournait le dos, aussi ne vit-elle pas – mais cela n'échappa pas à Marguerite – Chris prendre une des pages de magazine et la glisser sous sa veste.

Marguerite n'était pas certaine que Chris sache qu'elle l'avait vu prendre la page et elle n'en parla pas durant le retour. Son acte relevait sans doute d'un délit quelconque. Cela faisait-il d'elle une complice ?

Il ne dit pas grand-chose dans la voiture. Mais elle ne doutait pas qu'il avait agi dans une intention journalistique et non criminelle. Après tout, il n'avait pris qu'un morceau de papier roussi.

Elle rassembla plusieurs fois assez de cran pour lui en parler, mais sans jamais franchir le pas. Le soleil s'était couché et l'heure du dîner approchait lorsqu'ils arrivèrent devant la maison. Chris avait promis de s'occuper du repas. C'était un cuisinier enthousiaste quoique sans talent particulier. Ses sautés avaient du bon et du mauvais, et il se plaignait que les rations de blocus ne contiennent ni citronnelle ni coriandre, mais…

« Il y a une voiture dans l'allée », dit Chris.

Elle la reconnut aussitôt. Noire sur fond d'asphalte dans l'ombre du saule et le crépuscule hivernal, l'automobile n'était pas très visible, mais Marguerite reconnut tout de suite celle de Ray.

Dix-huit

« Reste dans la voiture, dit-elle à Chris. Laisse-moi le convaincre de partir.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée.

— J'ai été mariée avec lui neuf ans. J'ai de l'entraînement.

— Marguerite, il a franchi une limite. Il est venu chez toi. À moins que tu ne lui aies donné une clé, il est entré par effraction.

— Il a dû utiliser la clé de Tessa. Elle est peut-être avec lui.

— Ce que je veux dire, c'est que quand les gens dépassent à ce point les bornes, ça commence à devenir grave. Tu pourrais prendre un mauvais coup.

— Tu ne le connais pas. Donne-moi juste quelques minutes, d'accord ? Si j'ai besoin de toi, je hurlerai. »

Pas drôle, se reprocha-t-elle. De toute évidence, Chris ne trouva pas cela drôle non plus. Elle mit sa main sur son genou. « Cinq minutes, d'accord ?

— Tu me demandes de rester dans la voiture ?

— Reste dans la voiture, fais le tour du pâté de maisons, comme tu veux, mais ce sera plus facile de se débarrasser de lui si tu n'es pas là pour l'énerver. »

Elle n'attendit pas sa réponse et descendit de voiture pour avancer d'un pas résolu vers la porte d'entrée, le cœur empli de colère plus que de peur. Foutu Ray. Chris ne comprenait pas sa manière de fonctionner. Ray n'était pas venu la tabasser. Il avait toujours visé l'humiliation par d'autres moyens.

Une fois à l'intérieur – les lumières du salon brillaient –, elle appela Tessa. Si Ray l'avait amenée, la situation s'expliquerait peut-être.

Mais Tess ne répondit pas. Ni Ray. Furieuse, elle regarda dans la cuisine et le salon. Personne. Il devait donc être en haut. Les lumières étaient allumées dans toutes les pièces de la maison.

Elle trouva Ray dans la chambre d'amis dont elle avait fait son bureau, assis sur sa chaise pivotante, les pieds sur la table de travail, en train de regarder le Sujet traverser un graben à sec sous le soleil de midi. Il leva d'un air désinvolte les yeux vers elle lorsqu'elle s'éclaircit la gorge.

« Ah, dit-il. Te voilà. »

Dans la lumière diffuse de l'écran mural, Ray ressemblait à un Napoléon sans caractère, ridiculement impérial.

« Ray, demanda-t-elle d'un ton égal, Tess est dans la maison ?

— Bien sûr que non. C'est de ça qu'on doit discuter. Tess m'a raconté certaines des choses qui se passent ici.

— Ne commence pas, je n'ai vraiment *aucune* envie d'entendre ça. Va-t'en, Ray. Ce n'est pas chez toi et tu n'as pas le droit d'être là.

— Avant qu'on commence à parler de droits, sais-tu que la semaine dernière, ta fille est restée presque une heure clans la neige pendant que ton petit copain jouait au héros ? Elle a de la chance d'avoir échappé aux engelures.

— On peut en parler un autre jour. Va-t'en, Raymond.

— Allons, Marguerite. Arrête donc ces conneries sur *ma maison, mes droits*. Tu sais comme moi que tu n'as *cessé* d'ignorer Tess. Tu sais comme moi qu'elle souffre à cause de cela de graves problèmes psychologiques.

— Je ne veux pas en discuter.

— Je ne suis pas là pour en *discuter,* bordel ! Je suis venu te dire comment cela allait se passer. Je ne peux en toute conscience continuer à autoriser ma fille à te voir si tu n'es pas prête à t'occuper d'elle comme il faut.

— Ray, nous avons un accord…

— Nous avons un accord provisoire établi dans des circonstances radicalement différentes. Si je pouvais aller en justice, crois-moi, je le ferais. Mais c'est impossible à cause du blocus. Il me faut donc faire ce que je crois juste.

— Tu ne peux pas décider comme ça de la *garder »,* dit Marguerite. Mais s'il essayait ? S'il refusait de laisser Tess venir à la maison ? Il n'y avait pas de tribunal à Blind Lake, ni de véritable police qu'elle pouvait appeler à l'aide.

« Ne me donne pas d'ordres. J'ai la garde de Tess et je dois prendre les décisions qui me paraissent les meilleures pour elle. »

C'était sa conviction mielleuse et suffisante qui mettait Marguerite hors d'elle. Ray maîtrisait à la perfection l'art de parler comme s'il n'y avait pas d'autre adulte que lui sur la planète, comme si tout le monde à part lui était faible, stupide ou insolent. Une façade caustique qui, bien entendu, cachait un petit enfant narcissique déterminé à n'en faire qu'à sa tête. Aucun de ces deux aspects de sa personnalité n'était particulièrement attirant.

« Écoute, dit-elle, c'est ridicule. Ce n'est pas de venir ici m'insulter qui améliorera les problèmes de Tess.

— Ton opinion sur ce point ne m'intéresse pas. »

Sans réfléchir, Marguerite avança de deux pas et le gifla. Elle n'avait jamais fait cela auparavant. Elle eut aussitôt mal à la paume, et ce bref contact physique (la rudesse d'une barbe d'un jour, les joues flasques) suffit à lui donner envie de se laver la main. Mal joué, se dit-elle, très mal joué. Mais elle ne put s'empêcher de ressentir une certaine fierté en constatant la stupéfaction de Ray.

Petite fille, Marguerite avait fréquenté un garçon du voisinage dont la famille possédait un gentil springer d'une patience à toute épreuve. Le garçon (qui, coïncidence, s'appelait lui aussi Raymond) avait un jour passé une heure à essayer de chevaucher ce chien, en riant des glapissements de la pauvre bête, jusqu'à ce que le chien finisse par se retourner contre lui et lui morde le pouce droit. Le gamin avait eu la même tête que Ray, stupéfaite et les larmes aux yeux. Pendant une seconde, elle se demanda si Ray allait se mettre à pleurer.

Puis son visage se recomposa. Il se leva.

Oh, merde, pensa Marguerite. *Oh, merde. Oh, merde.*

Elle recula dans le couloir. Ray posa les mains sur les épaules de Marguerite et la poussa contre le mur. Ce fut son tour à elle d'être surprise.

« Tu ne comprends vraiment pas, hein ? Comme dit la chanson, Marguerite, "tu n'es plus au Kansas". »

C'était un film, pas une chanson[5]. Un des films préférés de Tessa. Bien entendu, Ray n'en savait rien.

Il lui pinça le menton entre le pouce et l'index. « Je ne devrais pas avoir à te dire à quel point nous sommes loin de ce petit monde banal plein d'avocats et d'assistantes sociales dans lequel tu t'imagines toujours vivre. Pourquoi crois-tu que Blind Lake est en quarantaine ? On met un endroit en quarantaine pour cause de *maladie,* Marguerite. Tout simplement. De maladie contagieuse et mortelle. On nous laisse en vie par tolérance, et combien de temps cette tolérance va-t-elle durer ? »

Ça pourrait se terminer n'importe quand.

Ray approcha son visage tout près du sien. Son haleine avait une odeur d'acétone. Elle essaya de se détourner, mais il ne la laissa pas faire.

« On pourrait tous être morts dans un mois. On pourrait tous être morts demain. Dans une telle situation, pourquoi devrais-je te laisser négliger Tess au profit de cette créature bizarre sur l'écran, ou pire, de ton nouveau petit ami ?

— De quoi tu parles ? » demanda-t-elle en poussant de la mâchoire contre ses doigts. Il semblait en effet savoir quelque chose. Détenir un secret. Ray avait toujours aimé savoir quelque chose que Marguerite ignorait. Presque autant qu'il détestait avoir tort.

Une dernière fois, presque pour la forme, il poussa Marguerite, lui plaquant à nouveau les épaules au mur de plâtre. « T'es vraiment qu'une pauvre naïve », dit-il alors en reculant.

Il ne vit pas l'imposante silhouette de Chris Carmody déboucher des escaliers et approcher dans le couloir. Marguerite, elle, l'aperçut, mais elle détourna aussitôt les yeux pour ne pas donner l'alerte à son ex-mari. *Laissons faire*. Pour un homme de sa taille, Chris faisait très peu de bruit.

Se plaçant entre eux, il poussa sans ménagement un Ray stupéfait contre le mur opposé. Marguerite était terrifiée – une

---

5 *Le Magicien d'Oz* dans lequel cette réplique, devenue proverbiale, est adressée par la jeune Dorothy à son chien Toto lorsqu'elle découvre qu'elle et lui ne se trouvent plus dans leur monde habituel. *(N.d.T.)*

véritable violence masculine flottait, une odeur, une puanteur de vestiaire – mais en son for intérieur, elle fut ravie de voir l'expression venimeuse de Ray revenir à un « Oh ! » incrédule. Elle avait voulu voir cela sur son visage pendant de nombreuses années de sécheresse. C'était enivrant.

« Venez-vous, martela Ray lorsqu'il eut jaugé la situation, venez-vous juste de *foutre vos putains de mains sur moi ?*

— Je ne sais pas, répondit Chris. Venez-vous juste d'entrer par effraction ? »

Maintenant, se dit Marguerite, soit ils vont se battre, soit l'un des deux va céder. Ray se défendit bien. Il se gonfla comme un coq nain. « Mêlez-vous de vos affaires ! » Mais il parlait, il ne se battait pas. « Je n'ai pas besoin de passer par vous pour m'occuper de ma femme, bordel ! Non mais vous savez *qui* je suis ?

— Allons, Ray, dit Chris d'un ton calme. Quittez cette maison, d'accord ? »

C'était quelque chose qu'elle n'avait jamais vu chez Chris jusqu'ici. De la colère, de la *vraie* colère, pas la grimace de pisse-vinaigre de Ray. Il avait l'air d'un homme prêt à se livrer à une tâche déplaisante avec ses poings. Elle tendit la main et la posa sur son bras. « Chris… »

Ray profita de l'occasion, comme elle s'en était doutée. Il recula, leva les mains et entreprit une retraite tout à fait typique de lui. « Oh, allez. Je ne veux pas jouer à des jeux de macho. J'ai dit ce que j'étais venu dire. »

Il tourna le dos et s'éloigna – les genoux tremblant un peu, crut voir Marguerite.

Une fois débarrassée de Ray, et après s'être assurée, par un coup d'œil depuis la fenêtre de la chambre de Tessa, du départ de son horrible petite voiture noire, Marguerite ressentit non de la colère ou de la peur, mais de l'embarras. Comme si Chris avait assisté à une partie honteuse de sa vie. « Je ne voulais pas que tu voies ça.

— J'en ai eu assez d'attendre.

— Je veux dire, merci, mais…

— Tu n'as pas à me remercier et tu n'as pas à t'excuser. »

Elle hocha la tête. Son cœur battait encore à cent à l'heure.

« Descendons à la cuisine », dit-elle. Car cela allait être une de ces longues nuits blanches gorgées d'adrénaline. Peut-être avait-elle pris cette habitude de son père, mais où passer une nuit comme celle-ci ailleurs que dans la cuisine ? À faire du thé et du pain grillé en essayant de remettre un semblant d'ordre dans sa vie.

Ray avait eu quelques paroles dérangeantes, qui donnaient beaucoup à réfléchir, et elle ne voulait pas se mettre davantage dans rembarras en craquant devant Chris. Aussi l'amena-t-elle dans la cuisine où elle le fit s'asseoir pendant qu'elle mettait la bouilloire à chauffer. Chris gardait le silence… en fait, il semblait même un peu triste.

« C'était toujours comme ça, demanda-t-il ? Avec Ray ?

— Pas aussi mauvais. Pas toujours. Surtout au début. »

Comment expliquer que ce qu'elle avait par erreur pris pour de l'amour s'était si vite transformé en aversion ? Sa main lui cuisait toujours de l'avoir giflé.

« Ray est plutôt bon acteur. Il peut se montrer charmant, quand il veut.

— J'imagine qu'il supporte mal la pression. »

Elle sourit. « Il faut croire. Tu as entendu tout ce qu'il a dit là-haut ? »

Chris secoua la tête.

« Il a dit qu'il ne rendrait pas Tess.

— Tu crois qu'il parlait sérieusement ? demanda-t-il.

— En temps ordinaire, je répondrais non. Mais en temps ordinaire, il n'oserait pas me menacer de la sorte. Il ne viendrait pas ici. Dans le monde réel, Ray respecte assez bien les limites légales. Ne serait-ce que pour éviter de se rendre vulnérable. Là-haut, il parlait comme quelqu'un qui n'a rien à perdre. Il parlait de la quarantaine. Il disait qu'on pourrait tous être morts dans une semaine.

— Tu crois qu'il sait quelque chose ?

— Soit il sait quelque chose, soit il veut que je le croie. Tout ce que je peux dire est qu'il ne ferait pas le malin avec notre accord sur la garde de Tessa s'il pensait que je pourrais disposer d'un recours légal. Je veux dire, que je pourrais en disposer *un*

jour ou l'autre. »

Chris y réfléchit un long moment en silence. La bouilloire siffla. Marguerite se concentra sur la préparation du thé, rituel apaisant, deux sachets, une cuillerée de lait dans sa tasse, rien dans celle de Chris.

« J'imagine que je ne me suis jamais autorisée à y penser, dit-elle. Je veux croire qu'un jour prochain, ils rouvriront les portes et restaureront les canaux de données, et que quelqu'un en uniforme nous présentera à tous ses excuses en nous remerciant pour notre patience et en nous suppliant de ne pas intenter de procès. Mais cela pourrait se terminer d'une autre manière, j'imagine. » D'une manière mortelle. Et bien entendu, n'importe quand. « Pourquoi nous feraient-ils ça, Chris ? Il n'y a rien de dangereux, ici. Rien n'a changé depuis la veille du blocus. De quoi ont-ils peur ? »

Il eut un sourire pincé.

« La blague.

— Quelle blague ?

— Un vieux numéro – j'ai oublié où je l'ai vu. Ça se passe pendant la Deuxième Guerre mondiale, les Britanniques ont trouvé l'arme ultime. Une blague si marrante que tu meurs de rire en l'entendant. La blague est traduite mot à mot en allemand phonétique. Les soldats sur le front la crient avec des porte-voix, et les troupes nazies tombent raides mortes dans les tranchées.

— D'accord… Et ?

— C'est le premier virus informationnel. Une idée ou une image capable de rendre quelqu'un fou. Peut-être est-ce de cela dont le monde a peur.

— C'est une idée stupide, et elle a été écartée il y a dix ans au cours des auditions sénatoriales.

— Mais suppose que ça se soit produit à Crossbank, ou qu'il se soit produit à Crossbank quelque chose qui y ressemble.

— Crossbank ne regarde pas la même *planète*. Et en supposant qu'ils aient trouvé quelque chose de potentiellement dangereux, en quoi cela devrait-il nous affecter ?

— En rien, sauf si le problème s'est produit dans les O/BEC. C'est la seule chose que nous ayons vraiment en commun avec

Crossbank : le matériel.

— D'accord, mais ça reste ridiculement conjectural. On n'a pas la moindre preuve qu'il se soit produit un problème à Crossbank. »

Marguerite avait oublié le morceau de page de magazine volé à la clinique par Chris. Il le sortit de la poche de sa veste et le posa sur la table de la cuisine.

« On en a une, maintenant », dit-il.

Dix-neuf

Pendant l'absence de son père, Tess regarda la télévision. Télé Blind Lake continuait à fonctionner sur son stock de programmes de divertissement déjà téléchargés, pour l'essentiel des vieux films et des séries des réseaux. Ce soir-là, elle diffusait une comédie musicale anglo-indienne avec de nombreux numéros de danses et des costumes colorés. Mais Tess eut du mal à fixer son attention dessus.

Elle savait que son père se comportait de manière bizarre. Il lui avait posé toutes sortes de questions sur le crash de l'avion et sur Chris. Elle fut juste surprise qu'il n'ait pas une seule fois mentionné la fille-Miroir. Tess non plus, elle n'était pas assez bête pour aborder ce sujet avec lui. À Crossbank, à l'époque ou ses parents habitaient ensemble, ils s'étaient plus d'une fois disputés au sujet de la fille-Miroir. Son père en reprochait les apparitions à sa mère. Tess ne voyait pas pourquoi : elles n'avaient rien en commun. Mais elle avait appris à ne rien dire. S'immiscer dans ces disputes ne servait en général qu'à la faire pleurer, ou à faire pleurer sa mère.

Son père n'aimait pas entendre parler de la Fille-Miroir. Il s'était mis depuis peu à ne pas aimer non plus entendre parler de sa mère ou de Chris. Il passait la plupart de ses soirées dans la cuisine à parler tout seul. Lorsque cela se produisait, Tess s'occupait elle-même de son bain. Elle se couchait et lisait jusqu'à ce qu'elle arrive à s'endormir.

Ce soir-là, elle était seule à la maison. Elle avait fait du pop-corn dans la cuisine, en nettoyant bien après, et essayé de regarder le film, *Destination Bombay*. Les numéros de danse lui plurent. Mais elle sentait derrière *ses* yeux la pression de la curiosité de la Fille-Miroir. « Ce n'est que de la *danse »,* dit-elle avec mépris. Mais cela la dérangeait de s'entendre parler à voix haute quand il n'y avait personne d'autre dans la maison. Le son résonnait entre les murs. La maison de son père semblait trop

grande sans lui, trop bien rangée pour avoir l'air naturelle, comme une maison témoin construite à fins d'exposition et non pour que quelqu'un y vive. Tess passa avec nervosité de pièce en pièce, en allumant les lumières. Elle se sentait mieux avec de la lumière, même si elle ne doutait pas que son père lui passerait un savon pour gaspillage d'énergie.

Et pourtant, il ne le fit pas. À son retour, il lui parla à peine, lui disant juste de se préparer pour la nuit avant d'aller dans la cuisine passer quelques coups de téléphone. Du premier étage, une fois sortie du bain, elle entendait toujours sa voix au rez-de-chaussée, qui parlait, parlait, parlait. Au téléphone. À personne. Tess enfila sa chemise de nuit et emporta son livre dans son lit, mais les mots écrits sur la page lui échappaient. Elle finit par éteindre la lumière et rester allongée en regardant par la fenêtre.

Dans la maison de son père, la fenêtre de sa chambre donnait au sud sur le portail principal et la prairie, mais une fois couchée, Tess ne voyait que le ciel. (Elle avait fermé la porte pour être sûre qu'aucune lumière ne se refléterait sur la vitre, la transformant en miroir.) Le ciel était dégagé et sans lune. Elle vit les étoiles.

Sa mère parlait souvent des étoiles. Sa mère lui donnait l'impression d'être tombée amoureuse des étoiles. Tess comprenait que les étoiles qu'elle voyait la nuit étaient juste d'autres soleils très lointains et que ces autres soleils possédaient souvent des planètes en orbite. Certaines étoiles avaient des noms étranges et évocateurs (comme Rigel ou Sirius), mais le plus souvent, elles avaient des chiffres et des lettres, comme UMa47, comme quelque chose qu'on pourrait commander sur catalogue. On ne pouvait donner un nom spécial à toutes les étoiles parce qu'il en existait bien davantage qu'on n'en voyait à l'œil nu, il en existait des milliards de plus. Toutes les étoiles n'avaient pas de planètes, et seules les planètes de quelques-unes ressemblaient à la Terre. Même comme ça, il devait y avoir beaucoup de planètes ressemblant à la Terre.

La Fille-Miroir trouvait ces pensées des plus intéressantes, mais Tess ignora sa présence muette. La Fille-Miroir lui tenait

désormais si souvent compagnie qu'elle menaçait de devenir ce que le Dr Leinster avait toujours affirmé qu'elle était : une partie de Tessa.

Peut-être ce nom de « Fille-Miroir » ne lui convenait-il pas. Certes, elle avait fait ses premières apparitions dans les miroirs, mais Tess pensait que c'était juste parce qu'elle aimait y voir le reflet de Tessa, elle aimait regarder Tessa lui rendre son regard. Reflets, symétrie : la chasse gardée de la Fille-Miroir. Celle-ci se sentait une parenté avec les choses reflétées, pliées, ou même juste très compliquées, sentait une espèce de reconnaissance.

La Fille-Miroir regardait maintenant par les yeux de Tessa et voyait les étoiles dehors dans la nuit froide et noire. A-t-on raison d'appeler cela la lumière *des* étoiles ? se demanda Tess. En fait, elle viendrait plutôt de soleils, non ? De soleils d'autres gens ?

Elle s'endormit en écoutant le murmure lointain de la voix de son père.

Son père ne fut pas très bavard, le lendemain matin. Non qu'il ait jamais beaucoup parlé avant le café. Il lui prépara son petit déjeuner, des flocons d'avoine chauds. Il n'y avait pas de sucre roux pour mettre dessus, rien que du sucre blanc normal. Elle attendit de voir s'il allait manger aussi. Il ne le fit pas, même s'il farfouilla deux fois dans les placards de la cuisine comme s'il cherchait quelque chose qu'il aurait perdu.

Il la déposa très tôt au collège. Les portes n'étaient pas encore ouvertes et l'air de la matinée vous glaçait. Tess repéra Edie Jerundt qui traînait du côté du poteau de spirobole. Edie Jerundt la salua d'un ton neutre et dit : « J'ai deux pulls sous ma parka. »

Tess hocha la tête poliment, même si elle se fichait du nombre de pulls portés par Edie Jerundt. Elle semblait d'ailleurs avoir froid quand même. Elle avait le nez rouge et ses yeux brillaient dans le vent.

Deux garçons plus âgés passèrent et firent quelques réflexions sur « Edie Grumf et Tess la tristesse ». Tess les ignora, mais Edie ne trouva rien de mieux à faire qu'à les regarder bouche bée comme un poisson, et ils se moquèrent

d'elle en s'éloignant. La Fille-Miroir se montra extrêmement curieuse de ce comportement – elle ne pouvait distinguer une personne d'une autre et ne comprenait pas pourquoi quelqu'un se moquerait de Tess *ou* d'Edie – mais Tess ne put lui expliquer. La cruauté des garçons était un fait à accepter et à gérer, pas à analyser. Tess était sûre qu'elle ne se serait pas comportée de cette manière à leur place. Même si elle se sentait parfois tentée de se joindre aux autres filles lorsqu'elles se moquaient d'Edie, ne serait-ce que pour ne pas attirer l'attention sur elle. (Elle ne cédait que rarement à cette tentation et en avait toujours honte après.)

« T'as vu le film, hier soir ? » demanda Edie. Une des choses qui rendait le blocus si étrange était qu'il n'y avait plus qu'un seul canal vidéo, ce qui obligeait tout le monde à regarder les mêmes émissions.

« Un peu, reconnut Tess.

— Ça m'a vraiment plu. Je téléchargerai les chansons un jour. » Edie se mit les mains le long du corps et agita le corps en ce qu'elle imaginait être une danse de style indien. Tess entendit les garçons ricaner à quelques mètres de là.

« J'aimerais bien avoir des bracelets de cheville », avoua Edie.

Tess pensa qu'avec des bracelets de cheville, Edie Jerundt aurait l'air d'une grenouille en robe de mariée, mais c'était une pensée méchante et elle la garda pour elle.

La Fille-Miroir l'embêtait à nouveau. Elle voulait que Tess regarde au loin les tours de refroidissement de l'Œil.

Mais qu'est-ce qu'elles avaient donc de si intéressant ?

« Tess ? dit Edie. Tu m'écoutes ?

— Désolée, dit Tess par réflexe.

— T'es vraiment bizarre, quand même », dit Edie.

Toute la matinée, les tours attirèrent l'attention de Tess. Elle les voyait par la fenêtre de la salle de classe, derrière les champs vides enneigés. Des corbeaux tourbillonnaient dans le ciel. Ils vivaient dans la région même en hiver. Ces derniers temps, ils s'étaient multipliés, du moins Tess en avait-elle l'impression, peut-être parce qu'ils s'engraissaient sur le tas d'ordures à

l'ouest de la ville. Mais ils ne se perchaient jamais sur les grandes tours de refroidissement fuselées. Celles-ci servaient à évacuer le trop-plein de chaleur du sous-sol de l'Œil. Il fallait garder certaines parties de l'Œil très froides, presque aussi froides que possible, « proches du zéro absolu », comme M. Fleischer avait dit un jour. Tess savoura cette phrase en esprit. Le zéro absolu. Cela lui fit penser à une nuit glacée et sans vent. L'une de ces nuits si calmes et si froides que vos bottillons grincent sur la neige. Le zéro absolu rendait les étoiles plus faciles à voir.

La Fille-Miroir trouva ces pensées du plus haut intérêt.

M. Fleischer l'interrogea deux fois. Tess put répondre à la question de science (c'était Isaac Newton qui avait découvert les lois du mouvement), mais plus tard, en littérature, elle n'entendit pas la question, juste son nom au moment où M. Fleischer disait : « Quelqu'un ? Tessa ? »

Ils lisaient *David Copperfield*. Tess avait terminé le livre la semaine précédente. Elle essaya d'imaginer la question que M. Fleischer avait pu poser, mais son esprit resta vide. Elle regarda le dessus de sa table en espérant qu'il interrogerait quelqu'un d'autre. Les secondes s'égrenèrent dans un silence gêné et Tess sentit peser sur elle le poids de la déception de M. Fleischer. Elle s'enroula une boucle de cheveux autour de l'index.

Encore plus embêtant, Edie Jerundt agitait sa main levée.

« Edie ? finit par dire M. Fleischer.

— La Révolution industrielle, triompha Edie.

— Exact, on a appelé cela la Révolution industrielle… » Tess reporta son attention sur la fenêtre.

À la fin de la matinée, elle annonça à M. Fleischer qu'elle rentrait manger chez elle. Il eut l'air surpris. « Ça fait une sacrée trotte, non, Tess ? »

Oui, mais elle avait espéré qu'il ne le sache pas. « Mon papa vient me chercher. » Complètement, totalement faux. Elle fut surprise de sa facilité à mentir.

« Une raison particulière ? »

Tess haussa les épaules.

Une fois dehors, emmitouflée dans sa parka (mais sans, hélas, les deux pulls d'Edie), elle s'aperçut qu'elle ne rentrait pas

à la maison et qu'elle ne retournerait pas au collège après le déjeuner. La Fille-Miroir l'avait amenée ici, et celle-ci avait d'autres plans pour l'après-midi.

Depuis la fin de la tempête de sable, l'Œil fonctionnait à la perfection, sans le moindre pépin.

C'en est presque énervant, songeait Charlie Grogan. Il avait traversé la salle de contrôle ce matin-là et tout le monde semblait détendu – autant qu'on pouvait l'être depuis le début du blocus. Les gens souriaient, en fait. Volts et ampères restaient dans la zone verte, la température ne variait pas et toutes les données sortaient de manière impeccable. Même le paysage dans lequel le Sujet continuait à avancer semblait ensoleillé et plutôt agréable. Se sentant inutile dans son bureau, Charlie regarda un bon moment son moniteur. La fatigue du Sujet sautait aux yeux. Son tégument était terne et piqueté, sa crête jaune s'affaissait comme un drapeau déchiré. Mais il marchait d'un pas régulier et avec une apparente détermination dans les régions sauvages et sans chemins. L'endroit était plat et désolé mais on voyait une irrégularité au loin sur l'horizon, des sommets montagneux, un soupçon de neige éternelle.

Le Sujet ne progressait pas vite. Un peu comme un escargot sur un trottoir vide. S'ennuyant et n'ayant pour une fois aucune tâche de maintenance à effectuer, Charlie sauta le repas et descendit se promener dans la galerie vitrée au-dessus des cylindres O/BEC.

Cette galerie n'avait guère d'autre fonction que de représentation. C'était un endroit où, avant le siège, on pouvait amener un parlementaire ou un chef d'État européen en visite. La galerie surplombait les cylindres à une hauteur sûre et en l'absence de touristes, elle restait en général vide. Charlie y venait souvent chercher un instant de solitude.

Il se pencha sur la paroi de verre épaisse de deux centimètres et demi pour regarder trois étages plus bas les cylindres O/BEC. Ces objets humiliants. Qui se pensaient eux-mêmes dans l'espace interstellaire. On n'était pas censé le dire, mais ils pensaient bel et bien, c'était indéniable, même si (comme les théoriciens) vous teniez à affirmer qu'ils se contentaient

d'« explorer un espace de phase quantique immense mais fini d'une complexité croissant de manière exponentielle ». Ouais, rien que ça. Les O/BEC extrayaient des images des étoiles et les rêvaient sur une grille de pixels en « explorant un espace de phase quantique » – charabia, pensa Charlie. Qu'on me montre les câbles. Qu'est-ce que cela récupérait, et comment ? Personne ne pouvait le dire.

Qu'est-ce qu'un ange ? Ce qui danse sur une tête d'épingle ? Qu'est-ce qui dansait sur une tête d'épingle ? Un ange, bien entendu.

Ces O/BEC n'étaient que la partie la plus centrale d'une vaste machinerie qui subvenait à leurs besoins. Tout compris, l'Œil occupait une superficie énorme. À se tenir ainsi au milieu, Charlie imaginait en sentir la froide férocité des pensées. Il ferma les yeux. Rêve-moi une explication.

Mais tout ce qu'il vit sous ses paupières fut un souvenir du Sujet, le Sujet perdu dans l'arrière-pays de sa vieille planète sèche. Étrange comme cette évocation semblait nette, au moins aussi précise que les images en direct sur le moniteur de son bureau. Comme s'il marchait juste derrière le Sujet. La lumière était chaude et un ton ou deux plus bleue que sur Terre, mais le ciel lui-même était blanc, chargé de poussière. Un petit vent provoquait des tourbillons miniatures qui parcouraient quelques mètres sur les plaines tachées d'alcali avant de s'épuiser et de disparaître.

Étrange. Charlie se pencha sur la paroi vitrée et s'imagina tendre la main vers le Sujet. Les O/BEC eux-mêmes ne pouvaient avoir un jour transmis une image aussi distillée, d'une pureté aussi surnaturelle que celle-là. Il pouvait, s'il le voulait, compter la moindre bosse sur la peau granitée du Sujet. Il entendait les pas métronomiques de ses pieds éléphantesques et poussiéreux, il voyait les deux lignes parallèles et discontinues que ceux-ci laissaient sur le sol granuleux du désert. Il sentait l'air : il y flottait une odeur de roche chaude, comme du granit riche en mica exposé au soleil de midi.

Il s'imagina poser la main sur l'épaule du sujet, ou du moins sur ce bouc de cartilage en pente, à l'arrière de la tête, qui passait pour une épaule. Quelle impression cela ferait-il ? Dur

mais pas parcheminé, pensa Charlie, chaque bosse de cette chair de poule comme une articulation du doigt sous la peau, certaines rendues piquantes par des poils blancs et raides. La crête du Sujet, gorgée de sang, servait très probablement à ajuster sa température interne à la chaleur ambiante. Si je la touchais, pensa Charlie, je la trouverais humide et flexible, comme de la chair de cactus…

Le Sujet s'arrêta soudain et se retourna, comme surpris. Charlie se retrouva à plonger le regard dans les yeux du Sujet, dans ses yeux vides en boules de billard blanches. *Oh merde !*

Il ouvrit lui-même les yeux et s'écarta du verre. Là, dans la galerie O/BEC. En sécurité. Il cligna les paupières pour chasser ce qui ne pouvait avoir été qu'un rêve.

« Vous allez bien ? »

À nouveau surpris, Charlie se retourna et vit une fillette debout derrière lui. Elle portait une parka boutonnée de travers et un des coins du col pointait devant son menton. Elle s'entortillait une mèche de *ses* cheveux bruns et bouclés autour du doigt.

Il lui sembla la connaître. « Tu es la fille de Marguerite Hauser, non ? »

La fillette fronça les sourcils, puis hocha la tête.

La première idée de Charlie fut d'appeler la Sécurité, mais la fille – il se souvint qu'elle s'appelait Tess – paraissait timide et il préférait éviter de l'effrayer. Aussi demanda-t-il : « Ta maman est là ? Ou ton papa ? »

Elle secoua la tête.

« Non ? Qui t'a fait entrer ?

— Personne.

— Tu as un laissez-passer ?

— Non.

— Les gardes ne t'ont pas empêchée d'entrer ?

— Je suis entrée quand personne ne regardait.

— Bien joué. » En réalité, cela aurait dû être impossible. Elle se tenait pourtant devant lui, les yeux écarquillés et de route évidence peu sûre d'elle. « Tu cherches quelqu'un ?

— Pas vraiment.

— Qu'est-ce que tu viens faire là, alors, Tess ?

— Je voulais voir ça. » Elle fit un geste en direction de l'ensemble O/BEC.

Un long moment, il craignit qu'elle lui demande comment cela marchait.

« Tu sais, dit-il, tu n'es vraiment pas censée te promener dans le coin toute seule. Si on allait dans mon bureau, que je passe un coup de fil à ta maman ?

— À ma maman ?

— Ouais, à ta maman. »

La fillette sembla y réfléchir.

« D'accord », dit-elle.

Charlie dénicha quelques brochures sur papier glacé et les donna à Tess pour qu'elle les regarde pendant qu'il sonnait le serveur de poche de Marguerite. Celle-ci fut manifestement surprise de son appel et sa première question porta sur le Sujet : il s'était passé quelque chose d'intéressant ?

Tout dépend de la manière dont on voit les choses, se dit Charlie. Il n'arrivait pas à se sortir de la tête ce rêve sur le Sujet. Yeux dans les yeux. Cela avait semblé ridiculement réel.

Mais il ne lui en parla pas. « Sans vouloir t'inquiéter, Marguerite, ta fille est ici.

— Tess ? Ici ? Où ça, *ici ?*

— À l'Œil.

— Elle a école, à cette heure. Qu'est-ce qu'elle fiche là-bas ?

— Pas grand-chose, en fait, mais elle a réussi à entrer au nez et à la barbe des gardes et à descendre dans la galerie O/BEC.

— Tu te fous de moi.

— J'aimerais bien.

— Comment est-ce possible ?

— Bonne question.

— Donc… elle s'est mise dans de sales draps, Charlie ?

— Elle est là dans mon bureau, et je ne vois pas l'intérêt d'en faire toute une histoire. Mais tu voudrais peut-être passer la prendre.

— Donne-moi dix minutes », dit Marguerite.

Tess se laissa raccompagner par Charlie jusqu'au parking.

Elle n'avait pas l'air de vouloir parler, et encore moins d'expliquer de quelle manière elle avait pénétré dans le complexe. Peu après, sa mère arriva à toute allure sur le parking visiteurs et Tess grimpa avec gratitude à l'arrière.

« Il faut qu'on en parle ? demanda Marguerite.

— Peut-être plus tard. »

En revenant dans son bureau, il reçut un appel prioritaire de Tabby Menkowitz, de la Sécurité. « Salut Charlie, dit-elle. Comment se porte Boomer, en ce moment ?

— Il se fait vieux mais la santé va. Qu'est-ce qu'il se passe, Tab ?

— Eh bien, mon logiciel de détection des personnes inconnues m'a sorti une grosse alerte. Quand j'ai vérifié les caméras, je t'ai vu escorter une petite fille hors du bâtiment.

— C'est la gamine d'une chef d'équipe. Elle séchait l'école et avait envie d'en savoir plus sur l'Allée.

— Tu t'es débrouillé comment pour la faire entrer ? Tu l'as mise dans un sac à dos ? Parce qu'on l'a repérée quand elle partait, mais pas quand elle arrivait.

— Ouais, ça m'a intrigué aussi. Elle a juste dit qu'elle était entrée pendant que personne ne regardait.

— Nos caméras de sécurité couvrent tout le périmètre du complexe, Charlie. Elles regardent *tout le temps*.

— Alors c'est un mystère, j'imagine, Inutile de paniquer à ce sujet, si ?

— Ce n'est pas la même chose que si quelqu'un quittait la ville, mais j'aimerais vraiment beaucoup savoir où elle a trouvé un point faible. C'est une information primordiale.

— Tabby, on est en état de siège… Ça peut sûrement attendre que les gros problèmes soient résolus.

— Mais *c'est* un gros problème. Tu me demandes de laisser tomber ?

— Je te dis juste que c'est une gamine de onze ans. Étudie le problème si tu veux, mais ne l'embringuons pas dans une enquête officielle.

— Tu l'as trouvée en bas dans la galerie ?

— Elle s'est approchée de moi sans bruit.

— Ça va vraiment loin, Charlie. C'est un gros trou.

— Ouais, je sais. »

Tabby garda le silence. Charlie laissa ce silence jouer et Tabby faire le pas suivant. « Tu connais cette fille ? demanda-t-elle.

— Je connais sa maman. Tu veux une autre donnée ? C'est la fille de Ray Scutter.

— Y a-t-il *encore* autre chose que tu saches ? Je te pose la question à toi parce que c'est toi qui l'as fait sortir du bâtiment sans m'en avertir.

— Ouais, désolé, j'ai été pris de court, en quelque sorte. Vraiment, je n'en sais pas plus.

— Oui oui.

— Promis.

— Oui oui. Tu comprends, je suis *obligée* d'étudier le problème.

— Ouais, bien sûr.

— Mais j'imagine que je n'ai pas besoin de traiter tout de suite la paperasserie.

— Merci, Tabby.

— Il n'y a absolument rien dont tu doives me remercier. Promis.

— Je dirai bonjour de ta part à Boomer.

— Donne-lui plutôt une pastille à la menthe. *À* ce barbecue, l'été dernier, son haleine dégoûtait tout le monde. » Elle raccrocha sans prendre congé.

Une fois seul, Charlie s'autorisa enfin à réfléchir aux événements de l'après-midi. À les tourner et retourner dans sa tête. Sauf… Eh bien, que diable s'était-il passé ? Il avait rêvassé dans la galerie O/BEC et la fille s'était pointée. Était-il censé pouvoir trouver une signification à tout ça ?

Il envisagea d'appeler Marguerite après le travail.

En attendant, une autre question le préoccupait. Il n'était pas certain de vouloir connaître la réponse, mais ne pas la connaître le tourmenterait comme une migraine.

Aussi prit-il une grande respiration et appela-t-il son ami Murtaza à Acquisition d'Image. La communication fut établie aussitôt. « Ça a l'air tranquille, chez vous.

— Ouaip, dit Murtaza. Calme plat.

— Tu as le temps de me rendre un petit service ?

— Peut-être. J'ai une pause à 15 heures.

— Ça ne prendra pas longtemps. J'ai juste besoin que tu regardes les images horodatées de la dernière heure, en gros, surtout vers… » Il procéda à une estimation. « Disons, entre midi vingt-cinq et 13 heures.

— Les regarder pour chercher quoi ?

— N'importe quel comportement inhabituel.

— T'as pas de chance. Il se contente de marcher dans la nature. C'est comme regarder de la peinture sécher.

— Quelque chose de petit, Comme un geste.

— Tu peux être plus spécifique ?

— Non, désolé.

— D'accord. Bon, eh bien, c'est plutôt facile. » Charlie patienta le temps que Murtaza définisse la tranche horaire et lance une application de recherche visuelle, glissant sur les images de l'après-midi stockées en mémoire. Le balayage dura moins d'une minute. « Rien, dit Murtaza. Je te l'avais dit. »

Charlie en fut soulagé. « Tu es sûr ?

— Aujourd'hui, mon pote, le Sujet est aussi prévisible qu'une horloge. Il s'est même pas arrêté pour pisser.

— Merci, dit Charlie en se sentant un peu idiot.

— Absolument rien. Juste une toute petite anomalie à une heure moins dix. Il s'est plus ou moins arrêté pour regarder par-dessus son épaule. Il n'y avait rien à regarder. C'est tout.

— Oh.

— Quoi, c'est *ça* que tu cherchais ?

— Une idée en passant. Désolé de t'avoir dérangé.

— Pas de problème. Ce week-end, on pourrait peut-être aller se boire une bière, qu'est-ce que t'en dis ?

— Pas de problème.

— Dors un peu, Charlie. Tu as l'air de te faire du souci. »

Ouais, pensa-t-il. Je m'en fais.

Vingt

Chris avait passé la plus grande partie de la nuit à consoler Marguerite. Le fragment de magazine ne confirmait rien, mais laissait supposer un grand danger et Marguerite, angoissée, ne cessait de revenir à un seul et même sujet : Tess. Tess menacée par Ray, Tess menacée par le monde.

Il avait fini par ne plus savoir quoi lui dire.

Elle s'était endormie aux alentours de l'aube. Chris erra dans la maison. Il ne connaissait que trop bien ce sentiment, cet accès de peur équivoque et d'insomnie qui venait avec l'aurore comme un vilain flash d'amphétamine. Il finit par s'installer dans la cuisine, les stores ouverts pour voir le ciel d'un bleu de cobalt et les maisons mitoyennes de style banlieusard éclairées dans l'efflorescence de l'aube comme des boîtes de bonbons abîmées.

Il aurait aimé avoir de quoi se détendre. L'un de ces calmants qui autrefois lui passaient si facilement entre les mains, un apaisant, un euphorisant chimique, voire un simple petit joint. Avait-il peur ? De quoi avait-il peur ?

Pas de Ray, ni des O/BEC, peut-être même pas de la mort. Il avait peur de ce que Marguerite lui avait donné : sa confiance.

Je ne suis pas le genre de type à qui il faut confier des choses fragiles, songea Chris. Je suis le genre de type qui les laisse tomber.

Il appela Élaine Coster dès le soleil monté à une hauteur décente. Il lui parla de la clinique, du pilote dans le coma et de la page à moitié brûlée.

Elle proposa une rencontre à 10 heures au Sawyer's. « Je préviendrai Sébastian, dit Chris.

— Tu tiens vraiment à impliquer ce charlatan ?

— Il nous a été utile, jusqu'ici.

— Comme tu veux. »

Il réveilla Marguerite avant de sortir. Il lui dit où il allait et

lui prépara du café. Elle s'assit en chemise de nuit dans la cuisine, l'air désespéré.

« Je ne peux pas m'empêcher de penser à Tess. Ray a vraiment l'intention de la garder, tu crois ?

— J'ignore ce qu'il pourrait faire ou ne pas faire. Le plus urgent est de savoir s'il la met en danger.

— S'il risque de lui faire du mal, tu veux dire ? Non. Je ne pense pas. Du moins, pas directement. Pas physiquement. Ray est quelqu'un de compliqué, c'est même un salaud de première, mais pas un monstre. Il aime Tess, à sa manière.

— Elle est censée revenir vendredi. Il vaudrait peut-être mieux attendre jusque-là, histoire de voir comment il se comportera une fois qu'il aura eu l'occasion de se calmer. S'il insiste pour la garder, on avisera à ce moment-là.

— S'il arrive quelque chose de mauvais à Blind Lake, je veux avoir Tess avec moi.

— On n'en est pas encore là. Mais même si Tess ne court aucun danger, Marguerite, ça ne veut pas dire que *toi,* tu es en sécurité. Quand Ray vient ici chez toi, cela devient du harcèlement. Il est sur une mauvaise pente. Tes serrures ont un niveau d'intelligence élevé ? »

Elle haussa les épaules. « Pas vraiment. Je peux générer une nouvelle clé, j'imagine… mais Tess ne pourra plus entrer sans moi.

— Génère une nouvelle clé et mets à jour la carte de Tess même si cela t'oblige à aller à son école. Et reste sur tes gardes. Ferme ta porte à clé quand tu es seule et ne l'ouvre pas sans avoir vérifié qui sonne. Assure-toi d'avoir en permanence ton serveur de poche à portée de main. En cas d'urgence, appelle-moi, ou appelle Élaine, ou même ce type de la Sécurité, mmmh, ah, oui, Shulgin. N'essaye pas de gérer cela toute seule.

— Tu donnes l'impression d'avoir déjà vécu ce genre de situation. »

Il partit sans répondre.

Au Sawyer's, Chris s'appropria un box isolé loin de la vitrine. Il n'y avait pas grand monde. Chris présumait que le cuisinier et les deux serveuses ne venaient guère plus que par habitude. Le

menu ne proposait que trois sandwiches : jambon, fromage et jambon-fromage.

Élaine arriva en même temps que Sébastian Vogel et Sue Sampel. Tous trois s'assirent en regardant Chris avec appréhension. Dès que la serveuse eut pris leur commande, Chris posa sur la table une pochette en plastique transparent contenant la page de magazine brûlée.

« Ouah, fit Sue. Vous avez vraiment volé ça ?

— On n'utilise pas ce mot-là, rectifia Élaine. Chris dispose d'une source anonyme de haut niveau.

— Regardez-la, dit Chris. Prenez votre temps. Tirez-en des conclusions. »

Il ne restait de lisible qu'un quart de la page. Le reste était trop brûlé, et même la partie lisible à l'extrême droite était décolorée et roussie.

On arrivait a déchiffrer une partie de gros titre :

OSSBANK, LE MYSTERE DEMEURE,
SELON LE MINISTERE DE LA DEFENSE.

Et en dessous, la partie droite d'une colonne en caractères d'imprimerie.

es lundi soir. Les habitants n'ont toujours
ni commentaire. À ce jour, deux bataillons d'infanterie
autres décès. Les photographies satellites montrent
ntinue à grossir. La structure subsis-
blable à une étoile de mer ou du corail, ce qui laisse penser à
gar L. Baum affirme qu'il serait prématuré de
lusions.
sieurs reprises avertis de rester chez eux,
routes principales à l'est du Mississippi.
veloppement inquiétant, un « pèlerin », se présen-
eprésente d'innombrables autres qui ont
émontre un espoir de rédemption spirituelle
utile mais dangereux.
exagéré le danger ; toutefois, certains
loin d'être certains. Les installations de Cross-

este de la structure originale, ni
ridicule les cas de « peste » signalés, la Santé publique
est la peur elle-même. »
ainsi qu'une équipe d'observateurs des Nations
méro spécial. Nos comptes rendus approfondis
et à mesure

« Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté de la page ? demanda Élaine.

— Une pub pour une bagnole. Et une date. »

Elle retourna la pochette. « Mon Dieu, ça a presque deux mois.

— Ouais.

— Le pilote avait ça sur lui ?

— Ouais.

— Et il est toujours dans le coma ?

— J'ai appelé la clinique ce matin. Pas de changement.

— Qui d'autre est au courant ?

— Marguerite. Et vous trois.

— OK… N'en parlons à personne d'autre pour le moment. »

La serveuse apporta du café. Chris couvrit la page avec le menu des desserts.

« Tu as eu un peu de temps pour réfléchir à tout ça, dit Élaine. Qu'est-ce que ça a donné ?

— De toute évidence, il y a une crise à Crossbank. On ne dispose pas de beaucoup d'indices sur la nature de cette crise. Quelque chose d'assez important pour impliquer l'infanterie et peut-être aussi pour qu'on interdise toute circulation… Qu'est-ce que ça disait, déjà ?… à l'est du Mississippi. On a le mot "peste" entre guillemets et ce qui ressemble à un démenti de la Santé Publique…

— Ce qui peut vouloir dire tout et n'importe quoi, dit Élaine.

— Nous avons des "autres décès" ou peut-être "pas d'autres décès". Nous avons de mystérieuses références à du corail, à une étoile de mer et à un pèlerin. Une déclaration qui semble attribuée à Ed Baum, le conseiller scientifique du Président. L'événement était assez important pour s'attirer une couverture médiatique majeure et susciter des déclarations des agences

fédérales, mais pas assez pour évincer les annonceurs du magazine.

— Cette pub a pu avoir été achetée et payée six mois plus tôt. Elle ne prouve rien.

— Sébastian ? fit Chris. Sue ? Une opinion ? »

Tous deux avaient l'air grave. « L'utilisation du mot *spirituelle* m'intrigue », dit Sébastian.

Élaine roula des yeux. « M'étonne pas. »

« Continuez », l'encouragea Chris.

Sébastian fronça les sourcils et sa bouche pincée disparut presque dans son énorme barbe. Plus le blocus se poursuit, se dit Chris, plus il ressemble à un gnome. Il avait trouvé le moyen de prendre du poids. Ses joues étaient rouge cerise. « *Rédemption* spirituelle. Quel genre de désastre engendre ne serait-ce que l'illusion d'une rédemption ? Ou attire les pèlerins ?

— N'importe quoi, estima Élaine. On attire des pèlerins en annonçant avoir vu un portrait de la Vierge Marie dans un drap de lit sale. Les gens sont crédules, Sébastian. Il faut bien, sinon votre livre ne serait jamais devenu un best-seller.

— Oh, je ne pense pas que nous ayons affaire ici au Second Avènement. Encore que les gens l'ont peut-être cru. Mais cela laisse malgré tout penser à quelque chose d'étrange, vous ne trouvez pas ? À quelque chose d'ambigu.

— Une chose étrange et ambiguë. Ouah, j'admire votre perspicacité. »

Chris rangea la page de magazine dans sa poche. Il laissa les autres parler quelques minutes. De toute évidence, cela frustrait Élaine de n'avoir que la moitié de l'explication. Sébastian semblait plus intrigué qu'effrayé, et Sue s'accrochait à son bras gauche en gardant sagement le silence.

« Les médisants ont peut-être raison, avança Élaine. Il est arrivé quelque chose aux O/BEC de Crossbank. Il faut donc envisager l'arrêt de l'Œil.

— Peut-être », dit Chris. Il avait réfléchi à ce scénario la veille avec Marguerite. « Mais si les types dehors voulaient qu'on l'arrête, ils auraient pu nous couper le courant il y a des mois de cela. Peut-être qu'ils ont réagi de cette manière pour Crossbank

et que cela n'a fait qu'empirer les choses.

— Peut-être, peut-être, peut-être, j'en ai *ras le cul* des peut-être. Il nous faut des informations supplémentaires. » Elle adressa un regard significatif à Sue.

Celle-ci grignota son sandwich comme si elle n'avait rien entendu.

« Brave fille, lui dit Sébastian. Il ne faut jamais se porter volontaire. »

Sue Sampel – avec ce que Chris jugea une remarquable expression de dignité – avala la dernière bouchée de jambon et de fromage, but une gorgée de café et s'éclaircit la gorge. « Vous voulez savoir ce qu'a donné l'incursion de Ray dans les serveurs de la direction. Désolée, mais je n'ai pas réussi à le découvrir. La paranoïa de Ray est montée d'un cran, ces derniers temps. Tout le personnel de support doit désormais se munir de clés à validité limitée. On ne peut pas venir plus tôt ou rester après le travail sans autorisation de la Sécurité. La plupart des bureaux sont sous surveillance vidéo, et ce n'est pas juste pour la forme.

— Mais *qu'est-ce* que vous savez, alors ? demanda Élaine.

— Rien que ce sur quoi je tombe ici ou là. Dimi Shulgin est arrivé avec un paquet de sorties d'imprimante, sans doute les courriers électroniques expédiés par Crossbank restés dans les caches depuis le blocus. Ray se montre *extrêmement* nerveux depuis qu'il a vu ça. Je n'ai pas pu m'en approcher un tant soit peu pour avoir une idée du contenu. Et si Ray a vraiment eu l'intention un jour de rendre tout cela public, il faut croire qu'il a changé d'avis. »

Ray n'est pas seulement nerveux, se dit Chris. Il a peur. Son vernis de rationalité s'écaille comme de la peinture sur la porte d'une étable.

« Alors on est baisés, dit Élaine.

— Pas forcément. Je pourrais peut-être vous trouver quelque chose. Mais il va me falloir de l'aide. »

Sue joue la cruche de manière très convaincante, se dit Chris, mais elle n'est pas stupide. Les imbéciles n'obtenaient pas de postes à Blind Lake, même subalternes. Sue leur dit que si les sorties d'imprimante se trouvaient toujours dans le bureau de Ray, elle pourrait, peut-être, et avec un peu de chance, les

trouver et les numériser dans son serveur personnel. Elle pouvait s'introduire dans le bureau de Ray sous un prétexte quelconque et utiliser son passe pour accéder au contenu de ses tiroirs, mais elle avait pour cela besoin d'au moins une demi-heure.

« Et la surveillance ?

— C'est là que la paranoïa de Ray va jouer en notre faveur. Les caméras ne sont pas obligatoires dans les bureaux des cadres. Ray a fait débrancher la sienne l'été dernier. J'imagine qu'il ne veut pas que quiconque puisse le voir manger ses DingDong.

— Ses DingDong ? »

Sue écarta la question d'un geste. « La Sécurité me verra entrer et sortir de son bureau, mais rien de plus, si je reste à l'écart de la porte de communication. De toute manière, je passe mon temps à entrer et sortir de son bureau… Ray sait que quelqu'un a la clé de ses tiroirs, mais pas que c'est moi, et si tout se déroule bien, il ne saura même pas que j'ai numérisé les documents.

— Vous êtes absolument sûre qu'il garde les sorties d'imprimante dans son bureau ?

— Absolument sûre, non, mais je parie que oui. Le problème, c'est de tenir Ray et ses copains à l'écart pendant que j'opère.

— J'imagine que vous avez un plan », dit Élaine.

Sue eut l'air contente. « Impossible pendant la semaine. Je peux venir le week-end sans éveiller les soupçons, mais Ray passe souvent le week-end, lui aussi, et on voit Shulgin traîner dans le coin, depuis quelque temps. J'ai donc consulté l'agenda de Ray. Ce samedi, il donne une de ces espèces de conférences au centre communautaire. Ari Weingart a organisé un de ses grands débats, avec deux ou trois orateurs en plus de Ray. Le connaissant, Ray voudra avoir Shulgin dans le public pour le soutenir, Shulgin plus n'importe qui susceptible de faire une apparition : Ari, disons, ou un des autres chefs de département que Marguerite. Il prend ce machin très au sérieux. À mon avis, il veut essayer de rassembler du soutien pour l'arrêt de l'œil. »

Chris avait entendu parler du débat de samedi. Marguerite était censée y prendre la parole. Elle avait préparé quelque

chose par écrit, même si elle se montrait très réticente à se trouver sur scène avec Ray. Ari Weingart l'avait convaincue que ce serait une bonne idée, que cela accroîtrait sa visibilité et consoliderait peut-être son soutien au sein des autres départements.

« Quel rôle on joue là-dedans, nous ? demanda Chris.

— Aucun, en fait. Je vous veux juste tous dans le public pour surveiller Ray sur la scène. Comme ça, s'il part en coup de vent, vous pouvez m'appeler. »

Sébastian secoua la tête. « Ça reste quand même beaucoup trop dangereux. Tu pourrais te mettre dans de sales draps. »

Elle eut un sourire indulgent. « C'est gentil de ta part, mais je crois que j'y suis déjà. Je crois qu'on y est tous. Pas toi ? »

Personne ne se donna la peine de discuter.

Élaine resta quelques minutes après le départ de Sue et de Sébastian.

Le Sawyer's connaissait un petit regain d'activité aux alentours de midi. Un tout petit. Dehors, le ciel de l'après-midi était bleu, l'air calme et froid.

« Bon, alors, dit Élaine, tu es prêt pour ça, Chris ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— On est encore plus dans la merde que quiconque n'accepte de l'admettre. En sortir vivant pourrait bien être la chose la plus difficile qu'aucun de nous n'ait jamais faite. Tu es à la hauteur ? »

Il haussa les épaules.

« Tu penses à ta copine. Et à sa fille.

— Inutile d'impliquer ma vie privée, Élaine.

— Allons, Chris, j'ai des yeux. Tu n'es pas aussi impénétrable que tu te plais à le penser. Quand tu as écrit ce bouquin sur Galliano, tu as enfilé ton costume de preux chevalier et tu as entrepris de redresser quelques torts. Et cela t'a valu de te faire clouer au pilori. Tu t'es aperçu que le gentil n'était pas apprécié de tous, même quand il a raison. Bien au contraire. Très décevant pour un gentil garçon de banlieue comme toi. Alors tu t'es complaisamment apitoyé sur ton sort, ce qui est compréhensible et légitime, après tout. Mais voilà qu'arrive

cette connerie de blocus, plus ce qu'il s'est passé à Crossbank, sans parler de Marguerite et de sa petite fille. Je te soupçonne d'avoir envie de ressortir ta tenue de preux chevalier. Ce que je veux dire, c'est très bien. C'est le bon moment. Ne résiste pas à cette tentation. »

Chris plia sa serviette et se leva. « Tu ne sais foutre rien sur moi », trancha-t-il.

Vingt et un

Entre le départ de Chris et l'appel de Charlie Grogan pour lui demander de venir chercher sa fille, Marguerite avait passé la matinée avec le Sujet.

Malgré les menaces explicites de Ray et le danger implicite qui pesait sur Blind Lake, Marguerite ne pouvait rien faire d'utile, du moins pour le moment. On exigera beaucoup de moi, se dit-elle, et sans doute très bientôt. Mais pas tout de suite. Pour l'instant, elle se trouvait coincée dans les limbes de la crainte et de l'ignorance. Sans vraiment de travail à effectuer ni de moyen de calmer le tourbillon de ses émotions. Elle n'avait pas dormi, mais dormir était hors de question.

Aussi se prépara-t-elle une théière et observa-t-elle le Sujet tout en gribouillant des notes pour des requêtes qu'elle ne soumettrait probablement jamais. L'entreprise tout entière court à l'échec, songea-t-elle, tout comme le Sujet lui-même, sans doute. Il paraissait nettement plus faible, à la lumière du soleil qui se levait dans un ciel pâle tacheté de nuages d'altitude. Il marchait depuis des semaines, loin de toute route fréquentée, muni de maigres vivres. Ses évacuations cloacales matinales étaient fines et verdâtres. Lorsqu'il marchait, son corps se tordait parfois dans des positions qui suggéraient la douleur.

Mais ce matin-là, il trouva à la fois eau et nourriture. Il avait pénétré dans les contreforts d'une haute chaîne de montagnes, une région encore très sèche dans laquelle il parvint pourtant à dénicher une oasis où un flot d'eau glaciale descendait en cascade une terrasse de rochers pour former, dans une cuvette de granit, une mare profonde et d'une transparence de verre autour de laquelle des succulents étalaient leur feuillage en bouquet.

Le Sujet se baigna avant de manger. Il s'avança avec circonspection dans la mare jusque sous la chute d'eau. Il avait accumulé au cours de son périple une épaisse couche de

poussière qui colora l'eau autour de lui. Lorsqu'il ressortit de la mare, son tégument dermique luisait et avait abandonné sa couleur blanchâtre au profit d'une nuance sombre de terre brûlée. Il tourna la tête comme pour s'assurer de l'absence de tout prédateur. (Des espèces prédatrices fréquentaient-elles cette partie de son monde ? Marguerite estima cela peu probable – de quel gibier cette espèce se serait-elle nourrie ? – mais pas impossible.) Puis, rassuré, il cueillit, pela et lava plusieurs des feuilles charnues avant de les dévorer. Des fragments humides tombaient de ses mandibules et s'entassaient à ses pieds. Une fois les feuilles ingurgitées, il trouva des amas moussus qu'il nettoya de sa large langue gris-bleu.

Il patienta ensuite le temps de digérer son repas, pause que Marguerite mit à profit pour rouvrir le cahier dans lequel elle écrivait pour Tess : sa narration de l'odyssée du Sujet destinée aux enfants.

Écrire l'apaisa, même si son récit n'était pas à jour, loin de là. Elle venait de finir de relater la tempête de sable et le réveil du Sujet au milieu des ruines d'une ville elle-même au milieu du désert.

Elle écrivit :

> Tout autour de lui, dans le matin calme et tranquille, se dressaient les colonnes et les tertres d'édifices depuis longtemps abandonnés et érodés par les saisons.
>
> Ces structures ne ressemblaient pas aux grands bâtiments coniques de sa ville d'origine. Ceux qui les avaient construites – ses ancêtres, peut-être – ne les avaient pas construits de la même manière. Ils avaient érigé des colonnes, comme les Grecs, des colonnes qui pouvaient autrefois avoir soutenu des maisons bien plus grandes, ou des temples, ou des lieux de commerce.
>
> Les colonnes étaient taillées dans de la pierre noire. Le vent sableux du désert les avait polies et lissées à la perfection. Certaines montaient encore haut, mais la plupart avaient été réduites à une fraction de leur taille originale, et le vent avait fait gîter vers l'est celles encore debout. On voyait aussi les restes d'autres types de bâtiments, des fondations carrées et même quelques petites pyramides, le tout aussi arrondi que les galets dans le lit d'un cours d'eau.

La tempête avait arasé le sol du désert en une surface plane, et le soleil jetait désormais des ombres dures au milieu des ruines. Le Sujet resta figé en contemplation. Les ombres en cadran solaire raccourcirent avec l'avancée du matin. Puis – se rappelant peut-être sa destination – le Sujet se remit en marche vers l'ouest. À midi, il avait quitté les ruines de la ville qui disparurent derrière l'horizon, comme complètement perdues. Le Sujet n'avait plus devant lui que le sable scintillant et les silhouettes d'un bleu spectral de montagnes lointaines.

Elle venait de finir cette phrase lorsque Charlie Grogan appela.

La voiture sortait à vitesse modérée de l'Allée. À l'intérieur, Tess gardait le silence et Marguerite conduisait en s'efforçant de rassembler ses pensées. Elle avait une décision importante à prendre.

Mais elle tenait d'abord à savoir ce qu'il s'était passé. Tess avait quitté le collège pour aller à l'Œil où elle avait embêté Charlie, cela au moins était évident, mais pourquoi ?

« Je m'excuse », dit Tess en lui jetant de la banquette arrière des coups d'œil craintifs. Suis-je à ce point effrayante ? se demanda Marguerite. Juge et jurée ? Me voit-elle ainsi ?

« Tu n'as pas à t'excuser, dit Marguerite. J'ai une idée. Je vais appeler M. Fleischer et lui dire que tu avais un rendez-vous mais que tu as oublié de lui donner le mot. Qu'est-ce que tu en penses ?

— D'accord », dit Tess d'un ton prudent, attendant la contrepartie.

« Mais je suis sûre qu'il s'inquiète pour toi. Moi aussi. Comment se fait-il que tu ne sois pas retournée au collège cet après-midi ?

— Je ne sais pas. Je voulais juste aller à l'Œil.

— Comment ça ? Je croyais que tu n'aimais pas aller là-bas. Tu avais détesté la visite, à Crossbank.

— J'ai juste eu envie.

— Assez pour sécher l'école ?

— Faut croire.

— Comment t'as fait pour y entrer ? Ça a semblé troubler M.

Grogan.

— Je suis entrée, c'est tout. Personne ne regardait. »

Sur ce point, au moins, elle devait dire la vérité. Tess était trop candide pour entrer au bluff ou dénicher un accès caché. Elle avait dû aller à la porte d'entrée et l'ouvrir : l'enquête de Charlie révélerait un garde assoupi ou un employé sorti fumer.

« Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

— Je ne cherchais rien de spécial.

— Tu as appris quelque chose ? »

Tess haussa les épaules.

« Parce que tu sais, ça ne te ressemble pas vraiment. Tu n'avais jamais séché l'école.

— C'était important.

— Important à quel point, Tess ? »

Pas de réponse. Rien qu'un froncement de sourcils et des larmes aux yeux.

« C'était à cause de la Fille-Miroir ? »

L'expression malheureuse de Tessa se fit misérable.

« Oui.

— Elle t'a dit d'aller là-bas ?

— Elle ne me dit jamais rien. Elle voulait juste y aller. Alors j'y suis allée.

— Eh bien, qu'est-ce qu'elle cherchait ?

— Je ne sais pas. Je pense qu'elle voulait juste vérifier si elle voyait son reflet ou pas.

— Son reflet ? Son reflet où ?

— Dans l'Œil, dit Tess.

— Dans un miroir à l'Œil ? Ce n'est pas un télescope de ce genre-là. Il n'y a pas de véritable miroir.

— Pas dans un miroir… dans *l'Œil*. »

Marguerite ne savait ni quelle conduite adopter ni comment poser la question suivante. Elle avait peur des réponses de Tessa, car ces réponses semblaient folles. La folie : le mot interdit. La pensée indicible. Marguerite détesta cette discussion à propos de la Fille-Miroir, parce que toute cette histoire semblait démente et qu'elle ne se sentait pas capable de le supporter. Elle pouvait supporter à peu près n'importe quoi d'autre : blessure, maladie… Elle pouvait imaginer Tess avec un

appareil orthopédique ou le bras en écharpe, elle savait consoler sa fille quand celle-ci se faisait mal, tout cela restait largement à la portée de ses capacités maternelles. Mais je vous en prie, songea-t-elle, pas la folie, pas le genre d'aliénation réfractaire qui exclut tout réconfort et toute communication. Durant ses études, Marguerite avait travaillé de nuit dans un hôpital psychiatrique. Elle avait vu des schizophrènes incurables. Des fous qui vivaient dans leur propre réalité virtuelle cauchemardesque, plus isolés que dans n'importe quelle cellule d'isolement. Elle refusait d'imaginer Tess comme cela.

Elle immobilisa la voiture sur le parking du collège mais demanda à Tess de rester encore un peu avec elle.

Mort et folie : pouvait-elle vraiment protéger sa fille de l'une ou l'autre ?

Je ne peux même pas la protéger de Ray.

Ray avait menacé de garder Tess avec lui, d'en assurer la garde physique… en fait, de la kidnapper. Mais elle est avec moi, maintenant, pensa Marguerite. Et si j'avais le choix, je l'emmènerais loin d'ici, je la conduirais par la route jusqu'à Constance et ensuite loin, loin, n'importe où loin de la quarantaine et des rumeurs pénibles rapportées par Chris, loin de l'Œil et de la Fille-Miroir.

Mais c'était impossible.

Il fallait qu'elle renvoie Tess au collège, d'où elle rentrerait retrouver Ray et une illusion de normalité de plus en plus fragile. Si je gardais Tess, pensa Marguerite, ce serait moi qui enfreindrais notre accord, et Ray enverrait ses types de la Sécurité la récupérer.

Mais si je la laisse aller le retrouver, et s'il se passe quelque chose…

« Je peux sortir, maintenant ? » demanda Tess.

Marguerite prit une profonde respiration pour se calmer. « Pourquoi pas. Oui, retourne au collège. Mais plus d'expéditions pendant les cours, d'accord ?

— D'accord.

— Tu promets ?

— Promis. » Elle posa la main sur la poignée.

« Une dernière chose, dit Marguerite. Écoute-moi. *Écoute.*

C’est important, Tess. S’il arrive quoi que ce soit d’étrange chez papa, tu m’appelles. Peu importe l’heure du jour ou de la nuit. Ne te pose même pas la question. Appelle-moi. Parce que je me soucie de toi même quand tu n’es pas avec moi.

— Est-ce que Chris aussi se soucie de moi ? »

Surprise, Marguerite répondit : « Oui, bien sûr, Chris aussi.

— D’accord. »

Tess ouvrit la porte et sortit. Marguerite suivit des yeux sa fille qui traversait le parking désert, traînant les pieds dans les tourbillons de vieille neige, sa parka toujours boutonnée de travers et son bonnet serré dans ses petites mains gantées.

Je la reverrai, se dit Marguerite. Je la reverrai. Il le faut.

Puis Tess disparut à l’intérieur de l’établissement et l’après-midi fut calme et vide.

Vingt-deux

Le samedi matin, Sue Sampel se réveilla tendue.

Dans la journée, elle était censée effectuer ce petit vol d'informations, comme promis si imprudemment au cours de la semaine. Ses mains tremblaient lorsqu'elle se brossa les dents, et son reflet dans le miroir ressemblait au portrait d'une quadragénaire terrifiée.

Elle laissa Sébastian dormir une heure de plus tandis qu'elle se préparait du café et du pain grillé. Sébastian était de ces personnes capables de dormir au milieu d'une tempête ou d'un tremblement de terre, alors que Sue, à son grand dam, revenait à une vague conscience au moindre moineau bruyant.

Le livre de Sébastian traînait sur la table de la cuisine. Sue le feuilleta pour passer le temps. Elle l'avait lu de la première à la dernière page quelques semaines plus tôt et relu peu auparavant en essayant d'absorber les idées qui lui avaient échappé a la première lecture. *Dieu & le vide quantique*. Un titre pesant. Comme deux sumotori en balance sur une esperluette.

Mais le contenu n'avait rien de nunuche ou de superficiel. Il l'avait même poussée aux limites de sa licence de science. Par chance, Sébastian savait très bien expliquer les concepts difficiles. Et elle avait eu le privilège de disposer de l'auteur chaque fois qu'elle coinçait sur un passage.

Le livre n'était ni ouvertement religieux ni scientifiquement rigoureux. Sébastian lui-même le qualifiait de « philosophie spéculative ». Il l'avait un jour décrit comme « une causerie entre hommes, écrite gros. Très gros ». Sue supposait qu'il avait dit cela par modestie.

Le livre regorgeait d'histoire scientifique obscure, de savoir évolutionnaire et de physique quantique. Matériel excitant pour un professeur de théologie en université dont les œuvres publiées jusque-là incluaient des romans roses aussi torrides que *Erreurs d'attribution dans les textes pauliniens du 1er*

siècle. Grosso modo, il affirmait que les êtres humains avaient atteint leur état de conscience actuel en s'appropriant une partie d'une intelligence universelle. En d'autres termes, en se branchant sur Dieu. Cette définition de Dieu, soutenait-il, pouvait être étendue pour correspondre aux définitions de déités d'un large éventail de cultures et de croyances. Dieu était-Il omniprésent et omniscient ? Oui, car il se diffusait dans toute la création. Était-il singulier ou multiple ? Les deux : Il était omniprésent parce que inhérent aux processus physiques de l'univers, mais Son esprit était connaissable (par les humains) seulement par fragments discrets et dissemblables. Existait-il après la mort une vie ou une espèce de réincarnation ? Au sens le plus littéral, non, mais notre conscience étant empruntée, elle continuait à vivre sans nos corps, bien que comme un fragment minuscule de quelque chose de presque infiniment plus vaste.

Sue comprenait où il voulait en venir. Il cherchait à apporter aux gens la consolation de la religion sans les charger des bagages du dogmatisme. Il montrait une certaine désinvolture sur le plan scientifique, ce qui mettait en rogne des gens comme Élaine Coster. Mais il avait le cœur au bon endroit. Il voulait une religion capable de réconforter de manière convaincante la veuve et l'orphelin sans les livrer au patriarcat, à l'intolérance, au fondamentalisme ou à de bizarres règles diététiques. Il voulait une religion qui ne soit pas en bagarre perpétuelle avec une cosmologie moderne.

Plutôt louable, estima Sue. Mais où est *mon* réconfort ? Le réconfort pour la petite voleuse. L'employée de bureau indélicate. Pardonnez-moi, car je sais exactement ce que je fais et j'hésite à le faire.

En supposant que cela ait la moindre importance. En supposant qu'ils ne soient pas tous condamnés. Elle avait lu le fragment de magazine au Sawyers et en avait tiré ses propres conclusions.

Sébastian descendit. Il sortait de la douche et avait revêtu sa plus belle tenue décontractée : un blue-jean et un pull en tricot vert qui ressemblait à quelque chose qu'un pasteur anglican aurait pu jeter à la poubelle.

« Le casse est pour aujourd'hui, dit Sue.

— Comment te sens-tu ?

— J'ai peur.

— Tu n'es pas obligée, tu sais. C'était bien de ta part de te porter volontaire, mais personne ne t'en voudra de changer d'avis.

— Personne à part Élaine.

— D'accord, peut-être Élaine. Mais sans plaisanter…

— Sans plaisanter, il n'y a pas de problème. Promets-moi juste une chose.

— Quoi ?

— Quand tu seras à cette réunion à la mairie… je veux dire, je sais que les autres surveilleront pour moi, qu'ils appelleront si Ray part pour Hubble Plaza. Mais le seul en qui j'aie vraiment confiance, c'est toi. »

Il hocha la tête, les yeux comme ceux d'une chouette et l'air ridiculement solennel.

« J'ai besoin d'être prévenue au moins cinq minutes à l'avance que Ray va débarquer.

— Tu auras tes cinq minutes.

— Promis ?

— Promis. »

La matinée passa bien trop vite. La conférence à la mairie commençait à 13 heures, et Sue demanda à Sébastian de conduire afin qu'il puisse la déposer devant Hubble Plaza en attirant le moins possible l'attention. Ils n'échangèrent pas plus de quelques mots dans la voiture. Elle l'embrassa rapidement lorsqu'il s'arrêta. Puis elle sortit dans l'air froid, se servit de sa carte pour s'introduire dans Hubble Plaza, salua d'un geste les gardes de l'entrée et s'avança vers les ascenseurs en évitant de montrer trop de hâte. Ses pas résonnaient dans le hall carrelé comme le tic-tac d'un métronome, *allegro* synchrone avec les battements de son cœur.

Marguerite arriva à la salle de conférences du centre communautaire à 12h45, et lorsqu'elle repéra Ari Weingart en train de la chercher parmi la foule qui se pressait dans l'entrée, elle se tourna vers Chris : « Oh ! mon Dieu. C'est une erreur.

— La conférence ?

— Non. Aller sur scène avec Ray. Avoir à le regarder, à l'écouter. J'aimerais pouvoir… Oh, salut, Ari. »

Ari lui agrippa fermement le bras. « Par ici, Marguerite. Vous passez en premier, je vous l'avais dit ? On aura ensuite Ray, puis Lisa Shapiro de Géologie et Climatologie, et on finira avec les questions du public. »

Elle se retourna pour regarder une dernière fois Chris, qui haussa les épaules et lui adressa ce qu'elle devina être un sourire de soutien.

C'est *vraiment* dingue, pensa-t-elle en franchissant sur les talons d'Ari une porte réservée au personnel qui aboutissait dans la pénombre des coulisses. Pas seulement parce qu'elle serait forcée de se montrer avec Ray, mais parce qu'elle et lui joueraient la comédie. Tous deux feraient comme s'ils n'avaient pas vu le moindre indice sur le désastre de Crossbank (quel qu'il soit). Tous deux feraient comme s'ils ne s'étaient pas disputés au sujet de Tess. Comme s'ils ne se méprisaient pas. Joueraient non la courtoisie, mais du moins l'indifférence.

En sachant que cela pourrait s'arrêter n'importe quand.

Nous voilà avec tous les ingrédients d'un désastre, se dit Marguerite. D'autant plus que sa « conférence » consistait en une série de notes personnelles qu'elle n'avait jamais prévu de rendre publiques – des conjectures sur le projet UMa47 aux limites de l'hérésie. Mais si la crise était aussi mauvaise, aussi potentiellement mortelle qu'elle en avait l'air, pourquoi perdre son temps à se montrer hypocrite ? Pourquoi ne pas, une fois dans sa vie, cesser de penser en termes de carrière et dire simplement ce qu'elle pensait ?

Cela lui avait semblé une bonne idée, du moins jusqu'à ce qu'elle se retrouve sur scène derrière un rideau baissé avec Lisa Shapiro assise entre Ray et elle. Elle évita le regard de son ex-mari, mais la présence de celui-ci suscitait en elle un sentiment de claustrophobie dont elle n'arrivait pas à se débarrasser.

Il était tiré à quatre épingles, avait-elle remarqué en arrivant. Cravate, costume aux plis impeccables. Un petit sourire pincé aux lèvres, accentué par ses joues flasques et son menton fuyant, comme un homme qui sentait une odeur désagréable mais s'efforçait de se montrer poli à ce sujet. Il tenait une liasse

de papiers à la main.

Sur la gauche de Marguerite, Ari se tenait au pupitre et faisait signe à quelqu'un de lever le rideau. Déjà ? Marguerite consulta sa montre. Treize heures tapantes. Elle avait la bouche sèche.

Ari l'avait informée que la salle pouvait accueillir deux mille personnes. Il en était entré à peu près la moitié, mélange de scientifiques, de personnel de support et de main-d'œuvre occasionnelle. Les quatre manifestations de ce genre organisées par Ari depuis le début de la quarantaine avaient été bien accueillies et avaient attiré du monde. On voyait même un type qui, muni d'une caméra, assurait la retransmission en direct sur Télé Blind Lake.

Comme nous sommes civilisés dans notre cage, pensa Marguerite. Comme nous oublions facilement le fait qu'il y a des cadavres de l'autre côté du portail.

On leva le rideau et éclaira la scène, transformant l'auditoire en un néant indistinct perçu plutôt que vu. Ari la présenta. Et dans cette étrange troncature de temps qui se produisait toujours lorsqu'elle s'adressait à un public, Marguerite se retrouva elle-même au pupitre à remercier Ari puis les auditeurs, et à se débattre avec l'affichage de ses notes sur son serveur de poche.

« Le problème… »

Sa voix dérapa dans les aigus. Elle s'éclaircit la gorge.

« Le problème que je veux soulever aujourd'hui est le suivant : avons-nous été trompés par notre propre approche rigoureusement déconstructive des personnes observées sur UMa47/E ? »

Une entrée en matière assez aride pour faire bâiller les profanes parmi le public, mais elle vit quelques visages familiers d'Interprétation froncer des sourcils.

« J'utilise un langage délibérément provocateur en parlant de *personnes* observées. Depuis le début, tant à Crossbank qu'à Blind Lake, on a cherché à se débarrasser de tout anthropomorphisme : la tendance à attribuer à d'autres espèces des caractéristiques humaines. La tentation est grande de trouver un bébé panthère *mignon* ou *noble* un aigle, et nous le

faisons depuis que nous avons appris à marcher. Nous vivons toutefois une époque de lumières, une époque qui a appris à voir et à évaluer les autres êtres vivants pour ce qu'ils sont et non pour ce que nous voudrions qu'ils soient. Et la longue et honorable histoire de la science nous a au moins appris à observer avec soin avant de juger… et à juger, s'il le faut, en nous fondant sur ce que nous voyons et non sur ce que nous préférerions croire.

« Nous nous disons par conséquent qu'il faudrait appeler *créatures* ou *organismes* et non *personnes* les objets de notre étude sur 47 Ursa Majoris. Nous ne devons rien présumer à leur propos. Nous ne devons inclure dans la grille analytique ni nos peurs, ni nos désirs, ni nos espoirs ou nos rêves, ni nos préjugés linguistiques, ni nos métarécits bourgeois ou notre bagage culturel d'extraterrestres imaginaires. Raccompagnez M. Spock à la porte et laissez H.G. Wells dans la bibliothèque. Si nous voyons une ville, nous ne devons pas parler de ville, ou alors juste de manière provisoire, car le mot *ville* implique Carthage, Rome, Berlin et Los Angeles, produits de la biologie humaine, de l'ingéniosité humaine, et de milliers d'années d'expertise humaine cumulée. Nous nous rappelons que la ville que nous observons n'en est peut-être pas une du tout mais peut-être plutôt une fourmilière ou un récif de corail. »

Lorsqu'elle marqua un temps d'arrêt, elle entendit résonner sa voix, écho grave qui revenait du fond de la salle.

« En d'autres termes, on essaye de toutes nos forces de ne pas s'illusionner. Et l'un dans l'autre, on y arrive bien. La barrière entre nous et les personnes d'UMa47/E n'est que trop évidente. Les anthropologues nous ont appris il y a longtemps que la culture était un ensemble de symboles partagés, et nous n'en partageons aucun avec les sujets de notre étude. *Omnis cultura ex cultura,* et les deux cultures se mélangent aussi mal, supposons-nous, que l'huile et l'eau. Nos comportements épigénétiques et les leurs ne se recoupent nulle part.

« Cela a pour inconvénient de nous obliger à partir des premiers principes. On ne peut pas parler d'"architecture" chtonienne, par exemple, car il faudrait ôter de ce mot à l'apparence innocente tous ses piliers et poutres d'intentions et

d'esthétique humaines… sans lesquels le mot "architecture" devient insupportable, une structure instable. Nous n'osons pas davantage parler d'"art", d'"œuvre", de "loisir" ou de "science" chtoniens. La liste est sans fin, et il ne nous reste guère que le comportement brut. Le comportement à examiner et cataloguer dans tous ses menus détails.

« Nous disons que le Sujet se déplace à tel endroit, effectue telle ou telle tâche, est plutôt lent ou rapide, tourne à gauche ou à droite, mange ceci et cela, du moins si nous ne regimbons pas à utiliser le mot "manger" et son lot d'anthropomorphisme rampant, peut-être "ingérer" conviendrait-il mieux. La signification est la même, mais cela fait mieux dans un rapport écrit. *Le Sujet ingère un bol alimentaire de matériau végétal.* En fait, il mange une plante : vous le savez et moi aussi, mais le scientifique chargé de relire l'article que vous avez soumis à la revue *Nature* ne laisserait jamais passer cela. » Il y eut quelques rires prudents. Dans son dos, Ray ne masqua pas un grognement de dérision. « Nous surveillons la connotation du moindre mot que nous utilisons avec l'instinct de censure d'un Bowdler[6]. Tout cela au nom de la science, et très souvent pour d'excellentes raisons.

« Mais je me demande si nous ne nous aveuglons pas nous-mêmes par la même occasion.

« Ce qu'il manque selon moi, dans nos discours sur les gens d'UMa47/E, c'est un récit.

« Les indigènes d'UMa47/E ne sont pas humains, mais nous, oui, et les êtres humains interprètent le monde en construisant des récits pour l'expliquer. Le fait que certains de nos récits soient naïfs, ou pleins d'espoir, ou tout bonnement erronés n'invalide guère le procédé. Après tout, la science est un récit, à la base. Un anthropologue, ou une armée d'anthropologues, peut examiner de près des fragments osseux et les cataloguer selon une douzaine ou une centaine de caractéristiques en apparence triviales, mais l'objet tacite de tout ce travail est un

---

[6] Thomas Bowdler (1754-1825), médecin anglais passé à la postérité pour avoir expurgé de Shakespeare, afin de le publier dans une édition jeunesse, tout ce qui pouvait attenter un tant soit peu à la religion ou à la vertu. Ainsi dans *Hamlet,* la noyade d'Ophélie devenait-elle accidentelle, sans intention de suicide. *(N.d.T.)*

récit… celui de la manière dont des êtres humains se sont distingués parmi les autres animaux de notre planète, l'histoire de nos origines et de nos ancêtres.

« Prenez la table périodique des éléments. C'est un catalogue, une liste des éléments connus et possibles ordonnée selon un principe d'organisation. Cela ressemble à une connaissance statique, tout à fait le genre de connaissances que nous accumulons sur le Sujet et ses semblables. Mais même cette table périodique sous-entend un récit. Elle constitue une définition dans l'histoire de l'univers, le point final d'un long récit sur la création de l'hydrogène ou de l'hélium, sur le Big Bang, sur la fabrication des éléments lourds dans les étoiles, la relation entre les électrons et les noyaux atomiques, le noyau et sa désintégration, et le comportement quantique *des* particules subatomiques. Nous avons nous aussi notre place dans ce récit. Nous sommes en partie le résultat d'une chimie carbonée dans l'eau… un autre récit caché dans la table périodique… tout comme, ajouterais-je, les gens que nous observons sur UMa47/E. »

Elle marqua un temps d'arrêt. Dieu merci, il y avait un verre d'eau glacée sur le pupitre. Marguerite en but une gorgée. À en juger par le bruit de fond, elle avait déjà suscité quelques disputes à voix basse au sein du public.

« Les récits se recoupent et divergent, se combinent et se recombinent. Comprendre un récit peut nécessiter d'en créer un autre. Fondamentalement, le récit est *la manière* dont nous comprenons. Le récit est la manière dont nous comprenons l'univers et il coule de source que c'est celle dont nous nous comprenons nous-mêmes. Un étranger peut nous sembler impénétrable voire effrayant jusqu'à ce qu'il nous raconte son histoire, jusqu'à ce qu'il nous dise son nom, d'où il vient et où il va C'est peut-être la même chose avec les habitants chtoniens d'UMa47/E. Cela ne me surprendrait pas qu'eux aussi, à leur manière, échangent et créent des récits. Peut-être que non, ils peuvent avoir un autre moyen d'organiser et de diffuser la connaissance. Mais je vous promets que nous ne les comprendrons qu'en commençant à nous raconter des histoires à leur sujet. »

Elle distinguait d'autres visages dans le public, désormais. Il y avait Chris, sur l'allée centrale, qui hochait la tête pour l'encourager. Élaine Coster se tenait près de lui, Sébastian Vogel à ses côtés. Elle supposa qu'ils gardaient leurs serveurs à la main, au cas où Ray se ruerait à Hubble Plaza.

Et juste devant elle, au premier rang, Tess l'écoutait avec attention. Ray avait dû l'amener. Marguerite adressa un sourire à sa fille.

« Bien entendu, nous sommes des scientifiques. Nous avons un nom à nous pour les récits préliminaires : nous appelons cela une hypothèse et nous la confrontons à l'observation et à l'expérimentation. Bien entendu aussi, toute hypothèse que nous hasardons sur les indigènes doit être très, très provisoire. C'est une première approximation, une supposition éclairée, voire une devinette au hasard.

« Je crois néanmoins que nous nous sommes montrés bien trop timides sur ce point Et, selon moi, cela est dû au fait que les questions que nous oblige à poser la création de ce récit sont des plus dérangeantes. Aucune des espèces intelligentes que nous croisons – et pour la première fois de notre histoire, nous avons un point de comparaison – ne peut s'affranchir de sa biologie. En d'autres termes, une partie de son comportement sera spécifique à son histoire génétique. Mais s'il s'agit bel et bien d'une espèce intelligente, une autre partie de son comportement sera discrétionnaire, flexible, innovante. Ce qui ne veut pas dire qu'elle sera toujours rationnelle. Bien au contraire, si cela se trouve.

« Et là, je pense, réside le problème fondamental auquel nous rechignons à nous confronter. Nous nourrissons des croyances intimes envers nous-mêmes. Un théologien pourrait nous voir comme une espèce qui cherche Dieu. Un biologiste comme un ensemble de fonctions physiologiques étroitement liées et capables d'activités très complexes. Un marxiste comme les protagonistes d'un dialogue entre l'histoire et l'économie. Un philosophe comme le résultat de l'appropriation, par l'ADN, des mathématiques des propriétés émergentes dans des systèmes chaotiques semi-stables. Nous considérons que ces croyances s'excluent l'une l'autre et nous nous y cramponnons

religieusement selon nos préférences.

« Je soupçonne néanmoins qu'en ce qui concerne les indigènes d'UMa47/E, nous trouverons tous ces descripteurs à la fois utiles et insuffisants. Il nous faudra parvenir à une nouvelle définition d'*espèce intelligente,* et cette définition devra nous inclure nous *et* eux. Ce qui, à mon avis, est ce que nous évitions jusqu'à présent. »

Une autre gorgée d'eau. Ne se tenait-elle pas trop près du microphone ? Des derniers rangs, le bruit devait sans doute donner l'impression qu'elle se gargarisait.

« Tout ce que nous disons sur ces indigènes ouvre une nouvelle perspective sur nous-mêmes. Nous les trouverons plus ou moins courageux que nous, plus ou moins doux, plus ou moins belliqueux, plus ou moins affectueux… peut-être, en fin de compte, plus ou moins *sensés*.

« En d'autres termes, nous pourrions être forcés de tirer à leur propos, et par conséquent au nôtre, des conclusions qui ne nous plairont pas.

« Mais nous sommes des scientifiques, et nous ne sommes pas censés nous dérober. En tant que scientifique, je me plais à croire – je suis même tentée de parler de *foi* – que la compréhension vaut mieux que l'ignorance. Au contraire de la vie, au contraire du récit, l'ignorance est statique. Comprendre implique un mouvement en avant, et donc la possibilité d'un changement.

« Voilà pourquoi il est si important de continuer à suivre le Sujet. » *Aussi longtemps que possible,* ajouta-t-elle en son for intérieur. « Il y a quelques mois, il n'aurait pas été déraisonnable de soutenir que la vie du Sujet était une routine invariable dont nous avions tiré tout ce que nous pouvions. Les événements récents ont démontré que ce n'est pas je cas. La vie du Sujet, que nous avons crue cyclique, est devenue très proche d'un récit, un récit que nous pourrions suivre jusqu'à son terme et duquel nous ne manquerons pas d'apprendre énormément.

« Nous avons déjà appris beaucoup. Nous avons par exemple vu les ruines à 33/28, une ville abandonnée, si je peux utiliser ce terme, selon toute apparence plus ancienne que celle du Sujet et très différente du point de vue architectural. Et cela aussi

implique un récit. Cela implique que le comportement architectural des indigènes est flexible, qu'ils ont amassé de la connaissance et l'ont employée à des usages divers et variés.

« Cela implique, en résumé, au cas où un doute subsisterait, que les indigènes sont bel et bien des *gens,* intellectuellement proches des humains et moralement équivalents à eux, cela implique aussi que le meilleur moyen de construire leur récit est de faire référence au nôtre. Même si la comparaison n'est pas toujours à notre avantage. »

Telle était sa fin en apothéose. Sa thèse provocatrice. Sauf que personne ne semblait sûr qu'elle ait bel et bien terminé. Elle s'éclairât à nouveau la gorge, dit : « C'est tout, merci » et se dirigea vers sa chaise. Elle entendit les applaudissements monter dans son dos. Sans déborder d'enthousiasme, ils semblaient polis.

Ari monta sur l'estrade, la remercia et présenta Ray.

Sue Sampel passa vingt minutes à travailler sur son propre bureau, prenant un air occupé par la surveillance vidéo incrustée dans le mur.

Elle s'était mis du travail de côte afin de rendre sa présence plausible. Non qu'il y ait beaucoup de véritable boulot. Une vilaine plaisanterie, ces rapports que Ray tenait à faire, documentant les détails quotidiens de la gestion du site Blind Lake. Ces rapports n'allaient qu'à un seul endroit, un dossier marqué EN ATTENTE – en attente de quoi, de la fin du monde ? – mais ils serviraient d'alibi si un jour quelqu'un voulait savoir ce que Ray avait fait durant le blocus. Sue avait quant à elle l'impression que Ray passait beaucoup de temps à se préparer à répondre à un interrogatoire.

Elle gardait un œil sur l'horloge. À 13h30, elle se mit à farfouiller parmi des papiers et des fichiers informatiques comme si elle avait perdu quelque chose. Quelque chose qu'elle irait chercher dans le bureau de Ray. Tout cela semblait ridiculement irréaliste, comme une pièce de théâtre de lycée.

Ou un mauvais film. Et dans le film, se dit Sue, ce serait à ce moment-là que quelqu'un entrerait sans prévenir et… Shulgin, sans doute, ou même Ray, un pistolet à la main.

« Sue ? »

Elle se mordit la langue et expulsa un « Aïe ! » qui avec un peu de chance pouvait passer pour un « Oui ? »

Ce n'était pas Ray, mais Gretchen Krueger, des Archives.

« Je ne m'attendais pas à te trouver là aujourd'hui, dit Gretchen. J'ai vu ta porte ouverte en allant prendre quelques vieux numéros du *JAE*. Ray est là aussi ?

— Non, je finis juste un truc. Sauf que je n'arrête pas de perdre des choses. » Consolidation supplémentaire de son alibi.

« Une fois que j'en ai fini ici, je pars retrouver Jamal et Karen au Sawyer's. Tu veux te joindre à nous ? Tu serais plus que la bienvenue.

— Merci, mais tout ce que je veux cet après-midi, c'est une douche et une sieste.

— Je connais ça.

— Mais amuse-toi bien quand même, Gretch.

— J'y compte bien. Lève un peu le pied, Sue. Tu as l'air fatiguée. »

Gretchen s'éloigna dans le couloir et Sue se prépara à violenter une nouvelle fois le bureau de Ray. Mais elle commença par bien fermer la porte donnant sur le couloir. Elle s'aperçut que sa main tremblait.

Elle se glissa alors dans le sanctuaire de Ray, hors de portée des caméras de sécurité.

Elle sortit tout d'abord une pile de dossiers du placard contre le mur – n'importe lesquels, du moment qu'elle avait quelque chose d'apparence innocente à ressortir. Puis elle alla au bureau de Ray, introduisit sa clé dans la serrure principale et ouvrit l'un après l'autre les cinq tiroirs.

Le paquet de sorties d'imprimante se trouvait dans celui en bas à gauche, celui où Ray gardait ses DingDong avant d'avoir épuisé ses réserves. Il l'a sans doute aspiré pour récupérer les miettes, le connaissant, se dit Sue. Il doit être méchamment accro. Et méchamment en manque.

Elle prit la feuille du dessus.

De : Bo Xiang, *Laboratoire national de Crossbank*
À : Avery Fishbinder, *Laboratoire national de Blind Lake*

TEXTE : *Salut Ave ! Comme promis, voici quelques aperçus du matériel que nous présenterons à la conférence cette année. Désolé de ne pas pouvoir être plus explicite (je sais que tu ne veux pas être pris au dépourvu) mais on nous a empêchés d'en parler tant que tout ça n'était pas officiel. En un mot comme en cent, nous avons trouvé des traces d'une culture intelligente disparue sur HR8832/B. Je t'enverrai des copies d'écran, mais il y a une région de soulèvement basaltique dans l'hémisphère Nord, avec de l'eau très peu profonde et des îles exposées, en apparence identique aux centaines d'autres régions humides du même genre, mais avec les restes de structures d'une conception de toute évidence très élaborée, dont un lieu spécifique ou du moins une référence architecturale aux « flotteurs coralliens » ponctuant l'équateur. On ne sait toujours pas vraiment comment corréler cela avec l'absence de motilité animale ; Gossard pense à une extinction massive très loin dans le passé…*

Bon sang, se réprimanda Sue, ne *lis* pas. Elle jeta un coup d'œil furtif à la porte. Elle était seule, mais cela pouvait changer.

Elle sortit son serveur de sa poche, contacta son nœud domestique et activa la fonction de numérisation. Le serveur, de modèle crayon, avait exactement la même largeur qu'une feuille de papier standard. Sue en promena le côté photosensible de haut en bas du document jusqu'à obtenir un bip confirmant l'intégralité du transfert. Elle passa à la page suivante. Puis à la suivante. Mais il y avait beaucoup de pages. Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Bientôt 14 heures. Elle en avait peut-être pour encore vingt minutes. Voire plus.

Du calme, se recommanda-t-elle. Elle numérisa une autre page.

Assis dans le public, Chris Carmody regarda Ray se lever et s'approcher du pupitre.

Chris avait l'impression qu'il était important de jauger ce type. Une nouvelle confrontation avec Ray Scutter pouvait survenir de mille manières différentes. Et dans ce cas, Chris ne voulait pas merder.

Il y avait mille manières de merder.

Ray semblait plutôt avenant, ce jour-là. Il sourit à l'auditoire et s'installa au pupitre avec une facilité qui avait échappé à Marguerite. C'était le « charme » dont elle avait parlé, et peut-

être était-ce ce charme qu'elle avait vu en lui à leur première rencontre : un sourire convaincant et des mots qui sonnaient bien. Ray commença :

« Je vais m'écarter du texte que j'avais préparé – je sais que vous nous avez demandés d'être brefs, Ari, et je promets de faire de mon mieux – pour réagir à quelques remarques de l'oratrice précédente. »

Marguerite, qui devait pourtant s'attendre à une réaction de ce genre, se tortilla sur sa chaise.

« En tant que scientifiques, dit Ray, nous *devons* garder entre autres choses à l'esprit que les apparences peuvent être trompeuses. Nous avons parlé de l'installation O/BEC comme s'il s'agissait d'un télescope optique hors pair. Je me permets de vous rappeler qu'il n'en est rien. À son niveau le plus fondamental, l'Œil est un ordinateur quantique fonctionnant comme un générateur d'images. Nous supposons que les images qu'il génère représentent fidèlement les événements du passé d'une lointaine planète. Peut-être. Peut-être pas. S'il obtient bel et bien de véritables informations, nous ne savons pas de quelle manière il y parvient. Les images qu'il crée correspondent aux données dont nous disposons sur UMa47/E : sa taille, son atmosphère, la distance par rapport à son étoile… À part cela, toutefois, nous n'avons aucun moyen de confirmer ce que l'Œil prétend voir. Tant que nous ne pourrons pas dupliquer et comprendre plus efficacement l'effet, nous ne pouvons que supposer assister à de véritables événements.

« Et si nous hésitons sur les conclusions que nous tirons, ce n'est pas par frilosité. Mais parce que nous ne voulons pas nous tromper. Pour cette raison, et pour beaucoup d'autres, je crois que le choix de suivre le Sujet et sa culture de près a été peu judicieux et terriblement prématuré.

« Par opposition à l'oratrice qui m'a précédé, j'aimerais vous rappeler que nous fabriquons des histoires – pardon, *bâtissons des récits* – sur la vie extraterrestre pour ainsi dire depuis que l'humanité existe. Est-ce génie ou sottise ? Intéressante question. Au nom de la science, un certain Percival Lowell nous a autrefois demandé de croire à des canaux et à une civilisation sur Mars. Cette méprise n'a été dissipée par la science du XX^e^

siècle que pour se voir remplacée par la découverte prometteuse et en définitive truquée de bactéries fossiles dans un météorite martien. Examinée de plus près, Mars s'est avérée stérile de toute vie. Les microbes qu'on croyait habiter l'océan de boue tiède dans la subsurface d'Europe se sont de même révélés illusoires. Notre imagination nous devance, semble-t-il. Elle est intuitive, elle bondit en avant, et elle voit ce qu'elle a envie de voir. Un manifeste pour l'imagination n'est pas vraiment ce dont nous avons besoin, surtout en ce moment. »

Il poussa un soupir théâtral.

« Cela étant dit, et je pense qu'il fallait le dire, passons à un problème plus pressant et qui nous concerne tous de près, ici à Blind Lake.

« Il va sans dire que le blocus, baptisé quarantaine par certains, est un événement sans précédent que nous nous sommes tous efforcés de comprendre. Quarantaine est le terme qui convient, à mon avis. Plus personne ne conteste, j'imagine, qu'on nous a confinés ici non pour notre bien, mais pour la protection des gens de l'extérieur.

« Cela semble pourtant absurde, ridicule. Qu'avons-nous ici, à Blind Lake, qui puisse être considéré comme une menace ?

« Qu'avons-nous, en effet ? Certains ont suggéré qu'un danger pouvait résider dans les images mêmes que nous étudions, qu'elles pouvaient contenir un code stéganographique ou un autre message caché destructeur pour l'esprit humain. Mais nous n'avons pas vu grand-chose pour étayer cette hypothèse… à moins que vous ne vouliez prendre comme exemple le panégyrique de l'oratrice précédente. » Ray eut un sourire oblique, comme s'il avait dit quelque chose d'un peu méchant mais de très astucieux, et un rire gêné s'éleva du public. Il but une gorgée d'eau avant de continuer : « Non, je pense que nous devons concentrer nos soupçons sur le processus lui-même… sur le mécanisme O/BEC.

« Pourrait-il y avoir quelque chose de dangereux dans les cylindres O/BEC ? Nous en savons à peine assez pour répondre à cette question. Ce que nous savons, c'est que les processeurs O/BEC sont de très puissants ordinateurs quantiques d'un nouveau genre et que nous les utilisons pour développer du

code réplicatif autoévolutif.

« Ces mots en eux-mêmes devraient nous donner l'alerte. Dans toutes les autres situations où nous avons essayé d'exploiter des systèmes évolutionnaires réplicatifs, nous avons été forcés de procéder avec le plus grand soin. Je fais allusion au quasi-désastre de l'année dernière au laboratoire nanotech du MIT – nous savons tous à quel point cela aurait pu être pire – et aux cultivars de riz nouveau qui ont provoqué tant de réactions histaminiques fatales en Asie au début des années 2020. »

Élaine griffonnait à toute bride sur un calepin électronique. Sébastian Vogel restait calme et attentif, tel un bouddha barbu.

« L'objection évidente est que ces événements concernaient de *vrais* systèmes réplicatifs dans le *vrai* monde, et non du code à l'intérieur d'une machine. Mais cette objection manque de perspicacité. L'écosystème virtuel des O/BEC est peut-être fini, il est en réalité énorme aussi. Littéralement des milliards de générations d'algorithmes sont itérés et moissonnés chaque jour afin de nous servir. Nous les sélectionnons à intervalles réguliers en fonction des résultats que nous désirons, mais ils continuent en permanence à se multiplier. Nous supposons qu'écrire les conditions limitatives nous confère un pouvoir divin sur nos créations. Ce n'est peut-être pas le cas.

« Bon, évidemment, nous n'avons jamais perdu un chercheur dans une embuscade montée par un algorithme. » D'autres rires : l'auditoire profane semblait aimer cela, même si les gens d'Observation et Interprétation gardaient un silence méfiant. « Et ce n'est pas ce que je sous-entends. Mais selon certains indices, dont je n'ai pas encore la liberté de parler, les installations de Crossbank ont été arrêtées quelques heures avant la mise en place de la quarantaine à Blind Lake, et il s'y est bel et bien produit quelque chose de dangereux, peut-être en rapport avec leurs machines O/BEC. »

Voilà qui était nouveau. Dans tout le public, les gens se redressèrent littéralement sur leurs sièges. Chris jeta un coup d'œil à Élaine, qui haussa les épaules : elle ne s'attendait pas à ce que Ray aborde le sujet.

Peut-être Ray n'en avait-il pas eu l'intention. Il brassa ses papiers et eut un long moment l'air dérouté.

« Cela reste à confirmer, bien entendu… »

Il mit de côté son discours écrit.

« Mais je veux revenir un instant aux affirmations de l'oratrice précédente…

— Il improvise, chuchota Élaine. Marguerite a dû marquer un point à un moment ou à un autre. Ou alors il a bu quelques verres avant de monter sur scène.

— Si je me souviens bien… C'est Goethe, je crois, qui a écrit que la nature aimait l'illusion. "La nature aime l'illusion, et ceux qui refusent de partager ses illusions, elle les punit comme punit un tyran." Nous tenons des propos désinvoltes sur une espèce "intelligente" comme si l'intelligence était un attribut simple et facilement quantifiable. Bien sûr que non. La perception que nous avons de notre propre intelligence est faussée et idiosyncrasique. Nous nous différencions des autres primates comme si nous étions rationnels et eux sous l'emprise de pulsions purement animales. Mais les grands singes, par exemple, sont d'une rationalité quasi complète : ils cherchent de la nourriture, mangent lorsqu'ils ont faim, dorment quand ils sont fatigués, s'accouplent si le besoin et l'opportunité se présentent. Un singe philosophique pourrait bien demander quelle espèce est vraiment guidée par la raison.

« Il pourrait demander : "À quel moment nous ressemblons-nous le plus, les singes et les hommes ?" Pas quand nous mangeons, dormons ou déféquons, puisque chaque animal fait tout cela. Les hommes s'avèrent uniques lorsqu'ils produisent des outils élaborés, composent des opéras, partent en guerre pour des raisons idéologiques ou expédient des robots sur Mars : seuls les êtres humains font cela. Nous imaginons notre futur et contemplons notre passé, personnel ou commun. Mais à quel moment un grand singe passe-t-il en revue les événements de sa journée ou imagine-t-il un avenir radicalement différent ? La réponse évidente est : quand il rêve. »

Chris regarda Marguerite sur la scène. Elle semblait aussi surprise que quiconque. Ray était maintenant secoué, mais il avait entamé un scénario qui disposait de sa propre et puissante inertie.

« Quand il rêve. Quand le singe rêve. Endormi, il ne raisonne pas mais rêve les rêves qui permettent la raison. Dans ses rêves, le singe s'imagine chassé ou chasseur, nourri ou affamé, effrayé ou en sécurité. En réalité, il n'est rien de tout cela. Il court ou il souffre de la faim dans un modèle fragmentaire du monde entièrement de sa projection. Un comportement humain ! Tout à fait humain. Vous, pourrait dire ce singe philosophique, vous êtes les hominidés qui rêvent durant la journée. Vous ne vivez pas dans le monde. Vous vivez dans votre rêve du monde.

« Les rêves infusent notre existence. Nos plus anciens ancêtres ont appris à jeter un épieu, non sur un animal en train de courir, mais sur l'endroit où cet animal en train de courir se retrouverait lorsque l'épieu aurait traversé les airs à une certaine vitesse. Nos ancêtres sont arrivés à cela par l'imagination, non par des calculs. Autrement dit : en rêvant. Nous rêvons l'avenir de l'animal et nous lançons l'épieu sur ce rêve. Nous rêvons des images du passé dont nous nous servons pour projeter et corriger nos propres actions futures. Et comme stratagème évolutionnaire, nos rêves ont eu un succès phénoménal. En tant qu'espèce, le rêve nous a permis de sortir de l'impasse de l'instinct pour accéder à un tout nouvel univers de comportements inexplorés.

« Nous l'avons fait avec une efficacité telle, à mon avis, que nous en avons oublié la vérité fondamentale qui est que nous *rêvons*. Nous confondons ce rêve avec la raison. Mais le singe raisonne aussi. Ce que le singe ne fera *pas,* c'est rêver les idéologies, rêver le terrorisme, rêver les dieux vindicatifs, l'esclavage, les chambres à gaz, les remèdes mortels aux problèmes oniriques. Les rêves sont généralement des cauchemars. »

Le public était perdu. Ray ne semblait plus s'en soucier. Il ne parlait plus qu'à lui-même, pourchassant une idée dans un labyrinthe que lui seul voyait.

« Mais il y a des rêves desquels, en tant qu'espèce, nous ne pouvons pas nous réveiller. Nos rêves sont les rêves qu'aime la nature. Nos rêves sont épigénétiques et ils ont servi d'une manière remarquable notre génome. En quelques centaines de milliers d'années, nous avons accru notre nombre de quelques

sous-espèces hominoïdes localisées à une population de huit ou dix milliards dominant la planète. Si nous raisonnons à l'intérieur des limites de nos rêves de plein jour, la nature nous récompense. Si nous raisonnions de manière aussi simpliste et directe que les singes, nous ne serions pas plus nombreux qu'eux.

« Mais nous avons maintenant effectué quelque chose de nouveau. Nous avons construit des machines qui rêvent. Les images générées par les appareils O/BEC sont des rêves. Fondés, nous disons-nous, sur le monde réel, mais ce ne sont pas des images télescopiques au sens traditionnel. Lorsque nous regardons dans un télescope, nous voyons avec l'œil humain et interprétons avec un esprit humain. Lorsque nous regardons une image O/BEC, nous voyons ce qu'une machine en train de rêver a appris à rêver.

« Cela ne veut pas dire que ces images n'ont aucune valeur ! Seulement que nous ne pouvons pas les accepter telles quelles. Et nous devons nous poser une autre question. Si notre machine peut rêver avec plus d'efficacité qu'un être humain, qu'est-elle capable de faire d'autre ? Quels autres rêves pourrait-elle bien avoir, peut-être à notre insu ?

« Les organismes que nous étudions ne sont peut-être pas les habitants d'une planète rocheuse en orbite autour de l'étoile Ursa Majoris 47. Les espèces extraterrestres sont peut-être bien les appareils O/BEC eux-mêmes. Et le pire… le *pire*… »

Il s'interrompit, prit *son* verre d'eau et le vida. Il avait le visage rouge.

« Ce que je veux dire, c'est : comment s'éveille-t-on d'un rêve qui active votre conscience ? En mourant. C'est le seul moyen. Et si l'entité O/BEC – appelons-la comme ça – est devenue un danger pour nous, il faut peut-être que nous la tuions. »

Vers l'avant, une petite voix cria : « Tu ne peux *pas* faire ça ! »

Une voix d'enfant. Chris reconnut Tess, qui venait de se dresser au pied de la scène.

L'air abasourdi, Ray baissa les yeux vers sa fille. Il ne sembla pas la reconnaître. Lorsqu'il y parvint, il lui fit signe de s'asseoir en disant : « Désolé. Désolé. Mes excuses pour cette

interruption. Mais nous ne pouvons pas nous permettre de nous montrer sentimentaux. Nos vies sont en jeu. Nous sommes peut-être, en tant qu'espèce… » Il s'essuya le front de la main. Le véritable Ray a pris le dessus, pensa Chris, et ce n'est pas un spectacle agréable. « Nous sommes peut-être des machines à rêver débridées, capables de ravages considérables, mais nous devons nous montrer fidèles à notre génome. Notre génome est ce qui produit un rêve tolérable à partir des mathématiques sans valeur et rigoureusement précises de l'univers dans lequel nous habitons… Que verrons-nous, si nous nous réveillons vraiment ? Un univers qui chérit la mort bien davantage que la vie. Ce serait idiot, complètement idiot de renoncer à notre primauté pour un nouvel ensemble de chiffres, un autre système dissipatif non linéaire étranger à notre mode de vie… »

Un homme peut sourire et sourire, et être un scélérat, avait écrit Shakespeare. Chris comprenait cela. C'était une leçon qu'il aurait dû apprendre bien plus tôt. S'il l'avait apprise à temps, peut-être sa sœur Portia serait-elle encore en vie.

« *Arrête* de parler comme ça ! » cria Tess d'une voix stridente.

Ray sembla alors s'éveiller et réaliser qu'il avait agi de manière bizarre, qu'il s'était rendu ridicule en public. Son visage était rouge brique.

« Ce que je veux dire… »

Le silence s'éternisa. Des murmures naquirent dans l'auditoire.

« Ce que je veux dire… »

Ari Weingart fit un pas hors des coulisses côté jardin.

« Je suis désolé, dit Ray. Je m'excuse si j'ai dit quelque chose… si je n'ai pas parlé comme il faut. Cette réunion… »

Il agita la main, expédiant le verre vide sur le sol de la scène, où il se brisa de manière spectaculaire.

« Cette réunion est terminée, grogna Ray dans le micro. Vous pouvez tous rentrer chez vous. »

Il sortit dans les coulisses. Sébastian Vogel se mit à chuchoter à toute vitesse dans son serveur de poche. Marguerite se précipita en bas de la scène pour réconforter sa fille.

Sue Sampel venait de remettre les sorties d'imprimante dans l'ordre lorsque son serveur sonna.

Le bip sembla emplir tout le silence du bureau de Ray. Sue sursauta et la moitié de la liasse lui échappa des mains pour aller s'éparpiller par terre.

« Merde ! » Elle sortit la baguette téléphonique de sa poche. « *Oui ?* »

C'était Sébastian. Ray venait de sortir de scène. L'air en rogne. Il pouvait se rendre n'importe où.

« Merci, dit Sue. Retrouve-moi devant l'entrée dans cinq minutes. » Elle ramassa les papiers – ils s'étaient répandus en un grand cercle, et une partie avait glissé sous le bureau – et les remit plus ou moins en ordre. Pas le temps de peaufiner. Même si Ray n'était pas entré en beuglant, Sue avait les nerfs tendus à se rompre. Elle remit les papiers dans le tiroir, referma à clé, sortit du bureau de Ray, rassembla les affaires qu'elle avait laissées sur la table, puis se précipita dans le couloir en tirant la porte derrière elle.

Le trajet en ascenseur prit à peu près une éternité, mais il n'y avait personne dans le hall d'entrée et Sébastian l'attendait déjà devant le bâtiment. Elle plongea dans la voiture en disant : « Démarre ! démarre ! »

Le vent avait forci depuis le matin. Sur les grandes prairies entre la ville de Blind Lake et les tours de refroidissement de l'Œil, la neige se remit à tomber.

Vingt-trois

Ray Scutter quitta la salle de conférences sans destination précise et inspira de grandes goulées d'air glacé lorsque les portes se refermèrent dans son dos. Échangeant douleur contre lucidité.

Il avait commis une erreur, sur scène. Pire : il avait perdu le contact avec lui-même. Quelle ridicule digression sur les singes et les hommes. Non qu'il ait proféré des idées aberrantes. Mais il les avait débitées d'une manière égocentrique, presque maniaque.

La faute en incombait en partie à Marguerite, avec son petit discours pieux qui réclamait qu'on le réfute. Mais il n'aurait pas dû mordre à l'hameçon. Ray avait toujours su maîtriser un auditoire, et cela le troublait d'avoir laissé celui-là lui échapper à ce point. Mettons ça sur le compte du stress, songea-t-il.

Du stress, de la frustration, d'une folie contagieuse. Ray avait lu avec la plus grande attention les sorties d'imprimante de Crossbank, et c'était son diagnostic : la démence comme maladie contagieuse. À Blind Lake, cela pourrait bien entendu commencer n'importe quand, cela avait peut-être même déjà commencé ; il ne plaisantait pas lorsqu'il qualifiait le discours de Marguerite de symptomatique.

Des flocons de neige sinuaient tout le long de la zone commerçante, emportés par le vent tourbillonnant. Ray avait laissé son pardessus dans les coulisses du centre communautaire, mais il était hors de question de retourner le chercher. Il décida de se réfugier dans son bureau, à un demi-pâté de maisons de là, afin de passer quelques coups de fil, d'évaluer les dégâts, de découvrir à quel point il s'était foutu dans la merde avec cet éclat sur scène. Des pensées fugitives lui tournaient encore dans la tête. Des rêves de plein jour.

Il traversa le hall d'entrée de Hubble Plaza et un ascenseur vide le hissa au sixième étage tandis que la neige fondait en

rosée dans sa chevelure. Il se sentait pris de vertiges et de nausées. Ses oreilles vibraient à cause d'un bourdonnement quelconque, un bruit interminable. Je me suis mis dans l'embarras, se dit-il, d'accord, mais à long terme, ou même à court terme, cela compte-t-il vraiment ? Si personne ne quittait Blind Lake vivant (et il considérait cela tout à fait possible), quelle importance ? Il avait fait mauvaise impression aux maîtres de recherche, bordel, la belle affaire. Il ne cherchait plus à avoir de l'avancement.

Il restait bien placé pour survivre. Il pourrait même se sortir plutôt à son avantage de la crise, s'il se débrouillait bien. En quoi cela consistait-il ? À tuer les O/BEC, pensait Ray. Trop tard pour engendrer un support populaire, mais il avait posé les bases et aurait peut-être même réussi quelques conversions si Marguerite ne l'avait pas provoqué. S'il ne s'était pas perdu dans un labyrinthe d'idées accessoires. Si Tess ne l'avait pas interrompu.

Il s'immobilisa soudain à la porte de son bureau.

Tess.

Il avait oublié sa fille. Il l'avait laissée dans le public.

Il sortit son serveur de la poche de sa chemise et prononça le nom de Tessa.

Elle répondit aussitôt : « Papa ?

— Tess, où es-tu ? »

Elle eut une hésitation à laquelle Ray essaya, en vain, de trouver une signification. Puis elle répondit : « Dans la voiture.

— Dans la voiture ? La voiture de *qui ?*

— Euh, de maman.

— Tu ne rentres pas chez ta mère avant lundi.

— Je sais, mais…

— Elle n'aurait pas dû t'emmener. Ce n'était pas bien. Ce n'était pas bien du tout de sa part de faire ça.

— Mais…

— Est-ce qu'elle t'y a obligée, Tess ? Est-ce que ta mère t'a forcée à monter dans la voiture avec elle ? Tu peux me le dire. Si elle écoute, donne-moi juste un indice. Je comprendrai. »

D'un ton plaintif : *« Non !* Ça ne s'est pas passé comme ça. Tu es *parti.*

— Rien que quelques minutes, Tess.

— Je ne pouvais pas le savoir !

— Tu aurais dû m'attendre.

— Et puis tu as dit toutes ces choses, tu as parlé de la tuer.

— Je ne comprends pas ce que tu racontes. Je ne ferais jamais de mal à ta mère.

— Quoi ? Je veux dire, quand t'étais sur scène. Tu as parlé de tuer la Fille-Miroir !

— Je n'ai pas… » Il s'interrompit, se força à se calmer. Tess était sensible, et à en juger par sa voix, déjà effrayée. « Je n'ai pas mentionné la Fille-Miroir. Tu as dû mal comprendre.

— Tu as dit qu'il fallait qu'on la tue !

— Je parlais du processeur de l'œil, Tess. Passe-moi ta mère, s'il te plaît. »

Un autre silence. « Elle ne veut pas discuter avec toi.

— Elle doit t'amener chez moi. C'est dans l'accord que nous avons signé. Il faut que je le lui dise.

— On va à la maison. » Tess semblait au bord des larmes. « Je suis désolée !

— Tu vas chez ta mère ?

— Oui !

— Elle n'a pas le droit de…

— Je m'en *fiche !* je me *fiche* de ce qu'elle n'a pas le droit de faire ! Au moins, elle, elle ne veut tuer *personne !*

— Tess, je te l'ai dit, je ne… »

Un déclic. Tess avait coupé la communication.

Lorsqu'il rappela, il n'obtint que la messagerie vocale. Il essaya de joindre Marguerite. Même chose.

« Salope », murmura Ray. En pensant à Marguerite. Peut-être même à Tess, qui l'avait trahie. Mais non, non, marche arrière, ce n'était pas juste. Tess avait été induite en erreur. Induite en erreur par sa mère qui la dorlotait et la gâtait. C'était exactement ça, toutes *ces* conneries de Fille-Miroir.

Marguerite s'en servait contre lui. *Papa veut tuer la Fille-Miroir*. Elle l'endoctrinait. Cela rendait Ray furieux rien que de l'imaginer. Il se représentait quels mensonges on avait demandé à Tess de croire le concernant.

Était-elle donc perdue pour lui, elle aussi ?

Non. Non. Impossible. Pas encore.

Il s'enferma dans son bureau, tourna sa chaise vers la fenêtre et envisagea d'appeler Dimi Shulgin. Shulgin aurait peut-être des idées.

La vue, de sa fenêtre, était hostile et sans vie. Blind Lake avait appris à vivre sans prévisions météorologiques, mais elles étaient inutiles pour voir les nuages déferler. Des nuages bas, lourds de neige, poussés du nord-ouest par un vent de force 8 à 9. Un épisode de plus de cet hiver interminable.

La neige qui tombait rendait la ville indistincte, presque illusoire, comme un ferrotype ou un décor de théâtre en tons de gris. La vitre fléchit un peu sous l'effet d'une bourrasque, changeant légèrement l'image du paysage. Ray suivit un certain temps des yeux l'approche de la tempête.

Lorsqu'il se détourna de la fenêtre, la roulette de sa chaise accrocha quelque chose caché sous son bureau. Le personnel de nettoyage devenait de plus en plus négligent, mais il le savait déjà. C'était une feuille de papier. Les sourcils froncés, il se pencha pour la ramasser.

> DE : Bo Xiang, *Laboratoire national de Crossbank*
> À : Avery Fishbinder, *Laboratoire national de Blind Lake*
> TEXTE : *En réponse à ta question, la probabilité que les structures de terre sèche soient naturelles est très faible. Bien qu'on rencontre souvent ce genre de symétrie dans la nature, la taille et le degré de précision remarquable de ces structures suggèrent une construction plutôt qu'une évolution. Non que ce soit un argument définitif, mais*

Ray interrompit sa lecture et posa le papier sur son bureau, face imprimée vers le haut.

Lentement, sans plus se hâter, en s'interdisant toute conclusion prématurée, il déverrouilla ses tiroirs et ôta de celui du bas les sorties d'imprimante remises par Shulgin. Il feuilleta rapidement l'épaisse liasse.

Les pages n'étaient pas dans l'ordre.

Quelqu'un avait une nouvelle fois fouillé son bureau.

Ray se leva. Il vit son reflet dans la vitre, une image collée sur un mur de nuages, un homme figé dans une couche de verre.

Vingt-quatre

Le temps s'était nettement dégradé lorsque Marguerite et Tess arrivèrent à la maison avec Chris. Cela vaut peut-être mieux, se dit celui-ci. Cela dressait une barrière supplémentaire entre Marguerite et Ray. S'il venait chercher sa fille Tess – ou avec des idées de vengeance en tête –, la neige devrait au moins le ralentir.

Les larmes versées par Tess après le coup de fil de son père avaient cédé la place à un hoquet soutenu, et Marguerite mit le bras autour des épaules de sa fille au moment de la faire entrer dans la maison. La fillette se débarrassa de sa parka et de ses bottes avant de se précipiter sur le canapé du salon comme sur un radeau de sauvetage.

Marguerite activa le verrou électronique de la porte. « Mieux vaut mettre aussi le mécanique, estima Chris.

— Tu crois que c'est nécessaire ?

— Je crois que c'est plus sage.

— Tu ne deviendrais pas un peu parano ? Ray ne se…

— On ignore ce que Ray pourrait faire. Ne prenons pas de risques. »

Elle actionna le verrou mécanique et rejoignit sa fille sur le canapé.

Chris lui emprunta son bureau afin d'imprimer les documents que Sue avait transférés sur son serveur. Il n'y avait pas de fenêtre dans la pièce, mais il entendait le vent se déchaîner à l'extérieur, faire levier sur la gouttière tel un homme avec un couteau émoussé.

Chris songea au comportement de Ray sur scène. Sa priorité avait été de se moquer de Marguerite, de l'humilier, ce qu'il avait fait de manière plutôt intelligente, en déguisant sa colère, en la contrôlant. Pour un type comme Ray, tout reposait sur le contrôle. Mais le monde regorgeait d'insolence ingérable. Ce qu'on attendait ne se produisait pas. Les épouses désobéissaient

puis vous abandonnaient. Vos théories se révélaient fausses.

On fouillait votre bureau.

L'important, dans ce petit effondrement de Ray, se dit Chris, c'est qu'il met en évidence un effilochement plus profond. Les gens comme lui souffraient de fragilité émotionnelle, et c'était ce qui faisait d'eux des tyrans si efficaces. Ils vivaient juste au seuil de la rupture. Et le franchissaient parfois.

L'imprimante éjecta les documents, la trentaine de pages dérobées par Sue. Le trésor de Ray, pour ce qu'il valait. Chris s'assit et se mit à lire.

Marguerite passa la fin de l'après-midi en compagnie de sa fille.

Tess s'était bien calmée une fois à la maison. Mais son angoisse crevait toujours les yeux. Depuis qu'elle s'était recroquevillée sur le canapé pour s'emmitoufler dans un édredon comme dans *un* châle de prière, elle ne quittait plus des yeux l'écran vidéo. Télé Blind Lake diffusait de vieux téléchargements des *fasters,* une émission pour enfants que Tess ne regardait plus depuis ses six ans. Elle avait augmenté le volume pour noyer le bruit du vent et celui de la neige dure qui crépitait contre les fenêtres.

Marguerite resta presque tout le temps assise à côté d'elle. Elle aurait aimé savoir la teneur des documents que Chris imprimait et lisait, mais rien de tout cela ne lui paraissait urgent pour le moment, ce qui pouvait sembler étrange. Quelques heures durant, le monde resta suspendu entre obscurité et véritable nuit, dorloté dans la tempête de plus en plus forte, et elle n'eut d'autre besoin ou envie que rester blottie sur le canapé avec Tess.

Peu après 17 heures, elle alla dans la cuisine préparer le dîner. De la neige s'était entassée derrière la fenêtre au-dessus de l'évier, la rendant opaque comme un hublot de navire submergé, et on ne voyait à l'extérieur que de vagues formes en mouvement sous une immense pression d'obscurité. Se pouvait-il vraiment que Ray vienne essayer de lui faire du mal ? Par ce temps ? Elle supposa toutefois qu'une personne sur le point d'accomplir un acte affreux ne le remettait pas à plus tard à

cause de la neige.

Tess la rejoignit dans la cuisine et s'assit sur une chaise pour regarder sa mère couper des poivrons jaunes destinés à une salade. « Chris va bien ? demanda-t-elle.

— Bien sûr. Il est juste en haut en train de travailler. » De s'entretenir au téléphone avec Élaine Coster, la dernière fois qu'elle avait jeté un coup d'œil.

« Mais il est toujours dans la maison ?

— Ouaip, il est toujours là.

— Tant mieux. » Elle semblait sincèrement soulagée. « C'est mieux quand il est là.

— Je trouve aussi.

— Combien de temps il va rester ? »

Question intéressante. « Eh bien… au moins jusqu'à la fin de tous ces problèmes à Blind Lake. Et peut-être encore après. » Peut-être. Elle n'en avait pas discuté avec lui. Si elle le questionnait sur ses plans à long terme, n'aurait-elle pas l'air présomptueuse ou en manque ? La réponse lui plairait-elle ? Et dans de telles circonstances, comment quiconque pouvait-il *avoir* des plans à long terme ?

Leur relation lui semblait plutôt solide. Était-elle tombée amoureuse de Chris Carmody ? Elle le pensait, mais le mot l'effrayait, elle avait peur de le dire et presque aussi peur de l'entendre. L'amour était un phénomène naturel, souvent faux ou passager. Comme une période chaude en octobre, cela pouvait se terminer n'importe quand.

« Tess ? Je peux te poser une question ? »

La fillette haussa les épaules. Elle se berçait doucement contre le dossier de sa chaise.

« Pendant la conférence, tu as dit : *Tu ne peux pas la tuer*. De qui parlais-tu ?

— Tu sais bien.

— De la Fille-Miroir ?

— Faut croire.

— Je ne pense pas que papa parlait de la Fille-Miroir. Il parlait des processeurs, là-bas, à l'Œil.

— Même chose, répliqua Tess avec une gêne visible.

— Même chose ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Je ne sais pas comment l'expliquer. Mais c'est là qu'elle vit en réalité. Tout ça, c'est du pareil au même. »

L'insistance de Marguerite pour obtenir des détails ne suscitant aucune réaction, elle finit par laisser Tess battre en retraite sur le canapé. C'était tout de même une nouveauté, cette idée que la Fille-Miroir vivait dans l'Œil. Cela avait peut-être une signification, mais que Marguerite ne parvenait pas à déchiffrer. Était-ce pour cette raison que Tess s'était rendue en douce à l'Allée, la semaine précédente ? Pour pister la Fille-Miroir jusqu'à son repaire ?

Quand toute cette folie se terminera, se promit Marguerite, je l'emmènerai quelque part loin d'ici. Dans un endroit différent. Sec et chaud. Marguerite avait souvent pensé aller visiter le Sud-Ouest désertique – l'Utah, l'Arizona, le parc de Canyonlands, les Four Corners[7] – mais Ray avait toujours mis son veto. Peut-être y emmènerait-elle Tess en vacances. Un pays sec, mais qui ressemblait peut-être un peu trop à l'UMa47/E du Sujet. La recherche du salut dans des endroits vides.

Chris appela Élaine. Le serveur du bureau de Marguerite capta le canal audio qu'il relaya sur les transducteurs muraux, une connexion si propre que Chris entendit le bruit de la tempête derrière la voix d'Élaine. « Tu es à côté d'une fenêtre ? lui demanda-t-il. On dirait qu'il y a des chiens qui hurlent. »

Élaine couchait dans un petit appartement de service laissé vide par un technicien de maintenance parti à Fargo subir une lithotritie la veille du blocus. Un deux pièces au rez-de-chaussée dont les fenêtres donnaient sur les poubelles à l'arrière du Sawyer's. « Je n'ai pas beaucoup de place pour bouger, ici… C'est mieux ?

— Un peu.

— On avait bien besoin en ce moment d'une autre de ces foutues tempêtes au pays des vaches. Bon, tu as lu les documents ? Qu'est-ce que tu en retires ? »

Chris pesa sa réponse.

---

7 Littéralement « Les Quatre Coins », seul endroit des États-Unis où les frontières de quatre États (Arizona, Colorado, Nouveau-Mexique et Utah) se rencontrent, qui plus est à angle droit. *(N.d.T.)*

Les documents étaient exactement ce qu'avait soupçonné Sue Sampel : des messages textuels qui traînaient dans les serveurs des maîtres de recherche partis à Cancun pour la conférence annuelle. Ils contenaient des nouvelles soigneusement tenues secrètes mais qui auraient été rendues publiques a la conférence : la découverte d'une structure artificielle à la surface de HR8832/B.

La structure ressemblait à une demi-sphère hérissée de pointes, avec des bras radiaux. Une note en comparaît la forme à celle d'un adénovirus géant ou d'une molécule de C_{60} Chris résuma ce qu'il avait lu : « Apparemment, elle exprime un principe mathématique appelé *fonction énergie* qui peut être écrit comme une expression du volume dans un espace de dimensions plus nombreuses… mais un icosaèdre aussi, donc ça ne prouve rien. S'il s'agit vraiment d'un artefact, ses constructeurs semblent avoir disparu. Un des messages affirme que l'intérieur de la structure est *d'une difficulté unique à imaginer,* quoi que cela puisse signifier…

— Et cetera, dit Élaine. Beaucoup de blabla scientifique curieux, mais dis-moi une chose : y vois-tu le moindre début de *menace ?* Quoi que ce soit expliquant ce qu'on a lu dans ce fragment de magazine ?

— Il doit y avoir un lien.

— Bien entendu, mais pense à ce que Ray disait dans sa conférence. Il affirmait détenir la preuve que les processeurs O/BEC de Crossbank étaient devenus physiquement dangereux.

— On pourrait en tirer cette conclusion.

— J'emmerde les conclusions qu'on pourrait en tirer : vois-tu la moindre preuve de cela ?

— Pas dans ces papiers, non.

— Tu crois que Ray dispose de preuves dont nous ne savons rien ?

— Possible. Mais Sue ne le pense pas, et elle a approché Ray de très près.

— C'est vrai. Tu sais quoi, Chris ? À mon avis, Ray n'a pas la moindre preuve. Juste une hypothèse. Et quelque chose qui le démange un max.

— Tu penses qu'il veut arrêter l'Œil et qu'il se sert de cette

hypothèse comme excuse ?

— Exactement.

— Mais l'Œil pourrait bien être une menace. Le fait que Ray manque d'objectivité ne signifie pas qu'il a tort.

— S'il n'a pas tort, il est au moins irresponsable. Il n'y a rien dans ces documents qu'il ne pouvait pas partager avec le reste d'entre nous.

— Ray n'aime pas partager. Cela figurait sans doute dans son dossier au jardin d'enfants. Qu'est-ce que tu proposes qu'on fasse ?

— Qu'on rende tout cela public.

— De quelle manière ?

— En transmettant ces documents à tous les serveurs domestiques de Blind Lake. J'aimerais aussi y joindre un petit résumé, comme une lettre explicative, disant que nous avons obtenu les documents d'une source protégée et que leur contenu est important mais peu probant.

— Comme ça, Ray ne pourra pas agir seul de son côté. Il sera obligé de tout expliquer…

— Et peut-être de nous consulter un peu avant de débrancher la prise.

— Sue pourrait avoir des ennuis.

— Elle a bon cœur, Chris, mais j'aurais aussi tendance à penser qu'elle en a déjà, des ennuis. Des gros. Même si Ray ne peut rien prouver, il n'est pas idiot.

— Cela pourrait *nous* causer des ennuis.

— Qu'est-ce que tu appelles *des ennuis ?* Rester indéfiniment enfermés dans une installation fédérale dirigée par un cinglé, ça ressemble à des ennuis quoi qu'on fasse d'autre. Mais si tu préfères, je ne fais pas figurer ton nom dans les documents que je transmettrai.

— Non, sers-t'en, dit Chris. Mais n'implique pas Marguerite.

— Aucun problème. Mais si tu penses à la réaction de Ray, j'insiste, ce n'est pas un imbécile, gardez vos portes fermées à clé.

— C'est déjà fait. À double tour.

— Bien. Maintenant, préparez-vous pour une tempête de merde par rapport à laquelle ce blizzard ressemblera à une

averse d'été. »

Au dîner, Tess mangea à peine et parla peu, même si le rituel sembla lui procurer un certain réconfort. Ou peut-être, se dit Marguerite, appréciait-elle juste d'avoir Chris près d'elle. Chris était un homme à la fois grand et doux, mélange grisant pour une petite fille nerveuse. Ou même une femme nerveuse.

Après le repas, Tess emporta un livre dans sa chambre. Marguerite prépara du café pendant que Chris l'informait du contenu des documents volés. Un grand nombre d'entre eux avaient été rédigés par Bo Xiang. Marguerite le connaissait pour avoir travaillé avec lui à Crossbank, et il n'était pas du genre à s'exciter sans une bonne raison.

On n'avait jamais trouvé le moindre indice d'une civilisation technologique sur HR8832/B. La structure doit être d'un âge incommensurable, se dit-elle. HR8832/B avait connu un certain nombre d'importantes glaciations planétaires : la structure devait être antérieure à au moins l'une d'elles. La ressemblance avec les flotteurs coralliens équatoriaux suggérait quelque chose, mais quoi ?

On ne pouvait répondre à ces questions, du moins pour le moment. De plus, Chris et Élaine avaient raison : rien de tout cela ne prouvait l'existence d'une menace.

La tempête secouait la fenêtre de la cuisine pendant qu'ils discutaient. On peut obtenir des images de mondes en orbite autour d'une autre étoile, se dit Marguerite, pourquoi ne peut-on pas empêcher une fenêtre de trembler dans le mauvais temps : Il régnait à l'extérieur une obscurité épaisse et impressionnante. Les lampadaires urbains semblaient des balises voilées, des torches dans le lointain. Autrefois, les journaux auraient mentionné un temps de ce genre : "Une tempête d'hiver bloque les autoroutes dans l'Ouest. Aéroports fermés, voyageurs coincés…"

Tess se couchait en général vers 22 heures, 23 heures le week-end, mais il était 21 heures lorsqu'elle vint dans la cuisine leur annoncer : « Je suis fatiguée.

— La journée a été longue, reconnut Marguerite. Je te fais couler un bain ?

— Je prendrai une douche demain matin. Je suis juste fatiguée.

— Monte te changer, alors. Je viendrai te border. » Tess hésita.

« Qu'est-ce qu'il y a, chérie ?

— Je pensais que Chris voudrait peut-être me raconter une histoire. » Elle baissa la tête comme pour dire : *C'est les bébés qui demandent ça, mais je m'en fiche*.

« Avec plaisir », répondit spontanément Chris.

Difficile de ne pas aimer cet homme-là, songea Marguerite.

« Quel genre d'histoire te ferait envie ? » s'enquit Chris, assis au bord du lit de Tess. Il pensait déjà connaître la réponse :

« Une histoire de Porry.

— Promis, Tess, je crois t'avoir raconté toutes les histoires de Porry qu'il y avait à raconter.

— Tu n'es pas obligé d'en raconter une nouvelle.

— Tu as une préférence ?

— L'histoire des têtards », répondit-elle aussitôt.

La fenêtre de la chambre était toujours plus ou moins bien bouchée par des planches. L'air froid entrait par les fentes, s'infiltrait sous les panneaux radiants électriques puis traversait le plancher en cherchant les endroits les plus profonds de la maison, Tess avait remonté ses couvertures jusqu'au menton.

« C'était en Californie, dit Chris. On y a grandi dans une petite maison avec un avocatier dans le jardin. Au bout de la rue, il y avait un égout pluvial, comme un grand lit de rivière mais en béton, avec un grillage pour empêcher les gamins du coin d'y aller.

— Mais vous y alliez quand même.

— C'est toi ou moi qui raconte l'histoire ?

— Désolée. » Elle tira les couvertures par-dessus sa bouche.

« On y allait quand même, moi comme tous les autres gamins du quartier. Il y avait un endroit du grillage où on pouvait passer dessous. En faisant attention, on arrivait à descendre les parois abruptes de l'égout, et au printemps, quand il n'y avait pas beaucoup d'eau, on y trouvait des têtards dans des flaques.

— Les têtards, ce sont bien des bébés grenouilles ?

— Oui, mais qui ne ressemblent pas du tout à des grenouilles. On dirait plutôt de petits poissons noirs avec une longue queue toute mince et pas la moindre nageoire. Les bons jours, on pouvait en attraper des centaines rien qu'en plongeant le seau. Tous les adultes nous disaient de ne pas jouer près de l'égout, que c'était dangereux. Ils avaient raison, on n'aurait vraiment pas dû aller là-bas, mais on y allait quand même. Tous. Sauf Porry. Elle voulait venir, mais je ne la laissais pas faire.

— Parce que tu étais son grand frère et qu'elle était trop jeune.

— On était tous trop jeunes. Porry devait avoir six ou sept ans, et donc, moi, onze ou douze. Mais j'étais assez grand pour savoir qu'elle pourrait s'attirer des ennuis, je la faisais toujours attendre près du grillage, même si elle détestait cela. Un jour, j'étais descendu dans l'égout avec deux copains, on a dû fouiller un peu trop longtemps dans la boue : quand je suis remonté, Porry était fatiguée et frustrée, elle pleurait presque. Elle n'a pas voulu me parler pendant qu'on rentrait chez nous.

« C'était le printemps, une saison à laquelle, certaines années, il se met parfois à pleuvoir à torrents, en Californie du Sud. Eh bien, la pluie s'est mise à tomber plus tard dans la journée. Et pas une petite pluie. *Des gouttes aussi grosses que des assiettes,* comme disait ma maman. Après le dîner, j'ai fait mes devoirs et Porry est allée jouer dans sa chambre. Du moins, c'est ce qu'elle avait prétendu. À peu près une heure plus tard, ma mère l'a appelée, Porry n'a pas répondu, et on la cherchée dans toute la maison sans la trouver.

— Vous ne pouviez pas demander au serveur domestique ?

— Les maisons n'étaient pas aussi intelligentes, à l'époque.

— Alors tu es sorti la chercher.

— Ouaip. Je n'aurais sans doute pas dû faire ça non plus, mais mon papa s'apprêtait à appeler la police… et j'avais l'impression de savoir où elle était partie.

— Tu aurais dû en parler à tes parents, d'abord.

— J'aurais dû, mais je ne voulais pas leur dire que je savais descendre dans l'égout pluvial. Mais tu as raison : il aurait été plus courageux de leur dire.

— Tu n'avais que onze ans.

— Je n'avais que onze ans et je ne faisais pas toujours ce qu'il y avait de plus courageux, alors je suis sorti en douce de la maison, j'ai couru sous la pluie jusqu'au passage sous le grillage, et une fois de l'autre côté, j'ai commencé à chercher Porry.

— Je trouve que c'était courageux. Tu l'as trouvée ?

— Tu sais comment ça finit.

— Je fais *semblant* de ne pas savoir.

— Porry avait emporté un seau et était descendue chercher ses propres têtards. Elle avait remonté la moitié de la pente quand elle s'est mise à avoir peur. Le genre de peur qui vous empêche de continuer comme de rebrousser chemin, et du coup on ne bouge plus. Elle restait accroupie là, à pleurer, au-dessus de l'eau qui coulait fort et montait vite. Quelques minutes de plus, et Porry aurait été emportée.

— Mais tu l'as sauvée.

— Eh bien, je suis descendu, je l'ai prise par le bras et je l'ai aidée à remonter. Ça glissait pas mal, sous la pluie. On arrivait au grillage quand elle a dit : *Mes têtards !* Il a fallu que je reparte chercher son seau. Ensuite on est rentrés à la maison.

— Et tu ne l'as pas dénoncée.

— J'ai dit que je l'avais trouvée en train de jouer dans la cour des voisins. On a caché le seau dans le garage…

— Et vous l'avez oublié !

— On l'a oublié, mais les têtards ont fait leur boulot de têtards : ils ont commencé à se transformer en grenouilles. En ouvrant le garage, quelques jours plus tard, mon père a trouvé le sol couvert de ces petites grenouilles vertes qui lui sautaient sur les jambes et partout sur la voiture. Une *avalanche* de grenouilles. Il a crié, ce qui nous a tous fait sortir en courant de la maison, et Porry s'est mise à rire…

— Mais elle n'a pas voulu dire pourquoi.

— Non, elle n'a pas voulu dire pourquoi.

— Et tu n'avais jamais raconté cela.

— Jamais, à personne. Jusqu'à maintenant. »

Tess eut un sourire de satisfaction. « Ouais. Les grenouilles allaient bien ?

— Pour la plupart. Elles ont colonisé tous les jardins et toutes

les haies de la rue. On a eu un été bruyant, cette année-là, avec tous ces coassements.

— Oui. » Tess ferma les yeux. « Merci, Chris.

— Pas besoin de me remercier. Tu crois que tu vas arriver à dormir ?

— Ouais.

— J'espère que le bruit du vent ne t'en empêchera pas.

— Ça pourrait être pire, dit Tess avec son premier sourire de la journée. Ça pourrait être des grenouilles. »

Marguerite écouta le début de l'histoire depuis le seuil avant de se replier dans son bureau, où elle alluma l'écran mural. Pas pour travailler. Juste pour regarder.

Le crépuscule approchait sur la petite portion d'UMa47/E occupée par le Sujet. Celui-ci traversait un modeste canyon parallèle au soleil couchant. Peut-être cela venait-il de la lumière rasante, mais Marguerite lui trouva l'air particulièrement souffrant. Il cherchait de la nourriture depuis longtemps, maintenant, et survivait grâce à la substance moussue qui poussait partout où on trouvait de l'eau et de l'ombre. Marguerite soupçonnait cette mousse d'être peu nutritive, peut-être même insuffisante pour subvenir aux besoins du Sujet. Celui-ci avait la peau craquelée et ratatinée. Pas besoin d'être physicien pour résoudre cette équation : le Sujet consommait plus de calories qu'il n'en absorbait.

Quelques étoiles apparurent dans le ciel de plus en plus sombre. La plus brillante n'était pas une étoile mais une planète : l'une des deux géantes gazeuses du système, UMa47/A, presque trois fois plus grosse que Jupiter et assez pour montrer un disque perceptible au premier abord. Le Sujet s'immobilisa et tourna la tête d'un côté et de l'autre. Peut-être pour s'orienter, voire pratiquer une espèce de navigation aux étoiles.

Elle entendit Chris fermer la porte de la chambre de Tessa. Il passa la tête dans le bureau : « Je peux me joindre à toi ?

— Prends une chaise. Je ne travaille pas vraiment.

— La nuit tombe, constata-t-il avec un geste en direction de l'écran.

— Il va bientôt dormir. Je sais que ça a l'air idiot, Chris, mais je m'inquiète pour lui. Il est loin de… eh bien, de tout. Personne ne semble vivre là, pas même les parasites qui se nourrissent de lui la nuit.

— Cela ne vaut-il pas mieux ?

— Mais techniquement, ce ne sont sans doute pas des parasites du tout. Il doit s'agir d'une symbiose bienveillante, sinon il n'y en aurait pas plein les villes.

— New York est plein de rats. Cela ne veut pas dire qu'on veut d'eux.

— La question reste ouverte. Mais de toute évidence, il ne va pas bien.

— Il n'atteindra peut-être pas Damas.

— Damas ?

— Il me fait tout le temps penser à saint Paul sur le chemin de Damas, En train d'attendre une vision.

— On ne saura jamais s'il l'a eue, j'imagine. J'espérais quelque chose de plus tangible.

— Eh bien, je ne suis pas expert en la matière.

— Personne n'est expert en la matière. » Elle détourna les yeux de l'affichage. « Merci d'avoir aidé Tess à se coucher. J'espère que tu n'en as pas marre de lui raconter des histoires.

— Pas du tout.

— Elle aime tes… comment elle appelle ça ? les histoires de Porry. En fait, je suis un peu jalouse. Tu ne parles pas beaucoup de ta famille.

— Tessa est un public facile.

— Pas moi ? »

Il sourit. « Tu n'as pas onze ans.

— Tess t'a-t-elle jamais demandé ce qu'il était arrivé à Portia une fois adulte ?

— Non, et tant mieux.

— Comment est-elle morte ? » demanda Marguerite. Elle se reprit : « Désolée, Chris. Je suis sûre que tu n'as pas envie d'en parler. Cela ne me regarde pas, vraiment. »

Il garda un moment le silence. Mon Dieu, pensa-t-elle, je l'ai blessé.

Puis il raconta : « Portia a toujours été un peu plus têtue

qu'intelligente. Elle n'a jamais eu de facilités à l'école. Elle a très vite arrêté ses études universitaires et s'est liée avec une bande, des toxicos à temps partiel…

— La drogue, dit Marguerite.

— Ce n'était pas juste la drogue. Elle n'avait pas de problèmes avec la drogue, parce que cela ne l'avait jamais vraiment attirée, j'imagine. Mais elle manquait de discernement sur le caractère des gens. Elle a emménagé dans la caravane d'un type près de Seattle et n'a plus donné de nouvelles pendant un temps. Elle disait l'aimer, mais ne voulait même pas qu'on lui parle au téléphone.

— Mauvais signe.

— C'est arrivé juste après la sortie de mon livre sur Galliano. Je passais par Seattle en tournée de promotion, alors j'ai appelé Porry et on a convenu d'un rendez-vous. Pas là où elle vivait, elle a refusé net. Il tallait que ce soit quelque part en ville. Et elle toute seule, sans son copain. Elle semblait un peu réticente à me voir, mais elle a donné le nom d'un restaurant et on s'est retrouvés là-bas. Elle est arrivée dans de vilaines fringues et avec de grosses lunettes de soleil. Le genre qu'on porte pour cacher un bleu ou un œil au beurre noir.

— Oh non…

— Elle a fini par admettre que tout n'allait pas pour le mieux entre son copain et elle. Elle venait de décrocher un boulot et mettait de l'argent de côté pour avoir un endroit à elle. Elle m'a dit de ne pas m'inquiéter pour elle, qu'elle s'en sortait.

— Le type la battait ?

— Manifestement. Elle m'a supplié de ne pas m'en mêler. D'éviter mes *conneries de grand frère,* comme elle a dit. Mais je sauvais le monde de la corruption. Si je pouvais exposer Ted Galliano à un droit de regard public, pourquoi devrais-je supporter ce genre de choses de la part d'un cow-boy de caravane ? Alors j'ai récupéré l'adresse de Portia dans l'annuaire et j'y suis allé pendant qu'elle était au travail. Le type était chez lui, bien entendu. Il n'avait vraiment pas l'air dangereux. Il mesurait 1,75m, avec une rose tatouée sur son bras droit tout maigre. On aurait dit qu'il avait passé la journée à descendre un pack de bières en graissant un moteur. Il s'est montré agressif,

mais je l'ai juste plaqué contre la caravane avec mon avant-bras sous son menton en lui disant que s'il touchait à nouveau à Portia, il aurait affaire à moi. Il s'est confondu en excuses. Il a même commencé à pleurer. Il a dit qu'il ne pouvait pas s'en empêcher, que c'était la faute à la bouteille, hé mon pote, tu sais ce que c'est. Il a dit qu'il allait se maîtriser. Et je suis parti en pensant avoir fait le bien. En quittant la ville, je me suis arrêté dans les bureaux où Porry bossait pour lui laisser un chèque, de quoi l'aider à prendre son indépendance. Deux jours après, j'ai reçu un appel d'un service d'urgences de Seattle. Elle avait été méchamment tabassée et souffrait d'une hémorragie cérébrale. Elle est morte ce soir-là. Son copain a brûlé la caravane et a quitté la ville sur une moto volée. Pour autant que je le sache, la police est toujours à sa recherche.

— Mon Dieu, Chris… Je suis vraiment désolée !

— Non. C'est moi qui suis désolé. Ce n'est pas une histoire qui convient à une nuit de tempête. » Il lui toucha la main. « Elle n'a même pas de morale, à part *tout le monde peut avoir des emmerdes*. Mais si j'ai semblé un peu réticent à me placer entre Ray et toi…

— Je comprends. Et je te suis très reconnaissante de ton aide. Mais, Chris, tu sais quoi ? Je peux m'occuper de Ray. Avec ou sans toi. Je préférerais *avec,* mais… tu comprends ?

— Tu es en train de me dire que tu n'es pas Portia. »

La seule source de lumière de la pièce provenait du crépuscule rougeoyant sur UMa47/E. Le Sujet s'était allongé pour la nuit. Au-dessus des parois du canyon, les étoiles brillaient en constellations auxquelles personne n'avait donné de nom. Personne sur Terre, en tout cas.

« Je suis en train de te dire que je ne suis pas Portia. Et je te propose une tasse de thé. Ça te dit ? »

Elle lui prit la main et l'emmena dans la cuisine, où la fenêtre était blanche de neige et où la bouilloire chantait un contrepoint au bruit du vent.

Vingt-cinq

Sue Sampel était bien éveillée lorsqu'on sonna à la porte, à pourtant minuit passé, et même presque 3 heures du matin, à en croire sa montre.

La tempête dehors et la tension nerveuse emmagasinée durant sa rafle dans le bureau de Ray l'empêchaient de dormir. Sébastian, le veinard, était monté vers minuit pour sombrer aussitôt dans un profond sommeil. Elle s'était pelotonnée avec *Dieu & le vide quantique* en une espèce de présence par procuration. Et avec un grand verre de liqueur de pêche.

Mais le livre lui semblait moins substantiel à la relecture. Bien qu'écrit dans une langue superbe et rempli d'idées saisissantes, les incohérences et défauts logiques lui apparaissaient avec plus de netteté. C'était cet amour enjoué de Sébastian pour les hypothèses extravagantes qui, supposa-t-elle, avait énervé Élaine Coster.

Sébastian expliquait par exemple dans son livre que ce que les gens appelaient « vide de l'espace » n'était pas qu'une simple absence de matière, mais un mélange complexe de particules virtuelles qui apparaissaient et disparaissaient trop vite pour interagir avec la substance ordinaire des choses. Cela concordait avec ce que Sue se rappelait de sa première année de physique à l'université. Elle soupçonna moins de rigueur scientifique de la part de Sébastian lorsqu'il affirmait que les irrégularités localisées du vide quantique démontraient la présence de « matière noire » dans l'univers. Et presque personne d'autre que lui ne prenait au sérieux son idée fondamentale, selon laquelle la matière noire représentait une espèce de réseau neural fantomatique habitant le vide quantique.

Mais Sébastian n'était pas un scientifique et n'avait jamais prétendu en être un. Poussé dans ses retranchements, il qualifierait ces idées de « cadres » ou de « suggestions » à ne sans doute pas prendre au pied de la lettre. Sue comprenait,

mais aurait aimé qu'il puisse en être autrement : elle aurait souhaité que ses théories soient aussi solides que des maisons, assez solides pour pouvoir s'y abriter.

Encore que sa maison à elle ne semblait pas d'une solidité à toute épreuve, ce soir-là. Le vent soufflait avec une férocité terrible et la neige était si dense que la vue par les fenêtres ressemblait à une image O/BEC d'une planète sur laquelle l'humanité ne pourrait pas vivre. Elle s'enfonça un peu plus dans le canapé, but une autre gorgée de liqueur et lut :

> La vie évolue en investissant des domaines préexistants et en exploitant des forces de la nature préexistantes. Les lois de l'aérodynamique étaient latentes dans l'univers naturel avant qu'elles soient « découvertes » par les insectes et les oiseaux. De manière similaire, la conscience humaine n'a pas été inventée *de novo* mais représente l'adoption par la biologie de mathématiques universelles et implicites…

C'était l'idée que Sue préférait : les gens étaient des parties de quelque chose de plus grand, quelque chose qui apparaissait d'un coup ici sous une forme appelée Sue Sampel et là sous une autre appelée Sébastian Vogel, toutes deux uniques mais reliées l'une à l'autre, à la manière de deux sommets montagneux distincts mais appartenant à la même planète. Sinon, pensa-t-elle, que sommes-nous à part des animaux perdus ? Des animaux égarés, exilés du ventre maternel, ignorants et mourants.

La sonnette la fit sursauter. Son serveur domestique eut la délicatesse d'en réduire le volume, mais lorsqu'elle demanda qui se trouvait à la porte, le serveur répondit : « Personne non reconnue. » Son ventre se noua. Quelqu'un ne figurant pas parmi ses visiteurs réguliers.

Ray Scutter, pensa-t-elle. Qui d'autre ? Élaine l'avait prévenue que ce genre de choses pourrait se produire. Ray était impulsif, plus impulsif que jamais depuis le blocus, peut-être même assez pour braver la tempête et se présenter à sa porte à 3 heures du matin. Il devait avoir vu le publipostage général d'Élaine, à l'heure qu'il était. Il saurait (même s'il ne pouvait peut-être pas le prouver) que Sue avait dupliqué les documents

de son bureau. Il serait furieux. Pire, en rage. Dangereux. Oui, mais à quel point ? À quel point au juste Ray Scutter était-il cinglé ?

Elle aurait voulu avoir un peu moins bu. Mais elle avait cru que cela l'aiderait à s'endormir, et elle n'avait plus d'herbe depuis un mois. Dans l'expérience de Sue, les drogues et l'alcool étaient comme des hommes, et l'herbe était le meilleur des petits amis. La cocaïne aimait se mettre sur son trente et un puis sortir, mais la coke vous abandonnait à la fête ou vous harcelait jusqu'aux petites heures du matin, L'alcool promettait de l'amusement mais finissait par vous mettre dans l'embarras, l'alcool était un type vêtu d'une chemise voyante et pourvu à la fois d'une mauvaise haleine et d'une opinion sur tout. L'herbe, en revanche… l'herbe aimait câliner et faire l'amour. L'herbe aimait manger de la crème glacée et regarder les émissions de fin de soirée à la télé. L'herbe lui manquait.

La sonnette retentit à nouveau. Sue jeta un coup d'œil par la fenêtre latérale. C'était bien la petite automobile bleu nuit de Ray garée contre les congères du trottoir, et elle devait avoir un système de conduite plutôt efficace pour parvenir jusque chez Sue dans la neige de plus en plus épaisse.

Une autre série de coups de sonnette, que le serveur assourdit avec dédain.

Bien sûr, elle pouvait l'ignorer. Mais cela lui semblait lâche. En réalité, elle n'avait rien à craindre. Qu'allait-il faire ? L'engueuler ? Je suis une grande fille, se dit-elle. Je peux affronter cela. Autant en finir.

Elle songea à réveiller Sébastian, mais décida de le laisser dormir. Sébastian était beaucoup de choses, mais pas un bagarreur. Elle pouvait gérer cela elle-même. Voir ce que Ray voulait, si nécessaire l'envoyer paître.

Elle prit tout de même un couteau à découper dans la cuisine, juste au cas où. Elle se trouva idiote – le couteau servait juste à se rassurer, à se sentir courageuse – et le tint caché dans son dos lorsqu'elle alla ouvrir la porte. Elle l'ouvrit parce que après tout, on était à Blind Lake, la communauté la plus sûre du globe, même quand votre patron vous en voulait méchamment.

Son cœur battait deux fois trop vite.

Ray se tenait en grand pardessus noir sous la lumière jaune du porche. Le vent le décoiffait et ornait sa chevelure d'étoiles de neige. Il avait les lèvres pincées et les yeux brillants. Sue se plaça en travers du passage, prête à claquer la porte si le besoin s'en faisait sentir. L'air d'un froid polaire s'engouffra dans la maison.

Elle dit : « Ray…

— Vous êtes virée », l'interrompit-il. Elle cilla. « Quoi ? »

Il parlait d'une voix plate et égale, les lèvres figées dans ce qui semblait un ricanement perpétuel. « Je sais ce que vous avez fait. Je suis venu vous dire que vous étiez virée.

— Je suis virée ? Vous avez fait tout ce chemin pour me *virer ? »*

C'en était trop. Avec la tension de la journée accumulée en elle comme une charge électrique, le moment était si ridiculement décevant – Ray la virant d'un boulot devenu depuis longtemps superflu et sans importance – qu'elle eut du mal à garder son sérieux.

Qu'allait-il faire ensuite, la chasser de Blind Lake ?

Mais elle sentit qu'elle devait à tout prix masquer son amusement. « Ray, écoutez, je suis désolée, mais il est tard.

— Ferme-la. Ferme ta putain de gueule. Tu n'es qu'une voleuse. Je sais que tu as volé les documents. Et l'autre chose, aussi.

— L'autre chose ?

— Il faut que je te fasse un dessin ? La pâtisserie ! »

Le DingDong.

Ce fut la goutte d'eau. Elle rit malgré elle – un gloussement étranglé qui se transforma en un fou rire à gorge déployée. Nom de Dieu, le DingDong – le pseudo-gâteau d'anniversaire de Sébastian – ce foutu *DingDong !*

Elle riait encore lorsque Ray lui sauta à la gorge.

Sébastian avait toujours eu le sommeil lourd.

Il s'endormait vite et se réveillait lentement. Les cours du matin avaient été le fléau de sa carrière universitaire. Il se disait souvent qu'il aurait fait un très mauvais moine, incapable de supporter le célibat et toujours en retard aux matines.

La lointaine sonnette de la porte d'entrée et le bruit considérable qui suivit ne dérangèrent pas son sommeil. Il s'éveilla quand quelqu'un chuchota son nom.

À moins que ce ne soit le vent. Dans le cocon des couvertures, il ouvrit les yeux sur l'obscurité de la pièce, tendit un moment l'oreille sans rien entendre sinon le gémissement de la tempête sur l'avant-toit. Il posa la main du côté où dormait Sue, où il ne trouva que froid et vide. Rien d'inhabituel. Sue était plus ou moins insomniaque. Il referma les yeux et soupira.

« *Sébastian !* »

La voix de Sue. Elle n'était pas dans le lit mais dans la chambre, et elle semblait terrifiée. Il se dépouilla des couches de sommeil comme un chien mouillé se secoue pour se sécher. Il tendit la main vers la lampe de chevet qu'il faillit renverser. Lorsque la lumière jaillit, il vit Sue près de la porte, une main crispée sur le bas-ventre, pâle et en nage.

« Sue ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il m'a fait mal », dit-elle, et elle écarta la main pour lui montrer le sang sur sa chemise de nuit, le sang qui se répandait autour de ses pieds.

Vingt-six

Quand il ne réglait pas les problèmes de l'Œil, Charlie Grogan habitait un deux-pièces à deux pâtés de maisons au nord de Hubble Plaza.

Charlie dormait dans la chambre, son vieux chien Boomer dans un nid de couvertures en coton dans un coin de la cuisine. Le carillon les réveilla en même temps, mais Boomer fut le premier debout.

Arraché à un rêve confus sur le Sujet, Charlie attrapa son serveur de poche et pressa la touche de connexion avec l'entrée de l'immeuble.

« Qui est là ?

— Ray Scutter. Mes excuses, je sais qu'il est tard. Désolé de vous déranger, mais il s'agit en quelque sorte d'une urgence. »

Ray Scutter, en bas de chez lui dans la plus vilaine tempête de l'hiver. Au beau milieu de la nuit. Charlie secoua la tête. Il n'était pas prêt à réfléchir sérieusement. « Ouais, d'accord, montez », dit-il en déverrouillant la porte de la copropriété.

Il avait enfilé à la hâte chemise, pantalon et chaussettes lorsque Ray atteignit sa porte. Toute cette activité nocturne déboussolait Boomer, et Charlie dut lui ordonner de se tenir tranquille quand Ray entra dans l'appartement. Le chien renifla les genoux du visiteur avant de s'éloigner d'une démarche traînante et empruntée.

Ray Scutter. Si Charlie connaissait l'administrateur exécutif de vue, il ne lui avait jamais parlé en tête à tête. Il n'était pas allé non plus assister au discours de Ray à la mairie, plus tôt dans la journée, mais le bruit courait que cela avait été un désastre. Charlie se montrait tolérant avec ce genre de choses : il détestait prendre la parole en public et savait avec quelle facilité les mots vous manquaient dans cette situation.

« Vous pouvez accrocher votre pardessus dans la penderie, dit Charlie. Asseyez-vous. »

Ray ne fit ni l'un ni l'autre. « Je ne vais pas rester, dit-il. Et j'espère que vous allez m'accompagner.

— Pardon ?

— Je sais que cela paraît bizarre. Monsieur Grogan… Charlie, je crois ?

— Charlie ira très bien.

— Charlie, je suis ici pour vous demander de l'aide. »

Quelque chose dans la voix de Ray dérangea Boomer, qu'on entendit gémir dans la cuisine. Charlie fut plus troublé par son aspect : le costume fripé, les cheveux ébouriffés, et le visage marqué par ce qui ressemblait à des égratignures toutes récentes.

Beaucoup de rumeurs couraient sur Ray Scutter, qu'on disait nul comme directeur, et un vrai connard. Mais Charlie ne tenait aucun compte de ce genre de racontars. De toute manière, le patron était le patron. « Dites-moi en quoi je peux vous être utile, monsieur Scutter.

— Vous disposez d'un transpondeur passe-partout pour l'Œil, je crois ?

— En effet, mais…

— Je veux juste visiter les lieux.

— Pardon ?

— Je sais que cela sort de l'ordinaire. Je sais aussi qu'il est 4 heures du matin. Mais j'ai des décisions à prendre, Charlie, et je ne veux pas les prendre avant d'avoir inspecté moi-même les installations. Je ne peux pas vous en dire davantage.

— Monsieur Scutter, dit Charlie, il y a l'équipe de nuit. Je ne suis pas sûr que vous ayez besoin de moi. Je vais juste appeler Anne Costigan qui…

— N'appelez personne. Je ne veux pas que les gens sachent que j'arrive. Ce que je veux, c'est aller là-bas, juste vous et moi, pour faire un petit tour discret et voir ce qu'il est possible de voir. Si quelqu'un se plaint, si Anne Costigan se plaint, j'en prendrai la responsabilité. »

Tant mieux, se dit Charlie, puisque c'est de *ta* responsabilité. Il se rendit à contrecœur dans le couloir décrocher sa parka de la patère.

La tournure prise par les événements déplaisait à Boomer,

qui gémit derechef et partit en direction de la chambre, sans doute pour trouver un coin chaud dans le lit de Charlie. Boomer était un chien opportuniste.

Ils prirent la voiture de Ray, un petit véhicule courtaud pourvu de nombreuses options pour la conduite par mauvais temps. L'automobile s'en sortait plutôt bien, dans la neige, avec ses microprocesseurs qui contrôlaient chaque roue et trouvaient de l'adhérence là où il n'y aurait pas dû en avoir. La vitesse restait néanmoins modérée. La neige tombait comme des sacs de confettis mouillés, presque trop drue pour que les essuie-glaces arrivent à dégager le pare-brise. Il ne restait dans cette opacité d'espace et de temps d'autres points de repère que les lampadaires, bougies passant dans l'obscurité avec une régularité de métronome.

Dans l'espace restreint de l'habitacle, Ray dégageait une odeur plutôt acre. Sa sueur possédait une étrange nuance acétique, déplaisante, avec tout en dessous quelque chose de cuivré, le genre d'odeur qu'on remarque avec les dents du fond. Charlie essaya d'imaginer une manière d'entrouvrir une fenêtre au milieu de la tempête de neige sans insulter Ray.

Ray parla un peu en conduisant. On ne pouvait vraiment qualifier leur échange de conversation, Charlie ne disposant que de maigres munitions pour l'alimenter. « Si vous me disiez ce que vous cherchez à l'Œil, monsieur Scutter, dit-il à un moment, je pourrais peut-être vous aider à le trouver. »

Mais Ray secoua la tête. « Je vous fais confiance et je comprends votre curiosité, mais il ne m'est pas permis d'en discuter. »

Ray étant plus ou moins le patron de Blind Lake depuis le blocus, Charlie l'aurait cru libre de discuter de tout ce qu'il voulait. Mais il n'insista pas. Il s'aperçut qu'il avait peur de Ray Scutter, et pas seulement à cause de sa supériorité hiérarchique. Ray dégageait des vibrations très bizarres.

Charlie trouva que les petites taches sur son pardessus et son pantalon ressemblaient à du sang séché.

« Vous travaillez depuis longtemps avec les processeurs O/BEC, affirma Ray.

— Tout à fait. Depuis Gencorp. J'ai d'ailleurs connu le Dr Gupta à l'époque de Berkeley Lab.

— Vous êtes-vous jamais demandé, Charlie, ce que nous avons réveillé en construisant l'Œil ?

— Pardon ?

— En construisant ce putain d'énorme espace de phase mathématique que nous avons peuplé de code automodifiant ?

— J'imagine qu'on peut voir ça aussi de cette manière.

— Il n'existe dans l'univers aucun phénomène qu'on ne puisse décrire en termes mathématiques. Tout est calcul, Charlie, y compris vous et moi : nous ne sommes que des petits calculs isolés, de l'eau et des minéraux exécutant des instructions de reproduction vieilles d'un million d'années.

— C'est un point de vue bien sombre.

— Dit le singe en redoutant une menace.

— Pardon ?

— Rien. Désolé. Je manque un peu de sommeil.

— Je connais ça », dit Charlie, même s'il se sentait plus réveillé que jamais.

Ray parvint d'une façon ou d'une autre à garder la voiture sur la route. Charlie ressentit un soulagement immense en voyant le poste de garde se profiler sur la gauche. Il se demanda sur qui était tombé le tour de garde par une nuit – ou un matin – aussi épouvantable. Il eut bientôt la réponse : Nancy Saeed. Elle scanna le passe-partout de Charlie et s'aperçut avec une surprise manifeste de la présence de Ray Scutter. Ancienne de la Marine, elle esquissa même un salut en le voyant.

Quelques instants plus tard, Ray se garait près de l'entrée principale. L'avantage d'arriver tôt : on trouvait une bonne place de parking.

Charlie escorta Ray jusque dans son bureau, où ils déposèrent leurs manteaux. Charlie avait si souvent fait visiter le complexe à des dignitaires et des VIP que c'en était devenu une routine. Introduction et instructions dans son bureau, puis la visite proprement dite. Mais ce n'était pas le numéro de cirque habituel. Loin de là.

« J'ai rencontré votre fille ici, l'autre jour », dit Charlie.

Ray pencha la tête à la manière d'un prédateur flairant une

piste. « Tessa était ici ?

— Eh bien, elle… ouais, elle est venue, elle voulait voir les O/BEC.

— Toute seule ?

— Sa mère est venue la chercher après. »

Ray fit la grimace. « J'aimerais pouvoir vous dire que je suis fier de ma fille, Charlie. Ce n'est malheureusement pas le cas. Par bien des côtés, elle tient de sa mère. C'est le risque, avec la roulette génétique. Vous avez des enfants ?

— Non.

— Tant mieux pour vous. Ne déroulez jamais vos paires de base. C'est un pari idiot.

— D'accord », dit Charlie en essayant de ne pas dévisager son interlocuteur.

« Que voulait-elle, Charlie ?

— Votre fille ? Juste jeter un coup d'œil.

— Tess a eu quelques problèmes émotionnels. Parfois, la folie est contagieuse. »

Si ça s'attrape, pensa Charlie, alors tu es en retard pour ton contrôle. « Il arrive parfois des choses étranges, répondit-il en s'efforçant d'adopter un ton amical. Tenez, enlevez vos chaussures et enfilez une paire de ces chaussons jetables. Je reviens dans une minute.

— Où allez-vous ?

— Un type à voir à propos de la plomberie », répondit Charlie.

Il s'éloigna d'une distance suffisante dans le couloir principal pour que son mensonge ait l'air convaincant. Dès qu'il eut tourné le coin, il activa son serveur de poche et appela Tabby Menkowitz à la Sécurité. Elle décrocha presque aussitôt.

« Charlie ? Le jour ne se lève pas avant une heure… Qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Je pense qu'on pourrait bien avoir un problème, Tab.

— On a des tonnes de problèmes. De quel genre, le tien ?

— J'ai dans mon bureau Ray Scutter qui veut visiter le complexe.

— Tu te fiches de moi.

— J'aimerais bien.

— Dis-lui de prendre rendez-vous. On est occupés.

— Tabby, je ne peux pas juste lui dire… » Il prit conscience de ce qu'elle venait de dire. « Occupés à quoi ?

— Tu n'es pas au courant ? Parles-en à Anne. C'est peut-être bien que tu sois déjà là. D'après ce que j'ai cru comprendre, les O/BEC sortent des chiffres étranges et les gens d'Obs s'excitent à mort sur quelque chose… mais ce n'est pas mon rayon. Je sais juste que tout le monde est bien trop occupé pour jouer à des jeux politiques avec la direction. Alors mets monsieur Scutter en attente.

— Je ne crois pas qu'il soit d'humeur à attendre. Il…

— Charlie ! Je suis *occupée,* OK ? Débrouille-toi ! »

Charlie regagna son bureau aussi vite que possible. Il arrivait quelque chose d'important aux O/BEC, et il voulait descendre examiner cela de plus près. Mais il devait d'abord raccompagner Ray à l'extérieur, si possible, ou sinon le mettre en communication téléphonique avec Tabby.

Sauf qu'il n'y avait plus personne dans son bureau.

Ray avait disparu. Ainsi, comme s'en aperçut Charlie, que sa carte passe-partout, qu'il avait laissée au revers de sa parka quand il l'avait accrochée à la patère près de la porte.

« Merde. »

Il voulut rappeler Tabby Menkowitz, mais ne parvint pas à l'obtenir à cause d'un problème avec son serveur de poche, qui sonna une fois et n'afficha plus qu'un écran bleu.

Charlie le tripotait encore lorsque le sol se mit à bouger sous ses pieds.

Vingt-sept

Chris fut sorti d'un sommeil sombre et sans rêve par le gazouillement de son serveur de poche, qui luisait tel un crayon lumineux sur la table de chevet. Il consulta l'horloge intégrée avant de presser le bouton de réponse : 4 heures du matin. Il avait eu à peu près une heure de véritable sommeil. La tempête rongeait toujours la peau de la maison.

L'appel provenait d'Élaine Coster. Elle se trouvait à la clinique de Blind Lake en compagnie de Sébastian Vogel et de Sue Sampel. Sue avait reçu un coup de couteau. De Ray Scutter. « Vous devriez peut-être venir ici, si vous y arrivez avec ce temps. Je veux dire, ce n'est pas si *horrible,* Sue va s'en sortir et tout. En fait, elle vous demandait… mais je n'arrête pas de me dire qu'on devrait rester ensemble un moment, tous. »

Chris observa Marguerite qui s'agitait et se retournait sous les couvertures. « On arrive dès que possible. »

Il la réveilla et lui raconta ce qu'il s'était passé.

Laissant Chris conduire dans la neige, Marguerite prit place sur la banquette arrière avec Tess, qui ne s'était réveillée qu'à contrecœur et ignorait encore ce que son père avait fait. Marguerite voulait qu'elle continue à l'ignorer, du moins pour le moment. La fillette subissait déjà bien assez de stress.

Dans la voiture, avec la tête de Tessa blottie dans son giron, la neige collant aux vitres et Blind Lake tout entier recouvert d'une profonde et glaciale obscurité, Marguerite ne cessa de penser à Ray.

Elle l'avait mal jugé.

Elle n'aurait jamais cru que Ray se laisserait aller à la violence physique. Elle avait même encore du mal à se le représenter. Ray avec un couteau. Chris avait parlé d'un coup de couteau. Ray en train de se servir d'un couteau. De l'enfoncer dans le corps de Sue Sampel.

« Tu sais, dit-elle à Chris, je ne me suis évanouie qu'une fois, dans ma vie. À cause d'un serpent. »

Chris se débattit avec le volant pour prendre un virage vers le centre commercial. La voiture chassa et ses microprocesseurs firent clignoter des alertes de perte de traction jusqu'à ce qu'elle se redresse. Mais Chris eut le temps de décocher un regard curieux à Marguerite.

« J'avais sept ans, raconta celle-ci. Un matin d'été, en sortant de la maison, j'ai vu un serpent lové sur les marches de la véranda pour se chauffer au soleil. Un gros serpent qui luisait et brillait sur les vieilles marches en bois. Trop grand et trop brillant pour être réel. Je me suis dit que ce n'était pas un vrai et qu'un des gamins du quartier l'avait mis là pour m'embêter. Alors j'ai sauté par-dessus. Trois fois. Une, deux puis trois. Juste pour prouver à un éventuel observateur qu'on ne me la faisait pas. Le serpent n'a pas bougé, pas la moindre réaction, et je suis partie à la bibliothèque sans plus y penser. Mais à mon retour, mon père m'a dit qu'il avait tué un crotale, ce matin-là. Qu'avec une pelle, il avait coupé en deux un crotale monté sur la véranda. Qu'il avait dû faire attention, même si l'animal était léthargique, car un serpent de ce genre pouvait frapper plus vite que l'éclair et avait assez de venin pour tuer un cheval. » Elle regarda Chris. « C'est à ce moment-là que je me suis évanouie. »

Ils atteignirent la clinique de Blind Lake vingt minutes plus tard. Chris gara la voiture à l'abri d'un surplomb en béton, les roues côté passager sur le trottoir. Élaine Coster vint à leur rencontre dans l'entrée. Sébastian Vogel était là aussi, affalé sur une chaise, la tête entre les mains.

Élaine dévisagea Marguerite d'un regard intense. « Sue veut vous voir.

— *Moi ?*

— Sa blessure est plus ou moins superficielle. On lui a fait des points de suture et on l'a mise sous sédatifs. L'infirmière dit qu'elle devrait dormir, mais elle avait les yeux grands ouverts il y a tout juste quelques minutes, et quand je lui ai appris que vous veniez, Chris et vous, elle m'a dit : *Je veux parler à Marguerite. »*

Oh mon Dieu, songea Marguerite. « Si elle ne dort toujours

pas, je suppose que…

— Je vous montre le chemin. »

Chris promit de veiller sur Tess qui, l'air endormie, s'intéressait plus ou moins aux jouets de la salle d'attente.

« Entrez, chérie, dit Sue. Je suis trop faible pour mordre. »

Marguerite se faufila à l'intérieur.

La chambre de Sue se trouvait tout près de celle où Adam Sandoval – l'homme tombé sur Blind Lake à bord d'un avion endommagé – reposait dans le coma. Sue n'était certes pas dans le même état, mais elle semblait terriblement faible. À demi allongée, une perfusion dans la saignée du bras, elle avait le visage blême et l'air bien plus vieille que ses quarante et quelques années. Elle réussit pourtant à sourire. « Promis, ce n'est pas aussi vilain que ça en a l'air. J'ai perdu du sang, mais le couteau n'a rien coupé de plus important que ce que le Dr Goldhar appelle *du tissu adipeux*. De la graisse, autrement dit. J'imagine que cela m'a sauvée d'avoir mangé autant de desserts dans ma vie. Comme dans les films où le type se serait pris une balle en plein cœur sans la bible dans sa poche. Il y a une chaise près du lit, Marguerite. Vous ne voulez pas vous asseoir ? Ça me fatigue de vous voir rester debout. »

Docile, Marguerite s'assit. « Vous devez beaucoup souffrir.

— Plus maintenant. Ils m'ont gavée de morphine. Ou de quelque chose dans le genre. L'infirmière dit qu'en général ça fait dormir les gens, mais que je fais une *réaction idiosyncrasique*. Ce qui signifie, je pense, que ça me donne envie de discuter. Vous ne croyez pas que c'est ce que ressentent les drogués ? Les bons jours ?

— Peut-être au début.

— Ça ne va pas durer, vous voulez dire. Vous avez sûrement raison. Ça me donne l'impression d'un château de cartes, de quelque chose qui ne peut durer éternellement. L'euphorie a un coût. Et je veux en profiter tant qu'elle dure. »

Cela pourrait se terminer n'importe quand, pensa Marguerite. « Comment vous dire à quel point je suis désolée ?

— Merci, mais inutile. Vraiment, j'apprécie que Chris et vous soyez venus malgré ce temps horrible.

— Quand j'ai appris que c'était Ray… que c'était lui qui vous

avait blessée…

— Eh bien ?

— Je vous dois une excuse.

— Voilà ce que je craignais de vous entendre dire. Et pourquoi je voulais vous parler. » Elle fronça les sourcils, ce qui rendit son visage encore plus blafard. « Je ne vous connais pas beaucoup, Marguerite, mais on s'entend bien, non ?

— Je crois.

— Assez pour parler un peu de vie privée ? » Elle n'attendit pas la réponse. « J'ai l'impression d'avoir plus d'expérience que vous avec les hommes. Pas forcément une expérience *positive,* mais une expérience plus importante. Je ne dis pas que je sois une traînée ni vous une vierge, juste que vous et moi ne nous situons pas au même point sur la courbe de distribution, si vous voyez ce que je veux dire… Désolée, les médicaments me tournent un peu la tête. Un peu de patience. J'ai appris, entre autres choses, qu'on ne pouvait pas assumer la responsabilité des actes d'un homme. Surtout d'un connard qu'on a déjà foutu dehors. Alors je vous en *prie,* ne vous excusez pas de sa part. Ce n'est pas un pit-bull que vous auriez mieux dû tenir en laisse. Il est responsable à cent pour cent de la manière dont il s'est comporté pendant votre mariage. Et il l'est tout autant de *ça.* »

Elle montra le bandage qui soulevait le léger drap de la clinique.

Marguerite dit : « J'aurais aimé avoir pu faire quelque chose pour l'en empêcher.

— Moi aussi. Mais vous ne pouviez pas.

— Je n'arrête pas de me dire…

— Non, Marguerite. Non. Vraiment. Vous *ne pouviez pas.* »

Peut-être pas. Mais elle n'avait cessé de sous-estimer la folie de Ray. Elle avait sauté au-dessus de ce crotale cent fois, mille fois, sans autre protection que son innocence sans cervelle.

Elle aurait pu se faire tuer. Cela avait failli arriver à Sue.

« Eh bien… puis-je dire que je suis désolée que vous ayez été blessée ?

— Vous l'avez déjà dit. Et merci. Je veux parler à Chris, maintenant, mais, vous savez quoi, je commence peut-être bien à avoir *sommeil,* là. » Ses paupières se mirent en berne. « Je me

sens soudain toute chaude et un peu… comment dire… oraculaire.

— Oraculaire ?

— Comme l'oracle de Delphes. La sagesse pour un sou, si je parviens à rester réveillée assez longtemps pour la dispenser. Je me sens très sage et j'ai l'impression que tout finira par aller bien. Ça doit être la morphine. Mais Chris est un type bien. Vous vous en sortirez bien avec lui. Il fait beaucoup d'efforts, que cela se voie ou non. Il a juste besoin d'une raison de ne plus se mépriser. Il a besoin de votre confiance, et de se montrer à la hauteur de cette confiance… mais cela repose en partie sur lui. »

Marguerite la regarda sans répondre.

« Maintenant », dit Sue, d'une pâleur spectaculaire sur le drap blanc cassé, « je crois qu'il faut vraiment que je dorme. »

Elle ferma les yeux.

Marguerite resta tranquillement assise tandis que la respiration de Sue se stabilisait. Puis elle sortit sur la pointe des pieds dans le couloir et referma la porte derrière elle.

Sue l'avait surprise, ce soir. Ray aussi, d'une manière bien plus terrifiante. Et si je n'arrive pas à comprendre ces gens-là, se dit-elle, comment puis-je même prétendre comprendre le Sujet ? Peut-être Ray avait-il eu raison sur ce point. Tous ses grands discours sur les récits : absurde, ridicule, rêve puéril.

Son serveur trilla dans sa poche : un message prioritaire expédié par l'Œil. Marguerite pressa la touche RÉPONSE en s'attendant à d'autres mauvaises nouvelles.

Il s'agissait d'un message textuel, une alerte des gens d'Acquisition de Données qui disait : *Trouvez un écran le plus vite possible*.

« À ce que je comprends, confia Sébastian Vogel à Chris, la blessure est moins grave qu'elle en avait l'air. En toute franchise, j'ai cru Sue en danger de mort. Mais pendant que je la conduisais ici, elle n'a presque pas arrêté de parler. »

Chris trouva que Sébastian avait l'air fragile, avec son corps rond serré dans la mesquine circonférence d'une chaise de salle d'attente. L'air quant à elle renfrognée, Élaine Coster restait assise à l'autre bout de la réception, tandis que Tess jouait sans

conviction avec les jouets de la salle d'attente, destinés à des enfants bien plus jeunes qu'elle. Elle fit parcourir des montagnes russes en fil de fer à un train de perles de couleur. Les perles claquaient les unes contre les autres quand d'un pic elles glissaient dans une vallée.

« Elle tenait absolument à parler de mon livre, dit Sébastian. Vous imaginez ça ? Vu ce qu'elle souffrait ?

— Comme c'est mignon, railla Élaine de l'autre côté de la pièce. Vous avez dû vous sentir flatté. »

Sébastian eut l'air sincèrement blessé. « J'étais horrifié.

— Alors pourquoi nous le raconter ?

— Elle était peut-être en train de mourir, Élaine. Elle m'a demandé s'il y avait vraiment un Dieu, un Dieu du genre que je décrivais dans mon livre. "Duquel nos esprits s'élèvent et auquel ils retournent." Elle *citait* mon livre.

— Et alors, que lui avez-vous répondu ?

— J'aurais peut-être dû lui mentir. Je lui ai dit que je n'en savais rien.

— Comment elle a pris ça ?

— Elle ne m'a pas cru. Elle me croit modeste. » Il regarda Élaine, puis Chris. « Ce foutu bouquin ! Ce torchon. Bien sûr que je l'ai écrit pour le fric. Même pas pour un gros paquet, juste une modeste avance d'un éditeur de seconde zone. Un petit quelque chose pour étoffer ma retraite. Personne ne s'attendait à ce que les ventes s'envolent comme ça. Je ne le destinais pas à devenir un credo. Au mieux, c'est une espèce de science-fiction théologique. Une blague de penseur.

— Un mensonge, en d'autres termes, dit Élaine.

— Oui, oui, mais en est-ce *vraiment* un ? Ces derniers temps…

— Ces derniers temps, quoi ?

— Je ne sais pas comment le dire. Cela ressemble plus à de l'inspiration. Vous comprenez l'histoire de ce mot, inspiration ? Le *pneuma,* le souffle sacre, le souffle de la vie, le souffle divin ? L'inhalation de Dieu ? Peut-être quelque chose parlait-il *par* mon intermédiaire.

— Votre détecteur de conneries m'a l'air d'avoir merdé », dit Élaine, mais plus doucement, remarqua Chris, et en montrant

moins de mépris.

Sébastian secoua la tête. « Élaine… Vous savez pourquoi votre ironie ne me touche pas ? Parce que je le partage. Si j'ai jamais été sincère quant à l'existence de Dieu, cela m'a passé peu après la puberté. Si vous traitez mon bouquin de torchon, Élaine, je ne discuterai pas. Vous vous souvenez d'avoir prédit que j'écrirai une suite ? Vous aviez raison à cent pour cent. J'ai signé le contrat la semaine précédant mon départ pour Crossbank. *Sagesse & le vide quantique*. Ridicule, n'est-ce pas ? Mais, oh, mon Dieu, le fric qu'ils m'ont proposé ! Juste pour écrire quelques aphorismes inoffensifs dans une langue recherchée. À qui cela pourrait-il faire du mal ? À personne. Encore moins à moi. Ma carrière universitaire est finie et la publication du premier volume a anéanti toute la crédibilité que j'avais en tant qu'intellectuel. Il ne me reste plus d'autre choix que de traire la vache. Mais… »

Sébastian marqua un temps d'arrêt. Le pas d'Élaine résonna sur le sol carrelé lorsqu'elle vint s'asseoir à côté de lui.

Chris observa Tess qui jouait avec une grossière voiture en bois. Si elle les écoutait, elle n'en montrait rien.

« Mais ? l'encouragea Élaine.

— Mais… comme je l'ai dit, je me retrouve à me demander… C'est-à-dire, je me réveille parfois le matin en y *croyant*. En y croyant de tout mon cœur, en y croyant de la manière à laquelle je crois à ma propre existence.

— En croyant quoi, que vous êtes un prophète ?

— Pas vraiment. Non. Je me réveille en pensant que je suis tombé sur une vérité. Malgré moi. Une vérité fondamentale.

— *Quelle* vérité, Sébastian ?

— Qu'il y a quelque chose de vivant dans les processus physiques de l'univers. Qui ne le crée pas forcément. Qui le modifie, peut-être. Mais surtout, qui s'en nourrit. Qui mange le passé pour excréter le futur. »

Tess lui décocha un regard curieux, puis fit rouler sa voiture un peu plus loin.

« C'est l'étape finale de la démence, vous savez, dit Élaine. Quand on commence à vraiment prêter attention aux voix qu'on a dans la tête.

— Bien entendu. Je suis peut-être fou, Élaine, mais pas idiot. Je sais diagnostiquer un état délirant. Alors je me suis demandé si Ray Scutter pouvait avoir raison, si une folie contagieuse avait contaminé Blind Lake. Cela expliquerait beaucoup de choses, vous ne pensez pas ? La raison de notre quarantaine. Une partie du comportement de Ray. Et peut-être même pourquoi Sue se retrouve à l'hôpital avec un coup de couteau dans le ventre. »

Cela pourrait peut-être même expliquer la Fille-Miroir, se dit Chris.

Il regarda Tess, de peur qu'elle ait entendu cette remarque sur son père, mais Tess avait abandonné son véhicule en bois près des portes battantes marquées RÉSERVÉ AU PERSONNEL MÉDICAL et disparu dans le couloir.

Il se leva et l'appela. Pas de réponse.

Tess cherchait sa mère lorsqu'elle ouvrit la porte de l'homme endormi.

Elle crut d'abord la chambre vide. Celle-ci n'était que faiblement éclairée, mais du seuil, Tess distinguait le lit, la fenêtre, un moniteur médical qui clignotait sans bruit, la forme squelettique d'une potence à intraveineuse. Elle allait battre en retraite lorsque l'homme endormi dit : « Salut, toi. Reste un peu. »

Elle hésita.

L'homme endormi reposait immobile sur son lit, mais il faut croire qu'il ne dormait pas, après tout. Il avait l'air amical. Mais on ne savait jamais.

« Pas besoin d'avoir peur », dit l'homme. Tess remarqua qu'il avait prononcé « pas b'zoin ». Pour une raison ou pour une autre, cela le rendit moins effrayant.

Elle avança avec prudence d'un pas.

« Vous êtes l'homme de l'avion, affirma-t-elle.

— Exact. L'avion. Je m'appelle Adam. Comme dans le palindrome : *Madam Adam.* » Sa voix, lente et râpeuse, semblait celle d'un vieillard, et même d'un vieillard endormi. « J'ai ma licence de pilote depuis quinze ans. Mais je suis plutôt un pilote de week-end. Je possède une quincaillerie à Loveland, dans le Colorado. Adam Sandoval. Le type de l'avion. C'est moi.

Comment t'appelles-tu ?

— Tessa.

— Et on doit être à Blind Lake.

— Oui.

— Il a l'air de faire froid, dehors.

— Il neige. On entend la neige souffler contre la fenêtre.

— Mauvaise visibilité », rêvassa Adam Sandoval comme s'il faisait rouler en songe son avion sur une piste imaginaire.

« Vos blessures sont graves ? » demanda Tess. Il n'avait toujours pas bougé.

« Eh bien, je n'en sais rien. Je ne souffre pas. Je ne suis même pas sûr d'être tout à fait réveillé. Es-tu un rêve, Tessa ?

— Je ne crois pas. » Elle réfléchit à ce que cet homme avait fait. Il était, au sens propre, tombé du ciel. Comme Dorothy dans *Le Magicien d'Oz,* il était venu à Blind Lake dans une tornade.

« Comment c'est, dehors ?

— Il neige, tu l'as dit toi-même. Et on dirait qu'il fait nuit.

— Non, je veux dire, à l'extérieur de Blind Lake. »

L'homme marqua un temps d'arrêt. Il sembla fouiller dans une boîte de souvenirs, une boîte fermée à clé depuis si longtemps qu'il ne savait plus trop ce qu'il avait laissé dedans.

« Ça a été dur de prendre l'air ce jour-là, raconta-t-il enfin. La garde nationale surveillait tous les aéroports, même les petits aérodromes locaux. Tout le monde se faisait du souci à cause de l'étoile de mer. » il marqua un nouveau temps d'arrêt. « L'étoile de mer de Crossbank a pris ma femme. Ou c'est ma femme qui l'a prise, il vaut peut-être mieux le dire comme ça. »

Tess ne comprît rien, rien du tout, mais elle l'écouta avec patience. Il aurait été impoli de l'interrompre. Elle espéra qu'au moins une partie de ce qu'il disait lui semblerait compréhensible à un moment ou à un autre.

« Il y a six ans, on a diagnostiqué à Karen, ma femme, un cancer du col de l'utérus. On ne pouvait pas le traiter à cause d'une bizarrerie du système immunitaire de Karen. Le traitement l'aurait tuée aussi vite que la maladie. Elle a donc eu le droit à un peu de chirurgie et à prendre une poignée de pilules toutes les quatre heures pour entraver les métastases.

Elle aurait vécu encore vingt ans, sans problème, quelle importance si de temps à autre il fallait engloutir quelques capsules de ceci ou de cela ? Mais Karen disait que les pilules la rendaient malade, et je dois reconnaître qu'elle courait tout le temps aux toilettes, du coup ce n'était pas facile pour elle de quitter la maison ; en plus, l'opération l'avait fatiguée et faite se sentir vieille, et j'imagine qu'elle était cliniquement déprimée par-dessus le marché, même si elle semblait plus triste que malade, triste du matin au soir.

— Dommage, dit Tess.

— Elle regardait beaucoup la vidéo quand elle restait seule à la maison. Alors quand cette étoile de mer de Crossbank est apparue, elle l'a vue tout de suite sur le panneau. Elle m'a fait imprimer les magazines d'information, aussi.

— J'étais à Crossbank, déclara Tess. L'année dernière. Je ne me souviens pas d'une étoile de mer.

— Ouais, mais t'y étais *avant*. Même à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de photos. Au début, ils ont essayé de garder la presse à l'écart. Mais une vidéo amateur circulait, et ensuite une autre étoile de mer est apparue en Géorgie et tout d'un coup le monde entier a vu qu'il se passait quelque chose, même si on ne savait pas *quoi*. Une faction du Congrès a carrément voulu balancer une bombe atomique sur l'étoile de mer. L'idée a horrifié Karen. Je te jure qu'elle les trouvait magnifiques.

— Magnifiques ?

— Les étoiles de mer. Surtout celle de Crossbank. La taille qu'elle avait, comme la chose la plus grande et la plus parfaite que tu aies jamais vue, et toutes ces branches et ces voûtes faites d'on ne savait quoi, on aurait dit de la nacre, avec des arcs-en-ciel à l'intérieur. On savait qu'on regardait quelque chose de spécial, mais certains ont pensé à un lieu saint et le reste d'entre nous s'est imaginé qu'il s'agissait de *666* et des Quatre Cavaliers à la fois. Karen appartenait à la première catégorie et moi à la seconde. Peut-être que si on est déprimé, un truc de ce genre commence à ressembler au salut. Mais si on veut juste s'accrocher à sa vie et se battre pour qu'elle redevienne normale, ce n'est qu'une autre menace, une autre distraction.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

— J'imagine qu'il fallait le voir depuis le début. Surtout la grande étoile de mer qui grossissait à Crossbank là où il y avait ce télescope bizarre. Karen s'agitait de plus en plus en regardant ça sur les réseaux, avec les soldats partout, les routes fermées, et tous les autres pays qui voulaient savoir quelle chose infernale nous avions fabriquée, et est-ce que c'était dangereux, bien entendu personne n'avait la réponse à ces questions. Tu sais ce qui m'a surpris, pour Karen ? L'énergie qu'elle avait soudain, elle qui ne décollait plus du canapé depuis six mois. Elle avait pris pas mal de poids malgré tous ses trajets aux toilettes et toutes ses pilules, mais elle s'est vite requinquée. Je n'en suis pas absolument sûr, mais je crois qu'elle faisait juste semblant de prendre ses médicaments. Elle semblait penser que vivre ou mourir n'avait plus d'importance : ce qui lui arrivait était trivial. Elle ne parlait pas de ces choses, tu comprends, mais ça l'a manifestement beaucoup intéressée que le gouvernement admette avoir perdu plusieurs hommes et une chiée – pardon – un gros paquet de robots dans l'étoile de mer à Crossbank. On pouvait entrer dans cette chose ou y envoyer une caméra télécommandée, mais les caméras cessaient toujours d'émettre et les gens qui entraient trop loin ne revenaient pas. »

Tess s'approcha de la fenêtre sombre et masquée par la neige. Elle imaginait l'« étoile de mer » de M. Sandoval avec une précision surprenante. Un labyrinthe cloîtré, comme un flocon de neige, pensa-t-elle, déployé en trois dimensions. Elle le voyait presque dans la vitre embuée. Elle se dépêcha de détourner les yeux.

« Qu'est-il arrivé à Mme Sandoval ? s'enquit-elle.

— Karen est partie un jour dans notre vieille Ford. Sans explication, sans laisser un mot, sans rien. Bien sûr, ça m'a mis dans tous mes états. J'ai parlé plusieurs fois à la police, mais j'imagine qu'elle était trop occupée par tout cet exode vers l'ouest avant le blocage des routes au niveau du Mississippi. On a fini par m'informer de l'arrestation de Karen avec une poignée de soi-disant pèlerins qui essayaient de passer dans la zone interdite entourant Crossbank. Puis la police a rappelé pour me dire que c'était une erreur, qu'on ne l'avait pas arrêtée, même si elle se trouvait bien avec ce groupe : elle faisait partie de la

douzaine de personnes qui avaient réussi à déjouer le blocus, grâce à une vieille piste de randonnée. Ça m'a fait tout drôle d'imaginer Karen dans les bois en train d'escalader des rochers et boire aux ruisseaux. Elle qui n'aimait même pas qu'on fasse un barbecue dans le jardin, nom de Dieu. Elle se plaignait des moustiques. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle allait faire dans les bois comme ça.

— Elle est entrée dans l'étoile de mer ?

— C'est ce qu'on m'a dit. Je n'y étais pas.

— Et elle n'en est pas sortie ?

— Non, elle n'en est pas ressortie », répondit M. Sandoval d'une voix désormais monocorde.

Tess y réfléchit. « Elle est morte ?

— Eh bien, elle n'est pas ressortie. Je ne sais rien de plus. C'est à cause de ça que j'ai un peu perdu les pédales, j'imagine. »

Cela inquiétait un peu Tess qu'il reste ainsi immobile sur son lit. « Monsieur Sandoval, si vous ne pouvez pas bouger, je ferais peut-être mieux d'appeler un docteur.

— Je ne peux pas bouger. Comme je te l'ai dit, je ne suis pas sûr d'être réveillé. Mais je suis à peu près sûr de ne pas avoir besoin d'un médecin.

— Promis ?

— Promis.

— Pourquoi êtes-vous venu à Blind Lake ?

— Pour tuer la chose qui pousse ici. »

Tess en fut choquée. *Comme papa,* se dit-elle. M. Sandoval était venu tuer la Fille-Miroir.

Elle recula d'un pas.

« Ça me semble franchement dingue, dit-il. D'être allongé ici en pensant au passé. On réagit bizarrement quand on perd quelqu'un sans savoir à qui faire porter le chapeau. On ne pouvait manifestement plus rien pour Crossbank, mais ils ont parlé de Blind Lake aux nouvelles, ils ont dit qu'ils l'avaient fermé au cas où il s'y passerait la même chose. Ça m'a mis en rogne. Ils devraient le bombarder, je me suis dit. S'il y a le moindre risque. L'éradiquer sous un tapis de bombes. Mais non, juste une quarantaine. Cela me semblait manquer un peu de tripes, merde. Désolé pour mon vocabulaire.

— Ça va, dit Tess. Mais s'ils nous avaient bombardés, on serait tous morts. »

Au moment où elle prononçait ces mots, elle se demanda si c'était vrai. La Fille-Miroir n'aurait peut-être pas laissé les bombes tomber. Pouvait-elle faire cela ?

La Fille-Miroir lui semblait maintenant horriblement proche, *Ne regarde pas la fenêtre,* s'ordonna Tess. Mais le vent secouait la vitre, comme pour attirer son attention, comme pour dire : *Regarde-moi*, *regarde-moi.*

« J'imagine que je le sais, maintenant, répondit M. Sandoval. J'imagine que j'avais un peu perdu les pédales, à ce moment-là, j'ai pensé pouvoir prendre mon avion, donner un plan de vol par Fargo pour monter dans le Manitoba, puis faire un petit détour au bon endroit… Je comptais m'écraser en plein dans votre télescope pour l'abîmer le plus possible, et me tuer par la même occasion. »

Tess compris qu'il disait la vérité. Des atomes de l'ancienne colère de M. Sandoval flottaient au-dessus de son lit, comme des flocons de neige. Cela lui parut à la fois adulte, mystérieux, et un peu puéril. Le plan était de ceux qu'Edie Jerundt aurait pu imaginer. Mais avec une colère et un chagrin cent pour cent adultes. Si les émotions de M. Sandoval avaient une odeur, se dit Tess, ce serait celle de quelque chose de cassé et d'électrique. Comme des câbles surchauffés et du plastique qui noircit.

« Bien entendu, dit M. Sandoval, c'est trop tard, maintenant.

— Oui. Ils ont abattu votre avion.

— Non, je veux dire, ça a déjà commencé. Tu ne le sens pas ? »

Tess craignait de le sentir, en effet.

Marguerite cherchait juste à savoir ce qui avait mis en émoi les gens d'Obs à l'Œil. La clinique était presque déserte. Depuis le départ du Dr Goldhar, une fois Sue recousue et stabilisée, il ne restait que Rosalie Bleiler et deux infirmiers, de service de nuit, ainsi que le personnel de sécurité et d'entretien. Marguerite essaya toutes les portes jusqu'à trouver une salle de réunion vide. Elle entra et referma la porte pour plus de tranquillité – en ayant l'impression d'agir en catimini alors

qu'elle ne faisait rien de mal – et connecta son serveur de poche au grand affichage mural de la pièce.

Les images retransmises en direct par l'Œil s'affichèrent aussitôt, nettes.

D'après ce qu'elle vit, l'après-midi touchait à sa fin, sur UMa47/E. Des vents annonçant le crépuscule expédiaient de la poussière dans l'atmosphère, donnant au ciel un blanc d'orme. Le Sujet semblait poursuivre son énigmatique odyssée et parcourait une suite de petits canyons érodés, tout comme la veille et l'avant-veille. Qu'y avait-il de si inhabituel ? Aucune note textuelle du service d'Acquisition n'accompagnait les images, il n'y avait rien pour expliquer leur excitation apparente.

L'excellente précision de l'image, peut-être ? La clinique avait sans doute installé un affichage plus moderne : jamais Marguerite n'avait vu l'image aussi vive, même sur les moniteurs de l'Œil. Aussi nette que si on regardait par une fenêtre. Elle voyait la poussière collée à la crête du Sujet, elle pouvait en compter les grains. Elle sentait presque le souffle desséchant du vent sur son visage.

Cette créature, pensa-t-elle. Cette chose. Cette énigme.

Le Sujet suivit une autre courbe sinueuse dans un vieil arroyo, et Marguerite vit soudain ce que l'équipe d'Acquisition de Données avait dû repérer plus tôt, quelque chose de si étrange qu'elle recula d'un pas et faillit trébucher sur une chaise.

Quelque chose d'extrêmement étrange. D'artificiel. La destination du Sujet, peut-être, l'objet de sa quête.

Elle comprit aussitôt pourquoi la structure n'avait pas été découverte par les surveillances à haute altitude. C'était grand mais pas ridiculement grand, et ses prolongements tout comme *ses* colonnes étaient couverts d'années, voire de siècles de poussière. Cela chatoyait comme un mirage dans la lumière.

Le Sujet se déplaçait dans l'ombre de cette structure et n'avait pas marché aussi vite depuis des jours et des jours. Marguerite imagina entendre ses grands pieds tournés vers l'extérieur érafler le sol caillouteux du désert.

Mais qu'*était* cette chose, aussi grande qu'une cathédrale,

toute aussi manifestement ancienne que laissée à l'abandon ? Pourquoi le Sujet avait-il effectué un si long voyage pour la trouver ?

S'il vous plaît, supplia-t-elle à part elle, pas encore un mystère, pas encore un acte incompréhensible…

Passant sous le premier des grands prolongements en voûtes, le Sujet se retrouva dans une ombre plus douce.

« Qu'est-ce que tu viens faire là ? » demanda Marguerite tout haut.

Le Sujet se retourna et la regarda. La regarda de ses immenses yeux solennels d'un blanc de perle.

Un petit vent sec dérangea les cheveux de Marguerite. Elle tomba à genoux de stupéfaction, en essayant de s'accrocher à la table de réunion, à n'importe quoi capable de supporter son poids. Mais elle ne sentit sous sa main que du gravillon, la poussière des siècles, la surface desséchée d'UMa47/E.

Vingt-huit

Lorsqu'il sentit le sol bouger sous ses pieds et entendit les sirènes appeler à l'évacuation de l'Œil, Ray en fut consterné mais pas surpris. Quelque chose veillait, et ce quelque chose n'aimait pas ce que Ray était venu faire.

Mais il avait été préparé depuis toujours à cette confrontation. Cela lui semblait de plus en plus évident. Ray ne croyait pas beaucoup au destin, mais dans le cas présent, c'était un concept doté d'un énorme pouvoir explicatif. Toutes sortes d'expériences qui avaient semblé mystérieuses à l'époque où il les avait vécues – les années de querelles académiques, son scepticisme profond quant au fonctionnement de l'Œil, sa première initiation, tant d'années auparavant, aux rites de la mort – prenaient désormais un sens à ses yeux. Même son ridicule mariage avec Marguerite, une femme têtue et maussade rechignant à tout compromis sur ce qui comptait pour lui. Une femme aux idées sentimentales sur les autochtones d'UMa47/E. Telles étaient les pierres sur lesquelles Ray avait été affûté telle une lame.

Le mot « lame » fit remonter en lui le malencontreux souvenir de ce qu'il s'était passé chez Sue Sampel. Cela avait été un pur réflexe : il n'avait jamais eu l'intention de la blesser physiquement. Elle l'avait rendu furieux en éclatant de ce rire strident et insolent, alors il l'avait poussée, et la lame était apparue dans la main de Sue et il avait dû lutter pour la lui enlever, et au bout d'un moment de maladresse, il y avait eu du sang. Mon Dieu, comme il détestait le sang. Mais cette rencontre, se dit-il, aussi horrible soit-elle, a elle aussi constitué une expérience tutélaire : elle a prouvé que je suis capable d'un acte audacieux et transgressif.

Il connaissait assez bien la disposition des lieux pour parvenir à la batterie d'ascenseurs centraux. Deux des quatre cabines étaient vides, leurs portes s'ouvrant et se refermant

comme des paupières spasmodiques.

Les secousses du sol s'étaient calmées. Un séisme dans cette région, bien que peu probable, n'avait rien d'impossible. Mais Ray n'y croyait pas. Il se passait quelque chose en bas, dans les profondeurs de l'Œil.

De toute évidence, l'équipe de nuit avait bien été entraînée à évacuer d'urgence. Les employés se déversaient deux par deux dans les cages d'escaliers, l'air inquiet mais calme, en se disant sans doute que la secousse avait cessé et qu'ils n'évacuaient que par formalité.

Une femme au regard perçant repéra Ray debout près des ascenseurs : « On est censés sortir directement, pas redescendre dans les rouages, vint-elle lui dire. Et on n'est *vraiment* pas censés se servir des ascenseurs. »

Foutus responsables de couloirs, pensa Ray. Il montra brièvement sa carte passe-partout volée en disant : « Contentez-vous de quitter le bâtiment aussi vite que possible.

— Mais on nous a dit…

— Si vous ne voulez pas perdre votre travail, allez-y. Ou alors donnez-moi votre nom et votre numéro de badge. »

La voix de l'autorité. La femme grimaça et partit avec un regard blessé. Ray entra dans la cabine d'ascenseur la plus proche et pressa le bouton du cinquième sous-sol pour approcher le plus possible de la galerie O/BEC. Il pensait disposer d'un peu de temps pour arriver à ses fins. Une fois le personnel civil hors du bâtiment, Shulgin y expédierait une équipe d'inspecteurs, mais la tempête ralentirait considérablement ce processus.

Les sirènes résonnaient au fond du puits d'ascenseur. Ray se trouvait quatre étages sous la plaine du Minnesota lorsque les sirènes se turent, l'ascenseur s'immobilisa et les lumières s'éteignirent.

Panne d'électricité. Les systèmes de secours s'activeraient dans quelques secondes.

Malgré tout, se dit Ray, ne devrait-il pas y avoir un éclairage de sécurité ?

Il fallait croire que non. L'obscurité était totale.

Il sortit son serveur de sa poche, mais même cet appareil-là

restait éteint. Ray aurait aussi bien pu être aveugle.

Il n'avait jamais aimé les espaces sombres et clos.

Il tendit les mains pour s'orienter. Il recula dans un coin de la cabine, avec des murs attenants à sa gauche et à sa droite. Les surfaces d'aluminium poli étaient froides et inertes au toucher.

Cela ne va pas durer, se dit-il. Et si la panne d'électricité se poursuivait, cela ne pouvait que nuire aux O/BEC. Les pompes cesseraient de fonctionner, l'hélium liquide ne circulerait plus, la température dans les cylindres monterait au-dessus du seuil critique des -268°C. Mais une voix contradictoire s'éleva en lui : *Cette saloperie t'a eu.*

Tiens bon, s'ordonna-t-il. Il était arrivé à l'Allée empli de certitude et avec la sensation de son pouvoir : il y était venu par une suite de pas irrévocables, convaincu que les O/BEC étaient la source de tout ce qui avait mal tourné à Blind Lake. Mais le bâtiment l'avait privé de son énergie. Il se retrouvait coincé dans une boîte, avec sa confiance qui commençait à s'effriter dans le noir.

Je ne suis pas ici pour moi, se dit Ray. Il fallait qu'il garde cela à l'esprit. Il était là parce que les enfants naïfs placés désormais sous sa responsabilité jouaient avec une machine dangereuse, et il comptait bien les en empêcher, que cela leur plaise ou non. Il s'agissait par-dessus tout d'un acte altruiste. Bien davantage : d'un acte de rédemption. Ray avait commis une erreur chez Sue Sampel, il était prêt à l'admettre. Il tirait une certaine fierté de sa capacité à considérer les problèmes avec réalisme. N'importe qui d'autre se serait peut-être laissé aveugler par la cupidité, le refus ou la peur. Pas Ray. La machinerie de ce bâtiment était devenue une menace dont il allait s'occuper. Il effectuait un acte d'une nécessité morale tellement fondamentale que cela le laverait de toutes les erreurs qu'il aurait pu commettre en l'accomplissant.

À moins qu'il ne soit trop tard. L'ascenseur ne bougeait pas, mais Ray imaginait entendre le bâtiment craquer et gémir autour de lui, se déformer dans l'obscurité. Cette chose que nous avons éveillée, se dit Ray, est puissante, elle est forte et elle est en train d'en prendre conscience.

Il remonta avec méthode une jambe de son pantalon. Il avait

quitté Sue la main serrée sur le couteau ensanglanté. Il n'avait voulu ni le lâcher ni l'abandonner. Le couteau, l'acte de s'en servir comme arme, avait rendu la suite à la fois possible et nécessaire. C'était à ce moment-là qu'il avait imaginé pénétrer dans l'Œil grâce au passe-partout de Charlie Grogan. Il avait pris le chemin de chez Charlie avec le couteau posé à côté de lui sur le siège passager, objet intouchable décoré de filets du sang de Sue Sampel. Puis il s'était arrêté au bord de la route, avait nettoyé le couteau à l'aide d'un mouchoir jetable et s'était plaqué avec soin la lame contre le mollet gauche avec un rouleau de gros ruban adhésif trouvé dans la boîte à gants. Cela lui avait semblé une bonne idée, à ce moment-là.

Il voulait maintenant garder le couteau à la main, prêt à servir. Pire, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il avait peut-être laissé un peu de sang sur la lame, après tout, et la perspective du sang de Sue Sampel touchant sa peau et pénétrant ses pores lui semblait à la fois grotesque et insupportable. Mais dans le noir absolu de l'ascenseur immobilisé, il eut du mal à trouver le côté non aiguisé du couteau. Il s'était emmailloté comme une putain de momie.

Il n'avait pas beaucoup réfléchi non plus au problème physique consistant à décoller de sa jambe poilue ce qui semblait des centaines de mètres de ruban adhésif. Il enlevait presque à coup sûr un peu de peau avec. Il tira longtemps, en haletant, à la manière enseignée à Marguerite durant ces cours de préparation à l'accouchement auxquels il l'avait accompagnée avant la naissance de Tessa. Ses larmes coulaient lorsqu'il parvint à la dernière couche de bande, et en l'arrachant, le couteau vint avec, coupant un joli petit bout de mollet le long de la cheville.

C'en était trop. Ray hurla de douleur et de frustration, et son hurlement sembla rendre l'ascenseur immobile beaucoup plus petit, d'une étroitesse insupportable. Il ouvrit grand les yeux, en cherchant la lumière – il avait entendu dire que l'œil humain pouvait détecter ne serait-ce qu'un seul photon – mais il n'y avait rien, rien que l'aiguillon de sa propre sueur.

Il n'était pas impossible qu'il meure là, ce qui serait très mauvais ; ou pire, s'il se trompait sur l'Œil, si Shulgin le trouvait

là une fois la crise terminée, en plein délire et avec une arme compromettante à la main ? Le couteau, ce putain de couteau. Il ne pouvait pas le garder et il ne pouvait pas s'en débarrasser.

Et si les murs se refermaient sur lui comme des dents ?

Il se demanda s'il arriverait – au cas où cela s'avérerait nécessaire – à se tuer lui-même avec le couteau. Comme un samouraï qui s'éventre avec son épée. À quel point et à quelle vitesse pourrait-il se blesser avec une lame de quinze centimètres ? En termes d'efficacité, valait-il mieux s'ouvrir les poignets avec ou se l'enfoncer dans le ventre ? Se trancher la gorge était-il une meilleure solution ?

Il pensa à la mort. À l'impression que cela lui ferait de s'écouler loin du désordre de son propre moi, de dériver de plus en plus profondément dans le passé statique et vide.

Il imagina entendre la voix de Marguerite, l'entendre lui murmurer à l'oreille des mots qu'il ne comprit pas :

l'ignorance
la curiosité
la douleur
l'amour

… preuves supplémentaires, s'il en était besoin, que la folie des O/BEC l'avait déjà contaminé…

À ce moment-là, les lumières se rallumèrent.

« Ah ! nom de Dieu ! Merde ! » dit Ray, un instant stupéfait.

L'ascenseur revint à la vie en bourdonnant et reprit sa descente.

Ray s'aperçut qu'il s'était mordu la langue : il avait la bouche pleine de sang. Il le cracha sur le revêtement de sol vert, redescendit le revers de son pantalon sur sa cheville blessée et attendit l'ouverture des portes.

Vingt-neuf

« Elle est peut-être partie chercher sa mère », dit Élaine, mais quand Chris appela à nouveau Tessa, il n'obtint pas davantage de réponse, et le couloir bien éclairé du rez-de-chaussée était vide aussi loin que portait le regard.

Il sortit son serveur de poche et prononça à nouveau le prénom. Pas de réponse. Il essaya Marguerite. Rien non plus.

« Ça fait quand même un peu froid dans le dos », estima Élaine.

Pire que cela. Chris avait l'impression de se retrouver dans un de ces cauchemars où une chose absolument essentielle s'est volatilisée entre vos mains. « Sue est dans quelle chambre ?

— La 211, répondit aussitôt Élaine. À l'étage.

— Sonne l'infirmière de service et demande-lui de chercher Tess. Je trouverai Marguerite. »

Élaine regarda Chris s'élancer dans l'escalier. Elle ne s'inquiétait pas vraiment. La gamine avait dû descendre à la cafétéria ou partir faire un tour en chariot médical. « Plutôt amateur de vie de famille, notre Chris, dit-elle à Vogel.

— Ne lui enviez pas ce qu'il a trouvé ici, murmura celui-ci. Cela pourrait s'arrêter n'importe quand. »

Chris découvrit Sue Sampel tout près de s'endormir, seule dans sa chambre sombre. « Marguerite est déjà partie, dit-elle. Chris ? C'est vous ? Chris ? Qu'est-ce qu'il y a, Marguerite s'est perdue ?

— Je n'arrive pas à contacter son serveur. Pas de quoi s'inquiéter. »

Elle bâilla. « Racontez pas de conneries. Vous, vous vous inquiétez.

— Rendormez-vous, Sue.

— Je crois que je vais le faire. Je crois qu'il faut. Mais je sais

bien que vous mentez. Chris ? Ne vous perdez pas dans le noir, d'accord ?

— D'accord », promit-il. Même s'il n'avait aucune idée de ce qu'elle voulait dire par là.

Il parcourut le couloir d'un bout à l'autre, en ouvrant les portes. À part la chambre dans laquelle Adam Sandoval reposait immobile et comateux, il ne trouva qu'espaces de rangement vides, armoires pharmaceutiques verrouillées, salles de réunion inoccupées et bureaux plongés dans le noir.

Son serveur bourdonna dans sa poche. Il le sortit et répondit à Élaine, qui l'informa que l'infirmière de nuit avait appelé la sécurité et que le personnel de service entamait une recherche systématique dans toutes les pièces. « Mais il se passe aussi quelque chose à l'Œil. J'ai eu Ari Weingart, qui m'a dit qu'on évacuait l'Allée de l'Observatoire. »

Chris regarda le serveur dans sa main : si le sien fonctionnait, pourquoi pas celui de Marguerite ou de Tessa ?

Si Marguerite et Tessa manquaient toutes deux à l'appel, cela signifiait-il qu'elles étaient ensemble ? Et si elles ne se trouvaient plus dans le bâtiment, où étaient-elles parties ?

Il regagna les épaisses portes en verre de l'entrée. Si Marguerite avait quitté la clinique, elle aurait pris la voiture. Impossible de voyager autrement ; par ce temps. Si l'automobile avait disparu, il pourrait peut-être en emprunter une autre et la suivre.

Mais la conventionnelle et urbaine petite automobile de Marguerite n'avait pas bougé de l'endroit où Chris l'avait garée, les roues sur le trottoir, sous une nouvelle couche de neige. Il ouvrit la porte et la neige entra dans la clinique, portée par un vent passager, petits flocons se transformant en diamants détrempés sur le sol carrelé.

Dans son dos, Élaine lui mit la main sur l'épaule. « C'est bizarre, d'accord, mais il faut que tu te calmes.

— Tu crois que Ray a quelque chose à y voir ?

— J'y ai réfléchi. Ari dit qu'il a eu Shulgin au téléphone et que Shulgin a parlé à Charlie Grogan. Ray est quelque part à l'Œil. »

Chris garda la porte entrouverte, laissant l'air glacé lui caresser le visage. « Elle était *juste là,* en train de jouer avec ce

foutu camion en bois. Les gens ne disparaissent pas comme ça. »

Et pourtant si, pensa-t-il. Ils vous filent comme de l'eau entre les doigts.

« Monsieur Carmody ? » l'interpella Rosalie Bleiler, l'infirmière de service. « Pourriez-vous fermer cette porte, s'il vous plaît ? Elmo, je veux dire Elmore Fisk, notre garde de nuit, aimerait vous voir à l'entrée de service.

— Il a trouvé Tess ? »

Le ton de sa voix fit tressaillir Rosalie. « Non, monsieur, mais il a trouvé des empreintes d'enfant là-bas dans la neige. »

Tess n'était pas habillée pour sortir. « A-t-il *suivi* ces empreintes ? »

Elle hocha la tête. « Jusqu'à environ cinquante mètres après le parking visiteurs. Mais c'est justement là le problème. Il dit que les empreintes ne vont nulle part. Elles s'arrêtent d'un coup. »

Trente

Jusqu'à ce jour, il y avait eu sept tentatives sérieuses pour sortir de Blind Lake. Trois d'entre elles avaient vu les mini-drones mettre à mort les personnes ayant franchi la clôture et pénétré dans la zone interdite. Les forces de sécurité avaient mis fin à quatre autres tentatives à l'intérieur de Blind Lake. La dernière était celle d'un traiteur souffrant d'agoraphobie qui avait choisi d'escalader seul la clôture mais dont le courage s'était évanoui à mi-hauteur. Le temps que la Sécurité le trouve et le convainque de redescendre, il souffrait de gelure aux doigts des deux mains.

Herb Dunn, un vétéran de la Marine de cinquante-deux ans, travaillait à la Sécurité civile depuis que, dix ans plus tôt, la succursale de FedEx à Fargo avait réduit ses effectifs. La quarantaine de Blind Lake avait coupé la communication entre Herb et ses créanciers (dont deux ex-femmes), ce dont il ne se plaignait pas. Seul l'accès aux derniers films et aux sites Web érotiques lui manquait, Quand il eut compris qu'il n'allait pas attraper la peste ou quoi que ce soit, Herb s'était installé dans le blocus sans vraiment d'inconfort.

Sauf cette semaine. Cette semaine, il était de ce que la Sécurité appelait Patrouille du Petit Jour, le tour de garde le moins apprécié de tous. La Patrouille du Petit Jour consistait à envoyer un type en véhicule tout-terrain faire le tour de la clôture, sans doute pour sauver les mécréants de leurs propres et malencontreuses tentatives d'évasion. La Patrouille du Petit Jour n'avait encore jamais trouvé un seul mécréant, mais Herb lui supposait un certain effet dissuasif. Ce jour-là, étant donné la saloperie de tempête subie par Blind Lake durant la nuit, Shulgin lui avait dit de raccourcir son circuit : juste un aller-retour au portail principal. Cela n'avait malgré tout rien d'une partie de plaisir.

La neige avait commencé à se calmer lorsqu'il sortit du

garage, mais un vent féroce soufflait hélas du nord-ouest. Les véhicules de la Sécurité, des Honda à conduite intelligente munies de pneus à roulement mutable, étaient de bonnes machines ; Herb pensait néanmoins qu'une motoneige se serait montrée plus efficace.

Un chasse-neige avait dégagé la route principale partant de Hubble Plaza, au centre, mais seulement jusqu'au lotissement du personnel, en direction du sud. Ensuite, et jusqu'à la clôture, ce n'était que neige soufflée et dérivante, flocons trop épars pour dissimuler la route mais pas pour ralentir la Honda. Herb se consola un peu en pensant que son déplacement n'avait rien d'urgent ni d'indispensable, ce qui lui rendit les retards plus faciles à supporter. Il trouva une position plus confortable dans la chaleur embuée de la cabine et essaya de se représenter son actrice favorite du moment dans une nudité totale. (Chez lui, il avait des applis de vidéoservice pour cela.)

Quand il arriva au portail principal, l'aube avait eu le temps de venir et de disparaître. La lumière suffisait désormais à marquer les limites de son champ de vision, une bulle de neige soufflée par le vent autour de la cabine de la Honda et une portion de nuages pesants dans un ciel qui ressemblait à une rivière boueuse.

Il atteignit le point de demi-tour au portail principal – aucune audacieuse tentative d'évasion en cours – et s'arrêta, moteur au ralenti. Il fut tenté de fermer les yeux et de récupérer un peu du retard de sommeil qu'il avait pris en regardant de vieux téléchargements jusqu'après minuit alors qu'il devait se lever à 3h30 afin de se préparer pour cette expédition qui ne rimait à rien. Mais si on le surprenait à dormir, il se retrouverait de Patrouille du Petit Jour jusqu'à la fin des temps. De toute manière, le café du petit déjeuner avait fait son chemin en lui et il ressentait le besoin pressant d'écrire son nom dans la neige.

Il descendait de la Honda dans la matinée glaciale lorsque les nuages bas se levèrent. Il vit alors quelque chose bouger de l'autre côté du portail principal. Quelque chose dehors dans le noman's land. Quelque chose de gros. Il crut d'abord à un de ces camions de livraison robotisés chargés de vivres et de fournitures, mais lorsque le vent vira à nouveau, il vit plusieurs

autres formes incertaines. Des machines *énormes,* juste à l'extérieur de la clôture.

Il avança encore un peu au pas de l'oie dans la neige. Juste pour voir, se dit-il. Il s'était autant approché du portail qu'il en avait l'intention lorsque celui-ci commença soudain à s'ouvrir. Le vent marqua une autre accalmie, un instant de calme presque surnaturel, et il reconnut les véhicules à l'extérieur : des tanks Powell et des véhicules blindés de transport de troupes. Des douzaines, en file indienne, à l'extérieur de Blind Lake.

Il se retourna et effectua quelques pas maladroits en direction de la Honda, mais se retrouva aussitôt encerclé par une demi-douzaine de soldats en masque aérosol et combinaison protectrice blanc-camouflage. Des soldats portant des lunettes de vision nocturne ci des fusils à impulsions thermiques.

Herb Dunn avait servi dans l'armée. Il connaissait la musique.

Il leva les mains en essayant de prendre un air inoffensif.

« Je ne suis qu'un employé », dit-il.

Trente et un

Trop troublée pour ressentir de la terreur, Marguerite se força à se concentrer sur sa respiration. Elle ignora le sol sableux sous ses mains et ses genoux, ignora la sensation de chaleur sèche, et surtout ferma les yeux pour ignorer la présence du Sujet. Inspire, pensa-t-elle. Respirer, c'est important. Respirer, c'est important parce que… parce que…

Parce que si elle se trouvait vraiment à la surface d'UMa47/E, elle n'arriverait pas à respirer.

L'atmosphère d'UMa47/E était moins oxygénée que celle de la Terre, et très raréfiée. La différence de pression lui aurait fait éclater les tympans, si elle était arrivée là depuis Blind Lake.

Mais c'était la peur, et non l'anoxie, qui la faisait haleter, et ses oreilles ne semblaient pas avoir de problèmes.

Par conséquent, se dit-elle – toujours à genoux, les yeux bien fermés – par conséquent, par conséquent, je ne suis pas vraiment là. Par conséquent je ne cours aucun danger immédiat.

(Mais si je ne suis pas là, pourquoi est-ce que je sens des grains de sable sous mes ongles, pourquoi est-ce que je sens le souffle du vent sur ma peau ?)

L'été des onze ans de Marguerite, ses parents l'avaient emmenée en vacances en Alaska. Au grand désarroi de Marguerite, son père leur avait offert une virée en avion au-dessus du parc national de Glacier Bay. Le minuscule monomoteur avait piqué et tangué dans les vents des montagnes, terrifiant Marguerite jusqu'à la nausée, la terrifiant bien trop pour qu'elle puisse seulement regarder par le hublot.

Son père lui avait alors mis le bras autour des épaules pour lui dire de sa voix pastorale la plus profonde : « Tout va bien, Margie. Tu ne cours pas le moindre danger. »

Elle s'était répété la phrase jusqu'à la fin du vol. Son mantra. *Tu ne cours pas le moindre danger.* Une nappe d'huile sur des

eaux mouvementées. Cela l'avait calmée. Les mots lui revenaient, maintenant.

Tu ne cours pas le moindre danger.

(Mais ce n'est pas vrai. Je suis perdue, je suis sans défense, je ne sais pas ce qu'il se passe et je ne sais pas non plus comment rentrer chez moi…)

Pas le moindre danger. Le mensonge absolu.

Elle ouvrit les yeux et se força à se lever.

Le Sujet se tenait immobile à plus d'un mètre d'elle. Marguerite le savait d'expérience : une fois immobile, il risquait fort de le rester un bon moment. (Elle se souvint du commentaire de Chris – *pas très portée sur la fête, comme planète* – et refoula une envie idiote de glousser.) Ses inscrutables yeux blancs la regardaient, ou du moins regardaient dans sa direction, et Marguerite était tentée de lui retourner son regard. Mais chaque chose en son temps, se dit Marguerite. Commence par te comporter en scientifique. *(Tu es une scientifique. Tu ne cours pas le moindre danger*. Deux mensonges encourageants.)

Évalue ton environnement.

Elle se tenait juste à l'intérieur de la structure dans laquelle était entré le Sujet. En regardant derrière elle, Marguerite vit, à proximité choquante des voûtes, le désert qu'elle replaça d'instinct dans le contexte de la géographie d'UMa47/E : le plateau continental de la plus grande plaque continentale, loin de toutes les mers salées et peu profondes de la planète, à la limite équatoriale d'une zone tempérée. Mais il y avait bien plus que cela. Il y avait un ciel aussi blanc et lumineux qu'une porcelaine sortant du four, une chaîne de collines basaltiques érodées disparaissant au loin, la longue lumière d'un soleil étranger, des ombres qui s'allongeaient sous ses yeux. Il y avait un vent irrégulier sentant la chaux et la poussière. Ce n'était pas une image mais un endroit : tactile, tangible, avec une vraie texture.

Si je ne suis pas là, se demanda Marguerite, où suis-je ?

Le plafond de la structure filtrait la lumière directe du soleil. « Structure », se fit-elle la réflexion, était un de ces mots

équivoques tant apprécié des gens d'Obs, mais pouvait-elle vraiment appeler cela une « construction » ?

Il n'y avait pas vraiment de murs, rien que rangée sur rangée de colonnes (blanc d'orme et rose corail) arrangées en une suite de voûtes irrégulières jointes en un toit. Plus loin, les ombres s'épaississaient, impénétrables. Le sol n'était que sable soufflé et dérivant. Cela ne ressemblait en rien à Homardville. Ça a peut-être poussé ici au fil des siècles, se dit-elle. Elle toucha la colonne la plus proche. Elle était fraîche et un peu iridescente, comme de la nacre.

Un picotement naquit dans sa main, qu'elle retira.

Bien entendu, tout ceci était impossible, et pas seulement parce qu'elle respirait sans problème sur la surface d'une planète inadaptée à l'homme. Les images O/BEC d'UMa47/E avaient franchi cinquante et une années-lumière. Ce que les moniteurs avaient affiché était littéralement de l'histoire ancienne. Il n'y avait pas la moindre simultanéité, sauf si les O/BEC étaient parvenus à défier les lois fondamentales de l'univers.

Mieux valait peut-être penser à cette expérience comme à une observation en réalité virtuelle profonde. Ou à un rêve très réaliste.

Malgré sa fragilité, cet échafaudage lui donna le courage de regarder le Sujet en face.

Celui-ci était moitié plus grand qu'elle. Aucune de ses observations n'avait préparé Marguerite à la masse animale brute du Sujet. Cela lui rappela sa première rencontre physique avec un gros animal, lors d'une sortie dans un zoo pédagogique avec sa classe de quatrième. Les animaux d'apparence innocente à la télé s'étaient avérés plus grands, plus sales, plus odorants et bien plus imprévisibles qu'elle ne l'avait imaginé. Cela l'avait déconcertée qu'ils soient si *eux-mêmes,* si indifférents à ses idées préconçues.

Le Sujet était impitoyablement lui-même. À part sa bipédie et sa station verticale, il n'avait rien d'humain. Il ne ressemblait pas davantage à un insecte ou à un crustacé, malgré cette ridicule appellation de « homard » dont on l'avait affublé.

Il avait des pieds larges, plats, parcheminés, sans ongles ni orteils. Des pieds servant à se tenir debout, pas à courir. Le long voyage les avait recouverts de poussière et de crasse, et le tégument caillouteux était devenu par endroits presque lisse à force d'érosion. Marguerite se demanda s'il en souffrait.

Ses jambes, aussi grandes que celles de Marguerite mais presque deux fois plus épaisses, dégageaient une impression de vigueur, comme deux troncs d'arbres enveloppés dans du cuir rouge brique. Elles se rejoignaient avec homogénéité et l'entrejambe ne s'ornait d'aucun de ces complexes attirails typiques de la sexualité humaine, ce qui n'était pas forcément surprenant : les endroits plus adaptés pour installer des organes génitaux ne manquaient pas, même s'il restait à démontrer que le Sujet ou ses semblables possédaient des organes génitaux du type conventionnel.

Son thorax s'élargissait en un disque épais, auquel étaient fixés ses quatre bras : les deux manipulateurs, fins, souples et terminés par ce qui ressemblait un peu à des mains humaines – quatre doigts dont un opposable –, même si les articulations ne correspondaient pas du tout, et deux trapus servant à saisir la nourriture, juste assez longs pour atteindre la bouche, qui semblaient vraiment bizarres et relevaient autant d'une mâchoire externe que d'un jeu de membres supplémentaire. En lieu et place de mains, ces bras secondaires possédaient des structures osseuses en lames de pelle avec lesquelles ils coupaient et broyaient les matériaux végétaux.

La tête du Sujet était un dôme mobile avec des replis de chair là où l'anatomie humaine aurait placé un cou. Sa bouche, fente rosé verticale, cachait une longue langue râpeuse, presque préhensible. Il avait des yeux aussi écartés que ceux d'un oiseau, nichés dans du cartilage d'un violet bleuâtre. Des yeux non d'un blanc pur, s'aperçut Marguerite, mais tirant sur le jaune, l'ivoire de vieilles touches de piano. On ne voyait pas la moindre structure à l'intérieur, ni pupille ni cornée, peut-être s'agissait-il d'amas inorganisés de cellules photosensibles, ou peut-être cette structure restait-elle cachée sous une surface en partie opaque, comme une paupière permanente.

Personne n'avait pu définir la fonction de la crête orange au

sommet de son crâne. Sur Terre, de tels attributs servaient à la sélection sexuelle, mais on pouvait difficilement lui attribuer de genre parmi le peuple du Sujet, chaque individu étant doté d'une telle crête.

La caractéristique la plus remarquable – ou la plus remarquablement étrange – du Sujet était la cavité dorsale qui creusait verticalement son thorax jusqu'à mi-hauteur. Tout le monde s'accordait à penser qu'il s'agissait d'un orifice respiratoire. Aussi longue que l'avant-bras de Marguerite, elle s'ouvrait et se refermait à intervalles réguliers comme une bouche haletant sans lèvres. (Dans un de ses moments de vulgarité, Ray l'avait comparée devant Marguerite à un « vagin malade ».) Lorsqu'elle s'ouvrait, Marguerite voyait dessous un tissu poreux en nid-d'abeilles, jaune et humide. De fins cils gris argent frangeaient l'ouverture.

Je ne cours pas le moindre danger, se rappela-t-elle, mais en toute franchise, elle avait peur du Sujet, peur de l'évidence de son poids, de sa substance, de son implicite force animale. Peur même de son odeur, une légère puanteur organique à la fois douceâtre et désagréablement riche, comme l'odeur se dégageant de l'écorce d'un citron verdi par la moisissure.

Eh bien, se dit Marguerite, et maintenant ? On fait comme s'il s'agissait d'une véritable rencontre ? On se parle ?

Pouvait-elle seulement parler ? La peur lui avait asséché le gosier. Sa langue lui semblait engourdie comme un morceau de coton.

« Je m'appelle Marguerite, chuchota-t-elle. Je sais que tu ne comprends pas. »

Il ne comprenait peut-être même pas le concept de langage parlé. Elle resta longtemps à regarder. Le Sujet en disait peut-être beaucoup par ses silences. Peut-être parlait-il un langage d'immobilité.

Mais il ne restait pas complètement immobile.

Sa fente respiratoire s'élargit pour émettre un soufflement presque inaudible. Cela pouvait-il être un langage ? On aurait plutôt dit de la détresse respiratoire.

Merde, se dit Marguerite, être là, je ne sais ni où ni pourquoi, juste pour me retrouver encore une fois confrontée à

l'impossibilité d'une communication, c'est vraiment ridicule. Je ne sais même pas s'il parle ou s'il meurt.

Le Sujet acheva son discours, s'il s'agissait bien d'un discours, en exhalant une bouffée à l'odeur de lait tourné.

Pour le reste, il n'avait toujours pas bougé.

Si c'est là une occasion et non une simple hallucination, songea Marguerite, elle est gâchée. Sa peur se mêlait de frustration. Se tenir si incroyablement, si extraordinairement près de lui. Et en même temps toujours aussi loin. Toujours muette, toujours sourde.

Dehors, les ombres s'allongeaient avec la tombée de la nuit. Le ciel pâle s'était assombri en une nuance de blanc plus bleue.

« Je ne comprends pas ce que tu as dit, avoua Marguerite. Je ne sais même pas si tu as dit quelque chose. »

Le Sujet exhala et fit palpiter ses cils.

Si, il a parlé, dit une voix.

Elle n'appartenait pas au Sujet. Marguerite l'entendait venir de tout autour d'elle. Des voûtes nacrées, ou des ombres plus loin.

Mais ce n'était pas le plus étrange.

Le plus étrange, c'était qu'on aurait juré la voix de Tessa.

Trente-deux

Élaine Coster intercepta Chris au moment où il s'apprêtait à sortir de la clinique. « Oh là, dit-elle, attends un peu… Tu vas où ?

Elle savait qu'il flippait à cause de la disparition de Tess et de Marguerite. L'infirmière de service avait raconté à Élaine l'histoire des empreintes de la fillette qui disparaissaient dans la neige. Élaine détestait imaginer Tess, qui lui avait semblé une gamine plutôt gentille, dehors par un tel froid. Mais le jour approchait à grands pas, et Élaine estimait qu'on retrouverait la fillette sans trop de difficultés, Chris devait juste faire preuve d'un peu de patience. Quant à Marguerite…

« Je pars à l'Allée de l'Observatoire, annonça Chris.

— À l'Œil ? Je suis désolée, mais enfin, pour quoi faire ? Ari ma dit qu'on était en train de l'évacuer.

— Je ne peux pas te l'expliquer. »

Elle lui prit le bras avant qu'il puisse ouvrir la porte. « Allons, Chris, tu n'es pas si bête. Tu penses que Tess et Marguerite sont *à l'Œil ?* Comment cela pourrait-il être seulement possible ? »

S'il vous plaît, se dit Élaine, pas un autre cas de démence à Blind Lake.

« Tess ne traînait pas dehors sans but. Sa piste part en ligne droite, et elle part dans la direction de l'Œil.

— Mais cette piste disparaît, à un moment ?

— Oui.

— Donc Tess est peut-être juste revenue à la porte de la clinique. Tu sais, en remettant les pieds dans ses empreintes.

— En marchant à reculons dans la neige ? La nuit ?

— Eh bien, donne-moi *ton* opinion sur le sujet. Si elle est à l'Œil, comment y est-elle allée ? Des ailes lui ont poussé, Chris ? Ou peut-être a-t-elle utilisé la téléportation ? Le voyage astral ?

— Je ne prétends pas comprendre comment elle a fait. Mais la dernière fois qu'elle a disparu de l'école, c'est là qu'elle est

allée.

— Tu crois vraiment qu'elle a fait tout ce chemin à pied par ce temps ?

— À pied, je n'en sais rien. Mais je pense qu'elle est là-bas, je pense qu'elle a des ennuis, et je pense que Marguerite voudrait que j'aille la chercher.

— Parce que tu lis dans les esprits, en plus ? Il y a déjà Ari, Shuigin et un tas d'autres gens qui ouvrent l'œil, pour Tess et Marguerite. Laisse-les faire leur boulot. Tu ne pourras pas le faire mieux qu'eux. Chris, écoute-moi. *Écoute-moi.* Un de mes contacts de la Sécurité m'a appelé. On a l'équivalent de tout un putain de bataillon de matériel et de personnel militaire qui vient d'arriver au portail principal et qui entre dans Blind Lake. Tu comprends ? Le blocus est terminé ! je ne sais pas ce qu'il va se passer ensuite, mais selon toute probabilité, Blind Lake sera évacué avant la nuit : toi, moi Tess, Marguerite, *tout le monde*. Je pars sur la route voir ce qu'il s'y passe, et je veux que tu m'accompagnes. On est toujours journalistes. On tient un article, là.

Il lui sourit d'une manière qui ne plut pas à Élaine, à la fois triste et désolée. Elle décida qu'elle détestait tous les jeunes hommes au regard malheureux.

« Occupe-t'en, Élaine, dit-il. C'est ton article. À toi de raconter l'histoire. »

Élaine l'observa qui introduisait son grand corps dans la voiture et partait à une vitesse imprudente entre les flocons qui continuaient à tomber.

De sa chaise, où il ressemblait à un bouddha tassé dans un fauteuil de compagnie aérienne, Sébastian Vogel lui dit : « Je crois que j'ai fini par comprendre. »

Élaine s'assit avec lassitude à côté de lui. « Par pitié, assez de conneries métaphysiques. » Elle avait à faire. Il fallait qu'elle remballe son serveur et ses notes manuscrites pour les garder sur elle, même si un bureaucrate armé voulait les lui confisquer. Qu'elle se prépare à retrouver le monde extérieur, quoi qu'il soit devenu, avec ses pèlerins, ses avions qui s'écrasaient, ses barrages routiers à l'est du Mississippi.

« Depuis Crossbank, dit Sébastian, je me demande pourquoi vous avez accepté cette mission. Une journaliste scientifique expérimentée, engagée par un magazine new-yorkais clairement de deuxième zone pour traiter un sujet déjà rabâché à mort, en partageant de surcroît les feux de la rampe avec un théologien excentrique et un colporteur de ragots discrédité. Dès le début, j'ai trouvé que ça ne tenait pas debout. Mais je crois comprendre, maintenant. Tout ça, c'est à cause de Chris, pas vrai ?

— Oh, allez vous faire *foutre,* Sébastian.

— Vous avez lu son livre, vous avez suivi son histoire dans la presse, vous avez assisté à son témoignage devant le Congrès. On vous a peut-être même tuyautée sur les problèmes éthiques de Calliano. Vous avez vu Chris se faire clouer au pilori, et vous saviez qu'il avait raison malgré tout le scandale et la mauvaise presse. Vous vous êtes intéressée à lui. Il vous rappelait peut-être ce que vous étiez à son âge. Vous avez accepté ce boulot pour pouvoir le rencontrer. »

C'était d'autant plus agaçant que Sébastian ne se trompait pas. Élaine fit appel à son plus féroce regard allez-vous-faire-voir.

« Vous a-t-il déçu ? demanda Sébastian. En tant que projet personnel ? »

Je n'ai pas le temps pour cela, se dit Élaine. Le manque de sommeil lui tournait la tête. Peut-être pouvait-elle rester assise là jusqu'à ce que les soldats viennent la chercher. Après tout, elle avait stocké tout son travail important dans son serveur de poche, et il faudrait qu'ils l'arrachent à son cadavre pour le lui prendre. « Quand j'ai rencontré Chris, je me suis dit qu'ils l'avaient brisé. Il était malheureux, cela crevait les yeux : il n'écrivait pas, sa consommation de drogues douces manquait un peu de modération et il se traînait une culpabilité bien trop lourde pour lui.

— Je ne suis pas sûr que son expérience avec Galliano en soit la seule cause.

— Sans doute pas. Je me suis juste dit…

— Vous avez voulu lui donner un coup de main, dit doucement Sébastian.

— Oui. Je suis une foutue sainte. Maintenant, *fermez-la*.

— Vous avez voulu lui transmettre un peu de votre cynisme.

— S'il apprenait à ne pas s'impliquer, il serait meilleur journaliste.

— Mais peut-être pas meilleur en tant qu'être humain.

— Là n'est pas mon propos.

— Ce dont il a besoin, Élaine, je le dis sans méchanceté, mais ce dont il a besoin, vous n'étiez pas en mesure de le lui donner.

— *Dixit* le gourou. » Elle se mordit la lèvre. « Et donc, vous en pensez quoi ? Vous pensez qu'il l'a trouvée ? Cette chose dont il a besoin ?

— Je crois qu'il est justement en train de la chercher », répondit Sébastian.

Sur le chemin de l'Œil, Chris croisa plusieurs voitures qui en partaient. Le bruit se répand que le siège est terminé, devina-t-il, et du coup le personnel de nuit quitte les installations.

Malgré le petit jour, la route restait délicate. Il vit plus d'une automobile abandonnée dans le fossé et des employés vêtus d'épaisses parkas faire signe à leurs collègues pour qu'ils les emmènent.

Il passa le poste de garde désert et se rendit directement à l'entrée de l'Œil, où il trouva Charlie Grogan occupé à faire sortir des retardataires dans l'air glacé du matin. Le bruit des sirènes se heurtait au vent déchaîné.

« Absolument impossible, décréta Charlie lorsque Chris lui eut expliqué ses intentions. Le bâtiment a subi une espèce de secousse tôt ce matin et il y a eu ensuite des problèmes électriques et de communication divers et variés. On a des protocoles stricts pour des situations de ce genre. Je ne peux laisser personne entrer dans le bâtiment avant qu'il n'ait été déclaré structurellement sain. Et même une fois inspecté, il y aura le problème du confinement cryogénique. » La tristesse se peignit sur son visage. « Les O/BEC sont sans doute déjà morts.

— Tessa est là-dedans.

— Que vous dites, monsieur Carmody, mais j'en doute fort. Nos gars de la Sécurité ont dirigé l'évacuation de manière très méthodique. Et de toute manière, que ferait Tessa ici à 5 heures

du matin ? »

Elle chercherait la Fille-Miroir, se dit Chris. « Ce ne serait pas la première fois qu'elle entre dans le bâtiment sans que personne ne s'en aperçoive.

— Vous avez vraiment une raison valable de croire Tess là-dedans ?

— Oui.

— Vous voulez bien me la donner ?

— Désolé. Il va falloir me faire confiance.

— Désolé aussi, écoutez, même si elle est à l'intérieur, on a des gens de la Sécurité de Blind Lake qui vont entrer. Ils peuvent peut-être vous conseiller.

— Charlie, vous feriez bien de vérifier. J'ai entendu dire qu'on redirigeait les hommes de Shulgin sur le portail sud.

— Quoi, à cause de ces militaires qui arrivent ?

— Appelez Shulgin. Demandez-lui quand vous pouvez espérer voir arriver un détachement de la Sécurité. »

Charlie soupira. « Écoutez, je vais en discuter avec Tabby Menkowitz, peut-être qu'elle a moyen de trouver un volontaire chez nous pour faire le tour de…

— Si Tess voit un étranger, elle se cachera. Dans une aussi grande installation, je ne doute pas qu'une fillette de onze ans saura éviter de se faire prendre.

— Mais elle se montrera pour vous ?

— Je crois qu'il y a des chances, oui.

— Vous avez l'intention de faire comment, d'explorer toutes les pièces du bâtiment ?

— La dernière fois, vous l'avez trouvée dans la galerie O/BEC, pas vrai ?

— Ouais, mais…

— Ce sont les O/BEC qui l'intéressent.

— Je pourrais perdre mon boulot, dit Charlie.

— Est-ce vraiment un problème, à ce stade ?

— *Merde,* Chris. » Puis : « Si ça finit mal et qu'on retrouve votre corps dans les décombres, qu'est-ce que je suis censé dire ?

— Que vous ne m'avez pas vu.

— Si seulement. » Le serveur de Charlie bourdonna dans sa

poche, il l'ignora. « Bon, écoutez. Prenez ça. » Il tendit à Chris son casque rayé de jaune. « il a un transpondeur intégré. Ça vous donnera des privilèges d'urgence passe-partout s'il reste encore un minimum de sécurité automatique en état de marche. Mettez-le. Et si vous ne trouvez pas Tess là où vous pensez la trouver, tirez-vous au plus vite, d'accord ?

— Merci.

— Et rapportez-moi mon putain de casque », dit Charlie.

Trente-trois

Dès que Marguerite reconnut la voix de Tessa, Tess en personne sortit de derrière (ou, d'une certaine manière, de *l'intérieur* de) la plus proche colonne iridescente.

Sauf que, et Marguerite s'en rendit tout de suite compte, ce n'était pas vraiment Tess. C'était son portrait craché, jusqu'à la salopette en jean et au T-shirt jaune dont Marguerite avait habillé en hâte sa fille au moment de partir à la clinique de Blind Lake. Mais Tess n'avait jamais semblé si surréalistiquement parfaite, si illuminée de l'intérieur, si impassiblement lucide.

C'était la Fille-Miroir.

« Inutile d'avoir peur », dit celle-ci.

Si, pensa Marguerite, je crois qu'il *faut* que j'aie peur. « Tu es la Fille-Miroir, balbutia-t-elle.

— Tess m'appelle comme ça.

— Et qu'est-ce que tu es, en réalité ?

— Il n'y a pas de mot simple pour cela.

— C'est toi qui m'as amenée ici ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que c'était ce que tu voulais. »

Vraiment ? « Qu'est-ce que tu as à voir avec ma fille ?

— J'ai beaucoup appris de Tess.

— Tu lui as fait du mal ?

— Je ne fais pas de mal aux gens. »

Cette créature, cette chose qui s'était approprié l'apparence de Tess, avait aussi sa diction et sa manière de ne pas donner de réponse directe aux questions qu'on lui posait. « Tess dit que tu vis dans l'Œil. Dans les processeurs O/BEC.

— J'ai une sœur à Crossbank, affirma la Fille-Miroir avec fierté. Et d'autres dans les étoiles. Presque innombrables. J'ai une sœur ici. On discute entre nous. »

Cette conversation est trop bizarre pour avoir vraiment lieu, décida Marguerite. Elle avait l'évolution et l'inertie d'un rêve et, comme un rêve, il faudrait la poursuivre jusqu'au bout. La participation de Marguerite était non seulement nécessaire, mais obligatoire.

Ursa Majoris 47 avait entrepris de se coucher sur l'horizon, projetant dans le dédale des voûtes de longues ombres complexes. « Cette planète se trouve à des années et des années de la Terre », dit Marguerite en pensant au temps, à son écoulement et à ses paradoxes. « Je ne peux pas être là.

— Tu n'es pas *là,* dit l'image de Tess en montrant le désert, tu es *là-dedans*. C'est différent, ici. De plus en plus, au fur et à mesure que tu t'enfonces à l'intérieur. Tu as raison, si tu sortais d'ici, tu mourrais. Ton corps ne pourrait pas respirer ni continuer à vivre, et si tu comptais les heures, elles seraient différentes de celles de Blind Lake.

— Comment connais-tu Blind Lake ?

— J'y suis née.

— Pourquoi as-tu l'apparence de Tess ?

— Je te l'ai dit : elle m'a beaucoup appris.

— Mais pourquoi *Tess ? »*

La Fille-Miroir haussa les épaules d'une manière qui rappelait désespérément Tess, « Elle connaissait ma sœur à Crossbank avant ma naissance. Cela aurait pu être quelqu'un d'autre. Mais il fallait que ce soit *quelqu'un*. »

Comme le Sujet, se dit Marguerite. On aurait pu choisir de suivre n'importe quel individu. Mais c'est tombé sur lui.

Leur échange se déroulait sous le regard indifférent du Sujet, si toutefois son immobilité signifiait un genre ou un autre d'indifférence.

« Vas-y, dit la Fille-Miroir. Parle-lui. Ce n'est pas ce que tu veux ? »

En fin de compte, si, mais cela n'avait jamais été qu'un fantasme. Elle ne savait pas par où commencer. Elle se tourna à nouveau vers le Sujet.

« Bonjour », dit-elle d'une voix fêlée, en se sentant idiote.

Pas de réaction.

Elle regarda la Fille-Miroir d'un air d'impuissance.

« Pas comme ça. Raconte-lui une histoire, suggéra celle-ci.
— Quelle histoire ?
— La *tienne*. »

Absurde, se dit Marguerite. Elle ne pouvait pas juste lui raconter une histoire. C'était une idée puérile, une idée à la Tess. Elle était là depuis déjà trop longtemps. À l'inverse du Sujet, elle ne pouvait pas rester indéfiniment au même endroit. Elle restait un être humain mortel.

Mais alors même qu'elle brassait ces pensées, elle sentit une vague de calme l'envahir. Cela lui rappela ce qu'elle ressentait en couchant Tess, en la bordant, en lui lisant (avant que Tess devienne trop grande pour cela) un extrait des vieux et étranges livres pour enfants qu'elle-même avait trouvés si fascinants : *Le Magicien d'Oz, Bilbo le Hobbit, Harry Potter*. La fatigue de Marguerite s'évanouit (peut-être à cause d'un charme jeté par la Fille-Miroir) et, fermant les yeux, elle se surprit à se demander ce qu'elle pourrait raconter au Sujet sur la Terre, non son histoire ni sa géographie mais son expérience personnelle de cette planète. Il ne pourrait manquer de trouver cela d'une étrangeté effrayante. Son histoire à elle : née de manière conventionnelle, selon la biologie humaine, de deux parents humains, sa mémoire émergeant de manière diffuse d'un brouillard de berceaux et de couvertures ; l'apprentissage de son nom (elle avait été « Margie » les douze premières années de sa vie) ; le plongeon dans l'ennui, les terreurs et les rares joies de l'école (Mlle Marmette, M. Foucek, Mme Bland, austères divinités des trois premières années de primaire) ; le cycle des saisons et le nom des mois, septembre et école, novembre et les premiers véritables jours froids, janvier sombre et souvent pénible, les mois de tempête et de dégel avant juin, juin chaud et porteur de promesses, les fugaces libertés d'août ; les drames de l'enfance : appendicite, appendicectomie, grippe, pneumonie ; les amitiés naissantes, durables ou avortées ; la prise de conscience progressive de ses parents comme deux personnes réelles et distinctes qui ne se limitaient pas à subvenir à ses besoins : sa mère qui cuisinait, tenait la maison, lisait de grands livres et dessinait des croquis au fusain (des

villages ruraux isolés, théoriquement espagnols, noyés dans la lumière clinique du soleil) ; son père, distant et non moins amateur de livres, pasteur presbytérien, grandiloquent seigneur des dimanches mais doux sur le front domestique, son père qui lui avait souvent semblé un homme seul, seul pour Dieu, seul pour la grande architecture du cosmos, l'échafaudage de significations qu'il imaginait lorsqu'il lisait les Évangiles synoptiques et auquel, lui avait-il avoué un jour, il n'avait jamais vraiment réussi à croire ; sa propre curiosité naissante envers le monde, la place de celui-ci dans le temps et sa place à elle dans la nature, une curiosité strictement scientifique, du moins de la manière dont elle comprenait le mot « science » d'après les émissions vidéo et les romans spéculatifs : la sensation agréable que procurait la compréhension des connaissances générales sur les planètes, les lunes, les étoiles, les galaxies, leurs débuts et leurs fins ultimes, de savourer même les questions sans réponse parce qu'elles étaient partagées, reconnues et systématiquement remises en cause, à l'inverse de la religiosité fragile de son père, dont il ne souhaitait même pas discuter, la foi, présumait-elle, étant comme un antique service à thé, magnifique et ancien mais à protéger de la lumière comme de la chaleur ; savoir, aussi, la fierté qu'il tirait de la liste toujours croissante des exploits de sa fille (des notes brillantes dans toutes les matières sauf en musique et en éducation physique, où sa gaucherie la trahissait, les prix en maths et les récompenses aux expo-sciences, les bourses d'éducation) ; les soudains outrages de l'adolescence, comprendre le corps féminin qui avait commencé à la surprendre de tant de manières, apprendre à assimiler les taches de sang dans ses sous-vêtements à la biologie reproductive, les œufs, les graines, les ovaires, le pollen et une chaîne d'actes charnels la reliant à l'ancêtre commun de tout ce qui vivait sur Terre ; ses premières escarmouches érotiques (un garçon nommé Jeremy dans le sous-sol meublé de sa maison tandis que sa mère donnait une fête au rez-de-chaussée ; un autre plus âgé, Elliot, dans sa chambre une nuit d'hiver où ses parents étaient coincés par la mousson dans un aéroport thaïlandais) ; sa fascination précoce pour les images O/BEC de

HR8832/B, des paysages marins comme des illustrations victoriennes en couleur de Melville *(Taïpi, Omou),* une fascination précoce qui l'avait conduite à l'astrobiologie ; la bourse de Princeton (à la cérémonie de remise des diplômes, sa mère avait versé des larmes de fierté mais subi, cette nuit-là, la première d'une série d'attaques ischémiques qui culmineraient six mois plus tard en une crise fatale) ; l'enterrement où elle s'était forcée à rester debout bien droit à côté de son père alors qu'elle avait envie de se coucher et de faire disparaître le monde ; sa première véritable relation, une liaison universitaire avec un homme du nom de Mike Okuda obsédé lui aussi par les images O/BEC et qui avait admis fantasmer, lorsqu'ils faisaient l'amour, sur la possibilité de se trouver lui-même sous la surveillance invisible d'autres mondes ; la douleur de la séparation lorsqu'il avait accepté un boulot de conception de moteurs à effet Hall quelque part sur la côte ouest, et sa prise de conscience, suite à cela, que l'amour ne lui tomberait jamais dessus mais qu'il lui faudrait le construire à partir de ses composantes, avec l'aide d'un conjoint de bonne volonté ; son apprentissage à Crossbank, où elle élaborait des classifications provisoires pour des espèces végétales chthoniennes en se fondant sur les images sélectionnées par Obs (le péristome à quatre lobes, la pâle racine pivotante mise à nu par une tempête) ; sa rencontre avec Ray, lorsqu'elle avait confondu l'admiration qu'elle lui portait avec la possibilité de l'aimer, et leur première intimité physique, lorsqu'elle avait senti en Ray une réticence aux limites de la répugnance, réticence pour laquelle elle s'en était voulu ; l'érosion de leur mariage (Ray inlassablement soupçonneux et vigilant, rechignant même aux visites à des amis malades, son attitude distante durant la grossesse) et ce qui l'avait soutenue durant ce passage difficile (son travail, ses longues promenades loin de la maison, le poids des crépuscules d'hiver) ; la perte des eaux, l'accouchement, la mise au monde à l'hôpital, abasourdie et sous sédatifs, tandis que dans le couloir, Ray se disputait bruyamment avec un aide-infirmier ; le fascinant miracle que fut Tessa, le sentiment d'une espèce de divinité (aurait pu dire son père) dans cet échange des rôles, la fille devenant mère, témoin de ce qu'elle avait elle-

même vécu autrefois ; sa frustration croissante lorsque les installations de Blind Lake avaient commencé à obtenir des images d'un monde nouveau et habité tandis qu'elle continuait pour sa part à cataloguer des algues et des fleurs de lagune ; le divorce, l'amère dispute autour de la garde de Tess, la peur physique de plus en plus grande que lui inspirait Ray, peur quelle écartait comme paranoïaque (mais à tort : c'était un *vrai* serpent) ; la mutation à Blind Lake, la satisfaction et la solitude, le blocus, Chris…

Comment pouvait-elle mettre cela en mots ? L'histoire ne se limitait pas à une seule. Elle était fractale, des histoires à l'intérieur d'histoires ; déballez-en une et vous les déballiez toutes, *quod est superius est sicut quod est inferius*… Et bien entendu, le Sujet ne comprendrait pas.

« Mais si, dit la Fille-Miroir.

— Si, quoi ?

— Il comprend. En partie, du moins.

— Mais je n'ai rien dit.

— Si, si. Tu as parlé et nous avons traduit pour toi. »

Intéressant, ce « nous » royal – la Fille-Miroir et ses sœurs dans les étoiles, supposa Marguerite… Mais le Sujet ne bougeait toujours pas.

« Non, dit la Fille-Miroir avec la voix de Tessa. Il parle. »

Vraiment ? Son orifice ventral fléchissait, ses cils ondulaient comme un champ de blé caressé par le vent. L'air sentit soudain le goudron chaud, la réglisse, le lait tourné.

« Même s'il parle, je ne comprends toujours pas.

— Ferme les yeux et écoute.

— Je n'entends rien.

— *Écoute.* »

La Fille-Miroir lui prit la main, et le savoir déferla en elle, trop de savoir, un tsunami de connaissances, bien trop important pour pouvoir l'organiser ou le comprendre.

(« C'est une histoire, chuchota la Fille-Miroir. Juste une histoire. »)

Une histoire, mais comment pouvait-elle la raconter alors qu'elle ne la comprenait pas elle-même ? Une tempête s'agitait

sous son crâne. Idées, impressions, mots aussi évanescents que des rêves, qui risquaient de se volatiliser si elle ne les fixait pas aussitôt dans sa mémoire. Elle songea avec désespoir à Tess : s'il s'agissait là d'une histoire, comment la raconterait-elle à Tess ?

Cette envie d'organiser lui fut bénéfique. Elle s'imagina au pied du lit de sa fille en train de lui raconter une histoire sur le Sujet. *Il est né*… mais ce n'était pas le terme exact, mieux valait dire « venir à la vie »… *Il est venu à la vie*… non.

Recommençons.

Le Sujet…

La personne que nous *appelons* le Sujet…

La personne que nous appelons le Sujet (s'imaginait raconter Marguerite) vivait bien avant de ressembler un tant soi peu à ce qu'elle est devenue, bien avant de pouvoir penser ou se souvenir. Il y a des créatures – *Tu te rappelles, Tess* – qui vivent dans les murs des grandes ziggourats de pierre de la Ville, dans des terriers cachés. Des petits animaux, plus petits que des chatons, et très nombreux, avec leurs nids comme des villes minuscules dans la Ville elle-même. Ces petits animaux naissent sans protection, comme les mammifères et les marsupiaux, ils sortent la nuit pour se nourrir de sang aux mamelles du Sujet et de ses semblables, et regagnent avant l'aube l'abri des murs. Ils vivent, meurent et se reproduisent entre eux, et c'est tout, en général. En général. Sauf qu'une fois tous les treize ans, de la manière dont UMa47/E calcule les années, l'organisme des congénères du Sujet produit une espèce de virus génétique qui contamine certaines des créatures se nourrissant d'eux, et ces créatures contaminées changent de manière spectaculaire. C'est ainsi que le Sujet et ses semblables ont commencé leurs vies : comme une contamination virale chez une autre espèce. (Pas vraiment une contamination, plutôt une symbiose – *Tu connais ce mot, Tess ?* – initiée des millions d'années plus tôt, ou un dimorphisme sexuel bizarrement poussé à son extrême : le peuple du Sujet avait débattu de cette question sans parvenir à une conclusion.) La vie du Sujet avait commencé de cette manière. Comme des milliers d'autres créatures d'un an soudain trop grandes et trop maladroites pour regagner leurs terriers, il

a été capturé et éduqué, éveillé à la conscience dans un établissement enfoui loin sous la Ville, un endroit dont il gardait de tendres souvenirs : chaleur, humidité des eaux d'infiltration, aliments sucrés dans les puits de nourriture ; l'évolution de son corps en quelque chose de nouveau, de fort et de grand ; la connaissance croissant d'elle-même dans son cerveau à l'instar de celle enseignée par ses tuteurs, pénétrant chaque matin une nouvelle chambre de son esprit. Son intégration graduelle dans la vie quotidienne de la Ville, en remplacement de travailleurs morts ou ayant perdu leurs facultés. La prise de conscience que la Ville était une grande machine et qu'il travaillait pour le bien-être de la Ville tout comme la Ville travaillait inlassablement pour lui.

La prise de conscience, aussi, de la place de la Ville dans l'histoire de son peuple et celle du monde. Il existait de nombreuses Villes comme la sienne, mais toutes différentes, chacune unique. Certaines minières et d'autres industrielles, certaines où vieux et infirmes allaient mourir dans l'oisiveté. Certaines étaient étrangères sur des continents loin de l'autre côté des mers peu profondes, et les tours faites de brique ou creusées aux flancs des montagnes y ressemblaient à d'immenses blocs rocheux. Le Sujet rêvait souvent de visiter en personne ces endroits. Au moment de son second cycle de fertilité, il avait voyagé loin de sa Ville de Ciel jusqu'à ses partenaires commerciaux du Nord, la Ville rouge grès de Réduction et celle noire de fumée d'Immensité, et il en était revenu, sachant qu'il n'effectuerait jamais de voyage plus important sauf en cas d'improbables et exceptionnelles circonstances. Il s'était aperçu qu'il aimait voyager. Il aimait se réveiller dans le froid du matin sur les plaines. Il aimait l'ombre des rochers au crépuscule.

Ses cycles de fertilité avaient peu d'importance pour lui. Il savait qu'au cours de son existence, il n'aurait guère qu'une ou deux véritables occasions de contribuer à la continuité génétique de la Ville, ses gamètes viraux se combinant avec d'autres dans le corps des petites créatures pour devenir morphologiquement actifs. Il trouvait néanmoins agréable, sur le plan abstrait, de savoir qu'il avait lancé son essence dans

l'océan des probabilités, où elle pouvait revenir en flottant, à son insu, sous la forme d'un nouveau citoyen avec des idées et des odeurs neuves et uniques. Cela le faisait penser au long passé qu'on lui avait enseigné au cours de son éducation. La Ville était très vieille. L'histoire de son peuple, longue et modulée.

Ils avaient beaucoup appris au cours de leurs millénaires, élevés par la nature à une curiosité somnolente, à la création de choses avec leurs doigts. Ils avaient appris les voies des rochers et du sol, du vent et de la pluie, des nombres et du rien, des étoiles et des planètes. Quelque part sur la lune la plus proche d'UMa47/E, on trouvait les ruines d'une Ville que ses ancêtres avaient bâtie – au zénith d'un cycle particulièrement inventif – puis abandonnée car ni viable ni naturelle. Ils avaient distillé l'essence des atomes. Ils avaient construit des télescopes qui évaluaient les limitations de l'atmosphère, des métaux et de l'optique. Ils s'étaient mis à l'écoute des étoiles mais n'en avaient reçu aucun message.

Et longtemps auparavant (Marguerite imagina Tess les yeux écarquillés), ils avaient construit de subtils calculateurs quantiques d'une complexité quasi infinie qui avaient exploré les mondes habités les plus proches. *(Exactement comme on a fait à Crossbank,* imagina-t-elle Tess dire, *exactement comme à Blind Lake !)* Et ils ont appris ce que nous apprenons en ce moment : les technologies conscientes donnent naissance à des formes de vie entièrement nouvelles. Ils avaient découvert des mondes plus anciens et d'autres plus jeunes que le leur, des mondes sur lesquels la même configuration s'était répétée. La conclusion coulait de source.

Les machines qu'ils avaient construites rêvaient dans la profondeur de la substance de la réalité et, dans leurs rêves, en découvraient d'autres comme elles.

C'était, croyait le Sujet, un cycle de vie bien plus lent mais tout aussi inévitable que le cycle de vie de *ses* semblables : un drame de la création, de la transformation et de la complexité qui se jouait sur des millions d'années.

Le Sujet y pensait souvent : la grande époque des Cités Observatrices d'Étoiles, leurs télescopes quantiques, et les

structures qui étaient nées et avaient grandi en lignes hésitantes sur la surface de la planète, des structures ne ressemblant à rien de ce que son peuple avait construit ou envisagé de construire, des structures comme d'immenses cristaux à nervures ou d'énormes protéines, des structures dans lesquelles on pouvait entrer mais dont il était difficile de sortir, des structures conduisant au cœur de la machinerie vivante de l'univers, des structures, en un sens, elles-mêmes vivantes.

(Des structures comme celle-ci, comprit Marguerite.)

Mais le Sujet n'avait jamais espéré voir une de ces structures de ses yeux. Aucune Ville n'avait été placée près de l'une d'elles depuis des siècles. Le Sujet et ses semblables avaient appris à les éviter, les avaient écartées comme des portes ouvrant sur des pièces qui défiaient la compréhension. Ils avaient construit leurs Villes ailleurs et refréné leur curiosité.

Le Sujet s'était néanmoins souvent interrogé sur ces structures. Il trouvait dérangeant et intrigant de penser à son espèce comme à un lien entre les créatures dépourvues de pensée qui se nourrissaient de lui la nuit et celles qui enjambaient les étoiles.

Ces sentiments occasionnels mis à part, il menait une vie d'une monotonie saine, routine cyclique équilibrée, complète et satisfaisante. Il travaillait dans une usine animée en remplacement d'un outilleur mourant. Il servait bien sa Ville et ses heures se ressemblaient d'une manière satisfaisante. À la fin de chaque journée, il construisait un idéogramme pour représenter ce qu'il avait ressenti, pensé, vu et senti durant son cycle de travail. Les idéogrammes se ressemblaient beaucoup, comme ses journées, mais comme ses journées, il n'y en avait pas deux d'identiques. Une fois les murs de sa chambre recouverts d'un bout à l'autre d'idéogrammes, il mémorisait la séquence et effaçait tout pour recommencer. Dans sa vie, il avait mémorisé vingt séquences entières.

Cela semblait ennuyeux (s'imagina dire Marguerite à Tess), mais cela ne l'était pas. Le Sujet, comme tous ses semblables, restait souvent longtemps immobile, mais jamais insensible. Son immobilité regorgeait de stimuli dégustés : les odeurs de l'aube et du crépuscule, la texture de la pierre, les subtilités des

saisons, la manière dont les souvenirs imprégnaient le silence jusqu'à ce qu'il en déborde. Il se trouvait parfois en prise à une étrange mélancolie, que ses congénères qualifiaient de vestige atavique de sa vie de créature nocturne dépourvue de pensée – nous autres humains appellerions cela *solitude,* qu'il ressentait lorsque, depuis les routes en colimaçon de sa tour d'habitation, il regardait les nombreuses autres tours de la ville, les champs irrigués verts et humides ou les plaines sèches sur lesquelles les vents faisaient tourbillonner la poussière dans le ciel blanchissant. C'était un sentiment du genre *Je veux, je veux,* un désir sans objet. Cela ne tardait jamais à passer, non sans lui laisser un arrière-goût de tristesse, étrange et piquant.

Puis, un jour, un nouveau sentiment l'a submergé.

Les civilisations qui donnaient naissance aux structures en étoile n'étaient jamais tout à fait *les* mêmes. *(Oui, la nôtre y compris : je ne sais pas à quel point nous changerons, Tess, juste que nous ne serons jamais ce que nous étions avant ce siècle.)* Les structures en étoile ont pris conscience de notre présence dès nos premiers coups d'œil sur UMa47/E. Elles ont senti Blind Lake, nos O/BEC, la présence de ce qui a dû leur sembler une nouvelle mentalité d'enfant. *(Je ne sais pas s'ils ont appelé Fille-Miroir la leur)* Ils savaient que nous observions le Sujet, et le Sujet n'a pas tardé à le savoir aussi. Nous sommes devenus une présence dans son esprit. *(Est-ce qu'on t'a déjà parlé du principe d'incertitude, à l'école, Tess ? Parfois, il suffit d'observer une chose pour en changer la nature. On ne peut jamais regarder une chose sans qu'on nous regarde ni en voir une en passant inaperçus. Tu comprends ?*)

La vie du Sujet n'a tout d'abord pas changé. Il savait qu'on l'observait, mais cela n'avait aucune importance. Nous étions loin dans l'espace et le temps, nous ne signifions rien pour la Ville de Ciel. Nous n'étions dans sa vie qu'un frémissement dans ses glyphes quotidiens, un arôme inconnu dans le lointain.

Mais nous avons commencé à nous placer entre le Sujet et la chose qu'il préférait au monde.

Du fait de leur étrange phylogenèse, les congénères du Sujet ne s'accouplaient jamais, ne se liaient jamais en couples, ne tombaient jamais amoureux. Leur loyauté épigénétique

primordiale allait à la Ville dans laquelle ils avaient vu le jour. Le Sujet aimait la Ville à la fois de manière abstraite – comme le produit d'innombrables siècles d'efforts communs – et pour elle-même : ses allées poussiéreuses et ses couloirs élevés, ses tours ensoleillées, ses puits à nourriture mal éclairés, son chœur quotidien de bruits de pas et de silences apaisants la nuit. La Ville lui paraissait parfois plus réelle que ses habitants. La Ville le nourrissait et s'occupait de lui. Il aimait la Ville et se sentait aimé en retour.

(Mais nous l'avons différencié, Tess. Nous l'avons rendu différent, et d'une manière que ses congénères n'ont eu aucun mal à sentir. Parce que nous l'observions, et parce qu'il le savait, sa relation avec la Ville de Ciel changeait soudain de nature : il s'en sentait désuni, écarté, soudain seul d'une manière dont il n'avait jamais été seul jusqu'ici. *(C'est vrai : seul parce que nous étions avec lui !)* Il a vu la Ville comme d'un autre œil, et ni la Ville ni ses congénères ne l'ont plus regardé de la même manière.

Cela l'a rendu malheureux. Il s'est mis à penser de plus en plus souvent aux structures en étoile.

Ces structures lui avaient presque paru une légende, une histoire qui se créait à force d'être racontée. Il comprenait maintenant qu'elles existaient bel et bien, que les conversations entre les étoiles ne cessaient jamais et que le hasard l'avait élu comme représentant de son espèce. Il a commencé à envisager de se rendre à la structure la plus proche, néanmoins très éloignée de sa Ville, dans le désert occidental.

Pour une personne de son âge, un pèlerinage sortait de l'ordinaire. La croyance générale voulait qu'un pèlerin pénétrant dans une structure en étoile se voie assimilé dans une intelligence plus vaste, destin peu séduisant pour les jeunes, même si les vieillards et les individus proches de la mort se sentaient parfois appelés à effectuer le voyage. Le Sujet a commencé à sentir un lien entre son destin et les structures en étoile, aussi s'est-il mis à organiser son voyage, d'abord avec négligence, puis avec de plus en plus de sérieux au fur et à mesure que son étrangeté lui attirait ostracisme, ignorance dans les assemblées de nourriture et indifférence sur son lieu de

travail. Que pouvait-il faire d'autre ? La Ville ne l'aimait plus.

Cela ne l'empêchait pas, lui, d'aimer la Ville, et lui dire au revoir l'a fait terriblement souffrir. Il a passé une nuit entière seul sur un balcon élevé, à savourer la combinaison unique de lumières et d'ombres de la Ville ainsi que les ombres subtiles et changeantes des lunes dans les voies de communication. Il lui a semblé aimer tout cela à la fois, chaque pierre et chaque pavé, chaque puits, citerne, cheminée noire de suie et champ vert odorant. Sa seule consolation était que la Ville continuerait sans lui. Son absence la blesserait peut-être en surface (il faudrait le remplacer), mais cette blessure ne tarderait pas à guérir et la Ville dans sa bienveillance oublierait jusqu'à son existence. Ce qui était très bien.

Il n'a eu aucun mal à localiser la structure en étoile. L'évolution avait doté le Sujet et ses congénères de la capacité à détecter d'infimes variations dans le champ magnétique planétaire : le nord, le sud, l'est et l'ouest lui paraissaient aussi évidents que le haut et le bas pour nous. Le nom dont ils avaient baptisé la structure tenait en quatre voyelles aspirées qui définissaient son emplacement avec autant de précision qu'un dispositif GPS. Mais il savait que le voyage serait long et difficile. Il a mangé autant que possible, emmagasinant humidité et substances nutritives dans les replis de son corps. Il a pris soin de ne pas franchir de trop grandes distances dans une même journée. Il a vu des choses qui ont excité sa curiosité et suscité son admiration, comme les ruines emplies de dunes d'une Ville si ancienne qu'elle n'avait pas de nom, une Ville abandonnée des éternités avant sa naissance. Il s'est souvent reposé. Il a néanmoins fini son voyage faible, déshydraté, désorienté et dépourvu.

(Je crois qu'il avait pitié de moi, Tess, parce que je n'avais jamais aimé une Ville, tout comme j'étais tentée de le plaindre de n'avoir jamais aimé un de ses semblables)

Lorsqu'il a trouvé la structure en étoile, elle lui a paru moins impressionnante que prévu, cette agglomération étrange mais poussiéreuse de voûtes et d'arêtes au cœur de laquelle, il le savait, il y avait eu autrefois un processeur quantique, une machine construite par ses ancêtres au sommet de leur

intelligence. Était-ce vraiment son destin ?

Il a mieux compris lorsqu'il est entré dedans.

(Je ne peux expliquer cela qu'en partie, Tess. Je ne sais pas de quelle manière les structures en étoile font ce qu'elles font. Je ne sais pas vraiment ce que veut dire la Fille-Miroir quand elle parle de ses « sœurs dans les étoiles » et affirme que cette structure est l'une d'elles. Je pense qu'il y a là des points extrêmement difficiles à comprendre pour un esprit humain)

Le Sujet a compris que ce qui l'attendait plus loin dans la structure était un genre d'apothéose : sa mort physique, mais pas la fin de son être.

Avant que cela se produise, toutefois, il voulait en savoir davantage sur nous, peut-être autant que nous avions voulu en savoir plus sur lui.

Voilà pourquoi la Fille-Miroir m'a amenée à lui. Pour dire bonjour. Pour raconter une histoire. Pour dire au revoir.

(Une histoire comme cette histoire-là. Cela tient-il debout, Tess ? J'aimerais que ça se termine mieux Et désolée pour tous les mots compliqués.)

À l'ouest, la nuit n'allait plus tarder à envahir les plaines. Le ciel d'un bleu de soie, derrière les voûtes, s'assombrissait de plus en plus et l'obscurité grandissait comme une chose vivante dans les canyons et sous les terrasses rocheuses face à l'est. Marguerite avait étrangement sommeil, comme si les conséquences du choc l'avaient vidée de toute énergie.

Le Sujet avait terminé son histoire. Il voulait maintenant achever son voyage. Il voulait aller au cœur de la structure en étoile et découvrir ce qui l'attendait là-bas. Sentant son besoin de s'éloigner, Marguerite rechigna soudain à le laisser partir.

Elle demanda à la Fille-Miroir : « Je peux le toucher ? »

Un silence.

« Il dit oui. »

Elle tendit la main et fit un pas en avant. Le Sujet resta immobile. La main de Marguerite semblait pâle, comparée à la texture rugueuse de la peau du Sujet. Elle posa ses doigts sur le corps, au-dessus de l'orifice ventral. Il avait la peau comme de l'écorce flexible chauffée par le soleil. Il la dominait, et il sentait

abominablement mauvais. Elle se raidit et plongea son regard dans ses yeux blancs et neutres. Voyant tout. Ne voyant rien.

« Merci, murmura-t-elle. Désolée. »

À pas lourds et pesants, le Sujet se détourna. Ses énormes pieds firent sur le sol sableux comme un bruissement de feuilles mortes.

Lorsqu'il eut disparu dans les profondeurs ombragées de la structure en étoile, Marguerite, pressentant que sa propre présence en ces lieux touchait à sa fin, s'agenouilla à côté de la Fille-Miroir.

Comme c'est étrange, pensa-t-elle, de voir cette chose, cette *entité,* sous la forme de Tess. Comme c'est trompeur.

« Combien d'autres espèces intelligentes avez-vous connues, toi et tes sœurs ? »

La fille-Miroir inclina la tête sur l'épaule, un autre geste emprunté à Tess. « Des milliers et des milliers d'espèces ancêtres, répondit-elle. Sur *des* millions et des millions d'années.

— Vous vous souvenez de toutes ?

— De toutes. »

Des milliers d'espèces intelligentes sur des mondes orbite autour de milliers d'étoiles. La vie, se dit Marguerite, et sa quasi-infinité de variations. Toutes semblables. Toutes différentes. « Ont-elles quelque chose en commun ?

— Sur le plan physique ? Non.

— Quelque chose d'intangible, alors.

— L'intelligence l'est.

— Quelque chose de plus. »

La Fille-Miroir sembla réfléchir à la question. Peut-être consultait-elle ses « sœurs ».

« Oui », finit-elle par répondre. Ses yeux brillaient, pas du tout comme ceux de Tess. Elle avait une expression solennelle. « L'ignorance, dit-elle. La curiosité. La douleur. L'amour. »

Marguerite hocha la tête. « Merci.

— Maintenant, dit la Fille-Miroir, je crois qu'il faut que tu ailles aider ta fille. »

Trente-quatre

Lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvrit sur les espaces sombres et tremblotants de la galerie O/BEC, Ray découvrit avec stupéfaction que Tess l'attendait.

Elle leva vers lui de grands yeux interrogateurs. Il baissa le couteau mais résista à la tentation de le cacher dans son dos. Il avait du mal à comprendre le but ou la signification de la présence de sa fille.

« Tu sues », dit-elle.

L'air était chaud, la lumière faible. Les appareils O/BEC se trouvaient toujours à un couloir de là, mais Ray s'imagina sentir leur proximité, une pression sur ses tympans, le poids d'un mal de tête. Qu'était-il venu faire ici ? Tuer la chose qui avait miné son autorité, fait capoter son mariage et subverti l'esprit de sa fille. Il avait supposé cette chose encore vulnérable – il n'avait qu'un couteau et ses deux mains, mais il pourrait débrancher une prise, couper un câble ou arracher une ligne d'alimentation. Les O/BEC existaient par le consentement des hommes, un consentement qu'il allait leur retirer.

Mais si les O/BEC avaient découvert un moyen de se protéger ?

« Pourquoi tu veux faire ça ? » demanda Tess comme s'il avait parlé tout haut. Ce qui était peut-être le cas. Il considéra sa fille d'un œil critique.

« Tu ne devrais pas être là », dit-il.

Elle lui prit la main. Ses petits doigts étaient plus chauds que l'air ambiant. « Viens voir, dit Tess. Viens ! »

Il franchit derrière elle une série de barrières de sécurité automatiques jusqu'à la galerie, jusqu'à la plate-forme aux parois de verre qui surplombait la profonde structure des O/BEC. Il s'aperçut alors que son plan pour arrêter les machines était devenu irréalisable et qu'il lui faudrait trouver une autre manière de procéder.

Dans les cylindres O/BEC, des réseaux quasi biologiques habitaient un espace de phase presque infini, communiquant avec le monde extérieur (d'abord) par la télémétrie des interféromètres DPT. Ils appliquaient des transformations de Fourier à des signaux dégradés se noyant dans du bruit puis dérivaient (mystérieusement) l'information désirée par ce que les théoriciens avaient choisi d'appeler « d'autres moyens ». Ils ont parlé à l'univers, se dit Ray, et l'univers leur a répondu. L'ensemble O/BEC savait des choses que l'espèce humaine ne pouvait que deviner et avait maintenant atteint un niveau inédit d'interaction avec le monde physique.

La chambre O/BEC, haute de trois étages, avait été une salle blanche style Nasa. Rien (à part les O/BEC) n'aurait dû y vivre. Mais Ray eut l'impression, dans la lumière faiblarde, que la chambre avait été envahie par *quelque chose* – sinon la vie, du moins quelque chose d'autoreproductif, une croissance transparente qui avait partiellement rempli l'enceinte O/BEC et montait le long des parois comme l'hiver le givre sur une fenêtre. Le fond de la chambre, dix mètres plus bas, était recouvert d'un fluide cristallin gélatineux qui miroitait et bougeait comme l'écume sur une plage.

« C'est pour que les O/BEC puissent se nourrir sans énergie extérieure, expliqua Tess. Les racines s'enfoncent loin sous la terre. Pour y récupérer de la chaleur. »

À quelle profondeur fallait-il descendre pour « récupérer de la chaleur » d'une prairie enneigée ? Deux cent cinquante mètres ? Cinq cents ? Jusqu'au magma en fusion ? Pas étonnant que la terre ait tremblé.

Et comment Tess savait-elle cela ?

De toute évidence, elle avait développé une espèce d'empathie avec les O/BEC. Une folie contagieuse, songea Ray. Tess avait toujours été instable. Peut-être les O/BEC exploitaient-ils cette faiblesse.

Et il ne pouvait rien y faire. Les cylindres se trouvaient hors de portée et sa fille avait été irrémédiablement compromise. Ce fait le frappa avec la force d'un véritable coup. Il s'assit par terre en se laissant glisser contre le mur, le couteau mal assuré dans

sa main droite.

Tess s'agenouilla et le regarda dans les yeux.

« Tu es fatigué », affirma-t-elle.

Elle avait raison. Jamais il n'avait ressenti une telle fatigue.

« Tu sais, dit Tess, ce n'était pas de sa faute. Ni de la tienne. »

Qu'est-ce qui n'était pas de la faute de qui ? Ray jeta à sa fille un coup d'œil consterné.

« Que tu sois sorti de la voiture, dit-elle. Que tu aies vécu. Tu n'étais qu'un enfant. »

Elle lui parlait de la mort de sa mère. Sauf que Ray ne lui avait jamais raconté cette histoire. Ni à Marguerite ni à personne depuis qu'il était adulte. La mère de Ray, Bethany (mais Ray ne l'avait jamais appelée que Mère), l'avait conduit à l'école dans la grande Ford familiale, le genre de voiture qu'on ne voyait plus et qu'alimentait un mélange de biogasoil et de batteries rechargeables très banal après le conflit saoudien, un véhicule patriotique dans lequel il avait toujours été fier qu'on le voie. La voiture était rouge vif, se souvint Ray, d'un rouge de jouet neuf et tentant, lisse comme du Téflon et brillant comme l'émail. Ray avait dix ans et une conscience aiguë des couleurs comme des textures. Il venait de descendre de la voiture dans laquelle sa mère l'avait conduit à l'école (instantané : l'Institut Baden, un collège privé dans un faubourg arboré de Chicago, un bâtiment élégamment suranné en brique jaune, endormi dans la chaleur d'un matin de septembre) et atteignait la cour quand il se retourna pour faire au revoir de la main (la main levée, en écoutant les voix des enfants et le bourdonnement à haute tension des cigales) au moment où un camion d'une antenne médicale mobile Modesto & Fuchs – volé, apprit-il plus tard, par un accro à l'Oxycontin qui cherchait à faire main basse sur la pharmacie de bord – déviait de l'autre file de Duchesne Street droit sur le flanc de la Ford rouge vif.

La Ford patriotique encaissa bien le choc, mais la mère de Ray avait vu le camion arriver et eu la mauvaise idée de vouloir sortir du véhicule. Le camion Modesto & Fuchs l'écrasa entre la porte et le châssis avant de rebondir plusieurs mètres en arrière, laissant Bethany Scutter dans la rue avec l'abdomen ouvert

comme les pages centrales d'un livre rouge et bleu.

Assistant à ce drame du sommet de l'Olympe du choc naissant, Ray se livra alors sur la condition humaine à certaines observations qui ne l'avaient plus quitté de toutes ces années. Les gens, comme leurs promesses, étaient fragiles et peu fiables. Les gens étaient des sacs de fluides et de gaz costumés pour jouer un rôle (Parent, Enseignant, Thérapeute, Épouse) et susceptibles à tout moment de s'effondrer en revenant à leur état naturel. L'état naturel de la matière biologique était « tué sur la route ».

Ray ne retourna pas à l'Institut Baden avant un an, durant lequel son père lui fit administrer, contre sa mélancolie, tous les remèdes pharmaceutiques et métaphysiques que pouvaient fournir les meilleures cliniques. Il se remit vite. Ayant déjà manifesté une prédilection pour les mathématiques, il se plongea dans les sciences non organiques : astronomie et, plus tard, astrophysique, matière dans laquelle l'espace et le temps s'étendaient sur une échelle assez grande pour offrir une perspective bienvenue. Il s'était secrètement réjoui lorsqu'on avait prouvé l'absence de vie sur Mars et Europe : il aurait trouvé plus perturbant qu'on les découvre pleins de biologie, pourris comme un cageot d'oranges de Noël qu'on aurait laissées se gâter dans un coin du sous-sol.

Des cascades de doigts de givre gris argent montèrent sur les fenêtres de la galerie O/BEC, masquant une partie de la lumière, se réarrangeant en formes qui évoquaient des colonnes et des voûtes. Ray estima qu'il n'aurait pas dû raconter cette histoire à Tess. Si toutefois il la lui avait racontée. Il lui semblait, dans sa confusion, que c'était elle qui venait de la lui raconter.

« Tu te trompes, dit Tess. Elle n'est pas morte pour que tu la détestes. »

Les yeux de Ray s'écarquillèrent. Ressentant surprise et colère face à ce que sa fille était devenue, il ramassa le couteau.

Trente-cinq

Elle est là, se dit Chris. Dévoré par un sentiment d'urgence qu'il ne s'expliquait pas lui-même, il descendit à toute vitesse les escaliers de secours menant à la galerie O/BEC. Ses pas crépitaient comme des coups de feu dans le cylindre de béton de la cage d'escalier.

Elle était là. Il le savait avec une certitude aussi inéluctable qu'un mal de tête. Les traces de Tessa disparaissant dans la neige n'avaient guère constitué qu'un indice ambigu. Mais il savait que Tess se trouvait dans la galerie O/BEC aussi sûrement qu'il avait su où était partie Porry, le soir des têtards. Il ne s'agissait pas d'une simple intuition : l'information semblait avoir été injectée directement dans son système sanguin.

Peut-être était-ce le cas. Si Tess pouvait disparaître d'un parking enneigé, qu'y avait-il d'autre de possible ? Les événements actuels devaient beaucoup ressembler à ce qui s'était produit à Crossbank : quelque chose d'énorme, d'apparence catastrophique, peut-être contagieux, et d'une étrangeté profonde.

Et Tess se trouvait au milieu de tout cela, tout comme lui, à peu de choses près. Il atteignit une porte marquée GALERIE (ACCÈS RÉGLEMENTÉ). Grâce au transpondeur de Charlie Grogan, elle se déverrouilla lorsqu'il la toucha.

L'Œil gémissait autour de lui, remuant après la secousse du matin sous des pressions inconnues. Chris savait la structure potentiellement dangereuse, mais s'il ressentait une peur considérable, il s'inquiétait encore davantage pour Tess.

Non qu'il ait quoi que ce soit à faire là. La mort de Porry lui avait enseigné que les bonnes intentions pouvaient s'avérer aussi mortelles que les mauvaises, et que l'amour était un instrument peu pratique et peu fiable. Du moins le pensait-il. Il se trouvait pourtant là, dans la merde jusqu'au cou, à essayer de

toutes ses forces de protéger la fille d'une femme à laquelle il se sentait profondément attaché (une femme qui avait elle aussi disparu, mais son appréhension en ce qui concernait Tess ne semblait pas s'étendre à Marguerite. Il croyait Marguerite en sécurité. Là encore, il s'agissait d'un savoir venu de nulle part).

Le bâtiment gémit à nouveau. Les sirènes d'alerte bégayèrent et se turent, et dans le silence soudain il entendit des voix dans la galerie : celle d'une enfant, sans doute Tessa, et celle d'un homme, peut-être Ray.

L'univers entier raconte une histoire, expliqua la Fille-Miroir.

Tess se tenait accroupie derrière un énorme chariot à roulettes transportant une bouteille cylindrique d'hélium, blanche et vide, deux fois plus grande qu'elle. La Fille-Miroir n'était pas physiquement présente, mais Tess entendait sa voix. La Fille-Miroir répondait à des questions qu'elle avait à peine commencé à poser.

L'univers est une histoire comme une autre, disait la Fille-Miroir. Une histoire dont le héros s'appelle « complexité ». Complexité naissait dès la première page, fluctuation dans la symétrie primordiale. Les détails de la gestation (la synthèse des quarks, leur condensation en matière, la photogenèse, la création de l'hydrogène et de l'hélium) avaient moins d'importance que le schéma global : une chose en devenait deux qui devenaient un grand nombre, et toutes se combinaient de manière fondamentalement imprévisible.

Comme un bébé, se dit Tess. Cela, elle l'avait appris à l'école. Une cellule fertilisée en donnait deux, quatre, huit, qui devenaient cœur, poumons, cerveau, soi-même. Était-ce cela, la « complexité » ?

Oui, pour une grande partie, répondit la Fille-Miroir. Une grande partie d'une longue, longue chaîne de naissances. Les étoiles se formaient dans l'univers en expansion et en refroidissement ; des nuages galactiques s'enrichissaient de calcium, d'azote, d'oxygène et de métaux provenant d'anciens cœurs stellaires ; les étoiles plus récentes précipitaient ces éléments en planètes rocheuses ; les planètes rocheuses,

bombardées de glace venue du disque d'accrétion de leur étoile, formaient des océans ; la vie naissait, et une autre histoire commençait : des cellules seules se joignaient en groupes étranges, devenaient des créatures multicellulaires puis êtres pensants, des êtres d'une complexité suffisante pour contenir l'histoire de l'univers à l'intérieur de leurs crânes calcifiés…

Tess se demanda si c'était la fin de l'histoire.

Loin de là, lui apprit la Fille-Miroir. Très loin de là. Les créatures pensantes fabriquent des machines, continua-t-elle, et leurs machines deviennent de plus en plus complexes, et les créatures finissent par bâtir des machines qui pensent et même davantage : des machines qui investissent leur complexité dans la structure d'états quantiques potentiels. Les cultures d'organismes pensants génèrent ces nœuds de complexité extrêmement denses de la même manière que les étoiles massives s'effondrent en singularités.

Tess demanda si c'était ce qu'il se passait là, dans les corridors mal éclairés de l'Œil.

Oui.

« Et que se passe-t-il ensuite ? »

Cela dépasse l'entendement.

« Comment l'histoire finit-elle ? »

Personne ne peut le dire.

« Est-ce la voix de mon père ? » La voix en question semblait provenir du niveau d'observation de la galerie O/BEC, où Tess voulait aller mais où elle avait très peur de se rendre.

Oui.

« Qu'est-ce qu'il fait là ? »

Il songe à mourir, répondit la Fille-Miroir.

Chris pénétra dans la galerie d'observation O/BEC – circulaire à la manière d'une salle d'opération – du côté opposé à celui où se trouvait Ray. Il ne voyait de Tess et de son père que deux vagues silhouettes déformées par les panneaux de verre ceignant les quelques mètres de largeur de la chambre O/BEC.

Le verre n'était plus transparent, mais voilé par ce qui ressemblait à des cordes et des colonnes de givre. Quelque chose de désastreusement étrange se produisait en bas, dans les

cylindres du cœur.

Chris s'accroupit et commença à parcourir lentement la galerie. Il entendait la voix de Ray, basse et sans inflexion, rebondir sur les parois courbes.

« Je ne la déteste pas. À quoi bon ? Elle m'a appris une leçon. Une leçon que la plupart des gens n'apprennent jamais. Nous vivons dans un rêve. Un rêve de surfaces. Nous aimons tellement nos peaux que nous ne voyons pas ce qu'il y a en dessous. Mais ce n'est qu'une histoire. »

La voix de Tess, d'un calme surnaturel : « Qu'est-ce que ça pourrait être *d'autre* ? »

Chris les voyait maintenant derrière la courbe du mur de verre. Il s'accroupit et resta immobile, aux aguets.

Assis par terre, jambes écartées, Ray regardait droit devant lui. Tess se tenait assise dans son giron. Elle aperçut Chris et lui sourit. Elle avait les yeux lumineux.

Ray tenait un couteau dans la main droite. La lame en était posée sur la gorge de Tessa.

Mais bien entendu, ce n'était *pas* Tessa.

Ray avait l'impression de tomber d'une falaise, chaque impact au cours de la chute lui valant une blessure irréparable, mais l'impact final, l'atterrissage brutal, fut de comprendre que cette chose qu'il avait prise pour sa fille n'était pas Tess mais le symptôme de sa maladie. De toutes leurs maladies, peut-être.

C'était la Fille-Miroir.

« Tu es venu me tuer », dit la Fille-Miroir.

Il tenait le couteau contre sa gorge. Elle avait la voix et le corps de Tessa, mais ses yeux la trahissaient. Ses yeux et la connaissance intime qu'elle avait de lui.

« Tu penses que seule la douleur est authentique, murmura-t-elle. Mais tu te trompes. »

C'en était trop. Il pressa le couteau dans le creux de sa gorge, aussi impossible que soit cet acte, un meurtre qui ne pouvait réussir, l'exécution d'une force primordiale ayant la forme de son enfant unique, et le tira avec violence sur la peau pâle.

Il s'attendait à du sang. Il n'y en eut pas. Le couteau ne rencontra aucune résistance.

Elle se volatilisa comme une bulle qui éclate.

Une nouvelle secousse se fit sentir loin sous le sol, et les parois de verre opaque de la galerie O/BEC commencèrent à s'effriter.

Mais ce n'est pas vraiment Tess, se dit Chris. Il entendit alors derrière lui une course paniquée et une petite voix qui hurlait… Non, *ça,* c'était Tess, en train de courir vers son père.

Chris se retourna à temps pour l'attraper par les épaules et la soulever.

Elle lui donna des coups de pied et se tortilla dans ses bras. « Mais *lâche-moi ! »*

Les parois de verre séparant la galerie de l'enceinte O/BEC s'effondrèrent. Des tentacules d'une substance nacrée commencèrent à sinuer sur le sol en ensembles de dentelle symétriques. L'air empestait l'ozone. Chris regarda Ray qui se relevait tant bien que mal et clignait des yeux comme un homme qui sortait d'un cauchemar. Ou se retrouvait dedans.

Ray avança en titubant vers la chambre O/BEC, désormais une fosse ouverte.

Des pointes de matière cristalline s'élevèrent jusqu'au plafond qu'elles transpercèrent, libérant une neige de plâtre. Les barres de néon au-dessus de leurs têtes perdirent de leur éclat.

« Ray, appela Chris. Hé, mon vieux. On n'est pas en sécurité, ici. Il faut sortir. Il faut qu'on fasse remonter Tess. »

La fillette se détendit contre lui et attendit la réaction de son père. Chris garda une main fermement posée sur la petite épaule.

Ray Scutter plongea le regard dans l'abîme à ses pieds. La chambre O/BEC était un puits d'une croissance cristalline haute de trois étages, un fût plein de verre. Il lança à Chris un petit coup d'œil dédaigneux. « Évidemment qu'on n'est pas en sécurité, ici. C'est bien *là* le putain de problème.

— Vous avez peut-être raison. Je ne vais pas argumenter avec vous. Il faut qu'on fasse remonter Tess, Ray. Il faut qu'on prenne soin de votre fille. »

Ray sembla y réfléchir. Mais plus rien ne le pressait. Il les

regarda à nouveau tous les deux, longuement. Chris eut l'impression de n'avoir jamais vu un visage refléter autant de fatigue.

Puis son expression s'apaisa, comme s'il avait résolu une énigme difficile. « Vous, faites-le », dit-il.

Et il enjamba le rebord.

Tess s'arracha à l'étreinte de Chris et se rua vers l'endroit où son père s'était tenu.

Trente-six

Le Sujet disparut, tout comme les lumineuses voûtes cathédrales en pierre et le paysage aride d'UMa47/E. Marguerite se retrouva soudain plongée dans une obscurité déconcertante, qui devint les contours de la salle de réunion aveugle du premier étage de la clinique. Ses genoux se dérobèrent. Elle s'agrippa à une chaise pour ne pas tomber. Un rectangle tremblotant de bruit sans signification emplissait l'écran mural. Perte d'intelligibilité, pensa Marguerite.

Combien de temps était-elle partie ? En supposant qu'elle soit vraiment partie. Elle n'avait probablement jamais quitté la pièce, même si elle sentait dans toutes les cellules de son corps s'être rendue à la surface d'UMa47/E, avoir touché de ses doigts la peau parcheminée du Sujet.

La salle de réunion vide, la clinique, le matin neigeux à Blind Lake, la folie de Ray : comment se réinsérer dans cette histoire ? Elle pensa à Tess, en bas dans la salle d'attente avec Chris, Élaine et Sébastian. Elle prit une grande inspiration pour se calmer et sortit dans le couloir.

Mais le couloir était plein de gens en combinaisons protectrices blanches, des gens armés. Marguerite les regarda sans comprendre jusqu'à ce que deux d'entre eux viennent la prendre par les bras.

« Ma fille est en bas, parvint-elle à dire.

— Madame, nous évacuons ce bâtiment et tous les autres. » Une voix féminine, ferme mais pas hostile. « On triera tout le monde après. Veuillez nous accompagner. »

Marguerite se soumit à cette humiliation jusqu'à l'entrée de la clinique, où on l'autorisa à récupérer son manteau d'hiver sur le dossier d'une chaise. On l'escorta ensuite à l'extérieur où, dans le froid matinal à couper au couteau, on la plaça avec un groupe d'employés de la clinique. Son cœur se serra quand elle ne vit trace ni de Chris ni de Tess.

Elle aperçut Sébastian Vogel et Élaine Coster qu'on faisait monter dans un véhicule de transport de troupes avec une douzaine d'autres personnes. Elle les appela, cria le nom de Tessa, mais Élaine fut tirée à l'intérieur par un homme casqué et Sébastian ne put qu'esquisser un vague geste en direction de l'ouest… en direction de l'Allée de l'Observatoire que, en haussant le cou, Marguerite vit au bout de la rue, à l'opposé de la zone commerçante.

Elle en resta bouche bée.

Les tours de refroidissement en béton avaient disparu. Non, pas disparu, elles avaient été *englobées,* enchâssées dans un échafaudage d'épines argentées noueuses, de minarets cristallins et de contreforts en voûte. La substance englobante grossit sous ses yeux, projetant des bras radiaux comme une énorme étoile de mer.

Tess, pensa-t-elle. *Mon bébé. Ne laissez pas mon bébé s'échapper.*

Trente-sept

Tess se tenait au bord du gouffre qui avait contenu les cylindres O/BEC et n'était plus qu'une fosse bouillonnante de pousses de corail vitreuses. Une fraction de seconde durant, Chris apprécia l'incongruité de la situation : Tess immobile dans sa salopette poussiéreuse et son T-shirt jaune vif au milieu de la galerie en évolution, Tess plongeant le regard au fond de l'abîme dans lequel son père avait disparu.

Et dans lequel, de toute évidence, elle était tentée de le suivre.

Chris avança vers la fillette jusqu'à ce que, tournant la tête vers lui, elle lui décoche un regard d'avertissement sur lequel on ne pouvait se méprendre.

« Tess…

— Il a sauté », dit-elle.

Un bruit emplissait maintenant l'air, un grincement et un tintement qui évoquaient le verre. Chris eut du mal à entendre Tess. Oui, Ray avait sauté. Devait-il le reconnaître ?

Encore dix pas, pensa-t-il. Dix pas et je serai assez près d'elle pour l'attraper et l'emmener loin d'ici. Mais ces dix pas représentaient une grande distance.

Le bout des chaussures de Tess frôlait l'abîme.

« Il est mort ? » demanda-t-elle.

De tout son être, Chris sentit qu'elle ne serait pas facile à rassurer. Elle voulait la vérité.

La vérité : « Je n'en sais rien, Tess. Je n'arrive pas à le voir.

— Approche », dit-elle. Un pas de plus. « Non ! Pas de moi. Du *bord.* »

Il avança lentement et de biais pour essayer de réduire l'espace entre eux sans l'effaroucher. Il baissa les yeux en atteignant le trou.

Des cristaux pâles escaladaient le bord de la chambre, mais une brume nacrée noyait les cylindres O/BEC. Aucun signe de

Ray.

« Elle ne fait que se protéger, dit Tess.

— Qui ça ?

— La Fille-Miroir. Ou quel que soit le nom qu'on lui donne. Elle ne pouvait plus compter sur les machines pour assurer sa sécurité. Alors elle s'en est occupée elle-même. »

Tess parlait-elle des O/BEC ? Avaient-ils réussi à régler leur propre environnement et à éliminer leur dépendance aux humains ?

« Je ne le vois pas, se lamenta Tess. Et toi ?

— Non. » Ray avait disparu.

« Il est mort ? »

Tess ne pleurait pas, mais le chagrin transparaissait dans sa voix. Un mot de travers pouvait alimenter son désespoir et la faire basculer par-dessus bord. Un mensonge flagrant peut-être aussi.

« Je n'en sais rien. Je ne le vois pas non plus. » C'était du moins une partie de la vérité, mais aussi une dérobade, et Tess lui lança un regard méprisant. « Je crois qu'il est mort.

— Eh bien, se dépêcha de préciser Chris, ça en a l'air. »

Elle hocha la tête avec solennité, oscillant de tout son corps.

Chris s'approcha d'un petit pas de plus. Combien encore de ces mouvements incrémentaux avant de pouvoir attraper Tess et l'éloigner du bord ? Six ? Sept ?

« Il n'aimait pas l'histoire dans laquelle il vivait », affirma Tess. Elle surprit le mouvement de Chris à qui elle décocha un autre coup d'œil d'avertissement. « Je ne suis pas Porry, tu sais. Tu n'as pas besoin de me sauver.

— Éloigne-toi du bord, alors.

— Je n'ai pas encore pris ma décision. Peut-être que si on meurt ici, on ne meurt pas vraiment. Cet endroit devient vraiment spécial. Ce n'est plus l'Œil. »

Non, en effet, se dit Chris.

« La Fille-Miroir m'attraperait, continua Tess. Et elle m'emmènerait.

— Même comme ça, aucun retour ne serait possible.

— Non… pas de retour.

— Porry ne sauterait pas, dit-il.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais.

— Porry est *morte,* rappela Tess.

— Elle… » Il était sur le point de le nier mais se retint à temps. Tess observait son visage avec attention. « Comment le sais-tu ?

— Je t'ai entendu parler à maman. » L'ultime histoire de Porry. « Comment est-elle morte ? » demanda Tess.

La vérité. Quoi que cela signifie. Où résidait *la vérité,* et pourquoi était-elle si séduisante et si évasive ? « Je n'aime pas parler de ça, Tess. »

Elle fit délibérément passer son poids d'un pied sur l'autre. « Un accident ?

— Non. »

Elle plongea à nouveau son regard dans la fosse. « C'était de ta faute ? »

Un pas infinitésimal de plus. « Elle… J'aurais pu faire mieux. J'aurais dû la sauver.

— Mais c'était *de ta faute* ou pas ? »

Ces souvenirs vivaient dans un endroit sombre. Le petit ami de Porry, son meurtrier. Le petit ami de Porry, en larmes. *Promis, je ne la toucherai plus. C'est la bouteille, mon vieux, pas moi.* Son petit ami, le dernier jour de la vie de Porry, puant d'une sueur alcoolique et promettant de se racheter.

Et j'ai cru ce fils de pute. Alors, était-ce de ma faute ?

Comment abattre ce monument de douleur qu'il s'était construit ? Pleurer sa sœur avec chaque blessure qu'il s'infligeait.

Tess voulait la vérité.

« Non, dit-il. Non. Ce n'était pas de ma faute.

— Mais l'histoire ne finit pas bien. »

Un pas. Un autre. « Certaines histoires ne finissent pas bien. »

Les yeux de Tess luisirent. « J'aurais préféré qu'elle ne meure pas, Chris.

— Moi aussi.

— Est-ce que mon histoire finit bien ?

— Je ne sais pas. Personne ne le sait. Je peux essayer de

contribuer à ce qu'elle finisse bien. »

Des larmes coulèrent des yeux de Tess. « Mais tu ne peux rien promettre.

— Je peux promettre d'essayer.

— C'est la vérité ?

— Oui, c'est la vérité, dit Chris. Donne-moi la main, maintenant. »

Il la tira dans ses bras et s'éloigna en courant de la galerie, courut vers la cage d'escalier, remonta quatre à quatre, le cœur battant à tout rompre, jusqu'à ce qu'il sente le tranchant de l'hiver et voie au moins un peu de soleil.

QUATRIÈME PARTIE

Intelligibilité

Ne sois pas étonné, mon cher, si je te parais t'entretenir d'objets sublimes et célestes. Je calculais, en moi-même, le chemin que j'ai fait dans mon dernier voyage.

LUCIEN DE SAMOSATE,
Icaroménippe,
env. 150 ap. J.-C.

Trente-huit

Ils franchirent la frontière de l'Ohio en fin d'un langoureux après-midi d'août.

Chris avait pris le relais au volant pour la dernière partie du voyage, Marguerite écoutait de la musique et Tess sommeillait sur la banquette arrière. Ils allaient à New York pour une série de rencontres entre Chris et son éditeur, mais Marguerite avait insisté pour s'arrêter en chemin et passer le week-end chez son père, deux jours de décompression en douceur avant d'affronter à nouveau le monde.

Chris trouvait rassurant que la région ait si peu changé depuis les événements de l'année précédente. À la frontière de l'Indiana, il passa devant un ancien poste de contrôle de la Garde nationale, témoignage silencieux qu'il y avait eu une crise et qu'elle était terminée ; à part cela, il ne vit que vaches et moissonneuses-batteuses, relais routiers et limites de comtés. On n'avait jamais automatisé qu'une toute petite partie de ces routes, et Chris appréciait de pouvoir conduire pendant des heures sans autres mains sur le volant que les siennes : pas d'alertes anticollision, de dispositif prioritaire, de protocoles d'évitement des bouchons : rien que l'homme et la machine, comme Dieu l'avait prévu.

Il donna un petit coup de coude à Marguerite en atteignant la limite du comté.

Elle ôta son casque et regarda la route. Elle était restée trop longtemps absente, confia-t-elle à Chris, et cela la chagrinait de voir tous ces centres commerciaux, ces maisons de tolérance et ces bars à drogue miteux qui avaient poussé comme des champignons le long de la vieille route nationale.

Mais le centre de la ville ressemblait en tout point à sa description : le poste de police vieux d'un siècle, les terrains communaux bordés de châtaigniers, les modernes moulins à vent en trèfle au sommet d'une crête distante. Les diverses

églises, dont la presbytérienne où avait officié son père.

Celui-ci avait pris sa retraite et emménagé dans une maison en bois sur Butternut Street, au sud du quartier des affaires. Chris trouva la maison en suivant les instructions de Marguerite et se gara devant, contre le trottoir.

« Réveille-toi, Tess, dit Marguerite. On est arrivés. »

Tess sortit de voiture avec un sourire endormi à l'adresse de son grand-père qui, rayonnant de joie, descendait les marches du porche.

Marguerite avait craint qu'une certaine gêne ternisse cette première rencontre entre Chris et son père. Une inquiétude qui se révéla sans fondement : un peu surprise, elle vit son père serrer avec chaleur la main de Chris et le faire entrer dans la maison.

Chuck Hauser n'avait que très peu changé depuis sa dernière visite, trois ans plus tôt. C'était l'un de ces hommes qui, sur le plan physique, n'évoluent presque pas entre cinquante et soixante-dix ans : la même barbe poivre et sel, le même chaume sur le crâne, la même petite bedaine convenable. Il continuait à porter les chemises de coton monochromes qui avaient depuis toujours sa préférence, mode ou pas. Les mêmes yeux bleus, malgré une récente kératotomie.

Il avait préparé un repas constitué de pain de viande, pois, maïs et purée, qu'il servit dans la salle à manger sur la grande table sur laquelle (informa-t-il Tess) Marguerite effectuait ses devoirs dans son enfance. Ils habitaient alors le presbytère sur Glendavid Avenue. Elle travaillait à ses exercices de maths tous les soirs après le dîner, assise près d'une grande lampe imitation Tiffany dont elle se souvenait de la lumière comme jaune beurre, presque assez chaude pour son goût.

À table, la conversion ne porta pas un seul instant sur Crossbank, Blind Lake, Ray Scutter ou, de manière plus générale, les événements de l'année précédente. Chuck encouragea Chris à l'appeler par son prénom, évoqua longuement le passé avec Marguerite, et quand Tess commença à s'agiter un peu trop ouvertement, il la laissa emporter son dessert dans le salon, où elle brancha le pittoresque vieux

panneau vidéo arrondi et se mit à chercher des dessins animés.

Il revint à la table avec une cafetière et trois mugs. « Je ne savais pas si vous étiez vivants ou morts, avant ce coup de fil que vous m'avez passé de Provo, en février. »

C'était à Provo, dans l'Utah, qu'on avait retenu les gens de Blind Lake après la fin du blocus : six mois supplémentaires de quarantaine médicale et psychologique, à vivre comme des réfugiés sur une base démilitarisée de la Défense continentale. Six mois à attendre qu'on les déclare sains, non contaminés, ne présentant aucune menace pour la population. « Ça a dû être épouvantable, de ne rien savoir, dit Marguerite.

— Plus épouvantable pour toi que pour moi, j'imagine. J'avais le sentiment que tu t'en étais sortie. »

Dehors, le ciel avait noirci, Chris termina son café et se proposa d'aller tenir compagnie à Tess. Le père de Marguerite alluma un lampadaire qui illumina la bibliothèque en chêne derrière la table. Durant son enfance studieuse, Marguerite avait été à la fois attirée et rebutée par ces étagères : tant de volumes intrigants chamois ou ambrés, qui s'avérèrent après inspection plus poussée des œuvres sans substance ou « édifiantes » liées à la religion. (Encore qu'elle y avait chipé les *Histoires comme ça* de Kipling.) Elle remarqua quelques ajouts récents : des livres d'astronomie et de cosmologie, pour la plupart publiés au cours des deux années précédentes. Il y avait même un exemplaire du pavé de Sébastian Vogel sur Dieu et la science.

Il tira sa chaise à côté de celle de Marguerite. « Comment Tess gère-t-elle la mort de son père ?

— Plutôt bien, vu les circonstances, pour quelqu'un qui vient tout juste d'avoir douze ans. Elle continue d'affirmer qu'il n'est peut-être pas mort.

— Il a disparu à l'intérieur de l'étoile de mer. » Marguerite grimaça en l'entendant utiliser l'appellation populaire des structures générées par les O/BEC. Comme les « Homards », c'était un nom très inapproprié. Pourquoi tout ce qu'on ne connaissait pas devait-il être comparé à une chose échouée sur une plage ? « Beaucoup de gens ont disparu de cette manière.

— Comme *ces* soi-disant pèlerins à Crossbank. Mais ils ne

reviennent pas.

— Non, dit Marguerite. Ils ne reviennent pas.

— Tess le sait ?

— Oui. »

Elle en savait peut-être même davantage.

« Il fut un temps, dit Chuck Hauser, où je méprisais cet homme pour la manière dont il te traitait. J'ai été plus soulagé que je ne l'ai montré lorsque tu as divorcé. Mais je pense qu'il aimait sincèrement Tess, du moins dans la mesure où il était capable d'aimer.

— Oui, je pense aussi. »

Il hocha la tête. Puis il s'éclairât la gorge, un aboiement glaireux qui rappela à Marguerite à quel point il avait vieilli.

« La nuit a l'air claire, dit-il.

— Claire et fraîche. On ne se croirait pas en août. »

Il sourit. « Viens dans le jardin, Marguerite. Je veux te montrer quelque chose. »

Tess avait déjà trouvé son bonheur sur le panneau vidéo : un de ces films en noir et blanc du XX^{e} siècle qui lui plaisaient tant. Une comédie. Chris trouva les plaisanteries bizarres ou incompréhensibles, mais Tess riait de bon cœur, juste en voyant les expressions des acteurs.

Chris parcourut les magazines laissés par le père de Marguerite dans le porte-revues près du canapé. C'était tous des magazines d'information dont le plus vieux datait du mois de septembre de l'année précédente.

Une année d'histoire en miniature. Les meurtres de Burbank, les revers militaires dans le Lesotho, la dévaluation du dollar continental, l'Alliance panarabe… et bien entendu, par-dessus tout, les grandes manchettes sur Crossbank/Blind Lake.

Tout ce qu'il avait raté durant le blocus, l'histoire vue de l'extérieur.

FERMETURE INEXPLIQUÉE
D'INSTALLATIONS ASTRONOMIQUES
GOUVERNEMENTALES

Pas vraiment de détails, mais beaucoup de conjectures sur les cylindres O/BEC. Un encadré expliquait la différence entre les processeurs de Crossbank et les ordinateurs quantiques habituels : *Bits quantiques, excitons et code autoévolutif*.

Un autre numéro, date de la semaine suivante :

LA STRUCTURE EN ÉTOILE DE MER
RESSEMBLE AUX DERNIÈRES IMAGES
CAPTÉES PAR LE TÉLESCOPE
QUANTIQUE DE CROSSBANK

Crossbank avait découvert une structure apparemment artificielle sur le monde aquatique de HR8832/B. Le processeur de Crossbank avait aussi tôt généré une copie presque exacte de la structure autour de lui, comme une espèce d'armure hérissée de pointes.

Contamination ou procréation ? Infection ou reproduction ?

On avait aussitôt placé tant Crossbank que Blind Lake en quarantaine.

CONFUSION À CROSSBANK :
DES CHERCHEURS ONT DISPARU
À L'INTÉRIEUR DE LA STRUCTURE,
AFFIRMENT NOS SOURCES.

Des sondes automatiques révélèrent l'extrême étrangeté de l'intérieur labyrinthique de l'étoile de mer de Crossbank. Les volontaires humains battirent en retraite dans la plus grande confusion, les robots disparurent, la télémétrie devint très vite inintelligible.

PHOTOS EXCLUSIVES DE L'ANOMALIE
DE CROSSBANK

L'image désormais familière. Vue aérienne des six bras radiaux, et vues du sol, les voûtes iridescentes et les cavernes spongiformes. Dans le texte, une note indiquait que le matériau constituant l'anomalie était « invariant d'échelle : au

microscope, chaque morceau a une apparence très proche de celle de l'objet entier aux yeux humains ».

Chris passa à un autre article :

PANIQUE APRÈS L'APPARITION D'UNE
DEUXIEME « ÉTOILE DE MER » À DES
CENTAINES DE KILOMETRES
DE CROSSBANK

La deuxième structure était apparue du jour au lendemain dans un champ de soja au sud de Macon en Géorgie. À l'exception de quelques hectares en jachère, elle n'avait rien détruit ni tué personne, même si un ouvrier agricole curieux avait disparu à l'intérieur avant que les autorités locales aient le temps de mettre en place un cordon de sécurité. De nombreux riverains avaient néanmoins fui leurs maisons et répandu la confusion dans le Sud-Est.

(Depuis, cinq autres « étoiles de mer » étaient apparues dans des endroits isolés du globe, le long, semblait-il, des lignes de force du champ magnétique terrestre. Aucune ne s'était avérée dangereuse pour quiconque avait la prudence de ne pas s'aventurer à l'intérieur.)

APPEL AU CALME
DES GOUVERNEMENTS NATIONAUX
QUI NE VOIENT « AUCUNE PREUVE
D'INTENTIONS HOSTILES »

C'étaient les semaines où la panique avait atteint son paroxysme. Les semaines de déclarations apocalyptiques et de cultes instantanés, de militants et de pèlerins, de barrages routiers.

UN AVION PRIVE A ÉTÉ ABATTU
DANS LA ZONE INTERDITE DE VOL
AUTOUR DE BLIND LAKE

Présentation d'Adam Sandoval, soixante-cinq ans,

propriétaire d'une quincaillerie à Loveland, dans le Colorado, qui avait depuis admis avoir eu l'intention d'écraser son appareil sur les installations O/BEC de Blind Lake (c'est-à-dire sur l'Œil) afin d'empêcher une autre manifestation du genre de celle qui l'avait privé de son épouse. (Mme Sandoval faisait partie des pèlerins et plus précisément du groupe disparu en pénétrant dans l'artefact de Crossbank. On la présumait décédée.)

Chris avait appris à connaître Adam Sandoval durant le confinement postblocus à Provo, Sandoval s'était remis de son coma et de ses brûlures, même si sa peau restait d'un rose choquant aux endroits régénérés, il avait regretté sa tentative de suicide, mais restait agressif au sujet de la disparition de sa femme.

Présenté un soir à Sébastian Vogel, dans la file d'attente pour le ravitaillement à Provo, Sandoval avait refusé de lui serrer la main. « Ma femme a lu votre livre peu avant de décider de partir à la recherche de la transcendance, quoi que ce putain de mot puisse vouloir dire. Vous ne pensez jamais aux gens à qui vous refourguez vos conneries ? »

Sébastian et Sue avaient quitté Provo depuis une semaine pour s'établir à Carmel, où un ami avait offert un emploi à Sue dans une compagnie immobilière. Sébastian refusait toute interview et avait annoncé qu'il n'y aurait pas de suite à *Dieu & le vide quantique*.

INTERVENTION MILITAIRE
DE SECOURS SUITE AUX ÉVÉNEMENTS
DE BLIND LAKE
LES DÉTENUS DE BLIND LAKE
CONDUITS POUR QUARANTAINE &
DÉBRIEFING DANS UN ENDROIT
TENU SECRET

« Secours » signifiait une rafle effrayante lancée dès que l'Œil de Blind Lake avait commencé à changer de forme pour adopter celle, symétrique et familière, de l'étoile de mer. « Quarantaine » signifiait six mois de détention

supplémentaires conformément aux tout nouveaux protocoles sur la sécurité publique. « Débriefing » voulait dire une série d'interrogatoires avec des employés du gouvernement bien habillés et bien intentionnés qui enregistraient tout et posaient souvent deux fois les mêmes questions.

La population de Blind Lake avait en général coopéré de bon cœur. Tous ceux qui avaient vécu le blocus se retrouvaient avec une histoire à raconter.

Le dernier et le plus récent des magazines d'information de Chuck Hauser ne contenait pas de grosses manchettes, mais se terminait par une collaboration spéciale :

« Ce que nous savons et ce que nous ne savons pas :
le point de vue d'une survivante. »

… et à présent que la peur reflue, nous pouvons commencer à prendre en compte ce que nous avons appris et ce qu'il nous reste à comprendre.

Il s'est produit un événement capital, un événement qui aujourd'hui encore défie toute explication facile. On nous dit que nous avons créé, dans nos ordinateurs les plus complexes, quelque chose qui consiste essentiellement en une nouvelle forme de vie… ou bien que nous avons aidé à l'apparition d'une nouvelle génération d'une très ancienne forme de vie, une forme de vie peut-être encore plus ancienne que la Terre. Nous disposons, grâce aux installations désormais hors-service de Crossbank et de Blind Lake, d'éléments prouvant que ce processus s'est déjà produit sur deux mondes porteurs de vie, non loin de nous dans la galaxie pour le premier et à l'autre bout de celle-ci pour le second.

Mais les « étoiles de mer » – ne pourrait-on trouver un nom plus élégant pour ces structures de toute beauté ? – ne semblent pas trouver le moindre intérêt à entrer en contact avec nous, encore moins à se mêler de nos affaires. Nous avons l'exemple sur UMa47/E d'une culture intelligente qui a existé avec les étoiles de mer pendant (sans doute) des siècles, sans la moindre interaction significative.

Cela renforce l'hypothèse des étoiles de mer représentant, outre une forme de vie entièrement nouvelle, une forme de conscience tout aussi nouvelle, une forme de conscience qui ne coïncide qu'en petite partie avec la nôtre. Nous avons plongé notre regard dans les profondeurs des deux, en d'autres termes, et nous avons fini par atteindre les limites de l'intelligibilité.

Mais il existe un contre-exemple : HR8832/B, une planète sur laquelle ceux qui ont construit les noyaux quantiques des étoiles de mer ont complètement disparu. Peut-être de manière naturelle, lors d'une extinction, peut-être pas. Peut-être nous donne-t-on le choix. Peut-être une espèce qui cherche sincèrement à comprendre les étoiles de mer n'y parvient-elle qu'en changeant de nature. Peut-être, pour vraiment comprendre ce mystère, aurons-nous à le prendre à bras-le-corps et à devenir lui. Heisenberg n'avait-il pas remarqué que l'observateur et l'observé devenaient inextricablement liés ?

Cela occupait une page et demie, et c'était un bon article. Sérieux et prudent dans son raisonnement. Signé Élaine Coster, « une journaliste scientifique de renom tout juste sortie des camps de quarantaine de l'Utah ».

Chris jeta un coup d'œil à Tess qui bâillait, vautrée sur les coussins en tapisserie du canapé de son grand-père.

Tess n'avait pas parlé de la Fille-Miroir aux autorités. Marguerite et Chris non plus.

Non parce que tous trois s'étaient entendus au préalable pour garder le silence. Chacun d'eux avait pris cette décision de son côté, à cause, du moins pour Chris, d'une réticence à signaler des événements qui ne pourraient qu'être mal compris.

Une histoire irracontable. Un journaliste devait-il vraiment croire à ce genre de choses ? Mais ce qu'il avait ressenti allait au-delà d'une simple peur du ridicule. Il s'était produit des choses qu'il ne pouvait expliquer de manière satisfaisante, ne serait-ce qu'à lui-même. Des choses qui ne feraient jamais les gros titres.

Tess s'adressa à lui sans quitter des yeux le panneau vidéo : « Je suis un peu fatiguée.

— Ça va être l'heure d'aller au lit », reconnut Chris.

Il l'accompagna à l'étage dans la petite chambre d'amis de la maison de son grand-père. Elle dit qu'elle allait sans doute lire jusqu'à ce que Marguerite vienne la border. Chris répondit n'y voir aucune objection.

Elle s'étendit sur l'édredon. « J'ai dormi dans la même chambre la dernière fois que je suis venue, dit Tess, il y a trois ans. Quand mon père était avec nous. »

Chris hocha la tête.

La fenêtre, entrouverte de quelques centimètres, répandait dans la pièce des arômes de fin d'été. Tess n'y toucha pas mais descendit le store jaune jusqu'à toucher le rebord, masquant la vitre.

« Tu ne l'as pas revue depuis Blind Lake, pas vrai ? » demanda Chris. En parlant de la Fille-Miroir.

« Non, répondit Tess.

— Tu penses qu'elle est toujours dans le coin ? »

La fillette haussa les épaules.

« Tu y penses souvent, Tess ? Il t'arrive de te demander qui elle était ?

— Oh, je sais. Elle était… » Mais les mots semblant lui emmêler la langue, elle se tut et resta un moment les sourcils froncés.

À Blind Lake, Tess avait identifié la Fille-Miroir aux processeurs O/BEC. Comme si les O/BEC, éveillés à un début de conscience, avaient voulu une fenêtre sur le monde humain dans lequel ils étaient nés.

Et à Crossbank comme à Blind Lake, ils avaient choisi Tess. Pourquoi elle ? Peut-être n'y a-t-il pas vraiment de réponse, se dit Chris, pas davantage qu'à celle de savoir pourquoi les chercheurs de Blind Lake ont choisi ce Sujet parmi d'innombrables autres individus quasi identiques. Cela aurait pu être n'importe qui. Il fallait que ce soit quelqu'un.

Tess trouva les mots qu'elle cherchait : « Elle était l'Œil, déclara-t-elle d'un ton solennel. Et moi le télescope. »

Sortant sur les talons de son père par la porte de derrière, Marguerite retrouva la fraîcheur de la nuit d'été. Seul le jardin était éclairé, par des tiges luminescentes plantées au milieu des coléus, et elle s'arrêta le temps de s'habituer à l'obscurité.

« J'imagine que tu sais ce que c'est que *ça »,* dit Chuck Hauser. Un sourire aux lèvres, il s'écarta d'un pas.

La respiration de Marguerite se bloqua dans sa gorge. « Un télescope ! Mon Dieu, il est *magnifique !* Ou l'as-tu eu ? »

On ne trouvait plus de télescopes optiques pour astronomes amateurs dans le commerce depuis des années. Si l'on voulait regarder le ciel nocturne, on branchait une lentille

photomultiplicatrice sur son serveur domestique, ou mieux, on se connectait à l'une des observations célestes publiques. Les vieux télescopes Dobson de ce genre valaient une fortune chez les antiquaires.

Et celui-là était vraiment vieux, comme son examen le lui montra : en excellent état, mais bel et bien du millénaire précédent. Aucune fixation pour suivi numérique : rien que des orbites et des vis sans fin, lubrifiées avec amour.

« Les mécanismes ont été restaurés et remis en état, lui apprit son père. Il est équipé d'une nouvelle optique conforme aux spécifications d'origine. À part cela, il est intégralement d'époque.

— Ça a dû coûter une fortune !

— Non, non. » Il eut un sourire chagrin. « Mais pas loin.

— Depuis quand t'intéresses-tu à l'astronomie ?

— Ne sois pas obtuse, Margie. Je ne l'ai pas acheté pour moi. C'est un cadeau. Il te plaît ? »

Il lui plaisait en effet beaucoup. Elle serra son père dans ses bras. Il ne pouvait pas avoir eu les moyens de l'acheter. Il avait dû prendre une deuxième hypothèque sur la maison.

« Quand tu étais jeune, dit Chuck Hauser, c'était du chinois, pour moi, tout ça.

— Tout ça quoi ?

— Tu sais, les étoiles, les planètes. Tout ce à quoi tu t'intéressais tant. Et maintenant, je me dis que j'aurais dû prendre le temps de m'y intéresser d'un peu plus près. C'est ma manière de te dire que j'admire ce que tu as accompli. Je commence peut-être même à le comprendre. Bon… tu crois que tu pourras l'emballer assez serré pour qu'il rentre dans ta petite voiture ?

— On trouvera un moyen.

— J'ai remarqué que Chris et toi aviez mis vos bagages dans la même chambre. »

Elle rougit. « Vraiment ? Je n'ai pas fait attention… c'est juste par habitude, en fait… »

Elle n'arrivait qu'à rendre la situation encore plus désagréable.

Il sourit. « Voyons, Marguerite, je ne suis pas un de ces

baptistes fondamentalistes. D'après ce que tu m'as dit et ce que j'en ai vu, Chris est un type bien. De toute évidence, tu es amoureuse de lui. Envisagez-vous de vous marier ? »

Elle rougit encore plus, et espéra que cela passerait inaperçu dans la pénombre. « Rien de prévu à court terme. Mais ne t'en étonne pas.

— Il est gentil avec Tess ?

— Très.

— Elle l'aime bien ?

— Mieux que ça. Elle se sent en sécurité avec lui.

— Alors je suis content pour toi. Dis-moi, est-ce que t'offrir ce cadeau me permet de l'accompagner d'un petit conseil ?

— Bien entendu.

— Je ne te demanderai pas par quoi vous êtes passés à Blind Lake, tous les trois, mais je sais que cela a été particulièrement dur pour Tess. Elle ne communiquait pas beaucoup, avant. Je n'ai pas l'impression qu'elle ait changé à ce niveau.

— Elle n'a pas changé.

— Tu sais, Marguerite, tu étais exactement pareille. Bouchée à l'émeri quand tu ne te sentais pas concernée. J'ai toujours eu du mal à discuter avec toi.

— Désolée.

— Inutile de t'excuser. Tout ce que je veux dire, c'est qu'on laisse facilement passer ce genre de choses. Les gens peuvent devenir presque invisibles les uns pour les autres. Je t'aime et je sais que ta mère t'aimait, mais je ne pense pas que nous t'ayons toujours *vue* très clairement, si tu vois ce que je veux dire.

— Je comprends.

— Ne laisse pas cela arriver à Tess. »

Marguerite hocha la tête.

« Bon, dit son père, avant qu'on emballe ce truc, tu me montres comment ça marche ? »

Elle lui trouva 47 Ursa Majoris dans le télescope optique. Une étoile sans rien de particulier, simple point lumineux parmi de nombreux autres, moins brillant que les lucioles vacillant sous les buissons au fond du jardin.

« Alors c'est celle-là ?

— C'est celle-là.

— Tu la connais si bien, maintenant, que tu dois avoir l'impression d'y être allée, j'imagine.

— C'est exactement mon impression. » Elle ajouta : « Je t'aime aussi, papa.

— Merci, Marguerite. Tu ne devrais pas mettre ta fille au lit ?

— Chris peut s'en occuper. Ça pourrait être agréable de rester un moment dehors à discuter.

— Il fait un peu frisquet, pour un mois d'août.

— Je m'en fiche. »

Lorsqu'elle finit par revenir dans la maison, elle trouva Chris dans la cuisine en train de marmonner dans son serveur de poche. Il prenait des notes pour un nouveau livre auquel il travaillait, parfois avec fièvre, depuis des semaines. « Tess est allée se coucher ?

— Elle lit dans sa chambre. »

Marguerite monta voir.

Le plus dérangeant, dans les événements de Blind Lake, se dit Marguerite, c'est qu'ils impliquent un lien sur des distances immenses par un moyen qu'on ne comprend pas, un lien qui avait rendu possible qu'elle, Marguerite, touche (et soit touchée par) le Sujet ; le Sujet qui, d'une manière ou d'une autre, se savait observé depuis le début.

L'observation change son objet. Tess avait-elle été observée de la même manière ? Et Marguerite ? Cela les amènerait-il, dans ce cas, au bout d'un pèlerinage inimaginable, à l'un de ces endroits énigmatiques reliés aux étoiles – à la place de la mort, à un plongeon dans l'infini ?

Pas tout de suite, se dit Marguerite. Peut-être jamais. Mais certainement pas tout de suite.

Elle trouva Tess toute habillée, endormie sur le dessus-de-lit avec son livre ouvert et ses cheveux de travers. Elle la réveilla doucement et l'aida à enfiler sa chemise de nuit.

Le temps de la border comme il fallait, Tess ne dormait plus du tout. « Tu veux quelque chose ? lui demanda Marguerite. Un verre d'eau ?

— Une histoire, répondit aussitôt Tess.

— Je n'en connais vraiment pas beaucoup.

— Sur *lui »,* précisa Tess.

Qui, lui ? Chris, Ray, son grand-père ?

« Sur le Sujet. Sur tout ce qui lui est arrivé. »

Marguerite fut prise au dépourvu. La fillette n'avait jusque-là jamais exprimé d'intérêt pour le Sujet. « Tu veux vraiment que je te raconte tout ça ? »

Tess hocha la tête. Elle s'allongea et commença à donner de petits coups de tête sur l'oreiller, en laissant s'écouler à peu près une seconde entre chaque coup. L'air estival poussa les stores contre le rebord en bois de la fenêtre.

Bon. Par où commencer ? Marguerite tenta de se remémorer les pages écrites en pensant à sa fille. Écrites mais jamais partagées. Ces histoires non racontées.

Mais elle n'avait pas besoin de cela.

« Tout d'abord, dit-elle, tu dois bien comprendre que le Sujet était une personne. Pas tout à fait comme toi et moi, mais pas tellement différente non plus. Il vivait dans une ville qu'il aimait beaucoup, sur une plaine sèche au ciel plein de poussière, sur une planète pas tout à fait aussi grosse que la nôtre. »

Longtemps auparavant. Très loin de là.

FIN